LE BARRAGE

DEUXIÈME PARTIE (1)

I. — LA RÉUNION PUBLIQUE

La petite mairie de Vallon-le-Vieux, édifice sordide, ainsi que l'avait qualifiée sans ménagement l'ingénieur de la Compagnie des Alpes françaises, n'offrait pas de salle assez vaste pour contenir toute la population. Alors, en raison de la persistance du beau temps, on avait choisi, dans le voisinage, une prairie en forme de cirque, à l'ombre d'une sapinière plantée au-dessus. Entre le repas du soir et la nuit que la lune, d'ailleurs, reculerait, on pourrait disposer de deux bonnes heures pour discuter le sort du village. Ainsi les travaux de la journée ne seraient-ils pas dérangés.

Deux ou trois vieillards et un veilleur étaient seuls demeurés pour garder les maisons contre les rôdeurs. Mais l'auditoire se composait de tous les autres habitants, car les enfants, même les plus petits, avaient été amenés, et aussi les chiens, et jusqu'aux bestiaux dont la garde n'était pas assurée. Des bergers, leurs troupeaux remisés, étaient venus des pâturages éloignés, et toute sorte de gens des communes environnantes à qui la nouvelle était parvenue et qui, friands de spectacles, n'entendaient pas manquer ces jeux d'éloquence. L'auditoire, composé de quatre ou cinq cents paires d'oreilles, était de nature à satisfaire le député, M. Mariton fils, qui se plaisait à ses propres discours, pourvu qu'il fût écouté et applaudi.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

C'était presque une partie de plaisir, et rien ne révélait la gravité du débat. On se reconnaissait. On se réunissait par parenté, par amitié, on s'appelait, on se lançait des quolibets, ou bien l'on achevait de manger et de boire sur l'herbe. Les trente-quatre feux de Vallon-le-Vieux étaient là et l'on pouvait faire l'appel : les Bastard, les Duchêne, les Blanc, les Ducroz, les Guillot, les Chevillard, et encore les Molin, les Jacquemont, les Martinet, et Replat, l'ivrogne, qui était du Conseil municipal, et Mermet l'aubergiste et Servoz l'épicier qui, pour venir, avaient fermé boutique de bonne heure. Mélanie Hagard et Pierrette Bize veillaient sur les promis, Gaspard effarouché de cette foule et Josette s'en amusant. On se serait cru à quelque fête populaire, et le soleil couchant se chargeait du feu d'artifice. La neige du Dôme d'Or et du Mont Maudit et les glaciers bleus suspendus à leur flanc s'empourpraient, changeaient de nuance à chaque instant, passaient du lilas et du rose au rouge, au violet et au mauve, à mesure que l'astre se rapprochait de la montagne. Mais, trop accoutumé à ces splendeurs de l'été, le public ne les regardait même pas.

Il s'intéressait bien davantage à l'arrivée successive des autorités qui s'entassaient au centre où l'on avait aménagé des banquettes et une petite estrade. Voici le député : comme il est frais et bien portant! Voilà le sénateur : comme il est vieux et triste! Ça, c'est des conseillers généraux. Ce jeune homme bien mis, c'est le sous-préfet, M. Larivier. Et ce groupe là-bas, devant une table, c'est les journaux. Le maire est là qui salue les uns, qui salue les autres, comme s'il était articulé.

Joachim Rebut, tout à ses fonctions, plaçait les personnages qui faisaient à sa commune l'honneur de leur présence et, tout en les plaçant, cherchait des yeux Nicolas Hagard, le seul orateur sur qui il pût compter pour défendre le vieux village. Celui-ci n'acceptait aucun joug et ne viendrait sûrement pas se mettre au milieu de l'assemblée. Inquiet de ne pas le découvrir, il s'informa : personne n'avait vu le chasseur.

— Il est parti ce matin pour la montagne, déclara enfin quelqu'un.

Avait-il déserté son poste et manqué à sa parole ?

— Et ce jeune monsieur tout rasé, tout frais, tout sec, tout droit, qui est-ce donc pour un homme? questionnaient les commères. Du troupeau des autorités, c'est lui qui porte les

sonnailles. Notre député s'incline chapeau bas et ronronne devant lui comme un moteur. Et le sénateur donc? C'est un ministre pour sûr, et qui s'en croit !

Max Gal, l'ingénieur, faisait son entrée comme un dompteur dans une ménagerie. Il méprisait le monde politique et s'en cachait à peine. Organisateur et réalisateur de premier ordre, apte à diriger les plus vastes entreprises, il détestait les bavardages et les flatteries.

— Ne perdons point de temps, dit-il au maire. Voulez-vous que j'expose le programme de la Compagnie des Alpes françaises et que je développe ses propositions?

— Bien, répliqua Joachim Rebut, je vas vous donner la parole.

Il agita une cloche qu'on avait détachée du cou d'une vache, afin d'obtenir le silence et, d'une voix qui n'était pas assurée et qui ne portait pas loin, il annonça que le représentant de la Société d'électricité allait expliquer la chose. La chose, c'était le but de la réunion, la menace pesant sur Vallon-le-Vieux, le choix offert à la commune. *La chose* : il ne trouvait pas d'autre mot. Celui-ci, dans son vague, était riche de sens. Les premiers rangs de la foule paysanne, ayant perçu son appel, se rangèrent pour mieux écouter. De proche en proche, on comprit que l'heure du spectacle ou des discours était venue, et chacun de s'installer commodément sur le gazon, afin de ne rien perdre de la cérémonie.

Max Gal ne commença point par un de ces : *Citoyens*, qu'affectionnent les représentants du peuple. Il préluda très poliment par un : *Messieurs*, à quoi il ajouta : — Et aussi Mesdames, car vous êtes ici rassemblés tous pour dire adieu à un passé qui vous est cher à juste titre et pour applaudir néanmoins à la création de Vallon-le-Jeune, le nouveau village, le village modèle qui bientôt vous offrira son abri solide, confortable et joyeux...

D'avance il escomptait la victoire et n'admettait pas une minute qu'on pût discuter l'offre de la Compagnie. Il parlait debout et en se promenant, et comme le soleil, déjà presque appuyé à un épaulement de la montagne, coupait en deux la prairie, tantôt il apparaissait dans l'ombre et tantôt dans la lumière. Puis ce faux jour cessa, et le crépuscule d'été commença de prolonger le soir. Mais il avait paru quelques instants

jongler avec les deux couleurs, la claire et la sombre, avant de les fondre en cette gloire paisible du couchant. Sa voix, d'un timbre limpide plutôt que puissant, atteignait sans effort les oreilles les plus éloignées grâce à la netteté de l'articulation. Il ne cherchait pas à la nuancer. Il n'employait aucun des procédés habituels aux orateurs, soit qu'il en fût incapable, soit qu'il les dédaignât. Mais cette voix était naturellement impérative. On avait peine à lui résister. Elle commandait.

Il expliqua la *chose*, comme disait le maire, avec une clarté aveuglante, sans jamais trébucher dans les trivialités ni descendre à des concessions. Quel langage différent de celui que tiennent à l'accoutumée les hommes politiques! Il élevait son auditoire au lieu de se baisser vers lui et il ne craignait pas de l'intéresser, oui, d'intéresser ces montagnards à des problèmes généraux. La France était en retard dans son développement industriel. Riche de forces motrices dans la région des Alpes, elle devait s'en servir pour s'éclairer et pour électrifier ses transports, de façon à éviter d'être assujettie au charbon étranger. Or, le torrent de la Capucine représentait un capital : la puissance de son cours et la hauteur de sa chute en faisaient un instrument merveilleux. Pour l'exploiter, il fallait créer un réservoir, c'est-à-dire un lac où ses eaux s'amasseraient. L'emplacement de ce lac ne pouvait être que la cuvette au-dessus de laquelle était construit Vallon-le-Vieux. Pas assez au-dessus pour que le village pût être épargné. Cette cuvette était désignée par la nature, car elle se terminait, avant les cascades, par une gorge étroite dont les rochers de gneiss prêteraient leur point d'appui au barrage.

Puis l'ingénieur décrivit la suite des travaux. Le lit du torrent serait détourné par un canal de dérivation, afin qu'on pût dresser les murailles. Un funiculaire serait construit du fond de la vallée à la combe supérieure, de Fontaine-Couverte au chantier, pour y apporter le ciment fabriqué en usine, tandis que le sable serait recherché sur place, dans le futur lit du lac. Le béton serait préparé dans les silos. Alors le formidable barrage, destiné à contenir les eaux, serait construit : un barrage, qui, des fondations au sommet, compterait plus de cent mètres, dont l'épaisseur de base atteindrait quatre-vingts mètres, qui aurait au sommet trois cents mètres de longueur, dont le volume total des maçonneries dépasserait trois cent mille

mètres cubes, et qui retiendrait cinquante ou soixante milliers de mètres cubes d'eau. L'usine de production, à Fontaine-Couverte, contiendrait les turbines et les alternateurs, chaque turbine mettant en action un alternateur de 12000 chevaux.

Ainsi ouvrait-il brusquement à ces yeux de campagne des vues sur la puissance réalisatrice de l'homme maître de l'eau, transformant l'eau en lumière et en vitesse. Et ces yeux de campagne s'effaraient comme ceux des chouettes au grand jour. Cependant il y avait une ombre à ce tableau. Le sort de Vallon-le-Vieux ne pouvait être évité. Il serait, avec la combe, submergé, et le lac le recouvrirait. La nature dictait l'arrêt de mort que les hommes devraient exécuter. Ainsi avait été rendu le décret d'utilité publique pour l'aménagement de la Capucine qui autorisait la Compagnie d'électricité des Alpes françaises à exproprier les habitants. La Compagnie pouvait se libérer de ses obligations par le moyen d'une indemnité en argent distribuée aux propriétaires dépossédés. Elle offrait cette indemnité, et c'était là sa première proposition, la proposition banale, celle qui est de pratique courante toutes les fois que l'État, pour le bien général, doit léser des intérêts particuliers. Mais c'était la première fois qu'un village tout entier était victime du développement industriel. La Compagnie, devant cette considération et en raison de l'importance colossale des travaux entrepris qui nécessiteraient des centaines de millions, avait voulu se montrer généreuse. Le chiffre de l'indemnité qu'elle offrait dépasserait sans aucun doute celui qu'alloueraient les tribunaux, si la population avait recours à leur arbitrage.

Elle souhaitait, néanmoins, une autre solution qui avait retenu l'attention des pouvoirs publics, et c'était sa seconde proposition. Un paiement en argent risquait de disperser les habitants, chacun tirant de son côté avec son pécule. Elle pensait au contraire les réunir pour un but commun. Ce village de Vallon-le-Vieux qu'elle serait contrainte de noyer, elle-même le rebâtirait sur un emplacement meilleur, au lieu dit le Chauffoir sur le cadastre, parce qu'il était bien exposé au soleil. Elle le rebâtirait tel quel, maison par maison, en respectant leur ordre et le sens des rues et ruelles, avec le souci d'améliorer chaque demeure et de n'employer que des matériaux de premier choix. Chacun rentrerait dans son logis, y trouverait ses objets aux mêmes places, avec la seule différence que tout y serait

neuf et en parfait état. Ou bien encore, — et ici l'orateur crut devoir appeler spécialement l'attention de son public, — la Compagnie rebâtirait le village sur un autre plan. Elle en ferait un village modèle. Ce plan était déposé à la mairie où tout le monde pouvait en prendre connaissance.

Le village d'autrefois avait, certes, son charme familial, avec ses vieilles maisons basses aux poutres plus ou moins vermoulues, son église obscure au clocher penché, son école sombre et mal aérée. Max Gal en parlait au passé, comme d'un mort. Mais le paysan a découvert de nouveaux horizons depuis la guerre. Il aspire à plus de confort, plus d'hygiène, plus d'aisance et une meilleure disposition des pièces. Voici donc le nouveau village, le village modèle. Sur la place seront rassemblés l'auberge, la poste, la pharmacie, le garage, une bonne route devant relier Fontaine-Couverte à Vallon-le-Jeune. Car il le faut baptiser Vallon-le-Jeune. Ajoutez le boucher, l'épicier, le forgeron. Il faut que ceux qui descendent des hameaux ou qui arrivent des communes voisines n'aient pas de peine à s'acquitter de toutes les commissions des ménagères et à s'approvisionner. La mairie est là, non point étroite et sordide comme l'actuelle, mais large et bien ouverte et éclairée, avec une salle pour les mariages, une salle pour les sociétés, une bibliothèque et même un hall pour les cinémas de passage. Le nom de Joachim Rebut, le premier maire de Vallon-le-Jeune, y sera inscrit en lettres d'or. L'école, toute en fenêtres, gaie et plaisante comme une cage en plein air, sera entourée d'un jardin où les enfants apprendront la culture des fleurs et des légumes. Quant à l'église, une seule nef lui donnera plus d'espace et de lumière et le clocher ajouré laissera voir le mouvement des cloches qui annonceront aux laboureurs et jusqu'aux pâtres dans la montagne les offices des vivants et des morts. La fontaine et le lavoir seront pareillement au centre pour que l'emploi en soit aisé. Enfin voyez la suite des maisons. Elles ne grimpent pas les unes sur les autres comme si la place leur était mesurée. Elles s'étalent comme des arbres. Chacune a son jardinet. Chacune a son eau et sa lumière électrique. L'architecture rustique, toute simple, avec ses galeries de bois, est respectée. Les plus importantes sont tournées du côté des champs pour en favoriser l'exploitation.

— Pas de plus importantes, toutes pareilles ! cria une voix.

C'était l'instituteur Pornichet qui manifestait.

— Je vous ai déjà dit, monsieur l'instituteur, répliqua Max Gal, qu'il n'y a pas d'égalité. Elle n'existe pas dans la nature. Chacun sera à sa place, comme hier, comme demain. Les habitations seront appropriées à l'importance des familles et des cultures. Nous ne sommes pas chargés de modifier les différences qui existent actuellement à Vallon-le-Vieux.

— Si elles étaient toutes pareilles, jeta une autre voix, comment Replat, le conseiller, rentrerait-il chez lui, quand il est ivre?

Cette fois, on reconnut Nicolas Hagard qui retrouvait sa verve d'autrefois aux veillées. L'argument de l'ivrogne, embarrassé pour reconnaître sa maison dans le tas uniforme des édifices, eut raison de l'objection égalitaire de Pornichet.

« Nicolas est là », pensa le maire. Mais il n'en ressentait aucun plaisir. Que pouvait-on répliquer à l'argumentation de l'ingénieur? Il avait raison sur toute la ligne. Vallon-le-Vieux était perdu sans retour. Et Vallon-le-Jeune le remplacerait avantageusement, ce Vallon-le-Jeune dont le tableau idyllique soulevait l'enthousiasme paysan et dont la mairie porterait le nom de Joachim Rebut en lettres d'or.

— J'ai fini, conclut Max Gal. Habitants de Vallon, vous avez le choix entre trois partis : une indemnité en argent, votre village reconstruit tel quel, votre village transformé en village modèle. Vous pouvez agir par voie individuelle ou accepter par un vote commun et par le mandat délivré par vous à votre conseil municipal l'offre de la Compagnie. Écoutez-moi et criez avec moi, après avoir dit adieu au passé inéluctablement laissé en arrière : Vive Vallon-le-Jeune!

Le cri aussitôt répété par les assistants s'alla heurter aux parois de la montagne qui le répercutèrent. Ce fut à peu près unanime, sauf Pornichet qui boudait, Replat l'ivrogne qui ruminait sa colère, Nicolas Hagard qui se réservait, Pierrette Bize qui pensait au mort de Verdun et les promis qui avaient bien autre chose dans la tête et dans le cœur. Et ce cri, tout ensemble, contenait l'adieu au passé définitivement enterré et le salut à l'avenir qui s'annonçait joyeux. Il n'y avait plus qu'à enregistrer cette adhésion collective et à s'entendre avec la Compagnie des Alpes françaises dont les travaux commenceraient incessamment.

L'ingénieur, par son exposé véridique, simple et lumineux, avait chassé toutes les ombres, résolu toutes les difficultés. A quoi bon allonger le débat, puisque le vieux village était définitivement condamné et qu'avant que les eaux ne l'eussent recouvert, un autre sourirait au soleil, plus spacieux, plus commode et plus beau? Le maire eut envie de lever la séance. Mais depuis quand un résultat peut-il être obtenu par un autre homme qu'un politicien, quand un politicien est présent? Déjà Mariton fils était debout, modérant, puis arrêtant de la voix et du geste des acclamations qui ne s'adressaient pas à lui. N'avait-il pas un discours à placer, pour son agrément personnel, pour la presse qui ne manquerait pas de lui attribuer la première place dans ses comptes rendus, pour le public aussi qu'il abreuverait au tonneau de lieux communs qu'il roulait partout devant lui? Et durant trois quarts d'heure, marqués à l'horloge céleste par la diminution du jour mourant et le lever de la lune, il entrechoqua, telles des cymbales retentissantes, le progrès et l'industrie, la démocratie et la science, puis sortit de ce branle-bas inoffensif et sonore pour provoquer une lutte électorale à quoi personne ne songeait. L'ingénieur n'avait traité qu'une question économique sur quoi les partis ne pouvaient se diviser. Le député fit de Vallon-le-Vieux le symbole d'un passé aboli, ignorant, insalubre, qu'il fallait noyer en effet, pour rebâtir une société nouvelle. Il critiqua, tout en ménageant la Compagnie des Alpes françaises et lui prodiguant des éloges hyperboliques, le plan de Max Gal qui lui semblait faire à l'église une trop grande place et une trop petite à l'école. Et même il reprit l'argument de l'instituteur Pornichet, montrant que le prétendu village modèle n'était lui-même qu'une étape à franchir pour arriver à la véritable Cité démocratique, où les demeures du peuple seraient toutes semblables, toutes pareillement pimpantes et fleuries.

Le succès qu'il obtint fut mélangé. Certes, un auditoire paysan, sensible à l'éloquence et peu expert à la juger, ne pouvait manquer d'applaudir des tirades qui s'écroulaient en cascades comme la Capucine et finissaient d'une façon qui réclamait un battage de mains. Cependant il avait réveillé les passions électorales qui dormaient. On pouvait ensevelir Vallon-le-Vieux sans l'injurier. Tous ceux qui avaient au cœur, même sans le savoir, le respect du passé et l'amour des vieilles pierres,

commencèrent de réagir, quand il eut fini. Décontenancés, ils n'avaient pas manifesté leur sentiment de réprobation, mais déjà ils le regrettaient et déploraient leur silence. Quand une voix qu'on reconnut pour celle de Nicolas Hagard réclama un tour de parole, ce fut presque un soulagement, comme si l'opposition qui se faisait jour devinait qu'elle trouvait son homme.

Nicolas descendit sans se presser la pente : il s'était juché tout en haut de la prairie. Quand il vint prendre place sur l'estrade, le député qui s'épongeait le front, car il s'était époumonné pour se faire mieux entendre, questionna l'instituteur.

— Quel est celui-ci?

— Un chasseur de chamois, expliqua Pornichet.

— Oh! oh! un braconnier?

— Faites attention, monsieur le député, c'est un rude homme.

Un rude homme, il en avait bien l'air. Sa forte charpente se détachait à la clarté de la lune qui atténuait le rouge sanglant du visage. Sympathique à tous, il l'était avant d'ouvrir la bouche. Les vieux se rappelaient qu'il enchantait jadis les veillées par ses histoires, et les jeunes l'admiraient et le craignaient pour le fier gibier qu'il avait abattu. Une légende de tristesse et de malheur l'entourait d'un halo favorable. Et puis, il était l'un des leurs, un enfant de la paroisse, et non pas un de ces beaux messieurs venus des villes. Seulement, il lui manquait l'habitude des assemblées et il commença par bredouiller, parlant trop vite et mangeant les mots. Tout de suite il s'en rendit compte et s'arrêta. On crut qu'il demeurait coi et chacun éprouva l'envie de le secourir en lui apportant une phrase. Relevant les bras, il fit le geste de viser l'ingénieur, puis le député. Et il rit bruyamment. L'auditoire partagea sa joie. Alors il partit résolument dans la discussion. Pas dans la discussion où il ne s'aventurerait pas à la suite d'un Max Gal dont il avait reconnu la qualité, en chasseur expert qui ne mésestime pas l'adversaire, mais dans un de ces récits où il excellait autrefois pour divertir les femmes et les enfants aux veillées pendant qu'on égrenait le maïs ou qu'on écorçait les châtaignes ou les noix. Il raconta comment Vallon-le-Vieux s'était construit, non tout d'une pièce comme ce Vallon-le-Jeune encore à venir, petit à petit au contraire, et maison par maison. Les moines, d'abord, étaient venus, il y aurait tantôt mille

années : un petit oratoire datait encore de leur temps. Sa maison à lui, Nicolas Hagard, était de cette même époque, taillée dans les rustiques du monastère. Pourquoi les vieux avaient-ils choisi cet emplacement? Ils n'étaient pas plus sots que les jeunes. Ils avaient leurs raisons. L'eau du torrent était proche et de chaque côté un ravin le protégeait contre les avalanches, servant de couloir à celles-ci. Il ne fallait pas s'imaginer que les villes ou les villages se bâtissaient comme ça, en une fois. Une longue suite d'années était nécessaire, et ces années liaient peu à peu les familles au sol et aux pierres, en sorte que les choses prenaient une sorte de vie. Ainsi Vallon-le-Vieux avait-il passé dans leur sang à tous. On ne le quitterait pas sans que la rupture fût douloureuse et peut-être mortelle.

Là il suspendit quelques instants son discours, tout émaillé de proverbes et de mots patois, pour juger de l'effet produit. Et l'effet produit était considérable. Pour un peu, les femmes et les vieux se seraient mis à pleurer. Une sorte de lamentation contenue, de sanglot étouffé se percevait dans le lourd silence. Il avait remis à tous ces oublieux les chaînes du passé. Sûr alors de tenir son monde, il attaqua. Eh bien! quoi? Fallait-il vraiment sacrifier Vallon-le-Vieux à toutes ces fariboles que le député appelait la science, le progrès, la démocratie? Pour capter le torrent, fallait-il noyer le village, comme l'assurait l'ingénieur? Allons donc! Il connaissait un peu son pays pour l'avoir parcouru dans tous les sens. La Compagnie des Alpes françaises donnait à entendre qu'elle ne disposait que d'un emplacement unique pour son lac et pour son barrage. Elle n'avait pas bien cherché. Il se chargeait de lui en indiquer un autre, un peu plus bas, une combe qui formerait un magnifique réservoir. Oh! sans doute, il y manquerait les rochers de l'extrémité. Et ces rochers précisément représentaient toute la combinaison de la Compagnie. Ils lui épargnaient un immense travail pour son mur de soutènement. Elle préférait noyer un village plutôt que d'entreprendre ce travail. C'était moins cher. La générosité de la Compagnie s'expliquait par son intérêt. Elle offrait un village modèle : en vérité, elle réalisait des économies. Vallon-le-Vieux n'avait qu'à se défendre, à main armée au besoin, et on le laisserait tranquille, et la Compagnie barrerait ailleurs une vallée où il n'y aurait personne. Mais on ne devait pas toucher à l'œuvre du temps et des ancêtres. Les hommes passaient tout de

même avant les machines. A Verdun où il était, — après la mort de son gendre et le départ de sa fille au Carmel, il s'était engagé, tout vieux qu'il était, — quand les Boches avaient tout dévasté avec leurs engins, qu'il ne restait plus ni tranchées ni abris, et qu'ils pensaient avancer en terrain découvert, qu'avaient-ils trouvé devant eux? un barrage de poitrines. On n'avait qu'à faire barrage à Vallon-le-Vieux et les ingénieurs s'arrangeraient pour trouver ailleurs leur réservoir.

— Mais ce paysan prêche la révolte! s'exclama le sous-préfet, qui représentait l'autorité.

Cette protestation se perdit dans un grand rire de délivrance, comme si déjà il ne pouvait plus être question de noyer le village! La parole familière de Nicolas Hagard avait déridé toutes les figures. Pierrette et Mélanie le buvaient des yeux. De vieux bergers, venus de très loin, lançaient leur chapeau en l'air en signe d'allégresse et le rattrapaient à la volée. Même cet ivrogne de Replat pardonnait l'injure publique qu'il avait subie. Un peu en arrière de tous les groupes, dans un coin d'ombre où elle avait attiré Gaspard, Josette se rapprochait, toute rieuse, de son fiancé en extase :

— J'aime ton parrain, lui dit-elle, bien qu'il m'ait grondée l'autre jour.

— N'est-ce pas, Josette, qu'il a bien répondu?

Elle lui souriait de tout près et s'appuyait à lui comme par mégarde. Car elle désirait d'être embrassée, mais il n'osait pas. Ils demeuraient l'un contre l'autre, gênés et embarrassés, et ne pouvaient se lever, comme si le poids de leur amour les alourdissait.

Max Gal, surpris de cette volte-face de la foule, s'était dressé. Il croyait la bataille gagnée, et brusquement la victoire se muait en défaite. Autant l'avait dégoûté la harangue de Mariton fils, le député de Bellerive, toute bourrée d'artifices oratoires et qui n'avait abouti qu'à diviser ce qu'il avait assemblé, autant le récit à forme légendaire de Nicolas Hagard l'avait étonné, inquiété, dérouté. Là il sentait une force d'autant plus singulière que ses procédés lui échappaient. Il s'attendait à une argumentation, et un historique local avait raison de son exposé. En réaliste qui se subordonne aux faits, il constatait qu'on ne mène pas les hommes avec des chiffres seulement et que les meilleures raisons du monde doivent encore rendre un son

humain. Sur ce chapitre un chasseur de chamois, au courant des coutumes et des pensées de ses concitoyens, en savait plus long que lui. Enfin l'accusation portée par l'étrange orateur le touchait au point vulnérable. Comment celui-ci s'était-il rendu compte, sans être de la partie, que le barrage pouvait être dressé plus bas pour capter la Capucine et que la Compagnie d'électricité aimait mieux indemniser les habitants de Vallon-le-Vieux que construire ailleurs le lac artificiel dont elle avait besoin pour son réservoir, à cause des rochers de gneiss qui lui fournissaient gratuitement les piliers de sa haute muraille et ses points d'appui? Mais il était trop tard pour revenir sur la question, puisque le décret d'utilité publique avait été promulgué.

— Je veux répliquer, déclara l'ingénieur à Joachim Rebut, le maire, qui, après avoir tout abandonné, se réjouissait maintenant, non sans une malice intérieure que savamment il dissimulait, de la mine déconfite du représentant de la Compagnie et de toutes les autorités.

Mais le vieux sénateur, Mariton père, tira Max Gal par la manche :

— Mon jeune ami, laissez-moi faire. J'ai l'habitude. Vous allez voir. Vallon-le-Vieux, Vallon-le-Jeune, nous allons tellement les mêler que ces braves gens n'y comprendront plus rien.

Sous la lune, avec ses longs cheveux que l'astre argentait, sa barbe hirsute et sa silhouette desséchée et penchée, il avait l'air d'un saule pleureur dont le tronc est pourri et supporte mal son feuillage. Et sa voix était pareille à celle de ces mendiants improvisés qu'on ne rencontre que le 1[er] janvier et qui, n'ayant pas eu le loisir d'acquérir l'habitude de la mendicité, exagèrent l'imploration. Tout de suite il inspira l'intérêt et la pitié. Il commença par distribuer des fleurs à Nicolas Hagard dont il fit un prince de la montagne à la langue dorée. Puis il déposa des couronnes mortuaires, tout ornées de verroteries et de rubans, sur Vallon-le-Vieux dont il célébra le séculaire passé dans une poignante oraison funèbre. Mais Vallon-le-Vieux n'était pas mort, ne pouvait pas mourir. Vallon-le-Jeune le continuerait si directement que ce serait exactement la même chose. Les mêmes familles n'y seraient-elles pas fraternellement réunies, avec les mêmes souvenirs et les mêmes idées, avec les mêmes bras vigoureux et les mêmes têtes bien organisées?

Seulement, elles s'y épanouiraient plus à l'aise dans de belles maisons neuves dont il peignit les assises, les boiseries, les fenêtres, le confort sous un jour si favorable qu'on avait envie d'y entrer sans retard. Ainsi escamotait-il toutes les difficultés et louait-il tout le monde, la Compagnie qui représentait les progrès industriels et la prospérité du pays, les habitants du village qui d'une part se sacrifiaient à la mère-patrie et qui, d'autre part, en étaient récompensés au delà de leurs espérances, le gouvernement de la République enfin dont la sollicitude s'étendait jusqu'aux plus lointaines bourgades, jusqu'aux plus hautes, jusqu'à celle-ci qui était perchée à 1600 mètres d'altitude, dans un paysage élyséen. Et il fit par surcroît l'éloge de la lune et des étoiles, afin de n'oublier personne.

Le résultat qu'il avait annoncé à l'ingénieur était obtenu : il avait chloroformé l'assistance. Personne, vraiment, ne se souciait plus d'entrer en guerre. Vallon-le-Vieux, Vallon-le-Jeune, cela reviendrait au même. Le mal était fait : il en sortirait du bien. Le tour était joué, on en prenait son parti. Peut-être serait-on mieux. Le changement, somme toute, serait agréable et l'on y gagnerait. Les paysans sont, avant tout, sensibles au gain. Et les gens des villes pareillement.

— Levez la séance, souffla le vieil homme politique au maire qui n'en avait pas envie, comptant sur quelque hasard, mais qui, néanmoins, obéit.

— Un mot encore, demanda Max Gal.

Et de sa voix loyale et impérative il annonça :

— Demain un employé de la Compagnie des Alpes françaises passera chez vous pour ramasser vos signatures.

— Pas chez moi ! répondit Nicolas Hagard.

— Chez tout le monde indistinctement.

La séance levée, toute la foule se mêla au clair de lune qui était éblouissant et comme augmenté par l'éclat des névés et des glaciers. Le chasseur de chamois passa devant l'ingénieur, et les deux hommes se toisèrent du regard.

— Nous avons tous deux raison, concéda Max Gal qui ne se défendait pas d'une sympathie pour ce loup de la montagne.

— Pas vous, répondit l'autre durement.

— Comment, pas moi? L'homme dispose de la nature. Autrefois il a dompté le cheval. Aujourd'hui il met un mors au torrent. Il l'utilise pour le bien de tous.

— Pas pour le bien.

L'ingénieur eut un sourire condescendant :

— Comme si la prospérité matérielle n'était pas un bien! Elle accroît la santé, la force et la joie.

— Vous ne comprenez donc pas, monsieur, dit le chasseur, que vous ne noyez pas seulement un village, mais toute notre vie. Ce Vallon-le-Jeune que vous vantez, vous pouvez le bâtir en carton et non en belles pierres de taille comme vous l'annoncez, parce que, dans quelques années, pas beaucoup, personne ne l'habitera plus.

— Personne? Quelle nouvelle!

— Personne. C'est la vérité que vous ne voulez pas voir. Tous les habitants en seront partis pour aller à la ville. Ils ne se supporteront plus chez eux à force de fréquenter vos ouvriers à la haute paie, de prendre votre funiculaire, et de voir trop clair avec votre lumière électrique. C'est une loi aussi, comme vous dites. Tout le monde s'en ira, sauf moi, parce que je ne me plais qu'ici, avec ça.

Et d'un vaste geste circulaire, il désigna *ça* : les montagnes rapprochées et les lointaines, le massif du Mont Maudit et du Dôme d'Or, toute une assemblée de personnages vivants et mystérieux dont les manteaux d'hermine brillaient sous les astres.

— Au contraire, dit Max Gal, je fais tout pour les retenir. Si je leur distribuais de l'argent, alors ils s'en iraient.

— Ils s'en iront quand même. Vous avez rompu le charme.

— Le charme? protesta l'ingénieur qui se représentait les tristes maisons basses de Vallon-le-Vieux.

— L'habitude, si vous préférez. C'est la même chose. On était mal chez nous, mais on y était. Et vous nous en sortez quand vous pouviez barrer votre lac ailleurs.

Max Gal cessa de répondre, mais après un instant de réflexion, attiré par cet homme singulier qui ne ressemblait à aucun de ceux qu'il fréquentait, il demanda presque timidement :

— J'aimerais tuer un chamois. Voulez-vous un jour m'emmener?

— Non, refusa sèchement Nicolas Hagard. Eux aussi, ils s'en iront, et les premiers, dès que vous ferez du bruit dans la combe.

Et il rejoignit majestueusement le groupe qui l'attendait, sa belle-sœur Mélanie, Pierrette Bize et les deux promis.

Josette ne riait plus. Elle n'avait pas été embrassée et n'était pas contente. Cependant elle ne doutait pas de la tendresse de Gaspard. Alors, pourquoi ne la serrait-il pas contre lui? N'était-elle pas agréable de visage et toute fraîche? Les hommes sont bien étranges. Ils aiment autrement que les femmes. Ce Nicolas Hagard, par exemple, n'aimait-il pas sa montagne comme une femme? Pourvu que Gaspard n'eût pas la tête ainsi fêlée! N'avait-il pas failli entrer au séminaire? Peut-être qu'elle l'effarouchait un peu avec ses rires. Elle se promit de redoubler de soins et d'attention pour l'attirer à elle, pour qu'il eût plus de goût pour elle, pour qu'un jour, bientôt, elle fût enfin embrassée par lui. Ce serait si bon et si doux! Elle en rêvait la nuit, et le jour aussi. Et comme il la tenait par la main, elle lui serra plus fort les doigts, afin qu'il eût l'idée de l'imiter et même, comme il était plus vigoureux, de lui faire un peu mal...

Le lendemain, quand l'employé de la Compagnie visita toutes les maisons de Vallon-le-Vieux et présenta aux habitants une feuille à trois colonnes qui portait ces inscriptions : *Indemnité en argent*, *Reconstruction de Vallon-le-Vieux au Chauffoir*, *Construction de Vallon-le-Jeune*, toutes les signatures, même celle du maire, Joachim Rebut, qui se sentait surveillé, furent apposées au bas de la troisième colonne : le village modèle serait bâti. Toutes, moins une. Quand le collecteur se présenta au seuil de la maison la plus haute qui était celle de Nicolas Hagard, celui-ci lui montra la porte d'un geste significatif.

— Vous, proclama le chasseur, f... moi le camp.

Et il accompagna son geste d'un grand rire qui sonna dans la combe. Mais il savait bien que c'en était fait du passé.

II. — LES ADIEUX DES PROMIS

La Compagnie des Alpes françaises commença immédiatement les travaux et ouvrit ses chantiers partout à la fois : à Fontaine-Couverte, pour la construction de l'usine hydro-électrique et l'installation du funiculaire; au lieu dit le Chauffoir pour les fondations du nouveau village; à l'extrémité de la combe pour creuser le canal de dérivation, et plus bas pour recevoir le ciment et le sable destinés à bétonner le barrage. Des

nuées d'ouvriers de tous poils et de tous pays s'abattirent, comme un vol d'étourneaux ou de corbeaux, sur la vallée : des Belges blonds et gras, des Polonais aux yeux vagues, des Italiens noirs et secs comme des sarments avec une parole imagée et des instruments de musique. Toutes ces langues différentes finirent par former un immense charabia international où l'on parvenait tant bien que mal à se comprendre. Quelques Français perdus dans cette foule se demandaient pourquoi il étaient si peu nombreux et si les femmes de France ne faisaient plus d'enfants. L'auberge de Mermet ne désemplissait pas et il estimait que le progrès avait du bon. De temps à autre, Max Gal, le grand chef, arrivait en coup de vent, à pied, car il était dur à la fatigue, ou à mulet, et bientôt traîné par le câble. Il mettait de l'ordre partout, arbitrait les conflits, secouait la main d'œuvre, redressait les erreurs, activait son personnel innombrable. Il fallait que, dans un délai maximum de deux ans, le mur fût achevé, le lac rempli, le village modèle inauguré, et que l'usine distribuât sa force motrice. Or, pour atteindre ce but, il ne disposait que de cinq mois par an pour les chantiers du haut, à cause des neiges.

Il prit un jour de repos, une seule fois, pour son plaisir personnel et voulut s'offrir une chasse au chamois. Des jeunes gens, Pierre Guillot et Thomas Chevillard, le guidaient. C'étaient de mauvais rivaux de Nicolas Hagard. Une troupe de traqueurs devait lui rabattre le gibier. Mais ceux-ci ne purent lever ni harde, ni solitaire. L'ingénieur rentra au village fourbu et furieux. Nicolas Hagard ne le rata pas. Il lui envoya à l'auberge une magnifique chèvre de deux ans qu'il avait abattue le matin. Max Gal faillit se fâcher. Mais il se domina : cet homme, invinciblement, l'attirait. Il l'alla voir chez lui :

— Vous vous êtes moqué de moi, lui dit-il en s'efforçant de rire. Je vous enverrai en échange une fourrure pour l'hiver.

— Je ne me suis pas moqué, monsieur l'ingénieur. Vous avez dispersé mes amis, les chamois, avec le vacarme de vos ouvriers. Il les faut aller chercher plus haut.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'au bord du glacier où il n'y a tout de même pas d'usine, rien que la voix de Dieu qui parle dans ce désert blanc. La voix de Dieu et celle de ma carabine.

Et le positiviste Max Gal se heurta une fois encore

à des forces inconnues qu'il ne mettrait pas en chantier.

— Voilà ma maison, dit encore Nicolas. Vous ne la remplacerez pas dans votre village modèle.

— Et pourquoi ?

— Parce que les moines d'il y a huit cents ans construisaient mieux que vous.

Et il lui montra l'épaisseur des murs et l'état de la poutraison.

— C'est vrai, convint l'ingénieur. Ils avaient de fameux maçons et charpentiers. Et ils ne les payaient pas.

Octobre s'achevait dans une série de beaux jours qui permettaient de reculer la fermeture des chantiers. Pour Max Gal, c'était une bonne fortune inespérée. Mais l'effort trop tendu qu'il avait réclamé de son personnel commençait de se rompre. Il y avait eu des rixes à l'auberge. Des rivalités de nations apparaissaient. Les Français supportaient mal que les étrangers, plus nombreux, se fussent mis à l'aise comme s'ils étaient les maîtres. L'an prochain, il conviendrait de mieux doser les équipes. Enfin, ce qui devait arriver était arrivé : deux ou trois filles du village, Jeannette Chevillard, la sœur de Thomas, Catherine Ducroz, peut-être même la Fine Servoz, la fille de l'épicier, étaient enceintes, et les mioches naîtraient de pères inconnus. Mieux valait même, peut-être, que ces pères demeurassent inconnus.

Vint l'appel de la classe, et Gaspard Salut dut partir pour le service militaire. Les autres conscrits descendaient par le funiculaire qui transportait des wagonnets de marchandises et consentait, de temps à autre, pour une circonstance spéciale, à charger des voyageurs. Il préféra s'en aller à pied, seul, ou plutôt accompagné par sa promise, Josette, et la mère de celle-ci, par Nicolas Hagard, son parrain, et Mélanie, la belle-sœur, et enfin par le curé, l'abbé Berger, qui l'avait en affection parce qu'il connaissait son cœur profond et grave, si différent du cœur de la jeunesse.

Les deux promis marchaient devant, la main dans la main, presque sans paroles. Josette riait par habitude, mais elle avait envie de pleurer, et non seulement parce que son ami la quittait et ne reviendrait peut-être pas de longtemps et parce que les jours sans lui seraient bien longs et bien gris, mais parce qu'elle avait espéré que les adieux se passeraient autrement.

Cette parenté qui les escortait la gênait, et surtout M. le curé qui leur faisait grand honneur par sa présence et les intimidait par surcroît. Elle aurait voulu courir en avant, avec Gaspard, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue. Alors, il l'aurait peut-être embrassée. Et voilà que le souci d'être embrassée dépassait tous les autres, dominait jusqu'à la tristesse de la séparation. Sûrement il l'embrasserait au moment du départ, mais comment l'embrasserait-il? Dans son ignorance, elle savait bien qu'il y avait différentes manières et qu'il devait y en avoir une, inconnue, mystérieuse, délicieuse, comparable à nulle autre.

Gaspard, tout embarrassé de son chagrin, ne trouvait pas de mots pour l'exprimer. Il demanda humblement :

— Je t'écrirai, Josette. Et toi?

— Moi aussi, bien sûr. Mais moi, je ne sais pas écrire.

— Je penserai à toi, Josette. Et toi?

— Moi aussi, bien sûr. Mais moi, je ne sais pas penser.

— Qu'est-ce que tu sais, Josette?

— Quelque chose.

— Et quoi donc?

— Devine.

Elle avait repris son rire malicieux où ses dents brillaient, et ses yeux brillaient aussi à travers leur voile de larmes comme les choses dans la brume que le soleil traverse.

— Moi, soupira-t-il, je ne sais pas deviner.

— Quand on a de l'amitié, qu'est-ce qu'on fait?

— On est content.

— Pas toujours, Gaspard. Mais, voilà : on... enfin, quoi, on aime...

Il admira qu'elle fût si savante. Car il n'avait pas trouvé la réponse qui était si simple. Comme elle avait raison! Non, l'amitié ne donnait pas nécessairement de la joie. Non, l'amitié n'était pas le bonheur. On aimait, c'était bien assez. Et, sur cette bonne entente, ils ne dirent plus rien. Les doigts s'étaient liés davantage. Les cœurs peut-être aussi.

Quand se reverraient-ils? Gaspard avait sa feuille de route pour un bataillon de chasseurs de la région. Mais ce bataillon n'avait plus à Chambéry que son dépôt. Serait-il envoyé en Rhénanie, ou peut-être au Maroc, ou peut-être plus loin, en Syrie? Il l'ignorait encore. Son parrain, Nicolas Hagard, qui avait voyagé du temps qu'il exerçait le métier de guide, avait

déployé une carte pour lui montrer ces différents pays, sur le continent ou de l'autre côté de la mer. Sans doute, s'il restait en France, reviendrait-il de temps à autre en permission, mais s'il passait la mer, il n'y fallait plus compter. Pour ne pas attrister sa promise, il ne lui avait pas confié son inquiétude. Dix-huit mois sans se revoir, était-ce possible? Il n'osait se pencher sur cet abîme de jours. Peut-être, après son instruction, obtiendrait-il un congé avant d'être expédié aux colonies. Ce serait une première étape et, pour le moment, il ne voulait pas regarder plus loin.

Au col de la Fourche, qui sépare la combe de Vallon-le-Vieux des pentes aboutissant à Fontaine-Couverte, on devait se quitter. Le groupe des parents et du curé rejoignit les deux fiancés qui les attendaient sous un mélèze. Josette pleurait déjà : maintenant, il était trop tard, et Gaspard ne pouvait plus l'embrasser qu'en public. Son espérance était perdue, et cette pauvre espérance perdue égalait pour elle la douleur de revenir seule au village. Nicolas Hagard invita son filleul à se retourner :

— Regarde, mon petit, Vallon-le-Vieux, qui est là-dessous, tout groupé au bord de la Capucine. Tu vois l'oratoire, et ma maison, et celle de Pierrette Bize. Regarde-les bien, parce que tu ne les verras peut-être plus.

Et Gaspard regarda de tous ses yeux. Dans quelques mois, un lac remplacerait la combe, et les eaux auraient recouvert le pays de son enfance. Dans quelques mois? Mais ne reviendrait-il pas auparavant? Cependant, il regarda résolument, avec toute la confiance de sa jeunesse. Les choses pouvaient changer, pourvu que les cœurs fussent toujours pareils. Toute la terre pouvait changer, pourvu que Josette lui demeurât fidèle. Une maison ou une autre, que lui importait? Et même une maison neuve lui plairait davantage, parce que personne n'y aurait vécu avant eux et qu'ils la rempliraient de leur amitié. Une maison? Celle de Josette, car lui-même n'en avait point. Elle possédait plus de bien que lui. Il lui faudrait travailler beaucoup pour faire la compensation.

C'était un de ces jours d'automne finissant où la lumière est plus caressante et plus fine et comme renvoyée de la terre au ciel par l'éclat des buissons dorés, des fayards rouges, des mélèzes jaunis. Une vapeur bleuâtre flotte au flanc des montagnes, comme pour atténuer leurs contours trop rudes. La

neige fraîche des sommets est toute luisante et immaculée.

— Regarde, dit encore Nicolas en lui désignant la chaîne du Dôme d'Or et du Mont Maudit. Cela, du moins, défie les ingénieurs, et les hommes n'y peuvent rien.

Il opposait la nature immuable aux caprices des hommes. Comme si les hommes n'étaient pas plus forts que la nature, et moins changeants! Et Gaspard sourit de tout ce que son parrain ne savait pas.

— Et maintenant, adieu, mon petit. Fais ton devoir et reviens-nous en bon état.

Nicolas Hagard l'accola, ce qu'il ne faisait jamais, et le passa à Mélanie, puis à Pierrette qui le passa au curé. Josette, seule, serait-elle oubliée ?

— Embrasse-la, dit le chasseur.

Et, afin de les laisser ensemble, il se remit en marche pour le retour. Mais les femmes ne l'imitèrent pas, ni le curé qui n'avait pas achevé sa mission de prêtre et voulut encore bénir le futur soldat. En sorte que ce fut un pauvre baiser banal que reçut Josette sur les deux joues. Un baiser bien agréable tout de même. Comme c'était frais, ces lèvres de garçon, frais et fort ensemble, mais si rapide!

Et c'était tout. Les adieux ne pouvaient se prolonger davantage à cause de l'heure. Gaspard, qui devait monter dans l'auto-car à Fontaine-Couverte, prit la descente, son baluchon sur l'épaule, un sac tyrolien que son parrain lui avait donné.

— Viens-tu? appela Pierrette Bize, comme la jeune fille restait en arrière, figée sous le mélèze, à regarder son promis s'éloigner.

Ne pouvait-elle rester là jusqu'à ce qu'il eût disparu?

— Je viens, maman.

Elle le voyait encore, bien qu'il diminuât. Elle ne s'en irait que lorsqu'elle ne le verrait plus. Il se retourna deux ou trois fois, tandis qu'elle agitait son mouchoir. Et puis, il cessa de se retourner. Cependant, il aurait pu, entre les branches qui bordaient le chemin, la revoir en la cherchant. Ces garçons ne sont pas bien débrouillards. Et comme il allait disparaître pour toujours, — non pour toujours, mais pour longtemps, — elle n'y put tenir et cria de toutes ses forces :

— Gaspard! Gaspard!

Et sur son cri elle se jeta à corps perdu dans la descente

afin de le rattraper. Elle le rejoignit hors d'haleine et il dut la recevoir dans ses bras. Elle y demeura un moment, jusqu'à ce qu'elle reprit son souffle, et même après quand cet appui ne fut plus nécessaire.

— Petite Josette, murmura-t-il avec une douceur protectrice, il ne fallait pas revenir.

— Tu ne m'as rien dit, soupira-t-elle. Et tu ne m'as pas bien embrassée.

Il voulut poser de nouveau ses lèvres sur les joues rondes. Mais elle fit un mouvement, — volontaire ou involontaire, — et les bouches se rencontrèrent enfin.

— C'est mieux ainsi, assura-t-elle, convaincue, lorsqu'ils se furent détachés.

Et Gaspard, troublé, se sentit brusquement envahi par une tristesse inconnue.

— Écoute, dit-il de tout près à sa promise, presque au bord de l'oreille à la chair transparente que le jour traversait. Il vient beaucoup de monde au village. Alors, il faut bien prendre garde. A cause de toi. A cause de moi.

— Oh ! voyons, protesta la jeune fille, presque indignée.

Il baissa la tête, comme s'il avait commis une faute en l'avertissant, une faute contre leur amitié. Pourquoi, tout à coup, ce doute l'avait-il envahi, après le baiser sur les lèvres ?

— Adieu, Josette.

— Adieu, Gaspard.

Déjà plusieurs fois ils avaient prononcé les tristes paroles et ne pouvaient se décider à se quitter.

— Tu vas être en retard.

— Je courrai. J'ai de bonnes jambes.

Elle rit et leurs lèvres, non plus au hasard, se cherchèrent. Enfin, ils durent se séparer parce qu'il faut toujours se séparer dans la vie même avant la séparation de la mort.

La jeune fille n'avait pas encore bougé de sa place quand depuis longtemps elle ne pouvait plus l'apercevoir. Malgré la cruauté de ce départ, elle n'était pas aussi triste qu'avant de l'avoir rejoint à la descente. Elle se découvrait plus liée à lui, plus près de lui, déjà sa femme un peu. Mais pourquoi l'avait-il mise en garde contre les étrangers qui envahissaient le pays ? Elle ne les avait jamais regardés. Fallait-il qu'elle les regardât pour les éviter ?

Il s'en allait, au contraire, plus lourd que tout à l'heure, moins calme et moins paisible. Maintenant, il souffrait de l'avoir laissée seule et découvrait au fond de lui-même une inquiétude inconnue.

III. — LA KERMESSE DE VALLON-LE-JEUNE

Les communes des vallées environnantes se sont mises en marche de grand matin pour venir assister à la cérémonie, Vallères et Valloires, sœurs jumelles, Le Châtelard et Bellecombe, La Croix-aux-Chèvres qui est haute dans la montagne et le Plan-des-Vaches qui est plus bas. Le bourg de Fontaine-Couverte a fourni, lui aussi, un contingent d'importance, et même la cité de Bellerive, malgré l'éloignement : par bonheur, la Compagnie des Alpes françaises a offert aux voyageurs le funiculaire dont elle se sert pour le transport des matériaux dans ses chantiers, et dont elle a quelque peu amélioré la rusticité en y installant des banquettes.

— Où vas-tu ? se sont demandé les bergers qui se rencontraient à l'aube.

— Je vais où tu vas.

Car les paysans ne répondent pas volontiers directement. Les gens du bourg et de la ville se sont pareillement interrogés :

— Vous en êtes ?

— Certes. On n'a pas toujours un pareil spectacle à s'offrir.

Songez donc ! Les maçons et les charpentiers, déjà, organisent une petite fête quand le bouquet est planté sur le toit d'une maison qu'ils ont achevé de construire. Or il s'agit bien d'une maison, en vérité ! Il s'agit de tout un village, vous entendez bien. Tout un village bâti à la fois, d'un seul coup, et qui a l'air de sortir de terre comme si quelque sorcier l'avait fait pousser. Tout un village, avec une place au milieu où sont rassemblés la mairie, l'église, l'école, et les corps de métiers qui servent aux clients, avec des rues larges et de jolis chalets dans des jardinets, des chalets à la mode savoyarde, moitié en belles pierres de taille et moitié en bois, avec des galeries faisant tout le tour et un toit haut de tuiles brunes qui peut abriter sous l'auvent jusqu'à des chariots, et qui laisse une grande place aux galetas. Un village tout battant neuf, tout frais, tout blanc, clair et coquet, riche et plaisant. Pour du joli travail, c'est du joli

travail. « Entrez donc : on peut visiter. — Vraiment, on peut entrer ? — Mais comment donc ! » Vallon-le-Jeune n'est pas encore inauguré. Tout à l'heure il le sera et la remise solennelle sera faite de la mairie au maire, de l'école à l'instituteur, de l'église au curé, — bien que cette propriété soit controversée, mais on évitera d'approfondir la question, — et des maisons aux habitants. Alors ils seront chez eux. Jusque-là, c'est comme une exposition. Chacun se rendra compte de ce que c'est qu'un village modèle. Les autorités sont conviées. La presse est conviée. Un banquet sera offert aux habitants, aux autorités, à la presse, par les soins de la Compagnie qui, décidément, n'oublie personne. Les assistants qui ne sont pas du banquet ne mourront pas de faim pour autant. De soif encore moins. Des ambulants ont dressé aux environs des tentes où l'on trouvera à se restaurer.

— Quel est le programme, je vous prie?

— Le programme? Toujours le même : après le banquet, des discours ; après les discours, de la musique.

— Et après?

— Après? On dansera. Vous n'allez pas imaginer une fête complète sans la danse. Peut-être croyez-vous qu'on ne danse que dans les villes. Dieu! que vous êtes peu renseigné! Mais les campagnes ont de tout temps levé le pied en cadence ; et d'où nous sont venues, s'il vous plaît, la bourrée et la farandole ? Le tango et le fox-trott ont pénétré jusque là-haut. On dansera au son des instruments les plus divers, accordéons et ocarinas des Italiens, instruments à cordes des Polonais, cornets à piston des Belges, jazz-bands des nègres, sans compter le gramophone et le piano mécanique. Les nombreux ouvriers de la Compagnie, de nationalités bigarrées, — mais ils ont fini par s'entendre, — vont venir en foule. Ils ont été à la peine, c'est bien le moins qu'ils soient au plaisir.

— On est bien civilisé dans vos montagnes.

— C'est le progrès.

— Et pas de cérémonie religieuse?

— Pour quoi faire? Il y a une église : on ne saurait exiger davantage.

Pas de cérémonie officielle évidemment. Voici, pourtant, l'abbé Berger, en aube blanche et en étole qui, suivi d'un groupe de bonnes femmes, passe dans chaque maison comme

un visiteur. Il peut entrer comme tout le monde. C'est son droit. Seulement il tient en mains un livre et un goupillon qu'il trempe dans le petit bénitier de bronze porté par le clerc, et il asperge les murs d'eau bénite, dedans et dehors. Ça, par exemple, c'est un abus. Les bonnes femmes sont allées le chercher pour bénir leur toit. C'est là un ancien usage de Savoie. On n'habite pas une maison qui n'a pas été bénie. « Nous n'entrerons pas chez nous, ont-elles déclaré, si vous n'y venez avant nous, avec vos prières. » Sont-elles superstitieuses ! Mais ce sont de bonnes femmes. Et l'on pense à en faire des électeurs !

Et puis le curé, sans crier gare et sans avertir personne, a achevé sa promenade en pénétrant dans l'église où il a donné aux fidèles une bénédiction supplémentaire. Tout cela s'est passé de grand matin, de sorte qu'il n'y avait personne pour intervenir. Du moins le scandale sera-t-il inaperçu.

Dès patron-minet, Nicolas Hagard a humé sur le pas de sa porte le temps et l'espace. Ces journées de la fin de juin empiètent sur la nuit et lui arrachent des morceaux à l'aurore et au crépuscule. Pour aller où il veut aller, il est bon d'avoir des heures devant soi. Les chamois ont leurs remises proche les glaciers, là où finit la végétation que menace la neige. Il connaît un bouc solitaire qui, cette fois, ne résistera pas à son approche. Mais n'assistera-t-il donc pas à la cérémonie d'inauguration ? Il n'a jamais daigné s'intéresser au nouveau village. Il est fidèle à Vallon-le-Vieux d'où l'on entend rouler le torrent de la Capucine, ce torrent qui jouit de ses dernières heures de liberté et qui, déjà, à l'entrée des gorges, a été saisi et dérivé dans un canal provisoire. Il ne quittera pas sa maison taillée dans les rustiques de l'ancien monastère. Jamais il ne consentira à coucher sous un autre toit. Et précisément, pour ne pas même entendre les bruits de la fête, il a résolu de s'en aller dans la montagne pour tout le jour. La chasse n'est pas ouverte, mais les lois ne sont pas pour lui.

Comme il va prendre le chemin du col de la Fourche, d'où il gagnera, par des sentes de lui seul connues ou à peu près, le Colombier, ainsi nommé à cause des névés qui le recouvrent pendant la plus grande partie de l'année, il distingue des allées et venues dans la pénombre. Voici Pierrette Bize et sa

fille Josette, et le maire n'est pas bien loin. Pierrette parle à mi-voix, mais le vieux chasseur a l'oreille fine :

— Attends un peu, Joachim. Ne viens pas tout de suite. Parce que l'abbé Berger va bénir les maisons, et peut-être que ça te fâche.

— Ça ne me fâche pas, Pierrette, puisque c'est toi qui me l'apprends. Peut-être bien qu'il vaut mieux ne pas être là. Un maire est un maire. Il ne doit rien savoir quand les choses ne se passent pas dans la régularité.

Nicolas Hagard trouble ce colloque de son rire sonore :

— Toujours le même, Joachim. Toujours aussi brave.

Joachim Rebut, vexé, prend mal la chose à cause de la présence de Pierrette Bize :

— J'ai fait la guerre tout comme un autre.

— Mais tu n'étais pas maire alors. La mairie t'a tourné la cervelle. Et tu as pris peur de ton ombre, au lieu de manier la trique, comme je te l'avais conseillé.

— Tu n'es pas au courant, Nicolas, déclare, avec un air supérieur, le magistrat municipal.

Car, depuis un an, il a appris à remuer la tête avec dignité. Le chasseur s'est détourné de lui, pour happer Josette à qui il inspire une grande frayeur :

— Dis-moi, petite, veux-tu venir avec moi?

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Dans la montagne. Tu verras des chamois.

— Oh! mais, je n'ai pas les jambes assez longues.

— Tu les as toujours assez longues pour danser.

— Je n'ai plus dansé, proteste la jeune fille, depuis que Gaspard est parti.

— Eh bien! il n'y a pas de quoi te vanter. Ça serait du propre, si les promises dansaient pendant que les promis se battent.

— Il ne se bat plus, parrain.

Elle tente de l'amadouer avec cette appellation réservée à Gaspard et plus bas elle soupire :

— Et même il devrait être là.

— Il a ses raisons, petite, dit brusquement Nicolas Hagard.

Et, prenant son piolet, il abandonne le groupe que vient grossir Mélanie. Il n'a que ce piolet en main, et sur le dos un sac avec ses provisions et sa gourde. Mais, dans une cachette où

personne n'oserait mettre le nez, il sait trouver sa carabine et ses cartouches. Il aurait voulu dire un mot d'amitié à cette Josette qui s'ennuie : comme il lui fait peur, il s'embarrasse devant elle et ne rencontre que des paroles dures quand il souhaiterait d'en prononcer d'autres. On désire être bon et l'on est méchant sans le vouloir. La vie est singulière. Il oubliera cette impression désagréable dans le plaisir de l'approche. Et il s'en va, solitaire, à la recherche d'un autre solitaire, séparé, à la suite de quelles batailles? du troupeau des chèvres et des chevreaux.

Au col de la Fourche, il croise le mulet qui porte Max Gal se hâtant pour régler en chef les derniers détails de la fête. L'ingénieur, qui a de la sympathie pour son adversaire, le salue :

— Pourquoi ne pas venir à Vallon-le-Jeune? Vous nous boudez toujours!

— Il n'y a qu'un Vallon, monsieur, le vieux.

— Vous n'avez pas vu le chalet que je vous ai réservé. Il est à part, un peu au-dessus du village, comme vous l'eussiez désiré. Et il y a même un chamois sculpté sur la porte.

— Je n'aime que ceux que je tire.

Max Gal sourit. Il est venu à bout de têtes plus dures :

— Quand me conduirez-vous à la chasse? Je veux en tuer un, moi aussi.

— Jamais.

— Allons donc! Nous ferons l'ouverture ensemble cette année. Le barrage sera achevé et je pourrai disposer de quelques jours.

Les deux hommes se séparent. L'un est beaucoup plus haut que l'autre, parce qu'il est juché sur sa bête. S'il en descendait, tous deux seraient de même taille. Mais l'art de l'homme n'est-il pas de se grandir en montant sur ses inventions ou ses conquêtes, et celui-ci est en train de bouleverser tout un pays pour lui prendre ses forces élémentaires, tandis que l'autre ne marchera jamais qu'à pied. Sur les pentes que gravit ce dernier, il n'y a place que pour des pieds humains. Encore ne faut-il pas défier les funiculaires!

Le groupe qui gagne Vallon-le-Jeune pour assister à la bénédiction des toits avant l'arrivée des autorités et des fan-

fares s'est émietté sur le chemin. Pierrette Bize et Mélanie Hagard ont pris la tête : ces pieuses femmes n'entendent pas manquer l'office à demi clandestin. Josette les suit à quelques pas en arrière. Quant au maire, il n'est pas pressé et même il s'est arrêté et s'assied à la hauteur de l'oratoire. Mieux vaut qu'il n'assiste pas à la promenade du curé. Sa présence provoquerait des conflits. Le monde est si méchant, et un maire doit prendre garde à toutes ses allées et venues. Un maire n'est pas un homme libre et chacun s'arroge le droit de le surveiller. Joachim regrette son pré de la Placette où il est si bien quand il fauche et qui précisément a besoin d'être fauché. Tout de même, la Capucine a roulé bien des eaux depuis la réunion publique où la construction du nouveau village a été décidée. Il n'a pas pu s'opposer au mouvement populaire, à la force de la loi, à la puissance de la Compagnie d'électricité. Il s'est incliné devant le fait accompli. Et puis, à la longue, il a changé d'idée. Vallon-le-Vieux était vermoulu et malpropre. Vallon-le-Jeune est confortable et agréable. On y sera beaucoup mieux, c'est incontestable, pour le soleil et pour les travaux des champs qui seront plus rapprochés, et aussi pour descendre à Fontaine-Couverte par une belle route neuve. A portée des moyens de transport, on y sera mieux pour s'en aller. Le village ne sera plus isolé. Il recevra l'eau et la lumière. Et dans la grande salle de la mairie ne doit-on pas inaugurer une plaque de marbre où le nom du maire sera inscrit, *Joachim Rebut*, en lettres d'or. Il faut reconnaître que c'est flatteur et que si la mairie a des inconvénients, elle offre quelquefois des avantages.

Joachim, pris par l'ambition, lève les yeux au-dessus de lui. Pourquoi s'est-il assis à la hauteur de l'oratoire? Quelqu'un qui le surprendrait croirait qu'il y fait ses dévotions et sans doute irait-il le répéter. Les légendes se créent ainsi, et rapidement. Il est l'ami des Mariton père et fils, de Mariton le sénateur qui laïcise la religion et de Mariton le député qui roule son tonneau de lieux communs socialistes. A quoi bon se les mettre à dos pour un geste mal interprété? Et il se lève afin de gagner un refuge moins compromettant, sans niche à saint et sans croix de bois. D'ailleurs, l'abbé Berger a dû finir ses *oremus* et il importe que le maire du nouveau village soit là parmi les premiers pour en faire les honneurs aux arrivants.

Josette, peu à peu, s'est trouvée seule sur le chemin. Un contour la cache aux yeux maternels, si Pierrette songe à se retourner. Elle sort de sa poche de jupe un mouchoir, parce qu'elle prévoit qu'elle en aura besoin tout à l'heure. Ce jour de fête est si triste pour une promise qui n'a pas son promis! Une année entière a passé depuis que Gaspard Salut est parti pour le régiment, une année entière et encore l'hiver et le printemps d'une autre. Le petit conscrit n'est pas revenu au pays et pourtant les dix-huit mois de son service militaire sont révolus. Il a été envoyé dans les pays lointains, au delà des mers, en Syrie où les femmes, heureusement, sont voilées et enfermées : quelle bonne précaution rassurante! Quand le temps de sa libération s'est accompli, pourquoi n'est-il pas rentré en France? Oh! il l'a bien expliqué dans une lettre désolée et embarrassée, pleine d'espérances et de beaux tableaux d'avenir. On avait besoin là-bas de conducteurs sûrs pour les convois, et on lui avait offert une prime et une haute paye, s'il consentait à rester encore un an, de quoi rapporter un petit pécule qui représenterait quelque chose en face du bien que Josette avait hérité de son père. Toujours il s'était tourmenté de sa pauvreté. C'est un garçon un peu fier et sensible, si différent des gars de son âge qui se précipitent sur les bonnes occasions et prendraient plutôt la terre d'autrui s'ils en pouvaient déplacer les bornes!

— Pourquoi, mais pourquoi s'est-il mis ces idées-là dans la tête? se demande Josette tristement. Le bien de l'un est à l'autre aussi. Quand on est prêt à s'offrir soi-même, est-ce pour retenir quelque chose? Que les hommes sont déraisonnables! Ou des brutes, ou des scrupuleux. Les femmes seules ont de l'amitié. Il l'a priée d'attendre un an de plus. « Un an, a-t-il écrit, ce n'est pas grand chose, quand on aura ensuite toute la vie pour être ensemble... » Comment peut-on tenir des propos pareils? Un jour est déjà long sans lui pour elle, et cela fait trois cent soixante-cinq jours. Elle lui aurait tout donné, les champs et la maison, et elle-même par surcroît, s'il avait voulu tout de suite. N'a-t-il pas deviné à distance qu'elle n'en pouvait plus de l'attendre et qu'il fallait revenir sans retard, par le plus prochain bateau qui prendrait la mer?...

Elle marche lentement, les yeux baissés, les bras pendant le long du corps, comme si elle n'avait de goût à rien. Le jour

s'est levé, et les buissons portent des églantines. La lumière sur la neige, ni les fleurs ne la peuvent tirer de sa mélancolie. Pendant le temps de service, elle a été patiente. Chaque soir, elle effaçait un chiffre du calendrier, comme font les soldats qui ont la nostalgie du retour. Le chemin était long, mais il avait une fin. Et voici que, parvenue au but, il lui faut repartir. Alors, elle n'en a plus la force. Les baisers qu'elle a reçus et presque sollicités, au col de la Fourche, lui laissent maintenant, au lieu de douceur, une âcre amertume.

« Gaspard, mon ami, mon bon ami, soupire-t-elle toute languissante et joignant les mains dans un geste d'adoration, pourquoi n'es-tu pas là? est-il possible que tu m'aies abandonnée, et un jour de fête? Reviens ou je ne sais plus ce que je vais devenir. Gaspard, ne m'entends-tu pas?... »

Elle sait bien qu'il ne peut l'entendre. Elle sait bien qu'il ne l'a pas abandonnée, qu'il est capable, lui, d'attendre des années sans l'oublier et sans lui retirer son affection. Elle l'accuse pour s'excuser elle-même. Éprouve-t-elle donc le besoin de s'excuser? Pourtant, elle n'a rien à se reprocher. Elle a peu à peu cessé de chanter, et jamais elle n'a dansé avec personne, ni à la Noël, ni à Pâques, ni pendant les jours gras, ni à la vogue qui est la fête patronale du village. Seulement, le monde a changé autour d'elle avec ce maudit barrage que l'on construit. Gaspard l'avait avertie : il viendrait toute sorte de gens, et c'est pourquoi il fallait prendre garde... Ces gens de toute sorte sont venus, et pour les éviter n'a-t-elle pas dû les regarder, afin de se rendre compte? Elle n'y pensait même pas. C'était Gaspard qui avait attiré son attention sur les étrangers.

Les étrangers n'avaient demandé à personne la permission de regarder sous le nez la jolie fille. Elle avait repoussé les hommages des premiers avec indignation et colère, et les confondait si bien qu'elle n'aurait pu les reconnaître en les rencontrant. Mais, peu à peu, il avait bien fallu qu'à son tour elle les regardât. Quand ce ne serait que pour mieux se défendre. On n'a pas les yeux dans sa poche. Et puis, ne faut-il pas s'amuser un peu de tous ces visages? Elle a toujours aimé à rire. Il y en a de si cocasses, de si comiques, de si vilains : des gras et rouges qui sentent la graisse, des bruns presque verts qui sentent l'huile, des sombres et grossiers qui sentent l'alcool. Tous ces hommes, les femmes se moquent

d'eux, mais pourquoi se frottent-elles à eux? Ils mènent le samedi après la paie, et le dimanche toute la journée, un grand vacarme dans le village et dans la campagne. L'auberge de Mermet ne désemplit pas. Et le soir, on danse jusqu'à l'heure de la fermeture que Joachim Rebut, le maire, a dû reculer pour ménager la clientèle. Toutes les jeunes filles, peu à peu, y sont allées, même celles qui montraient des mines timorées, même celles qui faisaient partie de la congrégation, et à qui M. le curé a dû retirer leur ruban bleu. La danse les a conquises, comme la lumière les papillons. Cela n'a pas réussi à toutes : Jeannette Chevillard et Catherine Ducroz savent ce qu'il en peut coûter, et peut-être même cette cachottière de Fine Servoz, la fille de l'épicier, qu'on n'a plus revue parce que son père l'a expédiée au bourg de Fontaine-Couverte, ou, dit-on, jusqu'à Bellerive. Ah! oui, certes, il faut se méfier de ces étrangers qui en usent si étrangement avec leurs danseuses. Peut-on croire que des jeunes gens aient tant de vice? Un soir, comme elle faisait des commissions, elle avait passé devant l'auberge et avait suivi le spectacle derrière la vitre. Cette musique, c'était bien joli pourtant : une espèce de petite flûte que le flûtiste tient de côté, et où il lance des coups de langue rapides en agitant les doigts, un harmonica manié en cadence par des mains expertes, et une sorte de violon qu'on pose sur les genoux et dont on pince les cordes. Des couples tournaient lentement, la femme tout contre l'homme, les figures se touchant. Comme ce serait plaisant de tourner ainsi avec Gaspard! Elle se mettrait bien contre lui et sentirait sa joue sur la sienne. Avec un autre, serait-ce agréable? Pas avec ce gros-là, bien sûr, ni avec ce moricaud, ni avec ce géant, ni avec ce nain, ni avec ce vieux, ni avec ce gosse. Avec qui, alors? Tout de même, il y en a qui ne sont pas si mal de figure et qui se dandinent gentiment. Celui-ci, par exemple, qui est blond et frisé. Cet autre qui n'a point de moustache et qu'on prendrait pour une demoiselle... Et Josette, ce soir-là, est rentrée chez elle toute songeuse.

— Qu'as-tu? lui a demandé sa mère. Tu penses trop à Gaspard.

— Oui, a-t-elle répondu, c'est à Gaspard que je pense.

Mais c'était pour appeler son promis et le supplier de revenir. En reculant d'un an son retour, ne l'avait-il pas aban-

donnée à son destin? Qui la défendrait, qui la protégerait contre un danger dont elle n'avait pas la notion très précise, mais qu'elle sentait rôder autour d'elle? Voici qu'elle avait été repérée par ces ouvriers d'Italie, de Pologne ou d'ailleurs. Elle ne pouvait plus aller aux champs ni se promener dans le village sans être accostée par l'un ou l'autre. Certes, elle les écartait. Seulement, elle avait cessé de les écarter avec violence. Est-il possible d'être toujours malhonnête avec des gens qui vous complimentent et qui arrondissent la bouche en cul de poule pour mieux dire des paroles flatteuses? Le fait même d'avoir un promis rend une fille plus alanguie et plus alléchante. Elle est enveloppée dans son amour comme dans un beau châle qui attire les yeux. Avec l'un ou l'autre elle avait fini par causer, non point quand elle était seule, mais quand elle se promenait avec une amie, Annette Jacquemont ou Pauline Martinet qui était effrontée, et seulement quand ils étaient plusieurs pour les accoster. D'où venaient-ils, du Nord ou du Midi, et quels pays avaient-ils traversés? N'était-ce pas intéressant à savoir? Leur accent était différent, tantôt chantant et cadencé, et tantôt âpre et dur, à vous écorcher les oreilles. Ne pouvait-on s'en divertir? Il y en avait deux surtout qui, pour la rencontrer, se livraient à de savantes manœuvres, deux inséparables qui étaient mieux élevés que les autres et plus beaux parleurs. L'un s'appelait Serge, — un drôle de nom! — et l'autre, Balthazar, qui est, comme Gaspard, le nom d'un roi Mage. Ils étaient de très loin. Elle n'avait pas retenu l'endroit de leurs origines. Une fois, Serge, à la tombée de la nuit, avait voulu l'embrasser de force, mais Balthazar l'avait frappé pour l'en empêcher. Tout de même, il ne manquait pas de cœur, ce Balthazar, et quelle vigueur dans le bras! Elle ne se serait jamais promenée avec l'un ou avec l'autre, mais avec les deux? Et, la veille, ils l'avaient invitée à danser pour la fête.

— Je ne danse pas, avait-elle répondu bien sagement.

— Oh! voyons, puisque c'est la fête.

Elle n'avait dit ni oui ni non : elle s'était réservée. Bien sûr que c'était une circonstance exceptionnelle : on n'inaugurerait qu'une fois le nouveau village. Elle danserait tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et aussi avec les jeunes gens de Vallon-le-Vieux qui seraient là et qui lui parleraient de Gaspard. Après tout, ce ne serait pas si mal. Elle attend son fiancé depuis dix-

huit mois et doit l'attendre encore douze. Jamais une promise n'a été soumise à un si long bail de privations. Elle ne sait pas à l'avance ce qu'elle décidera. Si le souvenir de Gaspard lui revient trop doucement, elle ne dansera pas et s'ira cacher pour pleurer. Et, s'attendrissant elle-même, elle appelle tout haut :

— Gaspard ! Gaspard !

Comme si le pauvre garçon, du fond de la Syrie, pouvait lui répondre ! C'est Pierrette qui répond à sa place :

— Eh ! Josette, ne viens-tu pas ?

Et la jeune fille, pour ne pas être seule dans les tentations, court rejoindre sa mère et Mélanie Hagard.

Toute la matinée, les visiteurs ont afflué dans le village modèle, pénétrant successivement dans les bâtiments publics et dans les privés.

— Cette église, comme elle est blanche et claire ! On y pourra suivre de partout les offices et lire son livre d'heures même les jours de pluie.

— Elle est bien trop grande pour une si petite paroisse.

— La mairie a de belles salles, et même un hall pour le cinéma.

— Vous savez qu'on y représentera toute à l'heure un film américain.

— Un film américain ? Tant mieux. On est sûr de comprendre, et ça remue tout le temps : des acrobates et des machines.

— Vous avez vu l'école ? Toute en fenêtres comme une lanterne. Ce sera gai pour les enfants.

— Ils sont déjà si distraits. Mieux vaudrait une chambre noire.

— Taisez-vous. On ne fera jamais assez beau pour ces petits. Ils sont l'avenir de la nation.

— Sans doute, sans doute : il ne faut pas les contrarier.

— Et ces chalets pour les habitants, voyez comme c'est bien divisé : la cuisine avec son coffre pour la farine, son vaisselier, son âtre, sa grande table, et toutes ces chambres donnant sur un corridor. Et les dimensions de ce galetas. Un palais, un vrai palais. Ils en ont de la chance, ces gens de Vallon-le-Vieux ! Mais on ne peut pas noyer tous les vieux villages pour les remplacer par des neufs.

— Oh ! vous savez, moi, je préférerais une salle commune, plutôt que toutes ces divisions.

— C'est à cause des garçons et des filles. Tout cela gîtait pêle-mêle. Ce n'était pas bon pour l'hygiène, ni pour la moralité.

— Vous avez raison. Mais il y a le chauffage. Et puis, les maisons sont toutes différentes. Il y en a de plus grandes que d'autres. Gare à la jalousie !

— Les fortunes aussi diffèrent. Ne faut-il pas respecter la propriété ?

— La propriété, évidemment. Qu'est-ce qu'un pays sans propriété ?

— C'est égal, Vallon-le-Jeune fera bien des envieux.

— Et quand noiera-t-on Vallon-le-Vieux ?

— Dès que le barrage sera terminé. Il avance. Il est magnifique. Un château fort dans la montagne.

— Je voudrais assister à l'inondation.

— Moi aussi, moi aussi ! On ne manque pas de spectacles cette année avec la Compagnie des Alpes françaises.

— Écoutez *le Chant du départ*. C'est un air de circonstance aujourd'hui. On se rassemble à la mairie : courons, courons, pour voir les autorités.

Le défilé des autorités a commencé. Elles se rendent, en effet, à la mairie pour inaugurer dans la salle du Conseil une plaque de marbre, qui est provisoirement recouverte d'un linge blanc et qui sera tout à l'heure dévoilée. Cette plaque de marbre rappelle que Vallon-le-Jeune a été bâti par la Compagnie d'électricité des Alpes françaises, sur les plans de l'architecte Manoir, assisté de M. Mariton fils (une lâche concession faite à la politique), M. Joachim Rebut étant maire. Max Gal, l'auteur du projet, l'initiateur et l'exécuteur, n'a pas daigné y inscrire son nom. Une gloire anonyme lui suffit, et le maniement des hommes et des millions, la création des entreprises industrielles qui assurent la grandeur et le développement d'un pays. De quel œil méprisant regarde-t-il ces personnages officiels qui le précèdent, comme s'ils étaient pour quelque chose dans la réalisation prochainement accomplie du barrage de la Capucine !

Voici le préfet dans son uniforme. C'est un bel homme tout argenté, avec des décorations sur toute la poitrine. La foule

l'acclame comme un général étranger. Il relègue dans l'ombre le fluet, l'élégant M. Larivier, le sous-préfet de Bellerive, qui l'escorte avec vigilance, déférence et souci de l'avancement, comme un aide de camp son chef, et dont il n'a pas plus l'air de se soucier qu'un paon d'un hochequeue. Pauvre M. Larivier, contraint à passer une journée entière à la montagne sans pouvoir surveiller la coquette Mme Larivier au-dessous de tous soupçons!

Et voilà MM. Mariton père et fils. Le sénateur, avec sa chevelure de pianiste malade et ses joues fanées, a l'aspect d'un saule-pleureur sous la pluie. Mais le député aux yeux ronds, musclé et vigoureux, — tel un vigneron aux bras robustes, — semble pousser devant lui un tonneau, le coffre-fort de ses déclamations.

— Comme c'est beau, constate le chœur, une famille d'hommes politiques! Et comme c'est commode! Quand l'un cesse de parler, l'autre commence. Le fils commet-il quelque impair, aussitôt le père le répare.

— Oui, le fils a gagné beaucoup d'argent dans les constructions de la Compagnie d'électricité.

— Gagné? vous voulez rire. Dites plutôt qu'il en a reçu.

— Mais le père est désintéressé.

— Après fortune faite.

— Je vois que vous appartenez à l'opposition.

— Moi? Jamais de la vie. Je suis un bon républicain.

— Cependant vous blâmez vos élus.

— Oh! vous savez, il ne faut pas être difficile. Les hommes occupés n'en veulent plus. Alors, on prend ce qu'on trouve, des pas grand chose.

— Oui, allez demander à un Max Gal d'être député, et vous verrez sa grimace.

— Celui-là, c'est quelqu'un.

— Un rude homme, et qui sait ce qu'il veut.

Il le sait si bien qu'il ordonne la cérémonie rien que par sa présence. Chacun se range à sa place dès qu'on l'aperçoit. Dès qu'on l'aperçoit, le temps apparaît précieux et l'on cesse de le perdre. On s'écarte sur son passage sans qu'il ait besoin d'appariteur, et pourtant il ne porte ni uniforme ni décoration. Sa personne suffit. Elle s'impose, elle rétablit les distances, elle domine. Il invite le maire en personne à ôter le voile qui

recouvre la plaque de marbre dont l'inscription éclate en lettres d'or sur la pierre d'une blancheur éblouissante, et dans un discours bref, solide, si clair que tout le monde le comprend et se sent plein de gratitude envers soi-même pour comprendre si vite des choses si importantes, il rappelle l'œuvre accomplie, l'eau du torrent dérivée, les matériaux transportés par câble, le mur du barrage presque achevé et le village destiné à remplacer le village condamné, entièrement achevé selon un plan qui en fait une cité exemplaire. Après quoi, il lève sa coupe dorée de vin de Champagne, — car on a apporté du vin de Champagne! — en l'honneur de Vallon-le-Jeune et lui souhaite bonheur et prospérité.

Que lui répondre? Les hommes politiques se réservent pour le banquet, parce que le banquet sera donné en plein air et que les assistants y seront plus nombreux, les assistants et les électeurs. Joachim Rebut, le maire, tout rouge d'avoir lu son nom sur la plaque, — n'est-il pas venu sournoisement, à diverses reprises, soulever le drap pour le lire? mais en public cette lecture produit un autre effet, — se lève avec un papier dans la main. Le papier a été rédigé par l'instituteur Pornichet. Il est emphatique et magnifique. Tandis que l'ingénieur n'a pas fait la moindre allusion à la bienfaisance de la République, mère du Progrès, de la Science et de l'Industrie, ce qui a jeté la consternation dans le clan des fonctionnaires et des représentants du peuple, le maire ne manque pas de rendre hommage au gouvernement, comme si le gouvernement était l'auteur du barrage et le fabricant en gros des villages et des usines. Mais le ton est si terne et piteux que les plus beaux effets sont perdus et Pornichet en souffre dans son amour-propre d'auteur. Cette partie de la solennité est quasi manquée; si l'on veut une fête vraiment républicaine, il faudra attendre les toasts.

Les toasts, c'est, après le veau et la salade, devant un verre de vin mousseux, — ne convient-il pas de garder quelque distance entre le repas populaire et la réunion des augures et des édiles? — Mariton père versant un pleur sur le sacrifice de Vallon-le-Vieux, librement consenti à la cause sacrée du Progrès civique et économique et saluant l'aurore des temps nouveaux. Sur quoi, c'est Mariton fils, célébrant en grande pompe ces temps nouveaux sans les définir et vidant son tonneau tout entier sur l'assistance bouche bée. Il ne faut pas regarder Max

Gal pendant ces discours. Vraiment, il ne dissimule pas assez son mépris. Il ne peut s'empêcher, d'un geste machinal qui lui est beaucoup trop familier et qui est à peine poli, de sortir sa montre pour connaître l'heure, et sans doute pour mesurer le temps perdu. Comme il souhaiterait d'être parmi ses machines, comme Nicolas Hagard dans ses montagnes! Montagnes et machines ont leur beauté, divine ou humaine, et ne parlent pas, ou du moins pas à tout le monde.

Cependant la journée s'avance. On a mangé, on a bu, les autorités et les habitants du village, — tous invités sans exception, — à la table officielle qui a été dressée dans un pré et sous une tente à cause du soleil, les assistants venus des communes voisines, et du bourg de Fontaine-Couverte, et de Bellerive même et les ouvriers de France et de Navarre, et de tous les pays étrangers, ici ou là, dans le cabaret de Mermet qui a obtenu l'autorisation de l'ouvrir afin de faire une belle recette, en plein vent où les ambulants ont improvisé des abris. On a mangé et bu copieusement. Mais la jeunesse a beau être gonflée de nourriture et de boisson, les jambes restent légères et l'on s'est mis à danser. Des orchestres improvisés se sont installés sur des tréteaux. La fanfare de Fontaine-Couverte a consenti à jouer des pas redoublés, des quadrilles et des valses. On lui a préféré des airs plus modernes, de langoureux tangos et des fox-trotts animés. Et brusquement, comme le soir montait du fond de la vallée, par une attention de la Compagnie tout le village s'est éclairé à la fois, les rues et les maisons, et jusqu'à l'intérieur de l'église où quelqnes bonnes femmes s'étaient groupées et récitaient leur chapelet. Comme elles ont raison, ces bonnes femmes, de réciter leur chapelet! Réussiront-elles à écarter les sept péchés capitaux qui, à la faveur de la nuit commençante, se sont rapprochés et menacent maintenant d'entrer, eux aussi, dans le village-modèle? Ils font un cercle autour de la foule. Comme des loups aux dents luisantes, aux yeux de braise, ils guettent le moment de saisir leur proie.

La Gourmandise se moque de ses compagnes, car elle est déjà repue de clientèle. Mais ses compagnes la méprisent : elle n'est qu'un péché mignon, et ce n'est pas dans un banquet officiel qu'elle peut opérer de fructueuses rafles. La Paresse s'hypnotise sur Max Gal. Quelle prodigieuse conquête si elle la pouvait réussir! Foin de tous ces ouvriers épars qui trichent sur la

journée de huit heures et jettent leur outil dès que le surveillant s'éloigne! Celui-ci serait un gibier royal. Mais s'est-il jamais reposé? Elle a beau multiplier les tours et tenter de l'envoûter à distance : déjà il dresse d'autres plans, puisque demain le barrage de la Capucine ne représentera plus pour lui que du passé. L'Orgueil a plus de succès : il trône parmi les autorités. Le préfet, dans son bel uniforme, caresse sa poitrine constellée comme si elle avait la douceur d'un sein de femme et, la tête redressée, complaisamment se laisse admirer, tel un paon faisant la roue. Le député rêve d'un ministère socialiste où lui serait offert quelque sous-secrétariat, n'importe lequel, son incompétence étant générale. Le sénateur se prélasse au sommet de l'échelle de Jacob qu'il a gravie et qui est portée par son frère, l'utile kleptomane heureusement décédé. Et Joachim Rebut, le maire, prétexte les nécessités de la nature pour aller revoir à la lumière électrique la plaque de marbre où son nom est inscrit en lettres d'or. Mais le fluet M. Larivier échappe à la tentation, grâce à l'humiliation que lui inflige de loin la précieuse Mme Larivier.

Quel est ce tumulte qu'on entend là-bas? Une rixe éclate entre les maçons français et les charpentiers étrangers. La Colère accourt, y trouvant son compte. Mais pourquoi Max Gal, de sa grande taille, de sa grande voix, de son grand commandement, les apaise-t-il si vite? La Paresse aurait pu, tout au moins, le neutraliser. L'Avarice et l'Envie, plus favorisées par la chance, accompagnent, invisibles, les visiteurs nocturnes qui sont rentrés dans les maisons éclairées. Aux réflexions idylliques du matin ont succédé d'autres constatations plus agressives.

— Tu sais, Jean-Pierre, le chalet de cet ivrogne de Replat est plus commode que le nôtre. Pourquoi a-t-il une pièce de plus, et une cuisine avec une buanderie à côté? Il faut réclamer à la Compagnie. Oui, tu ne bouges pas plus qu'une borne. C'est moi qui m'en occuperai.

— Replat est plus riche que nous, Péronne.

— Ce serait bien la peine de changer, si c'est pour être toujours plus mal que les autres.

— As-tu vu, Fanchette, l'écurie des Chevillard? Il y a place pour six bêtes à cornes, et même pour deux ou trois veaux en plus. Et la nôtre n'en peut tenir que trois ou quatre.

— Ils en ont plus que nous, Joseph.

— Oui, mais on peut en acquérir.

— Tu diras ce que tu voudras, Alphonse, nous n'avons pas été bien traités. C'est toujours de même avec toi : on est injuste envers nous, et toi, tu ne dis rien, tu restes là comme un tronc de poirier sur quoi il ne pousse plus de poires...

Ceux de la Croix-aux-Chèvres et du Plan-aux-Vaches, qui ont un long chemin à parcourir pour rentrer chez eux, y rentreront lentement et dégoûtés à l'avance de retrouver leurs maisons basses et mal éclairées. Ceux de Vallères et de Valloires, du Chatelard et de Bellecombe ont le temps de s'attarder davantage, furètent partout et viennent s'empoisonner de fiel avant de partir. Même les petits bourgeois de Fontaine-Couverte et de Bellerive hochent la tête en appréciant le site et la construction. Mais c'est Jean-François Bastard qui a dit à sa femme le mot le plus agréable à l'Avarice déjà envieuse de l'Envie :

— Maintenant qu'on a une maison à Vallon-le-Jeune, pourquoi veulent-ils noyer Vallon-le-Vieux ? On aurait deux maisons au lieu d'une. Le maire ne pourrait-il pas nous défendre ? Un maire, c'est fait pour ça.

Quant à la Luxure, elle gambade comme une petite folle parmi les danseurs et les danseuses, pousse un couple par-ci, pince un couple par-là, excite les musiciens, agite le vin dans les verres, met des fourmis dans les jambes, rougit les visages et brûle les corps.

Josette n'a pas encore accepté d'invitation. Les jeunes gens de Vallon et d'ailleurs, et les étrangers aussi, ont beaucoup tourné autour d'elle. N'est-elle pas, avec sa jupe foncée, son fichu en pointe, jaune avec des fleurs rouges, son petit bonnet en dentelles, sa petite figure en triangle, d'une patine rose et dorée sous les cheveux châtains coiffés à la Vierge et toute mangée par les grands yeux aux points d'or, parmi les plus agréables et les plus fraîches à regarder? L'amitié de son promis qui est posée sur elle la rend plus mystérieuse et plus attirante à la fois, et presque intimidante, sauf pour les audacieux ou pour les sots qui sont le nombre. Elle n'écarte personne tout à fait. Peut-être bien qu'elle dansera tout à l'heure. Elle ne sait pas encore. Elle n'est pas fixée.

— Allons-nous-en, lui propose Pierrette. Il est tard. Et

Mélanie doit rentrer pour tremper la soupe de Nicolas qui est allé dans la montagne.

— Encore un moment ! réclame la jeune fille.

— Cela t'amuse de voir danser ?

— Cela m'amuse et cela ne m'amuse pas, maman.

Elle le désire et le redoute. Elle en subit la contagion et cherche en vain à s'y dérober encore. Pourquoi Gaspard l'a-t-il abandonnée ? Pourquoi Gaspard est-il si loin ? S'il avait voulu, il serait là et danserait avec elle, poitrine contre poitrine et joue contre joue. Il reste là-bas volontairement. Peut-être ne l'aime-t-il plus ? Ces femmes voilées des pays sauvages, peut-être se dévoilent-elles ? Ah ! si elle ne doutait pas de lui ! Mais elle doute de lui parce qu'elle doute d'elle-même.

Le groupe des jeunes filles de Vallon s'en vient trouver Pierrette Bize, non pas les vierges folles comme Jeannette Chevillard ou Catherine Ducroz que les bonnes familles ne fréquentent plus, mais celles qui ne le sont pas ou du moins ne le sont pas encore, Annette Jacquemont, Pauline Martinet et deux ou trois autres :

— Laissez-nous Josette, madame Bize, et nous la ramènerons avec nous. On n'inaugure pas tous les jours un village tout neuf.

Pierrette ne voulait pas laisser Josette, et pourtant elle y a consenti. Les décisions se prennent ainsi, malgré soi. On se demande après comment on a pu les prendre. Elle désirait emmener sa fille et elle n'a pas refusé de la confier à ses compagnes. Voilà : il fallait se décider vite. Il y avait là cette Mélanie Hagard qui était pressée de retourner chez elle et qui la tourmentait pour partir. Alors elle n'a pas eu le temps de réfléchir suffisamment. Pas plus tôt partie, elle aurait souhaité de revenir et n'a pas osé.

Josette, n'est-ce pas ? ne peut pas rester sur sa banquette pour se contenter de regarder la danse. Elle a bien été forcée de danser. Elle a été prise dans l'engrenage. Demeurer assise à sa place, c'eût été désobliger ses compagnes et aussi les jeunes gens de Vallon et d'ailleurs qui s'obstinaient à l'inviter, malgré ses refus précédents. Elle est entrée dans la ronde, après toutes les autres, la dernière, et bientôt, — pas tout de suite à cause de Gaspard, — elle y a trouvé du plaisir. Ce plaisir est allé grandissant. Les deux inséparables, Serge et Balthazar, qui paraissaient

la guetter, se sont peu à peu rapprochés d'elle et peu à peu ils l'ont accaparée. Serge est blond, caressant et capricieux ensemble. Le grand Balthazar, fort et souple, quand il étreint sa danseuse, lui communique l'impression qu'elle ne pèse pas plus qu'une ombre et qu'il la portera jusqu'au bout du monde. Ils l'ont priée gentiment à boire un verre de vin chaud avec eux. Ce n'est pas défendu, et les garçons font ainsi des politesses. Comme elle les suit, leur groupe croise Max Gal qui passe l'inspection du village en liesse.

— Où vas-tu, petite? demande-t-il en passant à Josette qu'il connaît bien pour l'avoir vue avec Nicolas Hagard ou plutôt pour l'avoir remarquée parce qu'elle est jolie.

— Avec ces messieurs.

— N'y va pas et rentre chez toi.

Et il a passé très vite. C'est un homme brusque, habitué à commander et qui ne souffre pas qu'on lui réplique. Pourquoi ce conseil ou cet ordre? Il n'est pas préposé à la surveillance des jeunes filles. Les deux ouvriers se sont retournés :

— Eh bien ! le patron, qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Il vous fait la cour, le patron?

— Il m'a dit de m'en aller.

— Avec lui ?

— Non, toute seule.

Ils ont ri bruyamment. La soirée a continué. A-t-elle bu, sans y prendre garde, un peu trop de vin chaud ou bien est-ce la danse qui lui a tourné la tête? Elle se sent lourde et lasse Elle veut rentrer chez elle. Mais, où sont allées ses compagnes? Elles sont déjà parties, ou bien elles se sont égrenées ici ou là, avec leurs danseurs. Elles ne sont pas désireuses de rentrer si tôt, et Josette est encore la plus sage. Serge et Balthazar la reconduisent, car il fait nuit noire malgré les étoiles, si lointaines, aussi lointaines que Gaspard à qui elle pense vaguement. Puisqu'ils sont deux, leur conduite est sans importance. Et les voilà sur le sentier désert qui traverse une sapinière pour remonter jusqu'à Vallon-le-Vieux.

HENRY BORDEAUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

SAINTE THÉRÈSE

IV [1]

LES GRANDES GRACES

> « Je puis me tromper complètement, mais non pas mentir. Par la miséricorde de Dieu, je souffrirais plutôt mille morts : je dis ce que j'entends... »
>
> (*Château intérieur*, chap. IV, II.)
>
> « ...L'âme ne peut absolument pas douter que Dieu était en elle et elle en Dieu. Cette vérité lui reste si ferme que, même si des années se passent, sans que Dieu lui accorde de nouveau cette grâce, ni elle ne l'oublie, ni elle ne peut douter qu'elle l'a reçue... »
>
> (*Ibid.*, chap. V, I.)

POUR DÉBLAYER LE TERRAIN

Avant d'entrer dans le détail de ces « grâces » extraordinaires, il importe peut-être, pour la tranquillité de notre esprit et la commodité de l'exposition, de commencer par déblayer le terrain de toutes les objections, dont se sont prévalus, depuis plus d'un siècle, les négateurs du surnaturel. Il en est de toute espèce, de subtiles et de grossières, de naïves et d'astucieuses. De même, pour les explications rationalistes qu'on a tentées des états mystiques : si la plupart sont absurdes, il en est de fort ingénieuses, d'assez spécieuses pour troubler des esprits peu familiarisés avec la doctrine et la spiritualité catholiques. Néanmoins, les unes comme les autres sont incapables de rendre compte, d'une façon satisfaisante et complète, d'états singuliers,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1926, et 1er janvier 1927.

dont elles négligent toujours quelque élément essentiel. Ce sont des reconstructions, ou des assimilations arbitraires, où manque la pièce caractéristique et capitale qui, seule, pourrait les rendre plausibles. Et ainsi l'on ne nous offre qu'une contrefaçon du phénomène authentique et original, — et le mystère subsiste tout entier.

A côté de très sérieuses et très estimables études, qui ont, du moins, le mérite de serrer d'aussi près que possible le fait à expliquer et de ne s'arrêter que devant l'inexplicable, en le reconnaissant loyalement pour tel, du moins jusqu'à nouvel ordre, — il en est de follement présomptueuses et de copieusement ridicules. Dans cette catégorie, il sied de ranger toute la littérature pseudo-médicale, élucubrée sur le cas de sainte Thérèse. La vulgarité et la sottise, la bassesse d'âme et d'esprit que trahissent ces épais bouquins, finissent par exaspérer le courageux explorateur qui se décide à jeter la sonde dans ces bas-fonds de la « science ». Pour moi, ce qui me frappait le plus, dans ces écrits, — qui ne sont pas toujours signés de noms médiocres, — c'est l'imprécision des termes. En particulier, je ne connais rien de plus insupportable, pour un lecteur bien équilibré, que la phraséologie échevelée et romantique de Freud et de ses disciples, cet affreux jargon tudesque, à la fois barbare et pédant, qui bouche avec du grec, avec d'effroyables et hybrides néologismes helléno-latins, les trous de son ignorance. Et, à ce propos, qu'on me permette de remarquer combien ce vocabulaire, dit « scientifique », contraste avec celui de la théologie traditionnelle et orthodoxe : ce ne sont pas seulement nos médecins, ce sont nos philosophes universitaires qui auraient besoin de réformer leur terminologie à l'école des théologiens et de prendre auprès d'eux des habitudes de précision idéologique et verbale... Avec cela, le manque de méthode et d'esprit critique et ce pédantisme qui consiste à faire manœuvrer de pures entités, vides de tout contenu expérimental, pour fournir, vaille que vaille, une quelconque explication, de même qu'au XVII[e] siècle, M. Daquin, médecin du Roi, mobilisait les « vapeurs » pour expliquer les défaillances, vertiges et mélancolies de Sa Majesté. Il faut ne pas hésiter à le dire, ni reculer enfin devant un bon débarras qui s'impose : toute cette littérature pseudo-médicale est à entasser sur de lourds tombereaux et à précipiter aux gouffres les plus prochains et les plus obscurs.

D'ores et déjà, une foule de points peuvent être considérés comme acquis par l'apologétique orthodoxe. Des réfutations péremptoires de nombre de théories, momentanément à la mode, ont été faites par d'excellents esprits, beaucoup plus compétents que ne saurait l'être un simple lecteur de sainte Thérèse : il ne peut qu'y renvoyer ses propres lecteurs. Il est évident, aujourd'hui, pour quiconque se donne la peine d'examiner sérieusement la question, qu'il est impossible de ramener les états mystiques à des cas de folie, d'hystérie, de névrose ou d'hypnose. Notons, d'ailleurs, en passant, combien la plupart de ces expressions sont vagues et mal définies et que, dans les milieux médicaux eux-mêmes, on ne croit plus à l'hystérie (telle du moins que la définissait Charcot) ni à l'hypnose qui passait pour en être une manifestation. Toutes ces assimilations superficielles reposent sur une confusion initiale et, d'ailleurs, voulue par leurs auteurs, qui, se faisant une loi de ne considérer ces phénomènes que par le dehors, mettent sur le même plan de purs états pathologiques et des états mystiques de caractère beaucoup plus complexe. Ils s'interdisent de « distinguer le vrai du faux mysticisme... et le sentiment religieux sain de ses maladies ». Avec ce système, nous voilà en plein gâchis. La qualité d'un état mystique est en raison directe de son orthodoxie. Si nous refusons de tenir compte de la « qualité » à la fois intellectuelle et psychologique de ces états, pour n'en considérer que les manifestations somatiques, une sainte Thérèse tombe au niveau d'une folle de cabanon. Je veux bien que, chez la folle et la sainte, les phénomènes extérieurs soient identiques, de même que les symptômes d'une maladie sont pareils chez un crétin et chez un homme de génie. Et il est assurément d'une bonne méthode scientifique de faire abstraction du génie et du crétinisme pour étudier et traiter cette maladie, parce que, dans ce cas, il n'y a aucun rapport entre la maladie et la qualité intellectuelle du patient. Mais, dans le cas des états mystiques, le côté psychologique est de la plus haute importance. On peut même dire que c'est le seul qui importe. Il n'y a pas de « transe » mystique sans l'état psychologique concomitant.

Certains, se rendant à ces raisons, veulent bien tenir compte du côté psychologique du phénomène mystique et même y voir tout l'essentiel; mais, en se refusant à se prononcer sur l'ortho-

doxie de ces états, ils leur attribuent à tous la même valeur : ils ne considèrent que les tendances et les fins communes de tous les mystiques. Et voilà encore une fois sur le même plan des fous, des dégénérés et des êtres de haute intellectualité. Ils ne peuvent pas ne pas admettre qu'une sainte Thérèse, même dans ses états mystiques, manifeste une mentalité infiniment plus élevée que telle malade atteinte de folie religieuse. Pourquoi ne se demandent-ils pas si la raison de cette supériorité ne réside point précisément dans son orthodoxie ? Mais, dira-t-on, l'intelligence seule de sainte Thérèse suffit à établir cette supériorité. Prenons alors une autre mystique d'intelligence à peu près égale, une Mme Guyon, par exemple. Dans cette comparaison, sainte Thérèse garde toujours l'avantage, et n'est-ce point encore pour la même raison, je veux dire à cause de son orthodoxie ?

Ceux qui confondent ainsi tous les mystiques sous la même étiquette, ou qui ne veulent pas faire de différence entre ce qui est proprement mystique et ce qui est proprement pathologique, ceux-là sont généralement les mêmes qui mettent de la sexualité ou de l'érotomanie à la base des états mystiques. Des affirmations de ce genre sont vraiment prodigieuses chez des théoriciens à prétentions « scientifiques ». Sur quelle expérience, sur quelle constatation s'appuient-ils ? Sur quel mystique authentique se sont-ils livrés à ces expériences et ont-ils recueilli ces constatations ? Comment constater « scientifiquement » que les états d'oraison s'accompagnent d'excitation ou d'émotion sexuelle ? Ou bien ces mots de « sexualité » et d'« érotomanie » ne veulent plus rien dire, ou il faut avouer avec l'expérience commune, que le moindre émoi sexuel est absolument incompatible avec l'émotion religieuse. Ces deux états peuvent alterner, et ils alternent, en effet, dans la tentation. Mais ils ne se confondent pas, et il faut choisir entre les deux : c'est l'un ou l'autre... A cela on réplique que, dans ces cas, l'émoi sexuel peut être inconscient : ce qui n'est nullement prouvé. Admettons-le pourtant : cet émoi étant absolument incompatible avec l'émotion religieuse, le sujet ne tarde pas à percevoir un certain malaise, puis à prendre une conscience claire de la duperie. Et alors, c'est l'un ou l'autre qui disparaît. C'est la sexualité ou l'émotion religieuse qui triomphe.

D'autres expliquent les états d'oraison par l'action du

subconscient ou encore du *transsubliminal*, qui serait, si l'on peut dire, du subconscient de derrière les fagots, un subconscient à la suprême puissance. Les paroles intérieures, les révélations et les visions ne seraient pas autre chose qu'une brusque irruption de notre subconscient dans la lumière de la conscience. Par l'action de ce subconscient, les propres desseins du mystique, avec leurs objets précis, s'extérioriseraient à ses yeux et lui reviendraient sous forme de commandements divins. Ce serait quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans le rêve, qui nous restitue, en plein sommeil, les images, les idées, les volitions et les préoccupations de la veille. Seulement, tandis que le subconscient du rêve ne produit que des fantasmes incohérents, absurdes, qui souvent même ne laissent pas de trace dans la mémoire, le subconscient des états mystiques serait capable de véritables prodiges, dont l'effet ébranlerait profondément la sensibilité et qui se marquerait dans l'esprit en traits ineffaçables : « Cette activité (1), nous dit-on, doit être *une intelligence, une pensée,* — une pensée secrète et singulièrement familière, si intime et si secrète qu'elle n'a point de peine à paraître à la conscience superficielle une pensée étrangère, *une pensée continue* et qui s'étend sur toute la vie, une pensée bien disciplinée par les habitudes de la conscience claire, *strictement orthodoxe* et naturellement riche en inventions qui s'accordent sans peine avec les exigences d'une croyance et d'une tradition que toute l'âme accepte. » Ce subconscient, qui est une intelligence, une pensée, une pensée continue et, de plus, strictement orthodoxe, n'a vraiment pas grand chose à faire pour se confondre avec lui. Sainte Thérèse, elle, n'hésite pas à y reconnaître Dieu lui-même.

Sérieusement, lequel est le plus difficile à admettre?... Ou bien une subconscience, qui est une pensée, une volonté et une activité intelligentes, en un mot un autre moi doué de toutes les facultés du moi conscient, mais élevées à une puissance extraordinaire, qui fait réellement partie du moi et en qui, toutefois, le moi conscient ne se reconnaît point? Ou bien une activité étrangère et transcendante, qui agit sur le moi conscient de la même façon que les autres personnalités qu'il sait lui être extérieures et étrangères?... Nous savons que nous

(1) Cf. Delacroix, *Les grands mystiques chrétiens*, p. 95.

sommes environnés de myriades d'êtres, différents de nous, et dont il est infiniment probable que nous ne connaissons et percevons qu'une infime partie. Parmi ces êtres, n'y en aurait-il pas de plus puissants que les autres, et, parmi ces plus puissants, un plus puissant que tous, l'Être des êtres ?... Mais, comme les précédentes, cette théorie du subconscient appliquée aux états mystiques a été suffisamment réfutée, on en a suffisamment montré les lacunes et les inexactitudes, pour que nous n'y insistions point davantage. Pas plus que la folie, l'hystérie, la névrose, ou l'hypnose, elle ne rend compte d'états très spéciaux, où subsiste toujours un inconnu irréductible.

* * *

Avant d'exposer, d'après sainte Thérèse elle-même, ces états et ces phénomènes extraordinaires, il faut donc faire table rase des prétendues explications scientifiques. Et il faut se défier aussi des concessions que certains catholiques, par affectation de libéralisme et sans nulle nécessité, s'empressent d'accorder aux adversaires du surnaturel. Ceux-là jettent un voile prudent sur les maladies, les crises et les troubles physiologiques que la Sainte a soufferts. Il me parait, au contraire, qu'il sied d'y insister et de les mettre en pleine lumière. Non seulement, Thérèse a été une malade, avec des intermittences de paroxysme et de rémission, à peu près pendant toute sa vie, — elle a subi, en particulier, des maladies nerveuses qui ont fait de son corps un instrument d'une sensibilité, d'une délicatesse et d'une résonnance prodigieuses, — *mais elle a voulu souffrir*, souffrir continuellement, en vue d'une purification plus parfaite. Enfin elle a payé par des crises atroces, par la dislocation et le déchirement de sa pauvre enveloppe humaine, les états miraculeux auxquels elle fut élevée. Si le simple labeur de la production intellectuelle suffit pour détraquer un organisme, si l'hyperesthésie de l'inspiration brise le système nerveux et le laisse dans une prostration passagère, que sera-ce, lorsqu'il s'agit d'états aussi violents et épuisants que l'extase et le ravissement mystiques ? Il faut proclamer bien haut que Thérèse, prédestinée à des états pareils, ne pouvait être qu'une malade, une crucifiée perpétuelle.

Enfin, il y a une tendance chez certains à reléguer dans l'ombre et même à sous-estimer ces « grandes grâces » dont

nous allons parler. Il est bien certain, en effet, que les paroles intérieures, les révélations, les visions, les extases et les ravissements ne sont que des accessoires de l'union mystique : l'essentiel est cette union ineffable, où Dieu est perçu, goûté et senti. Mais qu'on veuille bien considérer que ces hauts états, étant, par définition, incommunicables et inexprimables, nous ne pouvons plus suivre la Sainte que par un acte de foi, quand elle essaie de nous en parler : nous sommes forcés de l'abandonner au seuil de l'oraison. Au contraire, les phénomènes accessoires établissent un lien entre elle et nous. Dans une certaine mesure, nous pouvons entendre avec elle ses voix et ses révélations, nous pouvons nous associer à ses visions, à ses illuminations, à ses extases et à ses ravissements. D'ailleurs elle-même y attachait le plus haut prix. Elle y voyait le point de départ de tout un renouvellement intérieur. Dans une de ses relations adressées à saint Pierre d'Alcantara, elle disait : « Notre Seigneur m'a donné ces désirs (de le servir et de vivre d'une vie parfaite) *et une augmentation de vertu*, dès le jour où il m'a favorisée de cette oraison de quiétude et de ces ravissements. Je trouve en moi une telle amélioration qu'à mon avis, j'étais jusqu'alors l'imperfection même. Ces ravissements et ces visions produisent en moi les grands effets dont je vais parler. *S'il y a quelque bien en moi, c'est sûrement de là que je le tiens...* » Et saint Pierre d'Alcantara, dans son approbation, confirme en ces termes le sentiment de la Sainte : « Depuis le temps qu'elle a ces visions, elle s'est avancée de plus en plus en la manière que dit saint Thomas... » Ajoutons que ces « faveurs » surnaturelles eurent la plus grande influence sur son apostolat et ses entreprises de réforme. Sans l'encouragement que lui donnèrent ces grâces, il est probable qu'elle n'aurait jamais eu l'audace de se lancer dans une œuvre si périlleuse.

On peut donc reconnaître l'importance de ces hautes faveurs dans la vie et la conduite de sainte Thérèse, sans nier pour cela l'essentiel des états mystiques. Son disciple, saint Jean de la Croix, l'a dit excellemment : « Ces communications tiennent encore de la faiblesse et de la corruption de la sensualité. Ces ravissements et ces transports, qui vont quelquefois jusqu'à disloquer les membres, sont le résultat ordinaire de communications qui ne sont pas purement spirituelles. *Mais ces phéno-*

mènes ne se produisent point chez les âmes parfaites, déjà purifiées par la seconde nuit, c'est-à-dire par celle de l'esprit. Chez elles, les extases et les agitations de l'esprit, n'ont plus lieu : elles jouissent de la liberté de l'esprit, sans aucun détriment pour les sens... » N'oublions pas, d'ailleurs, que sainte Thérèse est arrivée à cet état parfait et que ce fut, si l'on peut dire, son état habituel pendant les dernières années de sa vie. Rien n'est plus rare : « Il n'y a, dit le même Jean de la Croix, qu'un petit nombre d'âmes qui arrivent à une si haute perfection. On en trouve cependant quelques-unes qui y sont parvenues : ce sont surtout les âmes dont la vertu et l'esprit doivent se propager dans la succession de leurs enfants spirituels. Dieu donne aux chefs de famille des richesses et des grandeurs en rapport avec les destinées providentielles de leur postérité selon la grâce. »

Quelles perspectives magnifiques sur la destinée de notre Sainte nous ouvrent ces quelques phrases! Cette vierge est marquée, dès le berceau, pour enfanter au Christ des âmes innombrables, et c'est pour cela qu'elle est munie de toutes les nourritures et de toutes les réserves de forces spirituelles que réclame une telle fécondité. Des physiologistes ont cru remarquer que les germes féminins sont plus riches en substances nutritives que les germes mâles, sans doute parce que les fonctions physiques de la mère exigent une plus grande dépense d'énergie vitale. Cette particularité se retrouverait donc dans l'ordre de l'esprit. Thérèse va être comblée de faveurs surnaturelles, son âme va devenir un réservoir inépuisable d'aliments spirituels, parce qu'elle est prédestinée à être une mère, — celle que la postérité va nommer, avec amour et vénération, la Mère Thérèse de Jésus.

Voici que son destin se dessine en traits de plus en plus splendides. Non seulement elle s'annonce comme une grande réformatrice d'ordres religieux, comme une entraîneuse d'âmes vers toutes les ascèses des vertus évangéliques, mais elle est marquée pour ravitailler de divin une humanité qui s'enfonce dans la matière. Qu'on veuille bien y réfléchir, on ne pourra pas s'empêcher de voir, dans cette apparition de Thérèse d'Avila et dans son action à ce moment précis de l'histoire, quelque chose de véritablement providentiel. Le vieux monde vient de découvrir l'Amérique. La fièvre de l'or s'est emparée de l'Es-

pagne et, de proche en proche, de toutes les nations maritimes de l'Europe. C'est le commencement d'une ère de prospérité matérielle encore inconnue; et, par ailleurs, cette réussite littéralement *prodigieuse* d'avoir découvert et conquis un monde nouveau, avec des moyens infimes et rudimentaires, d'avoir, pour ainsi dire, élargi le vieil univers jusqu'à l'infini, tout cela a démesurément enflé la confiance de l'homme en lui-même, au point qu'il croit pouvoir se passer de Dieu. Enfin, c'est le moment où le protestantisme et, bientôt, le rationalisme commencent l'assaut du millénaire édifice catholique. L'ennemi va s'efforcer de dessécher et de tarir les sources de la haute spiritualité. Cela va être la mutilation pédante et inintelligente du dogme, l'embourgeoisement et la platitude de la vie, toutes ces influences déprimantes s'associant à cette soif de l'or, à ce besoin de s'enrichir et de jouir, — de tout ramener à la mesure de l'humain, — qui sera le signe caractéristique de l'ère moderne. Et c'est à ce moment que Thérèse paraît, pour dire à ces jouisseurs et à ces inventeurs de continents : « Vous cherchez un nouveau monde. J'en connais un qui est toujours nouveau, parce qu'il est éternel. O aventuriers, ô conquérants des Amériques, moi je tente une aventure plus difficile, plus héroïque que toutes les vôtres. Au prix de mille souffrances, pires que les vôtres, au prix d'une longue mort anticipée, je vais conquérir ce monde toujours jeune. Osez me suivre, et *vous verrez*!... Et vous qui niez Celui « par qui toutes choses ont été faites », je vous dis en vérité que je L'ai vu, et que, sans Lui, qui le soutient, votre bas monde, dont vous êtes si vains, va à la folie et à la ruine... » Et celle qui a initié ce bon combat a fini par triompher. Elle a suscité des forces vives qui, pendant des siècles, ont résisté à l'assaut de l'ennemi. Et, à cette heure trouble et presque désespérée, nous vivons encore, en grande partie, du bienfait de son exemple.

Croyants ou incroyants, quelle que soit l'attitude que l'on adopte, il est impossible de ne pas être frappé par ce qu'il y a, tout au moins, de paradoxal dans cette apparition de Thérèse d'Avila. On ne pouvait prendre plus hardiment le contre-pied des idées qui entraînaient l'humanité de ce temps-là, — laquelle était déjà celle d'aujourd'hui.

Non moins paradoxale est l'apparition des « grandes grâces » qui vont bouleverser sa vie et l'orienter vers l'apostolat et tous

les risques de la vie publique. Il semblerait que de telles faveurs dussent toucher surtout des âmes jeunes autant qu'enthousiastes et ignorantes du monde. Or Thérèse, au moment où elle reçoit ces faveurs décisives, est près de la cinquantaine. Ses enthousiasmes sont réfléchis, sa raison s'est mûrie et fortifiée. Elle a acquis une pénible et, quelquefois, cruelle expérience. Elle sait ce que c'est que la vie cléricale et monastique. Elle connaît aussi les gens d'église, — les religieuses ses compagnes, les moines, les évêques, les confesseurs et les théologiens. Elle pressent les difficultés, les intrigues, les persécutions auxquelles elle s'expose. Elle a déjà éprouvé tout cela. Et elle n'ignore pas l'accueil qui lui est réservé dans le siècle. Elle voit se liguer contre elle les gens de sa ville natale, les magistrats municipaux, les hommes de gouvernement. Pendant quelque temps, le Roi et le Nonce lui-même la tiendront en suspicion. Néanmoins, c'est à ce moment-là et malgré l'appréhension de si redoutables hostilités, qu'elle va prendre sa grande résolution et qu'elle y sera déterminée et affermie par des interventions surnaturelles et, on peut le dire, continuelles. Elle y est prête. Elle est armée, corps et âme, pour ce grand combat. Son intelligence est avertie et prémunie contre les illusions et les fantasmes de la vie intérieure. Sa prudence critique est sans cesse en éveil. Et son pauvre corps, torturé et affiné par la maladie, est devenu un des plus vibrants et des plus délicats instruments, où puisse jouer l'Esprit de Dieu.

Toutes ces circonstances appellent évidemment la réflexion. On ne se dissimule pas qu'il est possible d'opposer à la plupart d'entre elles des explications naturelles et, dans une certaine mesure, plausibles. Mais ces explications laissent toujours subsister des points obscurs, quand elles ne laissent pas de côté tout l'essentiel. Les nôtres ne se flattent pas non plus de supprimer tout mystère. Il y a, dans cette aventure de Thérèse d'Avila, assez de points lumineux : ce serait trop beau si tout était également clair et resplendissant.

PRÉSENCES ET VISIONS

Nous avons laissé Thérèse raffermie et délivrée de ses doutes par les mystérieuses paroles : « *Ma fille, c'est moi!* » Mais cette sécurité ne devait point durer. Ses ennemis ne désarmaient pas.

Les calomnies, les accusations d'imposture continuaient de plus belle. On la représentait comme une possédée, livrée à toutes les suggestions diaboliques. C'était le démon qui produisait en elle ces états mystiques où elle croyait voir l'opération de Dieu !.. A de certains moments, le concert de réprobation était tel que son confesseur, le père Balthazar Alvarez, s'en épouvantait. Ce jeune Jésuite, quelles que fussent son autorité de directeur de conscience, sa réputation de science et de vertu, ne se sentait pas assez fort pour tenir tête à toute une ville, à une véritable coalition de dévots, d'ecclésiastiques et de théologiens. Thérèse voyait arriver le moment où elle serait complètement abandonnée par lui et où elle ne trouverait plus de directeur. Qu'on y songe un instant! C'était chose grave que de passer pour le complice d'une démoniaque. On conçoit que le père Balthazar Alvarez, confesseur de cette scandaleuse carmélite, ait tremblé pour lui-même.

Les craintes de celui-ci et tout le tumulte excité autour d'elle ne laissaient pas d'effrayer la Sainte elle aussi. Certes, quand elle était dans l'oraison, au moment où elle recevait ces révélations surnaturelles, ses terreurs et ses doutes se dissipaient. Mais à peine reprenait-elle contact avec le monde qu'elle retombait dans ses angoisses. Alors, la malheureuse demandait à Dieu de lui épargner ces grâces qui lui causaient un tel tourment et qui lui suscitaient de telles persécutions. Elle suppliait les personnes pieuses et dévouées, qui l'aimaient et qui croyaient à sa sincérité, d'unir leurs prières aux siennes, afin qu'elle fût délivrée de ces tribulations. Elle-même faisait des neuvaines, recourait à ses habituels intercesseurs, sainte Madeleine, saint Joseph, saint Augustin, auxquels elle en adjoignait de nouveaux, comme saint Hilarion et l'archange saint Michel. « Or, dit-elle, au bout de deux ans, que nous ne cessions de prier, d'autres personnes et moi, pour obtenir ce que j'ai dit : ou que le Seigneur me conduisît par un autre chemin, ou qu'il manifestât la vérité, — *car les paroles qu'il m'adressait étaient presque continuelles*, — il m'arriva ceci : le jour de la fête du glorieux saint Pierre, comme j'étais en oraison, je vis près de moi, ou, pour mieux dire, je sentis, car, en vérité, je ne percevais rien ni des yeux de l'âme, ni des yeux du corps, mais il me paraissait que le Christ était auprès de moi et je voyais que c'était Lui qui me parlait, à ce qu'il me semblait. Pour moi, comme j'igno-

rais absolument qu'il pût y avoir de semblables visions, j'éprouvai une grande frayeur, au début, et je ne faisais que pleurer, bien que le Christ, avec une seule parole, dite pour me rassurer, me laissât, comme d'habitude, tranquille, contente et sans aucune crainte. Il me semblait que Jésus-Christ était sans cesse à mes côtés, et, comme la vision n'était pas imaginaire (1), — c'est-à-dire par *image*, — je ne voyais pas en quelle forme, mais je sentais très clairement qu'Il était toujours à mon côté droit et qu'Il était témoin de tout ce que je faisais et que, chaque fois que je me recueillais un peu, ou que je n'étais pas très distraite, je ne pouvais ignorer qu'Il était près de moi... »

Voilà donc, dans son accablante simplicité, le récit de cette chose prodigieuse! Tout autre que la Sainte eût forcé la voix, accumulé les expressions hyperboliques et dramatisé, d'une façon plus ou moins consciente, cette surnaturelle manifestation, pour nous en donner une idée égale à la commotion qu'elle dut en éprouver. Rien de pareil avec Thérèse, soit que l'habitude de ces apparitions en ait peu à peu diminué, à ses yeux, l'étrangeté, soit que, par une grâce spéciale, elle se fût tellement approchée du divin que les plus hautes présences lui étaient devenues en quelque sorte familières. Son âme purifiée se mouvait, pour ainsi dire, naturellement dans le surnaturel. Remarquons, d'ailleurs, le caractère involontaire et tout passif de cette vision intellectuelle. Bien loin de la provoquer, la Sainte nous dit que, sur l'ordre formel de ses confesseurs, elle y résistait de toutes ses forces. Elle priait, faisait des neuvaines, pour être délivrée de ces manifestations qu'on lui représentait comme des illusions sataniques. Que dis-je? elle s'armait d'un crucifix pour repousser Jésus-Christ lui-même. Et pourtant, bon gré mal gré, elle devait L'écouter et subir sa Présence. On alléguera, sans doute, que cette longue résistance avait fini par produire une véritable obsession de la personne du Christ, et qu'il n'en

(1) Les mystiques distinguent trois espèces de visions, qui peuvent quelquefois se réunir dans une même vision complexe : *la vision extérieure*, qui est la perception par l'organe naturel de la vue d'un objet naturellement invisible; *la vision imaginative*, ou *imaginaire*, vision tout intérieure, qui est une représentation sensible produite par Dieu, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil; *la vision intellectuelle*, qui est la connaissance intuitive et surnaturelle de vérités ou de choses spirituelles, ou bien de choses corporelles, mais abstraites de toutes formes sensibles.

faut pas davantage pour expliquer les visions de la carmélite. Mais Thérèse s'attend à l'objection. Tant par déférence à l'égard des théologiens dont elle ne veut pas influencer les décisions, que par défiance d'elle-même, elle se garde de toute assertion tranchante. Notons, en effet, les formules précautionneuses dont elle se sert : « il me semblait, — à ce qu'il me paraissait... » Tout d'abord, elle ne veut rien affirmer, elle discute avec elle-même et avec le lecteur soupçonneux. Mais, finalement, aucune objection ne peut tenir contre la subtilité et la justesse de son analyse ni surtout contre un sentiment de certitude interne supérieur à tous les doutes.

Cette vision intellectuelle, c'est-à-dire sans images et sans formes sensibles, ne se confondrait-elle pas, en réalité, avec le sentiment de quiétude ou d'union mystique qu'on éprouve dans l'oraison ? « Dans cet état, dit sainte Thérèse, l'âme comprend que quelqu'un l'écoute par les effets et sentiments spirituels qu'elle éprouve de grand amour et de foi et autres déterminations jointes à de la tendresse. C'est une grande grâce de Dieu et celui à qui Il la donne doit en faire le plus grand cas. C'est une oraison d'un genre très élevé, mais ce n'est pas une vision Dans l'oraison, Dieu nous fait comprendre qu'il est présent par les effets qu'il produit dans l'âme, comme je dis, et, de cette manière, Sa Majesté veut se rendre sensible à nous. Mais par cette vision, on voit clairement que c'est Jésus-Christ qui est là, *Jésus-Christ fils de la Vierge...* »

C'est à cette claire vision qu'elle fait appel, en définitive, comme au critère suprême. Son confesseur lui ayant demandé comment elle pouvait savoir que c'était Jésus-Christ, elle lui répondit qu'elle ne savait pas comment. « Néanmoins, dit-elle, je ne pouvais m'empêcher de comprendre qu'Il était près de moi, et *je Le voyais clairement*, et je Le sentais, et que le recueillement de mon âme était plus profond et plus continu que dans l'oraison de quiétude et que les effets en étaient bien supérieurs à ceux que j'éprouvais d'habitude, — et que c'était une chose très claire... » — Le confesseur lui demanda encore : « Qui vous a dit que c'était Jésus-Christ? — Lui-même, plusieurs fois, répondit-elle. Mais, avant qu'Il me l'eût dit, la notion que c'était Lui était déjà imprimée dans mon entendement, et, avant cela, Il me le disait et je ne le voyais pas. Si une personne que je n'eusse jamais vue, ayant seulement entendu parler

d'elle, venait causer avec moi aveugle ou plongée dans une grande obscurité, et si elle me disait que c'est elle, je pourrais le croire, mais non pas l'affirmer aussi catégoriquement que si je l'avais vue de mes yeux. Dans cette vision, oui : sans voir, cette certitude s'imprime avec une évidence si claire qu'il ne paraît pas qu'on en puisse douter. Le Seigneur veut qu'elle soit gravée dans l'entendement de telle sorte qu'on n'en peut pas plus douter que de ce qu'on voit et même moins, car, pour ce qu'on voit, il nous reste quelquefois le soupçon d'être illusionnés. Dans cette vision, au contraire : bien que tout de suite on ait ce soupçon, on garde, d'autre part, une si grande certitude que le doute n'a plus de force. »

Ainsi, elle ne passe point par des alternatives de doute et de certitude. D'abord, surprise et effrayée par le prodige, elle craint d'être le jouet d'une illusion. Mais, dans le même moment, elle est obligée de se rendre à l'évidence. Ce sentiment de la présence divine ne peut même se comparer à celui qu'un aveugle ou une personne plongée dans l'obscurité pourrait avoir d'une autre personne qui serait près d'elle. « Ici, rien de semblable, pas d'obscurité : le Christ se représente à l'âme par une notion plus claire que le soleil. Je ne dis pas qu'on voit soleil ou clarté, mais une lumière, qui sans être perçue par les yeux matériels, illumine l'entendement, pour que l'âme jouisse d'un si grand bien... »

Voilà la « vision intellectuelle » nettement définie, avec son double caractère d'abstraction, — abstraction de toute forme sensible, — et de certitude immédiate et concrète : l'adhésion de l'intelligence se produit instantanément sur le vif. Thérèse, ignorante de la terminologie mystique, ne se rendit pas compte d'abord de la faveur qu'elle avait reçue. Plus tard seulement, elle apprit que cette vision est de l'ordre le plus élevé : « C'est ce qui m'a été dit, écrit-elle, par un saint homme, de haute spiritualité, je veux parler du Frère Pierre d'Alcantara. » Et, en effet, ce genre de visions abstraites semble bien exclure toutes les duperies des sens. La Sainte rapproche de cette vision intellectuelle un certain mode d'audition également intellectuelle, ou, en d'autres termes, de parole intérieure, qui, en définitive, semble bien n'être qu'un autre aspect, qu'une autre manière de considérer cette vision. Elle nous a déjà entretenus, plus haut, d'une certaine espèce de parole intérieure. Cette parole est dis-

tincte, on entend nettement chaque mot prononcé par l'interlocuteur invisible qui rend l'âme attentive à ses révélations et à ses enseignements. L'âme, si l'on peut dire, prête l'oreille. La parole, dont il s'agit maintenant, procède de manière différente. L'âme n'a pas besoin de l'écouter. Sans aucun travail d'attention, elle trouve en elle la vérité infuse et, si l'on peut dire, assimilée comme un aliment : elle n'a plus qu'à en jouir. « C'est comme si quelqu'un, sans apprendre, sans même avoir rien fait pour savoir lire, et sans avoir jamais rien étudié, trouvait en lui toute la science parfaitement comprise, ignorant comment et d'où elle lui est venue, puisqu'elle n'a jamais travaillé même à connaître l'a b c. Cette dernière comparaison explique, ce me semble, quelque chose de ce don céleste. L'âme se voit, en un instant, savante : pour elle, le mystère de la très sainte Trinité et d'autres mystères des plus relevés demeurent si clairs, qu'il n'est pas de théologien avec lequel elle n'eût la hardiesse d'entrer en dispute pour la défense de ces grandes vérités. Elle en demeure épouvantée... » Ce langage intuitif et illuminatif est un langage sans paroles, tandis que celui, dont il s'agissait précédemment, formulait des mots bien distincts. Ce verbe intérieur et illuminant, sainte Thérèse l'appelle « le langage du Ciel ». C'est celui dont Dieu se sert pour enseigner l'âme, et, sans doute, c'est celui dont les âmes, affranchies des sens, se servent pour converser entre elles. On voit, d'ailleurs, le rapport étroit qu'il y a entre cette manière d'audition et la vision intellectuelle. Dans les deux cas, l'entendement prononce son adhésion sur une intuition immédiate : l'âme sait que c'est le Christ qui est là, comme elle sait que c'est Lui qui profère ces paroles intérieures, si belles et si sages.

Répétons-le encore : ces subtiles analyses, ces raisonnements, Thérèse ne les fit que beaucoup plus tard. Sur le moment, ce qui dominait en elle, c'était, tout à la fois, l'émerveillement et l'épouvante. Elle croyait fermement ce dont son intelligence et son âme tout entière lui apportaient le témoignage. Mais, comme toujours, on semait le trouble et le doute dans son esprit. Perpétuellement, elle avait peur de se tromper. Et, néanmoins, dit-elle, les visions continuaient, « et le Seigneur me rassurait ».

Il s'agit, ici, des visions intellectuelles, que la Sainte vient de décrire de façon si précise et si complète. Celles, dont il va

être question, appartiennent à un autre ordre : ce sont des visions dites « imaginatives » ou « imaginaires », c'est-à-dire qui consistent en images intérieures, ou qui admettent certaines données sensibles. Elles sont considérées par les théoriciens de la mystique, comme étant d'un ordre inférieur. Mais, naturellement, ce sont elles qui frappent le plus l'imagination. C'est par elles que sainte Thérèse a peut-être le plus agi sur les âmes de son temps et de tous les temps. Empressons-nous d'ajouter que ce sont aussi celles qui scandalisent ou déconcertent le plus le lecteur profane, ou incroyant. Pour suivre la Sainte dans cette voie, non seulement un entraînement est nécessaire, mais toute une instruction, tout un « savoir », sans parler de dispositions et de qualités d'âme qui manquent aux non-catholiques, ou aux catholiques superficiels.

Elle, qui est au-dessus de ces timidités, comme de ces ignorances, elle entre sans préambule et sans la moindre hésitation, dans le vif de son prodigieux sujet.

« Un jour, dit-elle, que j'étais en oraison, le Seigneur daigna me montrer seulement ses mains : elles étaient d'une si parfaite beauté que je ne saurais rien y ajouter. J'en eus une grande frayeur, comme toujours lorsque le Seigneur commence à m'accorder quelque grâce surnaturelle. Quelques jours après, je vis aussi son divin visage, — et ce fut encore une absorption de tout mon être. Je ne pouvais d'abord comprendre pourquoi le Seigneur se montrait ainsi à moi peu à peu, car, depuis, il m'accorda la grâce de le voir tout entier. Depuis, j'ai fini par comprendre que Sa Majesté me conduisait d'une manière conforme à la faiblesse de ma nature... »

Enfin, le jour de la Saint-Paul, comme elle était à la messe, elle put contempler, tout entière, la Très sainte Humanité du Christ. Elle la vit dans toute la beauté et toute la gloire de la Résurrection. Et, dans la relation qu'elle en adresse à son confesseur, elle ajoute : « Ce que je vous ai dit de mon mieux, je ne le répéterai pas ici. Cela m'a donné un grand mal : *on ne peut parler de ces choses, sans se défaire soi-même.* Je me borne à vous dire que quand il n'y aurait, pour délecter la vue dans le ciel, que la grande beauté des corps glorifiés, ce serait une gloire inouïe spécialement de contempler l'Humanité de Jésus-Christ Notre Seigneur. Si, dès ici-bas, il ne nous montre de Sa Majesté que ce qu'en peut souffrir notre misère, que sera-ce là

où nous jouirons entièrement d'un tel bien?... » Cette beauté des corps glorieux est telle que l'âme qui les contemple entre dans un trouble extraordinaire. Mais la vision qu'en avait la Sainte était purement imaginaire, c'est-à-dire une pure image intérieure et non une réalité extérieure, une hallucination perceptible par les sens. « Je ne la vis jamais, dit-elle, ni celle-là, ni aucune autre, avec les yeux de mon corps, *mais avec les yeux de l'âme.* »

Tout d'abord, elle en éprouva comme une déception, non pas au moment même de l'apparition, mais par la suite, lorsqu'elle essayait de raisonner sur ce cas étrange. Elle croyait que ces images intérieures n'étaient que de vains fantasmes, des produits de son imagination. « Mais, dit-elle, le Seigneur mit un tel empressement à me faire cette grâce et à me manifester cette vérité que, bien vite, je cessai de douter si c'était une illusion, et, depuis, je vis très clairement ma sottise. Car, même si j'avais passé de longues années à essayer de me figurer par l'imagination une telle beauté, je ne l'aurais jamais pu, je n'aurais jamais su, parce que la seule blancheur, le seul resplendissement de cette beauté excède tout ce que l'on peut imaginer ici-bas. Ce n'est pas un resplendissement qui éblouit, mais une blancheur suave et une splendeur infuse, qui est un délice infini pour la vue et qui ne la fatigue pas, de même que la clarté qui nous fait voir une beauté si divine. C'est une lumière si différente de celle d'ici-bas, que la clarté du soleil que nous voyons paraît sans éclat en comparaison de cette clarté et de cette lumière qui se représente à la vue : quand une fois on l'a perçue, on voudrait ne plus ouvrir les yeux... Non point qu'on voie quelque chose de semblable au soleil, ni que cette lumière rappelle celle du soleil. Pour tout dire, c'est elle qui paraît être une lumière naturelle, tandis que l'autre est une chose artificielle. C'est une lumière qui n'a pas de nuit et qui, parce qu'elle est toujours lumière, n'est troublée par rien. Enfin elle est de telle sorte que, malgré tous les efforts d'esprit répétés pendant une vie entière, il serait impossible de s'imaginer comme elle est. Dieu la met si soudainement devant nos yeux qu'on n'aurait pas le temps de les ouvrir si cela était nécessaire. Mais peu importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Si le Seigneur le veut, nous voyons malgré nous. Il n'y a pas de distraction qui soit capable de l'empêcher, ni résistance, ni

soin, ni précaution. *Cela, je l'ai bien expérimenté*, comme je vais le dire... »

Elle avoue qu'elle ne sait pas comment cela peut se faire. Elle laisse à son confesseur ou aux théologiens la tâche d'expliquer le mode de ces visions. Elle se bornera, quant à elle, à apporter ce qu'elle a « expérimenté », ce qu'elle a vu : « En certaines circonstances, dit-elle, ce que je voyais ne me semblait être qu'une image; mais, en beaucoup d'autres, il m'était évident que c'était le Christ lui-même; cela dépendait du degré de clarté où il daignait se montrer à moi. Certaines fois, c'était si confus, que cela me paraissait une image, mais non comme les portraits d'ici-bas, si parfaits soient-ils. Car, si c'était une image, c'était une image vivante. Ce n'est pas un homme mort, c'est le Christ vivant. Il nous fait comprendre qu'Il est à la fois Dieu et homme, non comme Il était dans le sépulcre, mais comme Il en sortit après sa résurrection. Et Il vient, parfois, avec une si grande majesté que l'on ne peut pas douter que ce ne soit le Seigneur lui-même, spécialement quand on vient de communier : car nous savons déjà qu'Il est là, comme la foi nous le dit. Il apparaît tellement maître de cette auberge de l'âme que l'âme, semble-t-il, se dissout tout entière pour se fondre dans le Christ. O mon Jésus, qui pourrait faire comprendre la majesté avec laquelle Vous Vous montrez! Et combien Vous êtes Seigneur du monde entier et des cieux et de mille autres mondes, de mondes et de cieux innombrables que Vous pourriez créer! L'âme comprend, par la majesté où Vous apparaissez, que tout cela n'est rien en comparaison de ce que Vous êtes Seigneur de tout cela!... »

Mais, somme toute, l'imagination ne pourrait-elle pas se représenter ainsi la personne du Christ? Pour écarter ce retour d'une objection persistante, Thérèse se sert d'une comparaison fort ingénieuse : Admettons, dit-elle, que l'imagination puisse, jusqu'à un certain point, se représenter Notre Seigneur (non pas une image banale du Christ, mais le Christ vivant, — en gloire et en majesté, — tel qu'elle vient de nous le décrire), l'âme serait pareille à une personne qui essaie de dormir et qui, malgré tous ses efforts, et quoiqu'elle ait même, à de certains moments, l'illusion de dormir, reste néanmoins éveillée. En effet, nos efforts pour nous halluciner nous-mêmes, n'aboutissent qu'à nous rendre plus évidente la réalité de notre hallu-

cination. Si cette hallucination est involontaire, elle produit encore une grande fatigue physique et elle n'influence que faiblement ou passagèrement notre volonté. Qu'on songe à l'accablement douloureux qui suit le cauchemar : « L'âme, conclut la voyante, en est affaiblie. Au lieu de nourriture et de forces, elle ne trouve que lassitude et dégoût. Dans la vision véritable, au contraire, il lui reste des richesses qui défient toute louange. Au corps lui-même, elle donne la santé et il en demeure réconforté. »

Pendant deux ans et demi, environ, la Sainte, d'après son propre témoignage, eut « presque continuellement » des visions de ce genre, visions totales ou partielles de l'Humanité du Christ. Et elle ajoute : « Tandis qu'Il me parlait et que je considérais cette grande beauté, et la suavité avec laquelle Il prononce ces paroles, de cette bouche si belle et qui est divine (quelquefois avec sévérité), j'avais un désir extrême de connaître la couleur de ses yeux ou leur grandeur, afin de pouvoir le dire. Jamais je n'ai mérité de les voir. C'est assez que j'essaie : la vision se perd complètement. Cependant, quelquefois, je vois qu'Il me regarde avec compassion. Mais ce regard a une telle force que l'âme ne peut le supporter et elle est saisie par un ravissement si soudain que, pour mieux en jouir, elle perd cette vision de beauté. Ainsi, il est inutile de vouloir, ou de ne pas vouloir. Il est évident que le Seigneur ne veut de nous qu'humilité et confusion. Nous n'avons qu'à prendre ce qu'Il nous donne et à louer Celui qui donne... » Humilité et confusion, voilà donc à quoi se réduisent les sentiments exaltés que suscite, dans l'âme de la voyante, cette ineffable beauté de l'Homme-Dieu. Répétons-le encore : nulle trace de sensualité, de délectation morose dans ces extases décrites d'une façon si brève et si saisissante. Thérèse a soin de bien spécifier que la vision véritable se reconnaît à son caractère de pureté et de chasteté absolues. Il faut rapprocher ce passage d'un autre non moins significatif, où elle nous dit que, dans ses premières oraisons mentales, lorsqu'elle évoquait l'image du Christ, au Jardin des oliviers, le visage ruisselant d'une sueur de sang, elle aurait voulu étancher cette sueur pitoyable. Mais elle n'osait pas se déterminer à ce geste, même mentalement, *par le sentiment qu'elle avait de la grandeur de ses péchés*. Je le demande : jamais amoureuse a-t-elle éprouvé de ces scrupules ?

La femme, qui nous fait cette confession, n'apportait aux pieds du Christ que « le cœur contrit et humilié » dont parle l'Écriture. Elle vient de nous le dire : « humilité et confusion, voilà tout ce que le Seigneur veut de nous!... »

Elle le voyait surtout en gloire, tel qu'après sa résurrection. Ce joyeux et lumineux génie se détournait instinctivement des spectacles d'horreur, comme des lieux et des êtres de ténèbres. C'était toujours en cet état de gloire qu'elle l'apercevait dans l'Hostie, au moment de la communion. Néanmoins, elle reconnait que, dans ses heures d'angoisse et dans ses tribulations, elle a vu Notre Seigneur lui montrer ses plaies pour l'aider à souffrir et la réconforter. Il lui est donc apparu avec les stigmates de sa Passion, et aussi en croix. « Je L'ai vu, dit-elle, au Jardin, rarement couronné d'épines. Enfin je L'ai vu portant sa croix. S'Il m'apparaissait ainsi, c'était à cause des besoins de mon âme ou de celles d'autres personnes. *Mais toujours sa chair était glorifiée.* » Ce dernier détail est de la plus haute importance. Quand Thérèse voit le Christ en vision imaginaire, ce n'est pas un homme de chair qu'elle contemple, c'est un corps glorieux.

Ces apparitions et ces révélations furent assurément très fréquentes pendant les deux années et demie dont elle nous parle. Mais on peut affirmer qu'elles ne cessèrent jamais complètement et que Thérèse en fut, dès lors, favorisée pendant toute sa vie. Elle a consigné un certain nombre de ces grâces dans ses *Relations*, simples notes adressées à ses confesseurs ou à quelques personnes spirituelles. En voici quelques-unes, qui se distinguent par l'extraordinaire puissance de l'accent, la profondeur de l'émotion ou de l'intuition, une tranquille et sainte audace dans les plus déconcertantes affirmations...

« Une nuit (c'était à Séville, au moment où elle venait d'être déférée à l'Inquisition), me trouvant un peu recueillie, je considérais combien présent m'avait été jusqu'ici Notre Seigneur, qui me paraissait véritablement être Dieu vivant. J'étais en cette pensée, lorsqu'Il me dit, — et il me parut que c'était au plus profond de moi, comme du côté du cœur, — par vision intellectuelle : « *Je suis là, mais je veux que tu voies le peu que tu peux sans moi!...* » Instantanément, je repris confiance et toutes mes craintes me quittèrent. Et, la même nuit, à matines, le Seigneur encore, dans une vision

intellectuelle, si puissante qu'elle paraissait presque imaginaire, se posa dans mes bras, à la manière dont on représente « la Cinquième angoisse » (c'est-à-dire l'angoisse de la Vierge tenant dans ses bras le cadavre de son Fils). Cette vision m'épouvanta, parce qu'elle était très nette et si proche de moi que je me demandais si ce n'était pas une illusion. Mais Il me dit : « *Ne t'effraie pas de cela, car l'union de mon Père avec ton âme est incomparablement plus grande!* » Cette vision a duré jusqu'à ce moment. Ce que j'ai dit de Notre Seigneur m'a duré plus d'un mois... »

Voici une autre apparition d'un caractère peut-être plus audacieux encore dans sa divine familiarité : « Ce jour-là, après la communion, il me sembla que je vis très clairement Notre Seigneur s'asseoir près de moi. Il se mit à me consoler avec la plus grande bonté et me dit entre autres choses : « Me voici près de toi, ma fille, c'est Moi! Montre-moi tes mains! » Il me sembla qu'Il me les prenait et qu'Il les portait à son côté, — et Il me dit : « *Regarde mes plaies! Tu n'es pas sans Moi : la vie est courte et passe promptement.* » Par certaines de ses paroles, je compris que, depuis son Ascension dans les cieux, Il n'est plus jamais descendu sur la terre, si ce n'est dans le très saint Sacrement, et qu'Il ne s'est communiqué à personne. Il me dit qu'à sa Résurrection, Il avait visité Notre Dame, parce qu'elle était alors dans une grande détresse, et que sa douleur l'absorbait et la terrassait tellement qu'elle n'avait pas encore pu revenir à elle, pour jouir de cette joie de la Résurrection. Par là je compris cet autre transpercement que j'avais souffert (1), mais qui était si différent. Ah! que dut être celui de la Vierge!... Et Notre Seigneur me dit qu'Il était resté longtemps avec elle, et qu'il avait même fallu qu'Il la consolât!... »

Et ceci qui dépasse tout par l'ardeur de la soif et de l'ivresse mystiques! « Le dimanche des Rameaux, comme je venais de communier, je fus prise d'une grande extase, de sorte que je ne pouvais avaler la Sainte Forme. Je l'avais encore dans la bouche, lorsqu'il me sembla, une fois revenue à moi, que toute ma bouche était remplie de sang, que mon visage et mon corps tout entier en étaient couverts, comme si le Seigneur venait de le répandre. Il me sembla que ce sang était chaud et que la

(1) C'est une allusion au miracle de la Transverbération, dont nous allons bientôt parler.

suavité que j'éprouvais alors était excessive. Et le Seigneur me dit : « *Ma fille, je veux que mon sang te profite. Ne crains pas que ma miséricorde vienne à te manquer. J'ai répandu mon sang au milieu des plus grandes douleurs, et tu en jouis au milieu des délices comme tu le vois. Je te paie bien le plaisir que tu m'as fait à pareil jour.* Il ajouta les dernières paroles, parce que, depuis plus de trente ans, je communiais ce jour-là, si je le pouvais, et je m'appliquais à bien préparer mon âme pour y héberger le Seigneur... »

Peut-on rien imaginer de plus brûlant et, en même temps, de plus hardi dans la familiarité du divin ! Il faut être des saintes (par exemple sainte Catherine de Sienne, avant sainte Thérèse), pour oser se baigner ainsi dans le sang eucharistique ! Et pourtant cette hardiesse n'est qu'apparente. Ce que les esprits prévenus peuvent considérer comme une débauche de folle imagination n'est que l'illustration sensible d'un dogme que tout chrétien doit admettre et dont il peut se faire l'application personnelle : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi ! » dit le Christ à Pascal, dans le fameux *Mystère de Jésus*. En réalité, chaque chrétien, en particulier, a droit à tout le sang du Christ. La faute étant commune à tous, la Rédemption est aussi commune à tous. Sainte Thérèse ne réclame donc, ici, aucun privilège spécial. Elle ne se targue point d'une faveur qui serait refusée aux autres. La grâce insigne qu'elle reçoit, c'est l'affirmation, ou plutôt la confirmation sensible et particulière d'une vérité admise et crue de tous. Ce bain de sang sacré, qui pourrait émouvoir dans une âme moins angélique que la sienne, une sentimentalité et même une sensualité équivoques, n'est pour elle que la promesse infiniment tendre, par la bouche du Sauveur, de son salut éternel. Qu'on relise, ligne par ligne, ces confessions candides, terrassantes de candeur et de sincérité, ces notes intimes, dont nous avons serré le texte d'aussi près que possible, on n'y trouvera pas un mot qui ne respire la plus chaste spiritualité. Quand le Christ lui prend la main et qu'Il l'approche de son côté pour lui faire toucher sa plaie, elle ne voit dans ce geste que le rappel de ce qu'Il a souffert pour les hommes et de la nécessité pour elle-même, après tant de tribulations, de souffrir encore, à l'exemple de son Seigneur. Mais ces souffrances ne dureront pas toujours : « Regarde mes plaies !... La vie est courte et passe promptement ! » Et, plus

haut, lorsqu'elle reçoit, dans ses bras, le cadavre divin, comme la Vierge de la Cinquième angoisse, elle s'épouvante de ce contact sacré. Quoi! La chair divine du Christ si proche de la sienne!... Mais, tout de suite, la parole sublime qui la rassure : « Ne t'effraie pas de cela! Car l'union de mon Père avec ton âme est incomparablement plus grande! » Par ces seuls mots, la pensée de Thérèse est illuminée jusque dans ses intimes profondeurs : « Est-il possible, Seigneur, que la pécheresse que je suis tienne dans ses bras Votre chair adorable? » Et le Christ de répondre : « L'union de mon Père avec ton âme est incomparablement plus grande! » C'est-à-dire : « Puisque ton âme est unie à mon Père, tes mains peuvent bien toucher ma très sainte Humanité. Par elle, tu commences une union qui s'achève en Dieu! »

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une vision entre mille, au moins égales en splendeur et en signification mystiques. Et qu'on ne croie pas que j'exagère. Ce chiffre, pris au pied de la lettre, est très probablement encore inférieur à la réalité. Thérèse a vécu réellement dans l'intimité du Christ. A partir du moment où nous sommes arrivés, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il ne s'est peut-être pas passé un seul jour où elle n'ait entendu Sa voix et où elle ne L'ait senti à côté d'elle. C'était l'Ami de tous les instants, celui à qui l'on confie ses peines, celui qui console, qui aide et qui guérit. Elle raconte qu'un soir, comme elle ne pouvait pas manger, à cause de ses vomissements quotidiens, elle mit du pain devant elle, sans se décider à le couper, ni même à y toucher. Tout à coup, le Christ lui apparut, et il lui sembla qu'Il rompait un morceau de pain et qu'Il l'approchait de sa bouche, et qu'Il lui disait : « Mange, ma fille! Et fais passer ce pain comme tu pourras! J'ai chagrin de ce que tu souffres. Mais en ce moment, il convient que tu souffres!... » Quand on lit cette scène d'une divine tendresse et qu'on essaie de se la représenter, il est impossible de ne pas se rappeler que Thérèse est une Espagnole et une grande dame. Au sentiment tendre qui déborde de cette confession, se mêle une sorte de galanterie sacrée. En ce temps-là, — et aujourd'hui encore, — quand l'hôte espagnol veut faire honneur à son invité, il détache délicatement un morceau d'un mets ou d'un fruit et, avec un geste gracieux, il le tend vers sa bouche... Mais le Christ a toute espèce d'atten-

tions pour celle qu'Il appellera bientôt son épouse. Aux cadeaux spirituels dont Il la comble, Il joint de véritables présents, des joyaux dont elle est seule à percevoir l'éclat, sans doute de même nature que le resplendissement des corps glorieux : « Un jour, dit-elle, que je tenais à la main la croix de mon rosaire, Notre Seigneur la prit dans la sienne, et, quand Il me la rendit, elle était faite de quatre grandes pierres précieuses, beaucoup plus belles que des diamants, sans comparaison aucune. Mais il n'y en a pas de possible : le diamant paraît quelque chose de faux et d'inférieur à côté de ces pierres surnaturelles. Les cinq plaies y étaient merveilleusement gravées. Et Il me dit que je la verrais ainsi désormais. Et, en effet, il en fut ainsi : je ne voyais plus le bois dont cette croix était faite, mais les pierres précieuses. *Personne autre que moi ne les voyait...* » Pour Thérèse, il y avait une sorte de parenté spirituelle entre les splendeurs des gemmes et les splendeurs célestes. C'est pourquoi, sans doute, elle a toujours aimé les pierreries. Le goût féminin pour la parure est évidemment à l'origine de cette prédilection. Ce goût persista peut-être chez elle jusqu'à la fin, mais transformé et sublimé. Elle méprisait les joyaux en eux-mêmes et ne daignait les remarquer, à l'occasion, que parce qu'ils lui rappelaient la gloire des choses du ciel.

Un de ses confesseurs nous rapporte, à ce propos, cette anecdote charmante : « Elle reçut un jour, à Burgos, la visite d'une dame nouvellement mariée, belle et richement parée. Entre autres ornements, cette dame portait des perles très fines, ainsi que deux ou trois diamants de grand prix, qui étaient bien disposés et la paraient admirablement. Dès que cette dame fut sortie, la Mère m'interpella en ces termes : « Dites-moi, Père Pierre, avez-vous vu doña Fulana ? — Oui, ma mère ! Pourquoi me demandez-vous cela ? — *Ne vous semble-t-il pas qu'elle est belle, qu'elle a l'air agréable et que ses perles sont jolies ?* — Je n'ai pas fait attention à tout cela. Mais tout le monde dit qu'elle est belle et bien parée. La Sainte se mit à sourire et ajouta : « Ces diamants seraient bien mieux à orner mon Enfant-Jésus ! Pour moi, toutes les choses de la terre me paraissent fort laides. » Cette conclusion, c'est celle qui ressort d'une autre anecdote, antérieure à celle-ci, plus gracieuse encore peut-être, et qui nous est contée par la Sainte elle-même. Elle se trouvait alors à Tolède, chez une très grande dame, doña Louise de la

Cerda, la propre sœur du duc de Medina-Celi : « Durant mon séjour chez cette dame, nous dit-elle, je fus une fois saisie de ce grand mal de cœur auquel j'étais si sujette. Comme cette dame est d'une admirable charité, elle me fit apporter des joyaux d'or, des pierreries de grand prix et, en particulier, un diamant qu'elle estimait beaucoup, pensant que cette vue me mettrait en joie. Mais, moi, je riais en moi-même et j'avais pitié de voir ce qu'estiment les hommes, en me souvenant de ce que le Seigneur nous garde en réserve... » Oui, sans doute, la sainte méprisa pieusement les joyaux de la grande dame. Mais pourquoi celle-ci pensait-elle lui faire plaisir en les lui montrant? Quelle charmante idée, — et bien féminine encore, — que d'apporter des pierreries à sainte Thérèse pour dissiper son mal de cœur!... Assurément, Louise de la Cerda, qui était une personne de haute spiritualité, savait que les beautés matérielles ne sont, aux âmes mystiques, que des échelons pour gravir jusqu'aux spirituelles...

Toutes ces visions, — imaginaires ou intellectuelles, — ont le Christ pour objet. Ce ne sont pas les seules, tant s'en faut, qu'ait eues sainte Thérèse. Les deux autres personnes divines, la Vierge et les Saints, les Anges eux-mêmes se sont manifestés à elle. Chacune de ces apparitions, des plus insistantes aux plus fugitives, est comme baignée de grâce et de lumière. Pour les âmes croyantes, il s'en dégage, avec une haute signification mystique, une poésie à la fois suave et éblouissante, — témoin cette vision, dont elle fut favorisée, étant prieure de l'Incarnation, dans l'église même du couvent : « La veille de la Saint-Sébastien, nous dit-elle, comme on commençait à chanter le *Salve*, je vis la Mère de Dieu, entourée d'une grande multitude d'anges, descendre vers la stalle de la prieure, où se trouvait une statue de Notre Dame et occuper elle-même cette place. A ce qu'il me paraît, ce n'est pas la statue que je vis alors, mais cette Notre Dame que je dis. Il me sembla qu'elle ressemblait un peu à cette Vierge que me donna la comtesse (1). Mais je n'eus pas le temps de déterminer cette ressemblance. J'entrai aussitôt en extase. Je vis alors, au-dessus de la corniche des stalles du chœur et au-dessus des prie-Dieu qui sont devant, un

(1) C'est un tableau représentant la Vierge qui fut donné à la Sainte par Doña Maria de Velasco y Aragon, comtesse d'Osorno, — tableau que l'on vénère, aujourd'hui, au couvent de Saint-Joseph d'Avila.

grand nombre d'anges. Ils ne m'apparurent pas néanmoins sous une forme sensible, parce que la vision était intellectuelle. Je demeurai ainsi tout le temps que dura le chant du *Salve...* »

Elle vit aussi des religieux lui apparaître en état de grâce, ou même en gloire, soit après leur mort, soit de leur vivant, par une vue prophétique. Ainsi pour le Père Gratien, son disciple bien-aimé, qu'elle appelle, dans le langage conventionnel de sa correspondance, son *Elisée* : « Un jour, dit-elle, que j'étais très recueillie et que je recommandais Elisée à Dieu, j'entendis: *C'est mon véritable fils : je ne manquerai pas de l'aider*, ou une autre parole de cette sorte, car je ne me la rappelle pas exactement. La veille de Saint-Laurent, au sortir de la communion, mon esprit était tellement distrait et troublé que je ne pouvais me recueillir. Je commençai à porter envie à ceux qui habitent les déserts, persuadée que, n'entendant et ne voyant rien à l'extérieur, ils devaient être exempts de ces distractions ; j'entendis alors ces paroles : « Tu te trompes beaucoup, ma fille ! Les tentations du démon y sont au contraire plus fortes qu'ailleurs : prends patience ! Tant que dure la vie, on ne saurait échapper à ces épreuves. » Je réfléchissais à ces paroles, quand, tout à coup, il me vint un recueillement intérieur, accompagné d'une lumière si grande, que je me croyais dans un autre monde. Mon esprit se trouva au dedans de lui-même comme au milieu d'un bosquet et jardin très délicieux. Je pensai aussitôt à ce que dit le livre des Cantiques : *Veniat dilectus meus in hortum suum*. J'y vis mon Élisée : il n'était nullement noir, à coup sûr, mais d'une ravissante beauté. Il portait sur la tête une sorte de guirlande de pierres très précieuses. Des vierges, en grand nombre, le précédaient. Elles tenaient à la main des palmes et chantaient toutes des cantiques à la louange de Dieu. Je ne m'appliquai qu'à ouvrir les yeux, pour distraire mon attention, sans y réussir. Il me semblait même qu'il y avait un concert d'anges et d'oiselets. Mon âme en goûtait la suavité, sans les entendre, car elle était tout entière plongée dans la joie. Comme je m'étonnais de ne voir là aucun autre homme, il me fut dit : « Celui-ci a mérité d'être au milieu de vous autres (les vierges) et cette fête que tu vois aura lieu le jour qu'il fixera en l'honneur de ma Mère. Hâte-toi, si tu veux arriver là où il est. » Cette vision, à laquelle je ne pouvais faire

diversion, tant était excessive la joie de mon âme, dura plus d'une heure et demie, chose qui ne m'arrive pas pour les autres visions. Je retirai de là un amour plus grand pour Élisée, et je me rappelle souvent avec quelle beauté il m'apparut. J'ai craint que ce ne fût là une tentation. En tout cas, ce ne pouvait être une imagination... »

Pour bien comprendre la plupart de ces visions et révélations, il faudrait tenir compte des circonstances très particulières au milieu desquelles elles se sont produites. En ce qui concerne la dernière, — et pour expliquer l'amour exalté que la Sainte porte à son disciple de prédilection, le Père Gratien, — il importe de rappeler que ce Père, qui était l'agent le plus énergique et le plus qualifié de sa réforme, subissait alors une furieuse persécution de la part des Carmes mitigés et de toute espèce d'ennemis occultes ; — que cette réforme était, aux yeux de la Sainte, une chose capitale, peut-être une question de vie ou de mort pour le catholicisme menacé par les protestants, — et qu'enfin sainte Thérèse n'a jamais cessé de cultiver les amitiés mystiques comme un moyen, pour les âmes ferventes, de s'entraîner mutuellement et de s'élever de concert vers Dieu.

Mais ces considérations historiques font naître précisément une objection, qui a été formulée maintes fois par les adversaires du surnaturel : est-ce que ces visions et ces révélations qui répondent si bien aux préoccupations *actuelles* de Thérèse ne seraient pas provoquées par ces préoccupations mêmes, par le désir qu'elle a d'obtenir une réponse à ses doutes, un encouragement dans ses épreuves?... Et l'on se souvient de cette sévère condamnation, prononcée par saint Jean de la Croix, de certains états mystiques : « C'est une chose surprenante que ce qui se passe de nos jours. Quand une âme a pour moins de quatre deniers de considération des choses divines et qu'elle entend en elle-même le son de quelque parole intérieure, dans un moment de recueillement, elle tient immédiatement cela pour quelque chose de sacré et de divin, et, sans en douter le moins du monde : « Dieu, dit-elle, m'a parlé, Dieu m'a répondu... » *Or cela n'est pas vrai. Et c'est elle-même qui se parle et qui se répond par l'effet même de son désir.* »

Il est trop évident qu'une telle critique ne saurait s'adresser à sainte Thérèse, qui est sans cesse en garde contre les duperies

des sens, les suggestions du sentiment, les pièges de l'Ennemi. Quand elle n'est pas sûre d'une chose, — absolument sûre, — elle multiplie, nous l'avons vu, les formules dubitatives. Elle dit qu'*il lui semble*, et non que cela est certain. Mais il y a des évidences immédiates qu'elle ne peut nier sans se nier elle-même. Et ces évidences ne se sont pas produites une fois, elles se sont répétées indéfiniment. Redisons-le : pour la voyante, cette certitude est supérieure à celle des sens, qui peuvent toujours être le jouet d'hallucinations. Ici, l'évidence rationnelle est parfaite et constante. Elle est confirmée par des expériences répétées, par le témoignage concordant des cinq sens spirituels, lesquels sont analogues aux cinq sens organiques. D'autre part, ces visions et révélations ne sont nullement volontaires. Sainte Thérèse insiste continuellement sur le caractère passif de ces états. Si elle s'efforce à l'oraison, — et à toutes les formes de l'oraison, — elle n'a jamais demandé les grâces, dont il est, ici, question. Bien plus, sur l'ordre de ses confesseurs, elle a voulu les refuser, elle a désespérément essayé de s'y soustraire. De sorte qu'elle souscrirait pleinement à cette autre critique, non moins sévère, de saint Jean de la Croix : « Celui qui voudrait, de nos jours, demander à Dieu et obtenir quelque vision ou révélation, ferait, ce me semble, outrage au Seigneur, en ne jetant pas uniquement les yeux sur son Christ. Et Dieu aurait le droit de lui répondre : « Voici que vous avez mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes complaisances. Écoutez-le, et ne cherchez pas de nouveaux modes d'enseignement. Car, en Lui et par Lui, je vous ai dit et révélé tout ce que vous pouvez désirer et me demander, — vous le donnant pour frère, pour maître, pour ami, pour rançon et pour récompense. » Sainte Thérèse pourrait répondre qu'elle n'a jamais rien désiré au-dessus de cet enseignement et de cette récompense. Tout le reste lui a été donné malgré elle et par surcroît.

Ces manifestations surnaturelles, outre leur fréquence, leur certitude immédiate, leur caractère involontaire, se distinguent encore par cet autre caractère, qu'elles ajoutent des éléments nouveaux à la connaissance, des acquisitions où les sens naturels n'ont aucune part : ainsi cette perception d'une lumière, qui n'est pas la lumière sensible portée à un degré de splendeur extraordinaire, mais *une autre lumière*, « une lumière si différente de celle d'ici-bas que, malgré tous les efforts d'esprit

répétés pendant une vie entière, il serait impossible de s'imaginer comme elle est ». Ainsi donc, c'est une donnée nouvelle, étrangère à la connaissance sensible ou rationnelle. De même pour ces étranges paroles, qu'elle appelle « le langage du ciel » ces paroles non prononcées, non distinctes, et qui semblent bien n'être que de hautes vérités miraculeusement infuses. Ces intuitions sont douées d'une intensité si prodigieuse, elles révèlent à la voyante de telles profondeurs, que les mots lui manquent pour y faire même allusion et que, dans le transport que cette vision lui cause, elle se sent réellement hors d'elle-même et prête à s'anéantir. Enfin, elles produisent en elle une véritable dilatation de l'intelligence, un renouvellement et un enrichissement moral, que tous ses efforts vers la perfection n'avaient pu obtenir et qu'elle s'étonne d'avoir acquis en un instant. Ces dons inconnus, elle y voit la marque de la vérité de ses visions, lorsque des doutes lui restent à cet égard. Ce sont des joyaux dont lui a fait présent l'Ami inconnu et qui lui attestent à la fois la réalité de son amour et de ses visites mystérieuses...

Le plus grand des effets produits par ces grâces insignes, c'est un redoublement d'amour pour Dieu, — redoublement qui se manifeste sous une forme étrange, mais nettement caractérisée et que la Sainte analyse avec une pénétration et une subtilité singulières. Cet état nouveau se produisit durant les persécutions qu'elle eut à subir au lendemain de sa conversion, c'est-à-dire dès que ces grâces spéciales lui furent accordées : « Bientôt, dit-elle, Sa Majesté commença, comme Elle me l'avait promis, à me donner des signes de plus en plus nombreux que c'était bien Elle. En même temps, croissait en moi un si grand amour de Dieu que je ne savais pas d'où il me venait, parce qu'il était évidemment surnaturel et que je n'y avais contribué en rien. *Je me voyais mourir, avec le désir de voir Dieu, et je ne savais où chercher cette vue, si ce n'est dans la mort.* Cet amour me donnait de si grands transports... que je ne savais que faire de moi, parce que rien ne me satisfaisait ni ne me convenait, et que, véritablement, il me semblait qu'on m'arrachait l'âme. Artifice souverain du Seigneur ! De quelle délicate habileté vous usiez à l'égard de votre misérable esclave ! Vous vous teniez caché de moi, et votre amour me pressait dans une mort si savoureuse, que jamais mon âme n'aurait

voulu en sortir. Qui n'a point passé par ces transports si grands, il est impossible qu'il puisse les comprendre... » Et, plus loin, elle précise cette espèce de douleur, qui lui vaut comme une mort anticipée. Elle la compare à celle d'une blessure que ferait une flèche trempée dans le suc d'une herbe magique : « Ce n'est pas l'âme, dit-elle, qui produit en elle-même cette blessure qu'elle ressent de l'absence du Seigneur, mais c'est une flèche qui se fiche au plus vif des entrailles et du cœur à la fois, de sorte que l'âme ne sait ni ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut. Elle connaît bien qu'elle ne veut que Dieu et que la flèche porte avec elle un philtre qui la fait se détester elle-même par amour de ce Seigneur et que, de bon cœur, elle perdrait la vie pour Lui. On ne peut ni louer, ni même exprimer la manière dont Dieu blesse l'âme, ni la grande peine qu'Il lui donne, au point qu'elle ne sait plus où elle en est. Mais cette peine est si savoureuse qu'il n'y a pas de délices dans la vie qui lui causent plus de contentement. L'âme, comme je l'ai dit, voudrait être toujours mourante d'un tel mal... »

Cette « petite » mort n'est nullement métaphorique ; elle est réelle. A de certains moments de l'extase, il semble que la mort physique soit déjà commencée : « La douleur, dit la Sainte, est si vive que l'âme ne peut ni prier, ni rien faire. Elle vous brise tout le corps. On ne peut remuer ni les pieds ni les bras. Si auparavant, on était debout, on s'affaisse comme une chose inanimée. On ne peut plus même respirer, à peine pousser quelques soupirs, très faibles parce qu'on est à bout, mais très intenses par ce que l'on ressent. »

Il importe d'avoir tous ces textes présents à l'esprit, de les avoir lus et relus attentivement, d'en avoir, autant que possible, bien pénétré le sens, si l'on veut s'expliquer un des faits les plus extraordinaires de la vie de sainte Thérèse, — ce fameux miracle de la Transverbération, dont l'Église a conservé le souvenir par une fête qui se célèbre, chaque année, le 27 du mois d'août. Faute de cela, on en a donné les interprétations les plus tendancieuses et les plus grossièrement erronées. La littérature pseudo-médicale voit dans ce cas, superficiellement exposé, la confirmation de ses théories. Enfin, le groupe célèbre du Bernin, « cette gloire », en marbre blanc, qui veut être une traduction plastique et une illustration du miracle et que l'on peut contempler, aujourd'hui encore, à Rome, dans l'église Sainte-Marie de la Victoire,

— cette sculpture équivoque a, dans une certaine mesure, autorisé de telles fantaisies d'interprétation. Des écrivains notoires en ont pris prétexte pour exécuter des variations esthétiques sur le mélange de la volupté et de la dévotion.

En réalité, de quoi s'agit-il dans ces lignes de sainte Thérèse?... Uniquement, d'une forme singulière de l'amour de Dieu, d'un tel appétit de Dieu que l'âme se sent mourir d'être privée de Lui. Cette douleur qu'elle en éprouve, elle se la représente sous les espèces d'une flèche qui lui traverserait le cœur et les entrailles et qui lui inspire l'horreur d'elle-même et le désir de perdre la vie pour Dieu. C'est une douleur à la fois spirituelle et *physique*, parce qu'il est impossible qu'une telle souffrance d'âme n'affecte pas le corps lui-même. Mais, de cette douleur naît un plaisir incompréhensible et inexprimable, un plaisir qui coexiste avec la douleur et qui fait, dit-elle, que « l'âme voudrait être toujours mourante d'un tel mal ». Ainsi la flèche n'est qu'un signe sensible par lequel la Sainte se représente la *douleur d'âme* que lui cause l'absence de Dieu.

Quand on s'est bien pénétré de cette pensée de sainte Thérèse, on peut lire, sans trop d'étonnement, la prodigieuse confession que voici : « Le Seigneur voulut, à plusieurs reprises, que j'eusse cette vision. Je vis un ange près de moi, du côté gauche, sous une forme corporelle, ce qui ne m'arrive que par un miracle extraordinaire. Bien que, souvent, des anges m'apparaissent, je ne les vois pas, sinon par une vision intellectuelle, analogue à la première que j'ai rapportée. Cette vision, le Seigneur voulut que je la visse ainsi : *il* n'était pas grand, plutôt petit, très beau, le visage tellement enflammé qu'il semblait être un ange d'un rang très élevé, de ceux qui ne sont que flamme. Ce doit être ceux qu'on nomme Chérubins, car ils ne me disent pas leurs noms. Mais je vois bien que, dans le ciel, il y a une telle différence d'un ange à l'autre, et de ceux-ci à ceux-là, que je ne saurais le dire. Je lui voyais dans les mains un long dard qui était d'or, avec une pointe de fer qui me semblait avoir un peu de feu. Il me parut qu'il me le plongeait dans le cœur, à plusieurs reprises, et que ce dard me pénétrait jusqu'aux entrailles. En le retirant, il me sembla qu'il les entraînait avec lui et qu'il me laissait tout embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si forte qu'elle me

faisait pousser ces gémissements que j'ai dits. Et si excessive était la suavité que mettait en moi cette extrême douleur, que l'on ne voudrait pas qu'elle fût ôtée et que l'âme ne peut se contenter qu'en Dieu. Ce n'est pas une douleur corporelle, mais spirituelle, bien que le corps ne laisse pas d'y participer, et même assez durement. C'est une caresse si suave entre l'âme et Dieu, que je supplie Sa bonté de la faire goûter à ceux qui penseront que je mens. »

On peut s'ingénier, si l'on veut, à trouver un certain parallélisme entre cet amour mystique et l'amour humain. Ce qui ressort de ces lignes, c'est que la personne de l'ange est purement accessoire aux yeux de la Sainte : il n'est que l'envoyé et le ministre de l'amour divin. Elle ne voit en lui qu'un être de flamme, appartenant à une des hiérarchies célestes les plus élevées. Bien qu'elle remarque sa beauté, ce n'est pas vers lui que se tourne son amour. Le résultat de la blessure faite par la flèche d'or, c'est de la laisser « embrasée d'un grand amour de Dieu ». En outre, la douleur qu'elle éprouve est toute spirituelle, bien que le corps en subisse le contre-coup. Les délices concomitantes sont des délices également spirituelles, auxquelles le corps reste étranger : « C'est, dit-elle, une caresse suave entre l'âme et Dieu. » Ceux qui ne veulent considérer dans cette extase de sainte Thérèse qu'un cas physiologique et pathologique sont donc obligés de dénaturer les textes et de forcer les faits.

Mais l'Église, après un minutieux examen, a reconnu le miracle. Et les filles de sainte Thérèse, dans la chapelle de leur couvent d'Alba de Tormès, en montrent une preuve matérielle, qui est quelque chose de déconcertant : le cœur même de la sainte, portant la trace nettement visible de la transverbération, — le cœur non embaumé, mais desséché, et conservé dans une ampoule de cristal qui occupe le centre d'un somptueux reliquaire. Une couronne constellée de pierreries d'une richesse fabuleuse surmonte l'ampoule, et, à la cime de ce radieux ostensoir, se dresse un groupe d'argent massif : deux figures, celle de la Sainte et celle de l'ange, qui commémorent le prodige. L'orfèvre, comprenant mieux que le Bernin la pensée de la voyante, l'a représentée tournant presque le dos au chérubin et le visage tendu vers le ciel... Autour de cette relique les imaginations se sont donné libre carrière. Les plus

romanesques et extravagantes histoires ont été inventées pour expliquer « scientifiquement » la blessure très apparente de ce cœur de chair. On se demande pourquoi les mêmes gens qui admettent la stigmatisation des mystiques se refusent à admettre des stigmates internes, qu'ils pourraient expliquer d'une façon tout aussi « scientifique ». Car enfin si, comme ils le croient, la seule pensée d'un saint François d'Assise intensément appliquée aux plaies de Jésus-Christ a pu produire les cinq stigmates que l'on sait, pourquoi la pensée de sainte Thérèse concentrée sur la blessure et la souffrance atroce de son propre cœur n'aurait-elle pas laissé de traces analogues dans sa chair? Mais tout cela est loin d'être démontré. Aucune expérience n'est possible sur le passé. Ce qui reste, ce qui se dresse, devant la raison stupéfiée, comme une énigme et comme un défi, c'est ce lambeau de chair, marqué d'un signe mystérieux, qui se rit des siècles et de la pourriture...

Pour Thérèse, la réalité du miracle ne fait pas l'ombre d'un doute. Il se renouvela, d'ailleurs, à plusieurs reprises : « Les jours, dit-elle, où je me trouvais en cet état, j'étais comme frappée de stupeur. Je n'aurais voulu ni voir ni parler, mais rester embrassée avec ma peine, qui, pour moi, était *une gloire plus haute que tout ce qui existe au monde.* » Et pourtant, de tels états n'étaient que le prélude de grâces encore supérieures. C'est, en effet, à partir de ce moment que vont commencer ce qu'elle appelle ses « grands ravissements ».

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

VII[1]

EN AFGHANISTAN

DE LAHORE A CABOUL

« A mesure que vous monterez vers le nord de l'Inde, m'avait dit à Delhi le général S..., vous trouverez nos forces militaires plus denses et plus nombreuses. Ce sont, pour la plupart, des troupes indigènes qui gardent la frontière; elles sont recrutées dans le Pandjab, parmi les Sikhs, les Pathans, les Baltis. Tous ces gens font d'excellents soldats et nous sont très dévoués. » De fait, en circulant dans les rues et dans les bazars de Lahore, j'étais frappé du changement : les hommes que je croisais portaient la tête haute; leurs yeux fiers regardaient bien en face; leur démarche était celle des montagnards, lente et assurée. Beaucoup avaient la barbe teinte en rouge, ce qui leur donnait un air encore plus farouche. Les bêtes, comme les gens, étaient robustes et bien nourries. C'était une autre Inde.

Était-ce une Inde moins hostile ? Les apparences auraient plutôt signifié le contraire. Il est vrai que la rencontre du gros canon cher à Kim et à son saint homme m'avait brusquement remis en mémoire certains épisodes de la lutte sourde et acharnée que se livrent en ce pays les espions des tribus et ceux du service anglais des renseignements. Tout, autour de moi, avait un air de défiance et de mystère. Je sentais déjà la fron-

(1) Voyez la *Revue*, 15 juin — 1er octobre 1926.

tière proche, le calme incertain et l'alerte possible. Des soldats, il en sortait de partout; mais ils ne différaient guère de ces Pathans à la barbe teinte, de ces Sikhs aux longs cheveux qui circulaient en silence par les rues étroites de la ville indigène. Et je me rappelais mes conversations de Delhi avec les officiers anglais : « Nous sommes toujours prêts à marcher. Nous pouvons mobiliser douze divisions en six heures. Au premier signal, les avions partis de Simla nous déposeraient trois heures après à Pechawar. Car les tribus sont toujours prêtes à attaquer. » Les troupes pouvaient bien être indigènes, mais l'armée britannique était ici campée comme en territoire ennemi.

Je me disposais à gagner directement Pechawar par le chemin de fer, pour entrer ensuite en Afghanistan, lorsque les autorités militaires anglaises m'engagèrent à faire un détour et à traverser la province de North-West-Frontier, nouvellement pacifiée; un officier m'accompagnerait, nous voyagerions en automobile. Je m'empressai d'accepter. La région que nous allions parcourir était une des plus exposées aux incursions des tribus, une de celles que les Anglais avaient le plus de peine à maintenir sous leur loi. Au sud-ouest s'étendait le pays des Waziris, contre qui, depuis 1852, l'armée des Indes n'avait pas dirigé moins de dix-sept expéditions : la dernière était toute récente. Au nord, celui des Afridis, peuple indépendant, dont les tribus échelonnées montent la garde entre l'Inde et l'Afghanistan.

Halte de quelques heures à Kohat, où, l'automne dernier, la guerre éclata entre hindous et musulmans. Quelques hindous avaient composé et répandu par la ville une chanson insultante pour l'Islam; les musulmans firent comprendre qu'ils ne tarderaient guère à venger cet affront. Un jour, les hindous, voyant se diriger vers eux un groupe de musulmans, sont pris de panique et commencent à tirer des coups de fusil. Les musulmans réagissent avec fureur, mettent le feu au quartier hindou, pillent les maisons et les boutiques, massacrent une centaine d'habitants. Tous les autres prennent la fuite, et les musulmans, qui formaient à peine 5 pour 100 de la population, restent seuls maîtres de la ville. Pour ramener les hindous à Kohat, il fallut qu'après de nombreuses enquêtes et de longues négociations, le gouvernement fît signer un compromis aux

délégués des deux communautés rivales. Encore la « paix du vice-roi » fut-elle suspecte à Gandhi, qui demanda l'autorisation de se rendre lui-même à Kohat, pour y jeter les bases d'une « paix nationale ». Lord Reading la lui refusa, et l'ordre fut rétabli et maintenu sans le concours de l'apôtre.

Du haut de l'une des portes, je contemple la ville à demi détruite par l'incendie; de vastes jardins entourent ces ruines d'une ceinture verdoyante. Au sud, les montagnes qui bordent la vallée de l'Indus; au nord, d'autres montagnes plus hautes, derrière lesquelles l'Afghanistan s'abrite; et l'on me montre la passe de Kaïber, le col que je franchirai dans quelques jours, pour pénétrer dans le royaume de l'Émir.

En dépit des troubles récents, la population semble tranquille. Dans le bazar, les marchands hindous vaquent à leurs affaires; les coolies du Kachemir, tout de noir vêtus, la bricole au front, traînent, comme des bœufs, d'énormes fardeaux. Chez le colonel M..., où je suis invité à prendre le *breakfast*, des officiers, des dames, des jeunes filles s'entretiennent gaîment avec moi autour de la table ornée de jolis cristaux et de fleurs fraîches. Et pourtant! N'est-ce point ici qu'il y a deux ans à peine, la femme et la fille d'un officier anglais furent assaillies en plein jour dans leur maison par des Afridis? Mrs Ellis fut tuée; miss Ellis fut emmenée dans la montagne et retenue prisonnière, jusqu'à ce qu'une expédition vînt la délivrer. Des alarmes d'hier, des risques de demain, pas un mot. Le flegme tranquille, la tenue digne et simple que j'admire chez mes hôtes, on la retrouve dans toutes ces familles anglaises d'officiers et de fonctionnaires, qui ne permettent point au danger de troubler leur humeur ou de bousculer leurs habitudes.

De Kohat, la route grimpe en lacets, par une pente assez rude, entre des roches escarpées, jusqu'à la *Kohat Pass*. « Diable de terrain! dit l'officier qui m'accompagne. On ne voit pas devant soi. On ne voit pas même en avion. Lors de la dernière alerte, j'ai observé pendant vingt heures, survolant le territoire ennemi : je n'ai pas vu quatre soldats, et ils étaient des centaines. Ah! nous n'avons pas fini de nous battre par ici. »

Un petit ouvrage militaire marque le point culminant et commande la passe : il est occupé par des gardes-frontières indigènes. Un peu plus bas, l'officier me montre un autre fortin : « *Ellis Post*, dit-il. Nous avons construit cela sur

l'emplacement du village d'où sont sortis les assassins. Vous cherchez le village ? Il n'en reste pas une pierre : nous avons fait place nette. Les indépendants n'aiment pas trop ces petits postes, bien qu'ils n'aient, comme vous voyez, aucune valeur stratégique. Mais cela les *embête*; alors, quand il le faut, nous les *embêtons*. »

La frontière est passée, nous sommes chez les indépendants. Seule la route sur laquelle roule notre voiture appartient au gouvernement de l'Inde, qui l'entretient soigneusement. Nous croisons un convoi automobile, qui transporte du matériel d'aviation. Et nous croisons aussi des naturels, qui nous regardent sans bienveillance. Hommes, jeunes garçons, femmes portent le fusil à l'épaule et la cartouchière en sautoir. Bientôt la caisse de notre voiture résonne d'une façon caractéristique : les Afridis nous ont, je pense, lancé quelques pierres. Mon compagnon ne daigne point s'en apercevoir, mais il explique :

— Les indépendants possèdent une fabrique d'armes et de munitions. Ils font des fusils, assez grossiers, mais qui leur suffisent. Ils ont même réussi à fondre un canon; mais ce canon n'a jamais eu d'obus. Les Afridis ont de belles qualités militaires : ils sont braves, endurants, bons tireurs et fameux pour l'embuscade. Mais ils manquent de loyauté. Avant la guerre, nous avions quelques bataillons d'Afridis. Transportés en Europe, ils ont tous déserté. Et savez-vous ce qu'ils ont ramené chez eux? Des femmes allemandes. Leurs tribus obéissent, tantôt à un chef héréditaire, tantôt à quelque *moullah*. Elles se battent entre elles plus souvent encore qu'avec nous. Tant que durent les travaux des champs, c'est la paix, ou à peu près. La récolte faite, on se la dispute à coups de fusil. Force est bien à ceux qui n'en ont pas eu leur part de chercher ailleurs les moyens de vivre. Ajoutez les querelles entre chefs de tribus, qui sont fréquentes, heureusement. Nous aimons toujours mieux avoir affaire à plusieurs chefs qu'à un seul.

Le territoire que nous traversons est aride et pauvre, et l'on comprend que ceux qui l'habitent demandent au pillage ce que le travail des champs ne peut leur fournir. Mais dès que nous descendons dans la plaine, le paysage change d'aspect. Çà et là des bouquets d'arbres rompent la monotonie de la campagne : la terre est mieux cultivée, les maisons n'ont plus cet

air farouche de forteresse qu'affectent les réduits des montagnards. Des deux côtés de la route, des nomades campent avec leurs troupeaux. C'est l'époque de la transhumance : lentement, par petites étapes, bêtes et gens gagnent les montagnes où ils passeront l'été, et d'où ils redescendront à l'approche de l'hiver.

Bientôt, voici qu'aux champs succèdent de beaux vergers soigneusement arrosés. Par-dessus les murs de terre sèche, les grenadiers élèvent leurs branches chargées de fleurs. Des chariots aux roues massives encombrent la route. Nous arrivons à Pechawar. Ville carrefour, et partant très surveillée... Officiers en uniforme, convois militaires, sonneries de clairon rappellent la frontière voisine et l'alerte toujours attendue. Dans les bazars, un curieux mélange de types et de costumes, toutes les variétés de marchandises : gens de l'Oxus et du Thibet; étoffes du Kachemir, tapis et broderies de Boukhara, chevaux d'Afghanistan, chats persans, renards, karakuls, léopards des neiges, tout cela vient aboutir au marché de Pechawar.

Passer de là chez l'Émir ne va pas sans quelque cérémonie. D'abord, les autorités anglaises me demandent dans quelle intention je veux sortir des Indes pour m'aventurer dans un pays de brigands. Après quoi, le représentant dudit pays à Pechawar m'interroge à son tour : qu'est-ce que je vais faire en Afghanistan ? Avec les Anglais, cela va assez vite : ils signent mes passeports d'un air narquois qui semble dire : « Allez-y donc : c'est à vos risques et périls. » Mirza Mir Akbar Khan, l'agent commercial afghan, est plus cérémonieux et plus long en besogne. Après deux visites et mille compliments, j'obtiens enfin de lui l'indispensable visa, une recommandation pour les douaniers de l'Émir, et l'échange de mon papier indien contre un sac de roupies caboulies en argent. Cependant l'obligeance d'Akbar Khan n'alla point jusqu'à autoriser mon domestique à passer la frontière avec moi. « Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il m'accompagne ? Ses papiers sont en règle. — Oui, mais il s'appelle Joseph. — Appelez-le Youssouf, et tout sera dit. — Il n'est pas musulman. — Je ne puis tout de même pas exiger de lui qu'il se convertisse! » L'Afghan sourit, mais ne céda point : « Laissez votre Joseph à Pechawar, dit-il. Vous trouverez à Caboul autant de domestiques que vous voudrez. — Sachant un peu l'anglais? — Sachant l'anglais très bien. » J'eus comme une

idée que le représentant de l'Émir aimait la plaisanterie, et je n'insistai point davantage.

L'auto démarre au petit jour. On sort de Pechawar, que la nuit n'a pas rafraîchi et, en une heure, on est au pied de la montagne. La route, fort bonne, longe une voie ferrée en construction qui, d'ici quelques mois, atteindra la frontière (1). Première halte au fort Jamroud, qui défend l'entrée de la *Kaïberpass* : palabres, exhibition des passeports, discussion incompréhensible entre les chauffeurs et les gens du poste. Ces petites cérémonies sont obligatoires et se renouvellent tout le long du chemin.

Comme c'est un des deux jours de la semaine où les caravanes sont autorisées à franchir le col, d'interminables files de chameaux, de chevaux et d'ânes attendent patiemment l'heure incertaine de la remise en marche. Les hommes ne semblent pas plus pressés que les bêtes. Cependant nous partons. La route grimpe en lacets courts et roides; elle est doublée plus ou moins régulièrement d'une piste pour les caravanes. Parfois piste et route se croisent, et les convois s'enchevêtrent. Les torrents sont à sec : il n'a pas encore plu cette année dans la montagne. Par delà les premiers plans, d'un gris uniforme, on commence à découvrir quelques sommets neigeux, qui se détachent sur un ciel aussi pur qu'est encombré de nuages celui que nous laissons derrière nous.

Nous entrons dans la passe. Certes, le paysage ne manque pas de grandeur, et les souvenirs qu'il évoque comptent, dans l'histoire du monde, parmi les plus illustres. Alexandre le Grand, Tamerlan, Baber, conquérants, fondateurs ou destructeurs d'empires, poussèrent leurs armées par cette gorge étroite, couloir unique, ou du moins seul couloir praticable entre l'Asie centrale et la vallée de l'Indus. Et pourtant, l'impression ressentie est médiocre. Je songe à la traversée du Taurus, aux Portes de Cilicie. Quelle différence! Instinctivement, mes yeux cherchent, aux parois du rocher, le bas-relief gigantesque ou la majestueuse inscription par où les armées et les peuples ont marqué leur passage, une fois, pour toujours...

Voici cependant des inscriptions : quelques noms, quelques

(1) La ligne est aujourd'hui ouverte à la circulation.

dates enfermées dans une couronne de laurier. Les dates sont récentes, les noms sont ceux des corps anglo-indiens qui se distinguèrent dans les dernières campagnes contre l'Afghanistan. De l'autre côté de la route, de longs cimetières témoignent des sacrifices que cette guerre de montagne imposa aux deux adversaires.

On approche de Landi-Kotal, point culminant du passage et dernier poste britannique. Puis on commence à descendre. A deux milles environ de Landi-Kotal, la frontière. Quatre soldats afghans barrent la route et nous signalent, en criant, au poste voisin. Après la halte de rigueur, nous passons, pour être bientôt arrêtés, cette fois un peu plus longtemps, au petit village de Dacca, où sont les douanes de l'Émir. Je suis accueilli avec courtoisie par un jeune colonel afghan, qui suspend, pour me recevoir, une lutte violente avec le téléphone. Par malheur le colonel ne parle que le persan, que je n'entends pas. Il s'écrie : « France ! » et porte la main à son képi en joignant les talons ; je lui rends aussitôt sa politesse. Puis un long silence. On est allé quérir le savant du village qui, persuadé qu'il va sauver la situation, s'avance vers moi en disant : « Votre Excellence parle certainement l'urdu. » Hélas !... Cela n'empêcha point la conversation de se prolonger pendant deux heures. Les formalités douanières durèrent un peu davantage.

Et nous roulons enfin sur la route de Djelalabad. A notre gauche, la muraille neigeuse du Sefid Koh, que nous venons de franchir; devant nous et sur notre droite, des cailloux, des rochers, une façon de désert. Cette entrée de pays n'a vraiment rien d'engageant. Une route affreuse, coupée par des torrents à demi desséchés, qu'on passe à gué, les ponts étant le plus souvent rompus ou impraticables. De loin en loin, un bouquet de verdure marque la place d'une source ou d'un puits; mais la piste ne daigne pas s'en approcher. Quelques villages de boue, que protège un mur percé de meurtrières et qu'entourent de maigres cultures. Le paysage ne devient un peu moins aride que lorsqu'on approche de Djelalabad. Les arbres se font plus nombreux, tous courbés par le vent du nord; de grands champs de pavots fleuris jettent leurs taches multicolores sur l'immensité grise de la plaine, et l'on croit reconnaître au loin des montagnes boisées.

Après Djelalabad, la route est devenue meilleure et la campagne mieux cultivée. Les villages se succédaient à courts intervalles et de longs troupeaux encombraient le chemin. Nous devions, pour la nuit, nous arrêter à Nimla, et je me demandais quelle sorte de gîte nous allions y trouver. Tout à coup la voiture s'engage dans une allée de cyprès, longe un haut mur de pierre, passe une porte fort solennelle et tourne dans un parc magnifique. C'est Nimla.

De la résidence impériale créée il y a trois siècles par Chah-Jehan, d'autres disent par Jehanghir, son père, l'émir Habiboullah fit naguère un délicieux asile pour les voyageurs. Le jardin de Nimla — comme celui de Chalamar, près de Lahore (une autre création merveilleuse de Chah-Jehan) — se compose de trois vastes terrasses disposées en étages. Six allées de cyprès, qui se coupent à angle droit, les divisent en pelouses rectangulaires, que les arbres ont envahies. De la terrasse supérieure, l'eau descend, tantôt en pente douce, tantôt en cascade jusqu'à l'extrémité du jardin. Au milieu de son cours, le canal s'élargit en un bassin, que flanquent deux parterres de pavots de toutes couleurs.

Je ne puis comparer les grands cyprès de Nimla qu'à ceux de la villa d'Este. Mais combien le parc du Grand Mogol est plus simple et plus reposant que le jardin de Tivoli! Le soleil a disparu derrière les montagnes prochaines; mais les oiseaux n'en continuent pas moins leur concert... Un ciel bleu argent, très haut, d'une pureté infinie, forme avec la blancheur des sommets neigeux et la masse noire des arbres une harmonie grave et pleine. Un vent léger et glacial amène jusqu'à moi le parfum déconcertant des orangers en fleur. Des traînées de lumière pâle glissent encore entre les cyprès, lorsque le gardien du pavillon m'invite à rentrer. Sur le plancher, au milieu de la chambre, il a disposé une grosse lampe à pétrole; le thé est servi, et j'aperçois, sur le rebord d'une fenêtre, le petit plateau chargé de roses dressées en pyramide, qu'on suspendra demain matin au plafond de ma voiture, afin que me hantent un peu plus longtemps les suaves parfums et les grandes ombres de Nimla.

Quelques heures après avoir quitté ce paradis, je tombe dans une région chaotique, infernale. Les vallées se succèdent de plus en plus étroites; pour passer de l'une à l'autre, la route

monte à pic et descend de même. Plus encore qu'hier, les caravanes l'encombrent. Ma voiture avance très lentement, trop vite pourtant au gré des femmes, qui crient, pleurent ou menacent, en voyant leurs chameaux et leurs ânes, pris de peur, dévaler dans le précipice : ficelés sur les bêtes, des enfants endormis, au brusque changement d'allure, se réveillent en geignant, des agnelets bêlent, des poules indignées s'envolent; bientôt, toute une tribu est en émoi. Un long convoi de chars à bœufs, qui vient à notre rencontre, met le désordre à son comble. Nous mettons pied à terre, et la voiture passe comme elle peut, deux roues dans le vide.

Tous les ponts sont coupés : il faut traverser à gué rivières et torrents, qui se succèdent à brefs intervalles. La campagne n'en reste pas moins aride, et quand, de guerre lasse, nous décidons de faire halte, pour déjeuner, vers un petit bosquet de mûriers, nous y trouvons deux caravanes : l'ombre est si rare! Pas de villages. De loin en loin, un camp de tentes brunes et blanches, dont des hommes armés et des chiens gardent les abords. Tous ces nomades ont le fusil à l'épaule et portent à la ceinture le long couteau à lame triangulaire, qui est l'arme traditionnelle des Afghans. De tous les côtés, des chaînes neigeuses ferment l'horizon; l'atmosphère est si pure, si sèche, que ces sommets lointains semblent proches, et qu'on renonce à évaluer les distances.

La route tourne court au bord du plateau, plonge dans un abîme et s'engage, plus étroite que jamais, entre deux hautes murailles de rocher. Cette porte franchie, on tombe sur un lac, dont les eaux ont été récemment captées par un barrage : travail allemand, révèle une inscription; le long du canal, quelques fours à chaux achèvent de tomber en ruine. Une heure après, nous entrons dans la vaste plaine de Caboul. Une barrière se dresse, des chaînes se tendent, qui ne s'abaisseront pour nous livrer passage qu'après de longs conciliabules. Nous roulons maintenant sur une avenue toute droite, que bordent des marécages. Encore une barrière, encore une halte. Un grand gaillard en robe et en turban s'installe d'un bond sur l'avant de ma voiture, et quand je crie au chauffeur : « Légation de France! » murmure entre ses dents : *Gumrek!* Bien entendu, ce n'est pas mon ordre que le chauffeur exécute, mais celui de l'Afghan; et, après avoir tourné dans quatre ou cinq ruelles,

l'auto s'engouffre en une cour malpropre, encombrée de chariots, de ballots et de caisses, et dont on referme aussitôt les portes sur nous. C'est le *Gumrek*, autrement dit la douane. Si je sais compter, mes bagages ont été examinés quatre fois depuis la frontière, en dépit de la recommandation si gracieusement offerte par l'agent de Pechawar ; mais les douaniers de Caboul défendent leur droit avec une énergie sauvage. Ce droit, qui plus est, ils ne consentiront à l'exercer qu'après-demain, parce que les fêtes du Baïram ne s'achèveront que dans deux jours. Par faveur spéciale, on m'autorise à sortir du *Gumrek* à pied, avec un nécessaire et un appareil photographique ; je confie le reste à la garde de Dieu.

Si vraiment, ainsi que me l'ont assuré quelques-uns de ses diplomates, l'émir d'Afghanistan prétend diriger vers son empire le flot des touristes étrangers, il fera bien de mettre à l'étude une réforme du service des douanes, et d'épargner aux nouveaux arrivants l'épreuve déplaisante d'une confiscation de biens et d'un simulacre d'emprisonnement.

L'INDÉPENDANCE DE L'AFGHANISTAN

Mon premier contact avec l'Afghanistan remonte à l'été de 1923. C'était à Angora. Ayant eu l'honneur de rencontrer le représentant de l'Émir, je lui confiai le projet que j'avais formé de me rendre bientôt dans son pays pour un séjour de quelques mois. « Quelques mois? s'écria le diplomate. J'espère bien que vous resterez chez nous quelques années. L'Afghanistan est un vaste empire. Mieux que cela, c'est, vous ne l'ignorez pas, le berceau de l'humanité. Quel plus grand bonheur un homme peut-il rêver, que celui de revenir au lieu de sa naissance ? » Et avec une courtoisie charmante, le ministre afghan me pria d'accepter ses félicitations et ses vœux de bon voyage. Si jamais ces lignes lui tombent sous les yeux, qu'il veuille bien y trouver l'expression de ma gratitude, car ses vœux m'ont porté bonheur. J'ai emporté d'Afghanistan quelques-uns des meilleurs souvenirs de ce long voyage.

Berceau de l'humanité, peut-être ; ce qui est certain, c'est que, dès la plus haute antiquité, ce pays fut un des carrefours du monde. Les grandes migrations, les invasions conquérantes, les courants commerciaux se sont tour à tour frayé un chemin

à travers ses montagnes. La possession de cette formidable et immense forteresse, au centre de laquelle venaient se croiser les routes d'Asie, fut, au cours des siècles, âprement disputée par les grands aventuriers, fondateurs d'empires. Qu'ils viennent de l'ouest, comme Alexandre, ou du nord, comme Tamerlan, ils ne peuvent atteindre les Indes qu'en passant par l'Afghanistan, et leur établissement dans les vallées indiennes ne dure qu'autant qu'ils en tiennent solidement les clefs. Caboul, Ghazni, Kandahar, voilà quelles furent, de tous temps, les portes de l'Inde.

C'est encore en Afghanistan que, venues d'Orient ou d'Occident, civilisations et religions se rencontrent. Le dogme de Tamerlan, à ce qu'on assure, prend naissance à Balk; du sud de l'Inde, le bouddhisme remonte jusqu'à Djelalabad et à Bamyan, où il prendra contact avec la mythologie et l'art helléniques; par ces plateaux de l'est, la pensée chinoise et mongole pénètre jusqu'à l'Indoukouch. Légendaire ou historique, l'itinéraire de l'apôtre Thomas, qui le premier porta l'Évangile aux Indes, passe par l'Afghanistan; et c'est encore par la même voie que, quelques siècles plus tard, l'Islam descend sur Lahore et se répand dans le continent indien.

Toute l'histoire de ce pays s'explique à la fois par sa configuration de camp retranché derrière d'énormes montagnes, et par sa position intermédiaire entre la Perse et la Chine, entre le Turkestan et l'Inde. Et de ces mêmes circonstances dépend la fortune présente et future de l'Afghanistan. Tous les conquérants que tentèrent les richesses de l'Inde, depuis Alexandre le Grand jusqu'à Nadir Chah, établirent sur le pays afghan une domination plus ou moins durable. Le jour où, par l'assassinat de Nadir, l'Afghanistan sort d'un dernier esclavage, il ne recouvre son indépendance que pour la voir bientôt menacée par les nouveaux maîtres du continent indien. En 1839, les Anglais franchissent une première fois la montagne et s'avancent jusqu'à Ghazni; en 1842, une formidable révolte, suscitée par les Russes, contraint les troupes anglaises à la retraite. Mais l'affront est bientôt vengé; Caboul est repris et l'Angleterre y installe un souverain de son choix.

Pour secouer la tutelle britannique, les Afghans n'ont qu'un moyen; se rapprocher des Russes, leurs voisins du nord, et les plus redoutables adversaires de la puissance anglaise en Asie,

quittes à faire appel à l'Angleterre, quand la Russie deviendra menaçante. Jeu de bascule, conforme aux traditions orientales, et qui tourne tantôt à l'avantage des Anglais, tantôt à leur déroute. Gladstone essaie de stabiliser une situation aussi incertaine, en offrant à la Russie de reconnaître, d'accord avec la Grande-Bretagne, l'indépendance de l'empire afghan, dont L'unique destinée serait désormais de séparer les deux grandes rivales. C'était peut-être la sagesse, mais la sagesse n'est pas de ce monde. Cédant aux instigations alternées de ses deux voisins, l'Afghanistan penchera, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, et paiera chèrement la rançon de ses infidélités.

Après l'expédition de 1878-1879, l'Angleterre victorieuse dicte ses conditions à l'émir Abderrahman. Les accords de 1883 tendent à faire de l'Afghanistan une chasse gardée, dont les Anglais interdisent l'accès aux autres puissances européennes. En 1905, l'émir Habiboullah s'engage même à n'entretenir de relations diplomatiques qu'avec la Grande-Bretagne, et, le jour où éclate la guerre mondiale, il demeure fidèle à une alliance qui n'est qu'une sujétion habilement déguisée. Cependant, le développement du conflit mondial devait offrir à l'Afghanistan en Asie, comme à la Pologne en Europe, une chance inespérée. L'empire russe s'écroule; l'Angleterre, moralement affaiblie par ses échecs en Mésopotamie et au Caucase, a peine à faire face au mouvement qui dresse une partie de l'Inde contre sa domination. Se propageant d'Europe en Asie, le vent d'indépendance souffle en tempête sur les peuples. Au sud de la grande montagne, le Pandjab s'agite et le Waziristan pousse une fois de plus son cri de guerre; de l'autre côté des Passes, l'assassinat mystérieux d'Habiboullah dans la plaine de Djelalabad (20 février 1919) met l'Afghanistan en émoi. Le troisième fils de l'Émir, Amanullah Khan, se fait aussitôt reconnaître pour souverain, d'abord par l'armée, dans le camp même où son père a trouvé la mort, puis à Caboul, par l'assemblée des notables. Et le premier geste du nouvel émir est un geste décisif : il proclame devant son peuple et notifie par lettre au vice-roi des Indes l'indépendance de l'Afghanistan.

L'Angleterre proteste. Les troupes afghanes, de Kaïber à Quetta, attaquent résolument la frontière des Indes. Après quatre mois d'une lutte acharnée et meurtrière, le traité de Rawalpindi met fin aux hostilités déclarées, sans assurer aux

Anglais, du côté du nord, les garanties de paix qui leur sont plus que jamais indispensables (8 août 1919). A peine rentré à Caboul, l'Émir y recevait une délégation des Soviets et entamait avec elle des négociations qui eurent pour premier résultat d'accroître fortement l'inquiétude anglaise. Bientôt après, une mission britannique prenait à son tour le chemin de l'Afghanistan, et la même année 1921 vit le nouvel empire conclure les deux traités qui consacraient définitivement son indépendance : l'un fut signé à Moscou avec les Russes, l'autre à Caboul avec les Anglais.

Sans perdre de temps, l'émir Amanullah entre aussitôt en rapports avec la Turquie et avec la Perse; en même temps qu'il se rapproche de ces deux puissances musulmanes, il envoie en Europe un ambassadeur, chargé d'obtenir des principaux États la reconnaissance de sa souveraineté et de l'indépendance afghane, et d'établir avec eux des relations diplomatiques. La France, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique font bon accueil à l'envoyé de l'Émir. En moins de quatre ans, le jeune souverain avait donné à son pays la liberté et une place dans le monde.

Mais là ne se borne point l'ambition d'Amanullah. Il a résolu de transformer l'Afghanistan en un État moderne. Après l'effort victorieux contre les tutelles étrangères, c'est désormais la lutte patiente, mais non moins acharnée, contre le particularisme et l'anarchie des tribus, le fanatisme d'un clergé puissant et jaloux de son pouvoir, la résistance, tantôt passive, tantôt déclarée, d'éléments hostiles aux réformes et au progrès. Cette nouvelle tâche est sans doute plus laborieuse et plus difficile que la première. L'Émir règne sur un pays dont l'étendue dépasse 700 000 kilomètres carrés, coupé de hautes montagnes et de vallées profondes, divisé entre des tribus guerrières et inégalement dociles à l'autorité du souverain. Celles qui vivent sur les frontières, au nord et au sud, sont exposées à subir des influences étrangères et n'attendent souvent qu'un prétexte pour se soulever.

Au printemps de 1924, l'Émir ayant proclamé le droit, pour les filles afghanes, de choisir librement leur mari, cette réforme fut jugée sacrilège par les *moullahs* de quelques tribus méridionales. Ils parcoururent le pays, brandissant d'une main le Coran, de l'autre un rouleau de papier qui figurait le *Nizam*

nahmi, c'est-à-dire la « loi nouvelle », et invitant les musulmans à choisir entre les deux. Le choix était certain : Mangals et Zadranis coururent aux armes et marchèrent vers le nord. Au mois de mai, la révolte sembla s'apaiser, elle reprit de plus belle au mois de juillet. L'Émir dut mobiliser une armée pour tenir tête aux rebelles. La campagne se prolongea pendant tout l'hiver : il fallut livrer des batailles, brûler des villages, négocier avec les chefs des tribus qu'on n'avait pu réduire par les armes. Au mois de mars 1925, un dernier effort, très énergique, assura la victoire des troupes régulières et rétablit l'ordre dans le pays.

L'ARMÉE AFGHANE DÉFILE

J'arrivai à Caboul juste à temps pour y voir rentrer l'armée afghane, après sa victoire sur les tribus du sud. Un premier contingent avait été ramené, le 4 avril, par le général ministre de la guerre et commandant en chef, Mohammed Vali Khan. Aujourd'hui (29 avril), c'était l'armée d'Ali Achmed, beau-frère de l'Émir, qui rentrait triomphalement à Caboul avec ses prisonniers et son butin. La population de la capitale s'était portée en foule en dehors des portes, sur la route de Djelalabad, par où les troupes devaient arriver.

Sur le vaste champ de courses, que domine le fort de Bala-Hissar, jadis à demi démantelé par lord Roberts, la garnison de Caboul avait pris place, avec musiques et drapeaux. A côté des troupes et sur le même alignement, on avait rangé les enfants des écoles. Tout autour de l'hippodrome, la foule des curieux était contenue à grand'peine par des policiers fort énergiques.

Vers dix heures du matin, un nuage de poussière signale l'approche de l'armée. Bientôt après, Ali Achmed Khan, monté sur un cheval magnifique, franchissait au galop la porte du champ de courses, suivi de son état-major. Des acclamations le saluèrent; il y répondait en saluant de la main. Derrière lui, les soldats s'avançaient en assez bon ordre, couverts de poussière, les vêtements en lambeaux, des fleurs au canon de leurs fusils. Beaucoup entraînaient par la main des parents, des amis venus très loin à leur rencontre. A mesure qu'elles arrivaient, les troupes en campagne se disposaient en longue file, face aux troupes de la garnison. Des sonneries de clairon éclatèrent. Où

les avais-je déjà entendues ? C'était à Angora ; et je me souvins qu'après le désastre turc, Djemal Pacha, devenu Djemal Khan, avait été chargé de réorganiser l'armée afghane. C'était bien la même musique aux cadences rudes et barbares ; mais les soldats afghans ne chantent point, tandis que ceux de Moustapha Kemal, lorsqu'ils défilaient par les rues d'Angora, accompagnaient de leur chanson grave et triste la voix stridente des clairons.

Après les troupes régulières, voici venir les volontaires, sans uniforme, armés des engins les plus variés : fusils de toutes fabrications, sabres énormes, longues tiges d'acier effilées, qui pourraient être des broches à rôtir. Les irréguliers de la tribu de Kouram sont groupés autour d'un étendard gigantesque, formé de deux lambeaux de soie, l'un vert et l'autre bleu, suspendus à une pique : ce sont des chiites, et leur présence aux côtés de l'armée afghane est fort remarquée. Les petits canons de montagne, transportés à dos de cheval, viennent se placer derrière les volontaires.

Puis c'est le défilé lamentable des prisonniers de guerre. Les hommes marchent à pied ; les femmes et les enfants sont juchés sur des chameaux ou sur des ânes. Bien qu'épuisé par un long voyage, tout ce monde semble prendre son mal en patience. Nul visage n'exprime le désespoir, et beaucoup reflètent une entière indifférence. On n'entend quelques murmures, on n'aperçoit quelque remous dans la grande vague des captifs, qu'au moment où l'ordre est donné aux hommes de se découvrir la tête pour passer devant le général vainqueur : se montrer tête nue est pour un musulman le déshonneur suprême. Quant aux femmes, étroitement voilées, elles cachent jusqu'au bout de leurs doigts. Les enfants, du haut de leurs montures, contemplent l'étrange spectacle, en grignotant un morceau de pain. Aucune injure ne part de la foule à l'adresse des prisonniers : on les regarde défiler, sans colère et sans pitié. Mais des applaudissements éclatent lorsque paraissent, en queue du cortège, les chevaux et les ânes chargés du butin de guerre : fusils et mitrailleuses voisinent avec les lances et les épées ; des sacs pleins de bijoux et d'ustensiles d'argent ou de cuivre font contrepoids, sur les bâts, aux caisses de cartouches. La provenance des armes et des munitions modernes éclate aux yeux, du moins aux yeux qui savent lire les caractères d'Occident...

La revue terminée, le long cortège se reforme. Derrière les gardes de l'Émir, une calèche assez élégante emporte la femme du général, qui est une sœur du souverain. Elle est vêtue à la turque d'un *charchaf* de soie noire ; et ce vêtement fait un peu scandale, la plupart des femmes portant encore ici une lourde cagoule qui les enveloppe tout entières. A la hauteur du ministre de la Guerre, les troupes se disloquent, et la foule, lentement, rentre dans la ville. N'étaient le ronflement des automobiles et l'armement moderne d'une partie des guerriers, on croirait avoir assisté au triomphe de quelque *imperator*, dans un âge très reculé.

A quelque temps de là, les captifs mâles furent décimés. L'Émir désirait renvoyer les femmes et les enfants dans leur pays. Mais les *moullahs* le rappelèrent à la tradition : lui était-il permis d'oublier que les tribus du nord manquaient de femmes ? On vendit les captives au marché de Caboul, et les enfants suivirent les mères aux pays inconnus qui s'étendent sur l'autre versant de l'Indoukouch.

LA CAPITALE D'AUJOURD'HUI ET CELLE DE DEMAIN

Tout en me dirigeant, derrière les troupes, vers la porte de Caboul, je me demandais comment certains voyageurs avaient pu prétendre et m'affirmer que Caboul ressemblait à Angora. Quelle différence ! Bâtie en amphithéâtre sur le flanc de sa vieille citadelle, Angora offre encore aujourd'hui l'aspect sévère et presque rébarbatif d'une place militaire, construite pour commander un important nœud de routes. Presque pas d'arbres, peu de cultures ; les maisons de bois étagées au long de la colline noire se serrent les unes contre les autres, comme pour se prêter, en face du danger fréquent, un mutuel appui. Caboul, au contraire, s'épanouit librement dans une large vallée, parmi les vergers et les jardins. Partout on devine la présence, on reconnaît les bienfaits d'une eau abondante. Des montagnes qui la dominent de toutes parts, Caboul apparaît au loin, luisant au soleil, comme une longue tache verte et blanche.

Ainsi que dans la plupart des villes d'Orient, on est déconcerté ici par la juxtaposition d'éléments disparates. De petites ruelles tortueuses et pleines de mystère débouchent sur une

longue avenue plantée d'arbres magnifiques. Dans le bazar, des paysans vêtus du costume traditionnel, des seigneurs drapés dans de riches manteaux en soie de Boukhara coudoient des bourgeois en veston. Les automobiles se fraient un chemin périlleux parmi les chars à bœufs et les processions d'ânes et de chameaux. Et, la nuit venue, on voit s'allumer en même temps quinquets fumeux et globes électriques éblouissants. Partout un merveilleux silence ; car le mouvement est à peu près celui d'un grand village ; les passants, si d'aventure ils parlent, n'élèvent point la voix, et les insupportables corneilles, cette plaie de l'Inde, ne se sont pas encore risquées à franchir la muraille neigeuse qui protège l'Afghanistan. Cependant, juchée sur quelque bâtiment officiel, une méchante horloge ose, tout haut, sonner les heures.

De tous les sites à travers lesquels l'aventure et la victoire avaient promené l'empereur Baber, celui de Caboul lui parut le plus beau, et la dernière volonté qu'exprima ce conquérant farouche fut que sa dépouille reposât au flanc d'une colline qui s'élève à la sortie de la ville, sur la rive gauche du fleuve. Il voulut marquer lui-même la place et la forme de sa tombe, une dalle de marbre, défendant qu'aucun monument, mausolée somptueux ou simple baldaquin, se dressât entre la pierre sous laquelle il dormirait et la voûte glorieuse du ciel.

Jehanghir accomplit le vœu de son ancêtre. Le corps de l'Empereur, déposé d'abord à Agra, fut exhumé et transporté à Caboul soixante-dix-neuf ans après sa mort. Le tombeau de Baber est enclos aujourd'hui dans l'enceinte quasi fortifiée de la légation d'Allemagne. Trois dalles de marbre blanc, dont l'une est surmontée d'une stèle un peu jaunie. L'Empereur est couché entre une femme, Gouhar-Nisa-Begum, que l'inscription proclame « la Kadidjah de son temps », et un enfant qui n'a pas de nom (1). Un peu plus bas que les tombes se cache dans les verdures une délicieuse petite mosquée, hommage rendu par Chah Jehan au fondateur de la dynastie. Des jardins magnifiques, des cascades se précipitant entre les balustrades de marbre et les parterres fleuris, des quinze terrasses dont les

(1) La tombe de Baber, les tombes voisines et leurs inscriptions ont été étudiées avec le plus grand soin par M. le professeur L. Bogdanof, qui a bien voulu me permettre de consulter les notes préparatoires d'un travail encore inédit.

voyageurs d'autrefois nous ont laissé la description émerveillée, il ne reste que des fragments de canaux en ruine, et quelques vieux arbres. Mais la vision grandiose qui fixa le choix de Baber est toujours là, sous nos yeux. La plaine de Caboul, arrosée par son fleuve, s'étend comme un tapis vert brodé d'argent, au milieu d'un cirque de collines grises et roses; par delà leurs sommets aux courbes gracieuses, l'Indoukouch perce de ses crêtes neigeuses l'azur d'un ciel limpide, presque transparent. N'est-ce pas ce merveilleux spectacle qu'évoque, en un de ces doubles sens chers aux Orientaux, la dernière ligne de l'inscription gravée sur la stèle de marbre jauni : « Le Paradis est l'éternelle place de Baber Badchah » ?

Si le paysage est demeuré le même, j'imagine pourtant qu'au temps des Grands Mogols, la ville de Caboul et les jardins qui l'entourent devaient réserver au voyageur, sortant des défilés arides, une surprise plus charmante que celle qu'ils lui offrent aujourd'hui. La moderne Caboul gagne à être vue de loin. Plus on s'en approche, et plus on regrette de voir les jardins enfermés dans d'affreux murs de boue, les maisons mal construites et revêtues d'enduits déplaisants. Sensible à ces laideurs, le jeune émir a pris d'abord quelques mesures énergiques : des bâtisses toutes neuves, dont l'aspect l'avait choqué, furent démolies en une nuit par les gens de sa police ; les murs de boue qui dérobaient à l'œil des passants quelques-uns des plus beaux jardins, furent rasés, par son ordre, à un mètre du sol. Puis ces mesures lui semblèrent insuffisantes, et, un beau jour, il décida de créer, à dix kilomètres de Caboul, une nouvelle capitale conforme à ses goûts et digne de son empire.

On n'a pas tous les jours l'occasion de voir sortir de terre toute une ville par la seule volonté d'un homme. Et quand cette ville surgit au milieu de l'Asie, dans un décor de montagnes tel que l'Indoukouch en peut fournir, l'impression est plus rare encore. J'allai donc me promener jusqu'à Dar-ul-Aman : la capitale porte le nom de son fondateur. Une large avenue plantée d'arbres y conduit en ligne droite : dix kilomètres de plaine au bout desquels s'élève une colline, qu'on a réduite en plateau. C'est l'emplacement choisi pour le Palais du gouvernement, dont les assises de granit ont déjà figure d'édifice. Tout autour de la colline s'étendent de vastes parterres

fleuris qu'arrosent des eaux abondantes. De ce rond-point, qui marque le centre de la ville future, partent six avenues, épanouies en rayons. Enfin, derrière le Palais du gouvernement, on a « tronqué » une autre colline pour y asseoir le Palais royal.

Rien ne ressemble plus à des ruines que des fondations. Dans ce cadre majestueux et sauvage, à la vue de ces vastes soubassements, devant ces gradins taillés au flanc des collines, les images qui viennent d'abord à l'esprit sont d'ordre archéologique. On songe aux grands conquérants, aux grands bâtisseurs qui, après avoir asservi des peuples innombrables, les employèrent à construire leurs villes et leurs palais. Les vallées silencieuses se réveillent : on croit en voir sortir les longues files de chariots, amenant à pied d'œuvre la pierre des montagnes et le bois des forêts. Et puis l'œil retombe sur les corbeilles fleuries, les jeunes pépinières et les rouleaux à vapeur. Le rêve s'évanouit ; mais la réalité vaut encore la peine qu'on la contemple.

L'ŒUVRE DE LA FRANCE EN AFGHANISTAN

C'est à un architecte français que l'émir Amanullah doit l'idée et le plan grandioses de sa nouvelle capitale. M. Godard avait été appelé à Caboul par le professeur Foucher, pour collaborer aux recherches archéologiques que la mission française venait d'entreprendre en Afghanistan. Après avoir fait œuvre de savant à Djelalabad, à Bactres et dans la vallée de Bamyan, il a fait œuvre d'artiste à Dar-ul-Aman.

Parmi les puissances européennes, la France avait été des premières à reconnaître l'indépendance de l'Empire afghan et à entrer en relations officielles avec son souverain. Toutefois les premiers représentants de notre pays en Afghanistan ont été un archéologue et trois instituteurs de la ville de Paris. Au mois d'avril 1922, M. Alfred Foucher arrivait à Caboul, venant de Perse. Pour le recevoir, l'Émir avait envoyé jusqu'à la frontière une escorte nombreuse et magnifique. Partout, sur son passage, le savant français fut accueilli avec les plus grands honneurs. Quant à nos trois instituteurs, ils furent installés à Caboul par les soins de M. Foucher à la fin de janvier 1923. Le 3 février, ils ouvraient une école, à laquelle l'Émir voulut

donner son nom : c'est le collège Amaniyéh. La mission diplomatique n'arriva que sept mois plus tard.

En l'absence du directeur, alors en congé, son suppléant, M. Girard, voulut bien me faire les honneurs du collège. On avait ouvert avec 300 enfants; bientôt les locaux sont devenus trop petits; il a fallu les agrandir pour recevoir les nouveaux arrivants. Les élèves sont instruits en persan et en français. Les plus avancés lisent, écrivent et parlent couramment notre langue; les plus petits épèlent gravement notre alphabet, si différent du leur, et chantent avec entrain : « Il pleut, il pleut, bergère ! » Après la récréation, je retrouvai les petits chanteurs en train de réciter le Coran, sous la férule d'un vieux *moullah* qui se louait devant moi de leur discipline et de leur ardeur au travail.

Les professeurs français m'ont rendu de leurs élèves le même témoignage. Les enfants les abordent dans la cour de l'école pour leur demander le sens d'un mot nouvellement entendu. Leur curiosité est insatiable. Et il faut songer que, rentrés chez eux, ces écoliers ne trouvent ni un livre, ni une table pour écrire, ni une feuille de papier. Un cahier, un carnet sont pour eux la suprême récompense. Pour la tenue, le collège de Caboul ressemble à toutes les écoles musulmanes, où le respect du maître prend une forme presque religieuse. Ce qui le distingue, c'est un certain aspect militaire, qui répond fort bien au caractère afghan. Les enfants portent l'uniforme; chaque classe obéit aux ordres du « capitaine », — le premier de la classe, — qui fait lever et asseoir sa petite troupe, la met au garde-à-vous ou au repos avec une incontestable autorité.

Le collège Amaniyéh est une institution nationale afghane; le gouvernement de l'Émir en assume tous les frais. Nous ne faisons que lui prêter des maîtres qui, engagés par contrat, dirigent les études et donnent l'enseignement selon nos programmes et nos méthodes. Formule nouvelle, assez différente de celle que nous avons appliquée jusqu'à ces derniers temps aux pays orientaux, mais peut-être mieux adaptée aux circonstances actuelles et plus aisément conciliable avec les susceptibilités et les exigences de jeunes États, qui nous connaissent mal et se montrent fort jaloux de leur indépendance. L'expérience de Caboul est encore trop récente pour autoriser une conclusion. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il vaut la peine de la

poursuivre et que les résultats déjà obtenus font le plus grand honneur aux maîtres qui s'y sont dévoués.

Le 9 septembre 1922, le professeur Foucher, au nom de la France, signait à Caboul avec le gouvernement de l'Émir, la convention qui reconnaît à la mission archéologique française le droit exclusif de pratiquer des sondages et des fouilles sur tout le terrritoire de l'Empire afghan. Le privilège est concédé pour une durée de trente ans, sous deux réserves : un site qui n'aurait pas été exploré par les Français au cours d'une période de cinq ans pourrait être attribué à une mission étrangère ; l'interruption de tous travaux pendant dix-huit mois consécutifs permettrait au gouvernement afghan de reprendre sa liberté. Le produit des fouilles est divisé par moitié entre l'État afghan et la mission française, exception faite pour les pièces dites « uniques », qui sont réservées au musée de Caboul.

Au prix de longs efforts, M. Foucher avait fait reconnaître à la France un privilège que lui envient les autres nations civilisées. Il n'était plus que de procurer à l'homme qui l'avait obtenu les moyens de l'exploiter. Le projet établi par l'archéologue sur des bases fort modestes comportait une mission de cinq membres et un budget annuel de 180 000 roupies caboulies, soit, en 1924, environ 700 000 francs. Malheureusement M. Foucher ne put jamais obtenir plus d'un collaborateur à la fois; durant de longues périodes, il n'en eut aucun; et, pour les crédits, il n'a pas disposé au total, en trois ans, de plus de cinq cent mille francs. Sur les chantiers de Bactres, où s'est concentré l'effort principal de la mission française, on n'a jamais vu plus de soixante ouvriers : les Allemands en avaient deux mille à Babylone en 1912 ! Je ne cacherai pas ici la tristesse que j'éprouvai en visitant le petit musée de Caboul : deux pauvres vitrines contiennent aisément la part attribuée à l'État afghan dans le produit de nos fouilles, c'est-à-dire un peu plus de la moitié. Les plus belles pièces proviennent, soit des recherches pratiquées à Djelalabad (1922-1923) par M. Godard, — à qui nous devons aussi le précieux relevé des grands Bouddahs sculptés et des fresques rupestres de Bamyan, — soit de la fouille rapide, et vraiment miraculeuse, exécutée en cinq jours d'hiver à Païtava, dans le Kapiça, par M. Hackin, le savant directeur du musée Guimet (janvier 1925).

Dans l'ordre scientifique, comme dans l'ordre économique,

une concession qu'on n'exploite pas, ou qu'on exploite d'une manière insuffisante, est rapidement compromise, et bientôt déchue. La première tranchée ouverte à Bactres a suscité dans tout le monde savant une ardente curiosité et de vastes espoirs : nous nous devons de les satisfaire. L'œuvre que la France a entreprise en Afghanistan, sous l'égide d'un souverain actif et intelligent, grâce à l'initiative d'un grand savant et au concours de quelques hommes dévoués, s'inspire d'une tradition magnifique et répond à deux nobles desseins : accroître le trésor des connaissances humaines dans l'ordre de l'histoire, de l'histoire de l'art et de l'archéologie; donner à un peuple, qui veut s'instruire et progresser, le moyen d'entrer en contact avec la pensée moderne, avec le monde civilisé, en lui enseignant la langue et les méthodes françaises. Il n'y a pas d'exemple que la France, après s'être engagée dans une entreprise si conforme à son génie, ait renoncé à la poursuivre.

S. M. AMANULLAH KHAN M'ACCORDE UNE AUDIENCE

J'avais visité à Caboul un collège, un musée, une grande fabrique, l'imprimerie d'un journal; au milieu d'une plaine naguère déserte, j'avais vu surgir une ville toute neuve; enfin j'avais vu rentrer dans la capitale une armée triomphante. Et si je demandais à qui le peuple afghan devait ces signes de puissance ou ces instruments de progrès, la réponse était toujours la même : toujours on me nommait l'émir Amanullah. Ma curiosité n'en devenait que plus vive, et plus impatient mon désir de connaître le jeune souverain qui, en six années de règne, avec des moyens imparfaits et limités, avait réalisé une œuvre aussi considérable. Je m'en ouvris à Son Excellence Mahmoud Tarzi, qui, après avoir installé à Paris la première mission diplomatique afghane, était revenu prendre à Caboul la direction des Affaires étrangères. Le ministre voulut bien m'assurer qu'il soumettrait sans retard à l'Émir ma demande d'audience et, en attendant, s'offrit à répondre aux questions qu'il me plairait de lui poser, touchant la politique de son pays.

J'expliquai aussitôt à Mahmoud Tarzi l'intention de mon voyage, l'intérêt, mêlé d'un peu d'inquiétude, qu'avaient suscité en Europe les mouvements politiques et religieux dont le

monde oriental était agité, et l'avantage que trouveraient les gouvernements d'Asie, en particulier celui qu'il représentait, à faire mieux comprendre à l'opinion européenne les causes de ces mouvements, leur caractère et leur but.

— En ce qui concerne l'Afghanistan, me déclara le ministre, la réponse est bien simple. Durant des siècles, notre peuple a lutté pour l'indépendance : il vient enfin de la conquérir. Devenu libre, il aspire à occuper dans le monde une place honorable : de là son empressement, soit à entrer en rapports avec les nations les plus civilisées, soit à accepter d'elles les concours dont il a besoin pour avancer rapidement dans la voie du progrès. Il n'y a rien là dont l'Europe puisse s'alarmer. Reste la question religieuse. On parle beaucoup en Occident du panislamisme et de ses dangers. Ceux qui agitent cet épouvantail ne se font sans doute une idée très exacte ni de la constitution de l'Islam, ni du rôle que joue actuellement la religion dans la vie politique de l'Orient.

« Il fut un temps où l'idée religieuse dressait les peuples les uns contre les autres, déchaînait des guerres, exigeait des conquêtes. Ce temps-là n'est plus. Certes, nous sommes fiers d'être musulmans, et nous ne laisserions porter auucne atteinte à l'honneur de l'Islam. Mais nous ne voyons pas aujourd'hui que cet honneur soit en péril. Tranquilles de ce côté, nous dirigeons nos efforts vers un nouveau but : nous voulons vivre, être forts, et faire de l'Afghanistan un État moderne. Nous sommes terriblement en retard, nous le savons, et nous voulons rattraper le temps perdu.

— Il ne se peut guère pourtant, observai-je, qu'un peuple aussi profondément attaché que le vôtre à la foi musulmane ait vu sans émoi disparaître l'institution du Califat?

J'avais appris de bonne source qu'à la *Djirga* (1) de 1924, le ministre afghan de l'Instruction publique, autorisé sans doute par l'Émir, avait prononcé un réquisitoire violent contre la destitution du Calife, traitant les Turcs d'impies et de *Kafirs* (païens) et proposant même de rompre le traité récemment conclu avec eux.

A ce mot de Califat, le visage de Mahmoud Tarzi était devenu grave.

(1) Assemblée des notables, sorte d'États généraux.

— Vous touchez là, me dit le ministre, à un problème difficile. Tant qu'il y a eu un Calife, personne ici n'y prenait garde. Vous savez que les Afghans, dans leur prière, n'évoquent que le nom de Dieu et celui du Prophète. Mais le jour où les Turcs ont supprimé le Califat, on a commencé à discuter. Les avis étaient partagés. Néanmoins, l'année dernière, à la Djirga, on s'est mis d'accord pour adopter deux résolutions : 1° s'il y a une conférence du Califat, l'Afghanistan s'y fera représenter, et ses délégués auront simplement pour instruction de se ranger à l'avis le plus raisonnable et, le cas échéant, de voter pour le candidat le meilleur; 2° les hommes compétents de l'Empire étudieront la question de savoir si, pour que l'Islam vive et progresse, il est absolument nécessaire qu'il y ait un Calife (1).

— Je ne vous cacherai pas, insistai-je, qu'en Égypte et aux Indes, j'ai entendu plusieurs fois, dans des cercles musulmans, prononcer le nom de l'Émir comme celui d'un candidat très indiqué. On trouvait en lui les qualités requises, de croyant dévoué à sa foi, de souverain indépendant, et de chef d'une force armée capable de tenir en respect les ennemis de l'Islam...

Mahmoud Tarzi, de plus en plus grave, parut réfléchir. Puis il répondit :

— Notre Émir est avant tout un soldat et un patriote afghan. Toute son intelligence, toute son activité, il les a mises au service du pays. Je ne crois pas qu'il se laisse tenter par des fonctions de chef spirituel, qui le gêneraient dans l'accomplissement de sa tâche de souverain. Et puis les Chiites voudraient-ils jamais reconnaître l'autorité d'un Sunnite?... Non, l'Émir ne se ralliera point à une solution où le pays et lui-même auraient beaucoup à perdre, et rien à gagner.

Durant mon séjour à Caboul, je devais rencontrer plusieurs fois encore le ministre des Affaires étrangères; son accueil fut toujours des plus obligeants; les exigences multiples de ma curiosité ne lassèrent ni sa bienveillance, ni celle des autres ministres avec qui il tint à me mettre lui-même en rapport;

(1) En fait, l'Afghanistan ne prit point part à la Conférence du Caire; mais il envoya un délégué à celle qu'Ibn Séoud réunit peu de temps après à la Mecque pour le même objet.

mais, dans mes entretiens afghans, il ne fut plus jamais question du Califat.

L'Émir n'avait encore donné audience à aucun publiciste européen; nul avis ne m'étant venu de sa chancellerie, je commençais à craindre que ma demande eût été jugée indiscrète. J'avais tort. Un beau jour, — c'était le 16 mai, — je vis s'arrêter devant la Légation de France, où je logeais, une automobile de la Cour : le fonctionnaire qui en descendit avait ordre de m'amener immédiatement au château de Tchelsetoun, c'est-à-dire des Quarante-Colonnes, où Sa Majesté m'attendait. Je monte en voiture, nous roulons trois quarts d'heure : et voici, à demi caché dans les arbres, le joli pavillon construit par Abdurrahman; sur le toit flotte l'étendard personnel de l'Émir : un trône et deux épées se détachent en noir sur la soie écarlate. Courte halte chez le grand maître des cérémonies qui, après m'avoir souhaité la bienvenue, m'introduit aussitôt dans le cabinet de travail du souverain. Une longue table occupe le milieu de la pièce; sur la table, un téléphone; quelques chaises complètent l'ameublement.

Amanullah Khan n'a que trente-trois ans et semble à peine les avoir. Taille moyenne et bien prise, un visage aux traits réguliers; de longs cils voilent un peu l'éclat des yeux bruns, très grands et très vifs; un regard franc, et, dans le sourire, une expression charmante de jeunesse et de gaîté. L'Émir, debout devant la table, est vêtu d'un costume de chasse et coiffé d'un kalpak d'astrakan. En me tendant la main, il me dit son regret de n'avoir pu m'accorder plus tôt l'audience que je souhaitais. Puis, avec une bonne grâce parfaite, il m'invita à m'asseoir en face de lui, et la conversation s'engagea (1).

— J'espère, dit Sa Majesté, que vous emporterez une bonne impression de l'Afghanistan. A défaut de confort, vous y aurez trouvé une hospitalité franche et cordiale. Nous avons hâte de faire des progrès, pour être en état de mieux recevoir nos hôtes étrangers.

— On m'avait fait de Caboul, répondis-je, une peinture si peu flatteuse que j'y ai eu une agréable surprise. Et Dar-ul-Aman m'en réservait une autre. Mes compatriotes apprendront

(1) Bien qu'il connaisse le français, l'Émir s'est exprimé en persan. Son secrétaire privé, Zia Humayun, pour qui notre langue n'a pas de secrets, a bien voulu me servir d'interprète. J'ai plaisir à lui renouveler ici mes vifs remerciements.

avec plaisir que la nouvelle capitale de l'Empire afghan s'élève selon les plans d'un architecte français.

A la seule évocation de Dar-ul-Aman, le visage de l'Émir s'était éclairé. Après m'avoir parlé assez longuement de ce grand ouvrage, il passa à d'autres projets, concernant l'exploitation des richesses naturelles de son pays. Mis à l'aise par l'abandon confiant avec lequel il s'exprimait, je crus pouvoir lui faire observer que la réalisation de tous les projets qu'il avait formés était suspendue à une condition préalable : la création d'un réseau de routes.

— L'Afghanistan, dis-je en substance, a, dans l'Asie centrale, toute l'importance d'un carrefour inévitable. Les conquérants de l'antiquité et ceux des temps modernes ont surtout mesuré la valeur militaire de cette position. Il faut envisager aujourd'hui sa valeur commerciale, qui n'est pas moindre. C'est un grand connaisseur de l'Asie, le professeur Molden, qui déclarait naguère que la route de Constantinople à Pékin passe par Hérat et par Caboul (1). Cette vérité est écrite sur la carte et toute l'histoire la confirme. C'est en vain que les Russes au nord, les Anglais au sud, cherchent à faire dévier le courant dans le sens de leurs intérêts. Leurs efforts rivaux et parallèles se heurtent à deux obstacles : une tradition millénaire et une réalité géographique. L'Afghanistan a beau jeu. Mais, s'il veut que la route mondiale emprunte son territoire, il lui faut des routes intérieures.

Visiblement intéressé par cet exposé sommaire d'un énorme problème, l'Émir reprit :

— Oui ! d'abord des routes. Chaque route construite augmente la prospérité d'une contrée et favorise le développement à venir du pays tout entier. Mais comme c'est difficile ! Le paysan ne comprend pas. Savez-vous ce qu'il fait, dès qu'il apprend qu'une route va passer dans le voisinage de sa terre ? Il prend la fuite. Plus tard, il se rendra compte de la plus-value que la route procure à son domaine. La voie nouvelle que je fais construire entre Djelalabad et Caboul permettra à une automobile de franchir la distance en cinq ou six heures. La route projetée de Caboul à la frontière du Turkestan est faite jusqu'à la montagne ; le reste du travail est facile.

(1) Voyez Molden, dans *Preussische Jahrbücher*, décembre 1914 et octobre 1915.

— Quand sera-t-il achevé?

— Je ne puis guère vous fixer une date. Il y a la question du budget, il y a celle de la main-d'œuvre. Disons dans trois ans.

— Voilà pour les communications du nord au sud. Mais Votre Majesté ne méconnaît pas l'importance d'une voie transversale ouest-est?

— La route est bonne de Caboul à Ghazni et à Kandahar. Son prolongement jusqu'à Hérat est à l'étude. Dès que le réseau routier sera complet, nous penserons aux chemins de fer. Nous avons la volonté de réaliser, et nous réaliserons. Mais il faut tenir compte de notre jeunesse : comptez les années écoulées, depuis que nous existons. Voici un adage persan : « Un homme avait une qualité et soixante-dix défauts; cet homme eut un ami : l'ami n'aperçut point les défauts, mais découvrit la qualité qui rendait l'homme aimable. » Vous serez pour nous cet ami parfait, et vous ne parlerez de notre pays que pour en dire ce que vous y avez vu de bien.

— La tâche, répondis-je, me sera facile; je n'aurai qu'à énumérer les grandes œuvres accomplies sous le règne d'Amanullah. Mais Votre Majesté observera que si je représentais l'Afghanistan comme un pays qui n'a plus rien à désirer, je risquerais fort de détourner de lui les concours étrangers dont il a besoin pour réaliser son développement.

— Je vous entends, approuva l'Émir en souriant. Eh bien! dites de ma part à vos compatriotes qu'entre les amitiés que je compte en Europe, aucune ne m'est aussi chère que celle de la France, aucune n'inspire à mon peuple plus de confiance et de fierté. La France a accueilli nos enfants dans ses écoles; elle a envoyé ici des maîtres que notre jeunesse vénère et que tous nous estimons. Si la France veut encore nous donner des spécialistes de l'administration et de l'économie, des techniciens qui nous aident à mettre en valeur notre pays, nous serons heureux, moi, mon gouvernement et mon peuple, de les accueillir et de mettre à profit leur expérience et leurs services.

C'est sur ces mots que l'Émir me donna congé (1).

(1) On sait qu'au mois de juin 1926, l'Émir Amanullah a pris officiellement le titre de Roi d'Afghanistan.

L'ÉMIR ET LES RÉFORMES

Ces trois quarts d'heure de conversation m'en avaient plus appris que tout le reste de mon enquête sur la situation de l'Afghanistan. Au cours d'autres entretiens, je devais recueillir maints renseignements de détail sur les richesses naturelles du pays, son administration, ses relations commerciales, ses finances et l'organisation de son armée. Mais, en écoutant parler Amanullah Khan, j'avais aperçu le fait essentiel. Un souverain jeune, intelligent, enhardi par ses premiers succès, a résolu d'assurer, ou tout au moins de préparer la fortune politique et économique de son pays, en *réalisant*, — selon son expression, — des possibilités dont il a, lui, pleine conscience, mais que, dans son ensemble, le pays ignore. Il voit grand et veut aller vite. Quelques-uns même lui reprochent de voir trop grand et d'aller trop vite. Du même train dont il bâtit sa capitale, il pousse son peuple vers le progrès, non sans le bousculer un peu. Il construit des routes, ouvre des écoles, réforme à tour de bras l'administration et l'armée, la justice et les finances.

Malheureusement, les réformes de l'Émir ne sont pas toujours du goût de son peuple. La tradition résiste, le préjugé s'insurge, et il faut lutter. Il arrive que la *Djirga*, que les *moullahs* désapprouvent telle mesure, ordonnée ou projetée par le souverain, comme contraire aux préceptes coraniques ou aux coutumes de l'Afghanistan. Le décret accordant aux femmes le droit de choisir leur mari soulève parmi les tribus du sud une révolte formidable. L'opposition du clergé contraint le gouvernement à fermer les écoles de filles qu'il venait de créer (1).

Dans ce pays profondément religieux, l'influence des prêtres est puissante et universelle. Huit mois avant mon arrivée (25 août 1924), une foule fanatique assommait à coups de pierre, en pleine capitale, un cheikh de la secte des Quadianis. Le crime de ce pauvre homme était d'avoir soutenu, contrairement à la tradition, que lors de la dispute fameuse, Moïse, rendant outrage pour outrage, avait aussi tiré la barbe d'Aaron. A la nouvelle du barbare châtiment, des protestations s'élèvent parmi

(1) Elles ont été rouvertes depuis.

les musulmans du nord de l'Inde : Gandhi y fait écho en rappelant aux Afghans, dans une lettre éloquente, le principe sacré de la liberté de conscience. La réponse ne se fait pas attendre : la liberté de conscience, déclare l'*Aman-i-Afghan*, journal officieux imprimé à Caboul (1), n'existe pas en Afghanistan. Une certaine tolérance est pratiquée à l'égard des hindous, des chrétiens et des juifs, à condition qu'ils paient l'impôt et ne répandent point leurs doctrines ; des garanties analogues sont assurées aux Chiites : il y en a quelque vingt mille à Caboul, descendant des Persans qu'y laissa jadis Nadir Chah. Et c'est tout. Depuis des siècles, nul missionnaire chrétien n'a pu franchir la frontière afghane, à l'exception des aumôniers attachés aux corps d'expédition britanniques, venus et repartis avec eux.

Ce sont encore des raisons religieuses qui, jusqu'à présent, empêchent tout établissement ressemblant de près ou de loin à une banque d'exercer son activité en Afghanistan : car il est écrit que l'argent ne doit pas porter de fruit. La seule ressource du voyageur, qui hésite à courir les pistes avec des sacs remplis d'argent, consiste à se procurer aux Indes ou en Turkestan, des traites qu'il négocie tant bien que mal dans les grandes villes afghanes, chez les marchands du bazar. Ce système primitif n'est certes pas de nature à favoriser le développement des échanges commerciaux; en revanche, il réserve aux places plus ou moins voisines de Pechawar au sud, de Boukhara et de Samarkande au nord, des bénéfices appréciables.

L'œuvre réformatrice d'Amanullah se heurte, comme on le voit, à des obstacles intérieurs, qui ne seront pas écartés en un jour. Cependant l'Émir a bon espoir d'en venir à bout. Mais les dangers extérieurs lui semblent autrement redoutables, et, sur ce point, tous ses ministres m'ont paru être d'accord avec lui. « Faire des progrès? Oui, me disait l'un d'eux; mais d'abord conserver notre indépendance. Nous voyons trop ce qu'il en a coûté à certains États orientaux, pour avoir voulu se moderniser trop vite. En peu de temps, ils ont eu des routes, des chemins de fer, des usines, des installations électriques; mais à quel prix! L'Afghanistan n'a pas de dette publique et il

(1) Le numéro porte la date du 4 septembre, mais ne parut que le 17 octobre 1924.

n'aspire point à en avoir une. Notre programme est : pas d'emprunt, pas de concession. Ce n'est pas xénophobie, c'est prudence. Nos chemins de fer, quand nous serons en état d'en construire, partiront, non pas des frontières, mais de Caboul. Nous avancerons plus lentement, mais avec moins de risques. Il est vrai que nous sommes fort en retard ; mais, vous qui avez étudié l'histoire, vous savez bien que c'est encore moins notre faute que celle de nos voisins... »

ENTRE L'ANGLETERRE ET LA RUSSIE

L'Afghanistan a conquis son indépendance souveraine et l'a fait reconnaître, non seulement par des États musulmans comme la Perse et la Turquie, mais aussi par la plupart des grandes puissances d'Europe, y compris ses deux redoutables voisines, l'Angleterre et la Russie. Ce qu'il n'a pas pu obtenir, c'est que ces dernières oublient d'un seul coup les traditions séculaires de leur politique en Asie et renoncent à poursuivre, par-dessus ou à travers son territoire, le duel dont il a, pour sa part, depuis si longtemps fait les frais. Ce n'est pas sans motif que l'émir Amanullah a voulu installer des légations en France, en Allemagne, en Italie, et faire venir à sa cour des représentants de ces puissances politiquement désintéressées. Grâce à la présence des uns en Europe, des autres en Afghanistan, il espère neutraliser, dans une certaine mesure, les effets de la rivalité anglo-russe, et décourager certaines entreprises, qui ne s'engagent et ne se poursuivent aisément que sans témoins. Reste à savoir si la précaution est suffisante.

Les intérêts de la France et de l'Italie en Afghanistan sont purement d'ordre moral ou économique. Pour le moment, notre présence à Caboul se traduit surtout par une mission archéologique et par un collège; je ne doute pas qu'elle puisse se manifester un jour d'une manière plus complète et même, pratiquement, plus avantageuse. L'activité italienne, ardente et multiple au début, a été fort refroidie par la tragique aventure de l'ingénieur Piperno, qui, pour avoir tué un agent de la police afghane, fut condamné à mort et exécuté à Caboul, en dépit des efforts et des protestations de son gouvernement.

Les Allemands m'ont paru faire en Afghanistan une politique d'observation, en attendant mieux. Ce pays ne leur offre-

t-il pas des fenêtres ouvertes sur l'Inde et sur la Chine? Par l'intermédiaire de la *Société Commerciale Germano-Afghane*, ils importent, sans grand bénéfice, quelques marchandises, — du ciment, des machines, des matières colorantes, — et ils achètent des peaux de karakul. Tout en donnant à l'Émir des conseils d'économie, la mission diplomatique allemande lui soumet des projets d'entreprise, des offres de concours technique et même financier; mais ce ne sont encore que travaux d'approche. Enfin deux officiers de l'ancienne armée allemande remplissent au ministère de la Guerre des fonctions assez mal définies.

Mais les deux puissances vraiment actives en Afghanistan sont la Grande-Bretagne et la Russie. Le traité de Caboul a rétabli des consulats britanniques à Djelalabad et à Kandahar; le traité de Moscou, des consulats russes à Hérat et à Mazar-i-Chérif. Ainsi l'Indoukouch sépare de sa masse puissante les deux rivaux, qui ne se rencontrent qu'à la cour de l'Émir, sous les espèces de deux ministres plénipotentiaires, dont l'un représente le roi d'Angleterre, empereur des Indes, l'autre l'Union fédérative des républiques soviétiques.

Sans faire précisément figure de vaincus, les Anglais subissent pourtant les conséquences morales d'une paix conclue dans des circonstances critiques et au prix de quelques sacrifices. La doctrine officielle, à Londres et à Delhi, c'est que l'Angleterre ne désire rien tant qu'un Afghanistan bien organisé, paisible et soumis à l'autorité de l'Émir, bref, en condition de remplir utilement son rôle d'État-tampon entre les Indes et la Russie. Cette volonté de paix, l'Angleterre l'a manifestée à plusieurs reprises, en retenant à la frontière, au moment de la transhumance d'été, des tribus qu'on savait animées d'intentions assez belliqueuses. On cite cependant d'autres cas, où les mouvements hostiles des populations afghanes du sud n'auraient pas été spontanés; on observe que la somme de deux cent mille livres sterling, que l'Angleterre versait naguère chaque année aux souverains afghans, est toujours inscrite au budget du gouvernement de l'Inde; enfin il est difficile d'admettre que les Anglais aient définitivement renoncé à une influence qu'ils exercèrent longtemps avec profit, à plus forte raison qu'ils assistent en spectateurs indifférents et inactifs au progrès de l'emprise russe, sur un pays qui vient d'échapper à la leur. En réalité, l'indépendance de l'Afghanistan ne leur semble acceptable qu'autant

qu'elle leur offre une garantie et met l'Inde à l'abri des convoitises moscovites.

Le gouvernement de Moscou ne se défend pas moins vivement que celui de Londres de toute intention hostile à l'égard de l'Empire afghan. La politique de son représentant à Caboul est active, mais discrète. Un personnel nombreux, — environ quarante personnes, — et de larges ressources permettent au ministre des Soviets d'exercer, au moins dans tout le nord du pays, une observation attentive et constante. Les agents russes m'ont paru recueillir leurs informations bien moins dans les bureaux que sur les routes, visitant les tribus, suivant les caravanes, prenant volontiers, pour gagner leur poste ou porter une valise, le chemin des écoliers. Et ils étaient de beaucoup les mieux informés. Au moment où j'étais à Caboul, les marchands du bazar offraient au même prix le souverain anglais et l'ancienne pièce de dix roubles, plus lourde d'un dixième; j'en conclus que l'or russe était fort abondant sur le marché.

Lorsque l'émir Amanullah, soucieux de compléter ses moyens de défense, demanda des avions aux Anglais, ceux-ci proposèrent de lui en donner pour rien. « Ce serait beaucoup trop cher », pensa l'Émir, et il n'accepta les deux appareils qu'on lui envoyait que contre paiement de dix mille livres. Plus habiles, les Russes offrirent au gouvernement afghan six avions de bonne marque, avec les pièces de rechange et les équipages, le tout à titre onéreux, bien qu'à des prix de faveur. A la fin d'octobre 1924, les pilotes russes, franchissant l'Amou-Daria, puis survolant la montagne par la trouée de la rivière Bamyan, amenèrent leurs appareils jusqu'à Caboul. L'impression fut considérable. Peu de temps après, vingt-cinq jeunes Afghans partaient pour la Russie, afin d'y apprendre le métier d'aviateur.

L'aviation afghane est désormais aux mains des Russes, qui lui fournissent du matériel et du personnel, aménagent des camps et des terrains d'atterrissage, organisent enfin des relations régulières entre les stations d'Afghanistan et celles de l'Union. Parmi ces dernières, il en est, comme Boukhara et Termez, dont la situation géographique et la proximité sont particulièrement favorables à des communications rapides. Le gouvernement de l'Inde ne voit pas sans inquiétude l' « État-

tampon » en train de devenir, par le soin des Russes, une *étape* commode et bien fournie entre les républiques du Turkestan et son propre territoire. Le seul instrument qui permette à l'armée des Indes, en ces pays montagneux et privés de routes, soit une défense efficace, soit une offensive rapide, l'avion, devient aujourd'hui contre elle, aux mains de voisins qui peuvent être un jour des adversaires, une menace permanente, presque un épouvantail. Dans une conférence prononcée à Calcutta, pour être entendue à Londres, le colonel Saunders, chef du Service des renseignements de l'armée des Indes, dénonçait ce danger en termes très pressants. La grande presse anglaise a aussitôt fait écho au cri d'alarme poussé par l'état-major de Simla.

Ce n'est là pourtant qu'un aspect de la politique russe en Afghanistan. La création d'une chaîne continue de républiques soviétiques, depuis le Caucase jusqu'au Pamir, et même au delà, assure au gouvernement de Moscou le moyen d'exercer sur les États voisins une action invisible et redoutable. Entre la mer Noire et la Caspienne, l'Arménie, la Géorgie et l'Azerbaïdjan forment comme un bastion russe contre la Turquie et contre la Perse. Entre la Caspienne et le Thibet, on a constitué la république des Turkmènes (Merv), celle des Uzbeks (Boukhara), les « régions autonomes » des Tadjiks et des Kirghizes : ces quatre États se trouvent en bordure soit de la Perse, soit de l'Afghanistan. Et la chaîne se prolonge encore au delà, par la république des Kasaks, la région autonome des Oviates, etc. Théoriquement indépendantes, et unies aux soviets de Moscou par un simple lien fédératif, ces républiques sont, en fait, étroitement soumises au pouvoir central, gouvernées et administrées par ses agents.

A peine est-il besoin d'indiquer les avantages que le commerce russe pourrait tirer un jour d'une route aussi fortement jalonnée et tracée, d'un bout à l'autre, à travers des États vassaux. Pour le moment, ce dispositif est surtout utilisé à des fins de propagande et de pénétration politique. Le plus souvent, la frontière qui sépare les républiques soviétiques de la Perse et de l'Afghanistan coupe en deux tronçons le territoire occupé par une même tribu. Ces tribus se trouvent ainsi, pour une part, soumises au Chah ou à l'Émir, pour l'autre aux gouvernements des républiques soi-disant autonomes. Les caravanes

et les troupeaux passent et repassent à chaque instant la frontière ; les agents de propagande et les agitateurs politiques la franchissent avec eux, le plus facilement du monde. Et ils disent aux gens qui sont au sud de la frontière : « Comment supportez-vous encore la tyrannie d'un Chah ou d'un Émir, alors qu'au pays d'où nous venons, des gens de votre tribu sont parfaitement indépendants et se gouvernent eux-mêmes ? »

Depuis deux ans surtout, nous avons vu Moscou jouer de cet instrument comme d'un clavier, déclenchant, au lieu et au moment choisis, tantôt une sourde agitation, tantôt une sédition ouverte, réglant à son gré, ou à peu près, l'intensité, le rythme et la durée du mouvement. S'agit-il d'intimider le voisin, de lui créer quelques embarras dans une heure critique, de vaincre son hésitation ou sa répugnance à accepter un accord politique ou un tarif douanier, vite on soulève contre lui quelques tribus, qui ne rentreront dans l'ordre qu'au prix d'expéditions ruineuses, ou moyennant finance. Qu'on jette les yeux sur une carte d'Afghanistan, et l'on comprendra ce qu'il en coûte à l'Émir pour ramener sous sa loi, lorsque quelque intrigue russe les en a fait sortir, des tribus campées au nord de l'Indou-kouch, et jusque sur la rive de l'Amou-Daria. Rébellion et répression sont également désastreuses : voilà pourtant ce que M. Zinoviev appelle pénétration pacifique !

Dans ces conditions, prétendre, comme on le fait parfois en Europe, que l'Afghanistan et son souverain sont entièrement gagnés à la cause des Soviets et obéissent sans réserve aux ordres de Moscou, c'est prononcer, sur de vagues apparences, un jugement sommaire et hasardeux. La vérité est, ce me semble, qu'entre l'Angleterre, dont il a secoué le joug, mais qui ne cesse point de veiller en armes à sa frontière du sud, et la Russie dont les satellites, étroitement fédérés, bordent, et parfois débordent sa frontière du nord, l'Empire afghan, jaloux de son indépendance, mais encore incertain de ses forces, tire le meilleur parti possible d'une rivalité qu'il ne peut pas empêcher, dont il lui déplaît fort d'être l'enjeu, mais malgré laquelle — ou peut-être grâce à laquelle — il espère affermir les bases de son existence nationale.

État musulman, il a eu naturellement pour premier soin de chercher un appui en Perse et en Turquie. Il se peut que la

diplomatie moscovite ait favorisé cette coalition, il n'est pas encore certain qu'elle en retire le bénéfice escompté. État bien résolu à vivre et à grandir, il a demandé aux grandes puissances européennes, non pas de garantir, — ce qui était pratiquement impossible, — mais tout au moins de reconnaître sa souveraineté et son indépendance. La France, pour sa part, a répondu à cet appel, elle a fait confiance à l'Afghanistan. Fidèle à la mission civilisatrice qu'elle a assumée dans le monde, et qu'elle ne reniera jamais, elle a ouvert les portes de ses écoles aux jeunes Afghans, elle est allée leur porter jusqu'au milieu de l'Asie l'évangile de science et de liberté. Tandis que d'autres faisaient appel à la haine, ou agissaient de manière à la soulever, la France a éveillé la sympathie et encouragé l'espoir. S'il y a encore une Europe, et qui veuille comprendre tout ensemble le danger qui la menace et les chances qui lui restent de le conjurer, elle devra reconnaître qu'en l'espèce, et à l'heure présente, son devoir et son intérêt lui dictent une même conduite, et que l'attitude la plus généreuse envers les États nouveaux ou rénovés du monde oriental, est aussi, politiquement, la plus avisée.

MAURICE PERNOT.

(*A suivre.*)

LETTRES

A MAURICE DE SAXE

PUBLIÉES PAR LE MARQUIS D'ARGENSON

III [1]

DANS LA TRISTESSE ET DANS LE DRAME

Maurice de Saxe est à Breslau, en décembre 1727. De là, il écrit à sa sœur, la comtesse Orzelska, plus tard princesse de Holstein, pour se plaindre du *Patron*. Il lui apprend aussi qu'il a brûlé ses billets doux pour ne pas laisser tomber tant de secrets entre les mains des Polonais, maîtres de Mittau. « Je plains beaucoup tous vos billets, lui répondait sa sœur, et surtout le portrait de la princesse de Conti, mais l'original vous consolera de cette perte... » Combien, sans doute, de lettres d'Adrienne ainsi perdues !

La Hollande retrouve Maurice en février et mars 1728. Au mois d'avril, il reparaît en Saxe après la mort de sa mère. La comtesse de Kœnigsmark achevait dans la solitude une vie que sa beauté et la passion du roi de Pologne avaient illustrée. Depuis longtemps chanoinesse à l'abbaye luthérienne de Quedlimbourg, elle s'éteignait dans la nuit du 15 au 16 février 1728. Les événements de Courlande, l'anxiété, les craintes pour la vie de son fils, l'avaient brisée. Elle avait vu ce fils vaincu, elle ne survécut pas à ce rêve évanoui. Mais Maurice n'était pas auprès du lit de mort. Il courait le monde, et ne vit que la tombe de sa mère.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre et 1er janvier.

L'héritage maternel, « le recouvrement des biens en Livonie » qui ont appartenu à M[me] de Kœnigsmark, offrait au comte de Saxe une trop belle occasion de remuer à nouveau les États du nord, de porter ses regards sur le trône de Russie. Établi, en avril et mai 1728, à Dantzig, il dirigeait une intrigue où rien n'était oublié, sinon Adrienne et son amour. Il ménage ces ministres du roi Auguste, ces dignitaires de Saxe et de Pologne, qu'il décrivait naguère à sa maîtresse comme des courtisans ridicules et odieux. Il assure même le comte Flemming de sa reconnaissance. Il écrit au roi pour le prier de « mettre la main à ce grand œuvre ». Maurice allait demander la main de la princesse Élisabeth, cette fille de Pierre le Grand qu'une révolution devait faire un jour impératrice.

Nul secret, d'ailleurs, ne saurait être plus mal gardé. Il est confié à des affidés de toute nation. Un petit manuscrit, les *Réflexions sur le mariage entamé à Pétersbourg*, nous renseigne assez bien sur la plus belle chimère que le comte de Saxe ait poursuivie. On y voit cependant que les premières avances venaient de la cour impériale. La princesse voulait, de plus, avant de se décider, connaître le prétendant, et « voir par elle-même si la marchandise lui plairait ». Parmi ces *Réflexions*, beaucoup sont d'ordre financier, mais quelques autres d'ordre intime : « L'affaire en elle-même roulant sur la volonté de la princesse, son consentement au voyage du comte de Saxe fait juger que les entremetteurs ont flatté son goût et son appétit ; ainsi, lorsque la présence aura rendu réelles les images avantageuses qu'on lui aura faites sur la personne, ils auront beau jeu à lui faire entendre, sur l'appétit, qu'un mari accoutumé à la liberté française n'exige pas que sa femme se contente toujours de son petit couvert ». Le comte en était déjà à « se pourvoir à Paris d'étoffes et de quelques galanteries » ; mais « la perte de mon bagage, écrivait-il à son père, m'ayant au pied de la lettre laissé en chemise », il fallait s'en remettre à la générosité royale.

Déjà, le baron Ostermann et le conseil de régence russe demandaient si le comte était en chemin. Mais Maurice, resté à Berlin, soutenait maintenant que « la cour de Russie peut entamer cette affaire avec le *patron* préalablement ». Il ajoutait cette raison plus grave : « Je ne suis point du tout pressé de me marier, si je ne trouve toutes les convenances, et il ne me paraît

point raisonnable que nous puissions nous entendre tout à fait là-dessus. » Souvent, il est vrai, des idées de mariage avaient traversé l'esprit de Maurice : on l'a vu songer à la duchesse de Courlande. Mais ces rivales lointaines, dont la plus redoutable était la princesse Élisabeth, semblent avoir assez peu inquiété Mlle Lecouvreur. Elle écrivait à un ami, le 5 mai 1728 : « Vous voulez savoir des nouvelles de notre héros, car entre nous et tout bas, c'en est un, au moins en le comparant aux princes du siècle. Il est reparti pour Dantzig, parce que son père le veut marier. A juger sans prévention de cette affaire, je n'ai pas opinion qu'elle réussisse, non que je la déconseille, ni que je me flatte ; je fais mon devoir, et par delà. Mais cette alliance est telle qu'il est impossible qu'il ne s'y trouve de grandes difficultés des deux parts. J'attends cependant si on la fera passer plus loin ; cela peut très bien arriver, et, sous le prétexte du mariage, on peut négocier des choses dont le succès en rendrait l'exécution plus facile. Peut-être aussi reviendra-t-on dans deux mois... Cette alternative ne laisse pas d'agiter ceux qui y prennent beaucoup d'intérêt. » — Ainsi, Adrienne savait discerner les obstacles opposés à ces unions étrangères. Nul espoir, au fond, pour le comte, du côté des Russes, ces vieux ennemis. Il ne lui restait qu'à se tourner vers la France.

D'autres bruits de mariage, pourtant, étaient parvenus jusqu'à la comédienne. Quand elle apprend qu'il s'agit de la comtesse de Flemming, veuve du ministre, Adrienne Lecouvreur laisse éclater son indignation ; et, pour la dernière fois avant le retour, elle renouvelle ses sages conseils, redit à Maurice ses craintes, lui jure encore fidélité.

Ce 22 juin 1728.

JE crois que j'ai enfin deviné la personne que l'on vous propose : c'est la veuve du Flemming. Ce serait bien là le dernier trait de sa haine et le plus dangereux de tous les coups qu'il a pu vous porter. Elle a beau avoir sept millions, elle en aurait dix et cent mille que je ne pourrais m'empêcher de frémir à y penser. Tout ce que j'en ai entendu dire depuis la mort de son mari me fait horreur. Il était méprisable pour vous et pour bien d'autres, mais il devait être respectable pour elle. Vous a-t-on appris ce que l'on en débite ici ? Pour faire transporter le corps du défunt plus aisément, elle l'a fait rompre en morceaux, et le peuple a dit qu'elle lui avait fait la justice que le Roi, son

maître, aurait dû faire faire de son vivant. Elle n'a cessé de donner des fêtes, d'avoir de la musique, et de tenir des propos abominables. Il faut que ce soit un monstre. Je ne comprends pas que l'on ait pu seulement vous la proposer en badinant. Ce n'est pas là la justice qu'il en faut faire, et je vous aime trop pour ne me pas révolter de la seule idée. Ce nom odieux n'est pas fait pour être uni au vôtre, et cette méprisable créature n'est point faite pour être honorée du titre de votre épouse, eût-elle tous les trésors du Menzikoff réunis à ceux du Flemming.

Non, mon cher comte, je n'y consentirai jamais, et vous pensez trop bien pour vous y déterminer, quoi que l'on vous dise. Ce ne serait pas la peine d'éviter avec tant de soins la princesse de Russie, d'avoir négligé la duchesse de Courlande, et refusé la fille du Menzikoff. Je l'aurais mieux aimée qu'une telle écervelée. Rien ne peut colorer un pareil projet. Que son enfant meure, qu'elle se laisse mener partout, et qu'elle ait toutes les richesses du monde, cela ne fait rien. La seule proposition en est... j'allais dire insensée, parce que j'oubliais son origine. Mais, mon Dieu, le désir des richesses doit-il donc tout faire oublier? Ne seriez-vous pas blâmé de tout le monde? Et ne serait-ce pas encore pis, si, après l'avoir épousée, vous la traitiez comme elle le mérite? Ne faudrait-il pas vous respecter en elle dès qu'elle porterait votre nom?

Je ne suis point reine, il s'en faut bien, mais mon âme ne se démentira jamais sur la réputation que je désire que vous conserviez. Je suis plus jalouse de votre gloire que je ne le suis de votre personne, quoique, assurément, je l'aime bien tendrement. Vous êtes en si bon chemin, l'estime et la vénération que l'on sent pour vous est si flatteuse et si bien établie! Voilà, mon cher comte, le bien qu'il faut conserver. Tout ce que l'on pourrait vous faire acquérir aux dépens de cette estime et de ce respect sont des misères, des sources de maux intarissables pour quiconque a senti le bonheur de se faire aimer par ses vertus. Vous détesteriez bientôt ses millions s'ils traînaient après eux une chaîne si honteuse. Toutes les majestés du monde ne peuvent m'en imposer, et je ne pardonne point à Mme la Palatine (1) d'en avoir parlé sérieusement.

Mais peut-être est-ce moi qui me trompe; cependant, en ne

(1) La comtesse Pociey, femme du grand-général de Lithuanie, palatin de Wilna en 1729.

m'en voulant parler qu'en badinant, vous m'avez donné matière à de très sérieuses réflexions : « Il faudrait qu'il y eût un enfant de mort, et cette affaire serait plus de mon goût, quoique je ne l'estime pas... » Cela vous est échappé, et les têtes qui vous en avaient parlé vous avaient surpris. Vous n'en auriez pas pensé de même, éloigné d'eux. Sous quelque face que l'on puisse vous présenter cette affaire, ne vous y engagez pas : je vous en supplie, non comme votre maîtresse, l'amour m'est témoin que je me dépouille de tous mes intérêts et que je ne pense en ce moment qu'aux vôtres. La preuve en est évidente par le conseil même; je suis assurée qu'un tel mariage ne réussirait en aucun lieu.

Vous me direz que je décide promptement et bien affirmativement sur une affaire que je ne fais que soupçonner et qui peut passer mes connaissances. Mais vous connaissez mon instinct sur ce qui vous regarde. Mes sentiments m'éclairent, et ne m'ont encore point aveuglée sur ce qui vous convient. Il est certain que ce ne peut être autre chose, et il est évident que ce serait un malheur affreux pour vous, quand elle devrait mourir la première et posséder la moitié du royaume de Pologne. Je me rassure sur votre raison et sur votre répugnance naturelle pour un tel engagement. J'attends de vos nouvelles avec une impatience inexprimable. Si vous êtes resté en Saxe, tâchez donc de profiter du temps, opposez-vous au Manteuffel (1) de tout votre pouvoir, tâchez qu'il l'ignore, et surtout si vous ne réussissez pas. Ménagez et aimez le comte de Frise : tâchez de ne point paraître trop supérieur au prince (2), et pressez le Roi sans cesse de finir quelque chose pour vous qui soit solide au moins, si ce ne peut être ce qui vous convient, et revenez en France tout au plus tôt si vous ne devez rien espérer. Souvenez-vous de tout ce que vous m'avez dit et écrit sur votre fortune, et ne vous lassez point de penser et d'agir en héros et en homme sensé.

Je vous demande pardon mille fois, mon cher comte, de tous ces conseils, mais je vous aime, et je vous aime pour vous. Il n'y a rien de nouveau que je sache. La petite vérole du comte d'Hoym va assez bien, mais il a encore des jours bien

(1) Ernest-Auguste, baron de Manteuffel, ministre d'Auguste II de 1716 à 1730.

(2) Frédéric-Auguste, prince de Saxe, fils d'Auguste II, élu roi de Pologne en 1733, mort en 1763.

fâcheux à passer, le 7, le 9, et jusqu'au 14 ; il en a, dit-on, une quantité étonnante dans la tête, ce qui est très dangereux.

Adieu, mon cher comte, j'attends ce soir de vos nouvelles; si je n'en ai pas, je serai bien fâchée. Mme de C. me trouve bien maussade et veut absolument que je lui fasse des confidences, j'ai beau dire que je n'ai rien à lui confier, elle n'en veut rien croire; il est vrai que je ne suis pas gaie.

Je ne dois pas l'être non plus, puisque je ne vous vois pas, et que j'ignore quand je vous verrai.

A Paris, le 3 juillet 1728.

Selon ce que vous avez ordonné chez vous, je ne devais plus vous écrire; si vous devez arriver le 10, vous êtes parti. Mais vous ne tenez pas ordinairement les paroles que vous donnez en pareil cas, et je ne me flatte pas de vous revoir si tôt. Votre dernière me laisse un beau champ à réfléchir : je ne vous dirai plus rien de cette tracasserie si mal fondée, arrivée si mal à propos et si désagréable pour vous et pour moi. Vous devez savoir à quoi vous en tenir et vous l'auriez dû deviner, mais moi qui vous connais et qui vous sais exposé aux sollicitations d'une personne empressée, présentement que vous croyez ou que vous feignez d'avoir à vous plaindre, je sens tout ce qui peut arriver, et je suis tourmentée de toutes les inquiétudes que l'on peut avoir, car je crains les choses du monde les plus opposées en même temps.

Je crains que vous ne vous laissiez toucher aux empressements de celle qui vous fait des avances ou aux charmes de quelque autre dont vous ne vous vantez pas. D'un autre côté, je crains que vous ne soyez malade, parce que je me sens le cœur serré d'une tristesse involontaire. Jusqu'aux songes me persécutent, j'en fais d'affreux qui vous regardent, et quand il ne m'en devrait arriver rien de pis, c'est toujours un mal que ces idées funestes. Le jour a beau les effacer, il en reste des impressions fâcheuses. Je crains pour le Roi, pour vous, pour moi; mais le plus grand malheur que je redoute, c'est que vous tombiez malade; je ne pourrais vous soigner et j'aimerais mieux mourir que de vous perdre par la mort.

J'ai encore une autre inquiétude : je m'imagine que vous n'aurez pu cacher votre humeur au prince royal de Prusse sur la lettre que l'on s'est avisé de vous écrire, de façon qu'après

lui avoir donné bonne opinion de moi par tendresse et par amour-propre, vous l'aurez détruite par dépit et par imprudence. Ce n'est pas qu'il m'importe tant que ce Prince eût bonne ou mauvaise opinion de moi sans l'impression que cette même opinion fait sur vous. Il était tout simple qu'il ignorât mon nom et encore plus mes sentiments. Mais puisque j'ai été assez heureuse pour que l'on le prévînt favorablement, il est fâcheux, sans que je le mérite, que l'on lui donne une idée tout opposée à la première, et, si je l'ose dire, à la vérité. Je regardais sa candeur et sa délicatesse comme une caution de la vôtre; je sais ce que peut faire sur une âme l'envie de mériter l'estime des gens vertueux et délicats, surtout quand ils plaisent, je le sais et je le sens bien. Je connais aussi votre humeur; vous aurez été frappé de cette malheureuse lettre que l'on vous a écrite. Ma justification n'a pu arriver promptement, elle aurait dû se trouver dans votre cœur. Mais vous n'êtes pas homme à rejeter des soupçons apparents. Les moins vraisemblables se cantonnent dans votre tête et n'en sortent plus, quoi qu'il arrive : on les voit paraître au moindre nuage, et toujours ils empoisonnent votre vie et mon bonheur.

C'est un grand défaut, permettez-moi de vous le dire, et un grand malheur en même temps. Je trouve qu'il n'y a point de plus grand supplice que de soupçonner ce que l'on aime : ce que l'on aime! comme vous m'aimez quelquefois et comme je vous aime. Cela est affreux. En vérité, il vaudrait mieux en courir les risques : on ne peut être trompé qu'une fois, et je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux l'être que de se livrer sans cesse à des soupçons bas, humiliants, outrageants, indignes. Je vous en parle vivement, parce que j'en suis excédée et désolée. Ils troublent mon repos, mon bonheur, ma tendresse; ils me révoltent contre vous et contre l'amour. Otez-en la confiance et l'estime, il me devient odieux, il me déshonore.

Joignez-y cette trop heureuse persuasion, cette certitude de ce que je vaux : vous m'élevez, vous m'enchantez, et si vous saviez ce que cela vous fait à vous-même! Quelle différence il y a d'Arminius convaincu de ma fidélité, fidélité n'est rien quoiqu'elle entraîne tout, mais de tous les sentiments qui composent mon attachement! Quelle différence, dis-je, de ce même Arminius content, ou de Maurice soupçonneux, jaloux, défiant, et comment défiant? Sur quoi ? Pour qui? Ah! si vous saviez,

mon cher comte, combien cela nous rend petits tous deux! Si vous en pouviez juger comme moi, vous en guéririez pour toujours. Comment cela va-t-il à cet excès, avec tant de belles et bonnes qualités qui sont en vous? Quand vous me croyez sincère, vous faites très bien de m'aimer, parce que je ne puis vous faire aucun tort, je n'affaiblis en vous aucune de vos vertus morales. J'y applaudis, je les fortifie pour ainsi dire, je sers votre gloire. Vous le savez, mon très cher prince, le cas que j'en fais doit ajouter au penchant naturel que vous avez à la suivre. Me suis-je jamais opposée à rien de ce qui pouvait l'augmenter? Ai-je été insensible à ce qui y pouvait ajouter? Croyez-moi, mon cher comte, la feinte ni la trahison ne parlent ni n'agissent ainsi. La vérité est claire et triomphante quand on veut la voir, et celle-là est évidente, ou jamais il n'en fut de cette espèce. Mais vous lassez mon cœur par un mouvement si fréquent, si injuste, si insupportable; je ne suis pas la maîtresse du mal que cela fait à mes sentiments. Je me sens du courage, de la raison, de la patience, pour vos éternels éloignements et tout ce qui s'ensuit. Mais je ne suis pas un ange, et quand je vois que pour tout fruit d'un attachement si singulier et si sincère, il ne m'en revient que des soupçons affreux, la tête me tourne, et je suis prête à rompre avec l'amour pour toute ma vie. Songez-y, je vous en supplie, ou craignez de me perdre bien réellement.

Votre cousine me tint l'autre jour un propos insupportable; je ne sais si c'est malice ou vérité, mais j'en suis on ne peut pas plus scandalisée. Elle me dit qu'elle se souvenait d'une humeur que vous aviez eue avec moi qui m'avait fait pleurer, et qu'étant sortis ensemble dans votre jardin, elle vous avait fait des reproches de l'état où vous me mettiez, et que vous lui aviez répondu en riant : « Moi, je ne suis point jaloux. Je ne me soucie point de ce qu'elle peut faire, c'est uniquement pour me divertir » ; et que vous éclatâtes de rire. « Non, dit-elle, il n'est point jaloux » ; et comme je ne répondais rien, elle recommençait : « Oui, je me souviens que dans ce bosquet il m'assura bien que ce n'était que pour se réjouir. » L'impatience me prit, et je lui dis : « Voilà un propos très ridicule, madame, s'il est vrai que l'on vous l'ait tenu, et dans le moment même que l'on me faisait pleurer. » Effectivement, il est insensé de me le rendre à propos de rien si vous l'avez dit, et très méchant de l'inventer si cela est faux.

C'est assez traiter cette matière. Vous ne m'avez point écrit, ou du moins voilà deux ordinaires que je ne reçois point de vos nouvelles. Je vous laisse à penser ce que cela fait à quelqu'un qui en attend et qui a sujet de craindre. Adieu. Que va-t-il vous arriver? Revenez-vous? Bouderons-nous encore longtemps? Pour moi, cela me désole, mais il faut vous revoir pour vous pardonner.

***

Les soupçons et le manque de lettres avaient rendu plus cruels les derniers mois de séparation. Mais voici l'heure tant de fois promise. Le 23 octobre 1728, Adrienne pouvait écrire à un ami : « Une personne, attendue depuis très longtemps, arrive enfin ce soir, selon les apparences, en assez bonne santé. Un courrier vient de devancer, parce que la berline est cassée à trente lieues. On a fait partir une chaise, et on sera ce soir ici. »

Les deux existences sont de nouveau jointes, mais peu à peu ces deux amants ne se comprendront plus. Si l'un suit toujours l'appel de la gloire et du plaisir, l'autre voit « s'avancer la fin des beaux jours ». Si le tourment de l'absence est apaisé, c'est le doute qui ronge, l'angoisse éternelle qui use les forces. Il règne dans ces dernières lettres une mélancolie qui se change en désespoir. Le sourire qui luit parfois à travers ces larmes exprime jusqu'à la fin la bonté de l'âme. Cette douleur inconsolée vient moins d'avoir pressenti l'approche de la mort que d'avoir entrevu la fuite de l'amour.

Je suis très en peine de vous, mon cher comte. Comment avez-vous passé la nuit, et comment vous trouvez-vous ce matin? Je vous demande en grâce de ne point sortir, le froid me paraît redoublé, et vous risqueriez trop de vous rendre encore plus malade. J'irai tout le plus tôt que je pourrai vous tenir compagnie, j'ai grand regret de ne pouvoir vous consacrer toute ma journée, au hasard d'y avoir encore un témoin indiscret. Je devrais m'en plaindre plus que vous, puisqu'il me prive de la consolation de vous rassurer sur les craintes obligeantes, mais pourtant tristes, dont vous me paraissez occupé.

Eh! pourquoi mes sentiments seraient-ils affaiblis? Vous les méritez plus que jamais, je vous vois et vous m'aimez. Si je

vous parais quelquefois plus sérieuse, ce n'est pas que je vous aime moins, c'est que je vous aime différemment, car vous remplissez toujours mon âme. Je suis faible et délicate, mes beaux jours s'avancent, je me vois telle que je suis, et, dès que je réfléchis, je frémis de tout ce qui peut et de ce qui doit m'arriver. Je trouve dans votre situation mille sujets nouveaux de craintes, et dans ma santé de quoi avoir de l'humeur. Le désir de vous plaire et ma douceur naturelle me ramènent, votre tendresse présente me rassure, et voilà ce qui fait ces différences que vous croyez remarquer en moi. D'ailleurs le ciel n'est pas toujours le même, il influe beaucoup sur nos âmes parce qu'il agit sur nos corps; cependant vous ne m'avez jamais vu aucun mouvement que vous puissiez interpréter à changement ni dégoût. Loin de nous ces tristes idées, oublions-en jusqu'aux termes, et vivons cordialement. Si vos sentiments doivent changer un jour, passer de l'amour à une amitié tendre et inviolable, j'aurai toujours l'empressement d'une maîtresse et l'égalité d'une amie, la solidité et la reconnaissance d'un cœur sensible et pénétré de votre constance et de votre attachement.

Je suis comblée que vous vous portiez mieux, vous me feriez un grand plaisir de sortir, j'irai le plus tôt que je pourrai vous voir et vous embrasser. Je ne veux point d'un meilleur souper : celui d'hier me parut admirable, et je n'y mangeai que trop. Adieu, mon grand comte, soyez heureux si vous voulez me rendre heureuse. Je vous aime de tout mon cœur. Adieu, adieu. Tenez-vous bien chaudement, mangez un peu à dîner afin de manger moins le soir. Adieu, je baise la belle main de mon cher comte.

On m'a dit ce matin que vous aviez ordonné vos chevaux pour quatre heures précises à votre carrosse. Vous m'aviez mandé hier que peut-être vous ne reviendriez pas : vous vous êtes dégagé hier avec empressement, et soit pressentiment ou pure fantaisie, j'ai été tourmentée tout le jour d'inquiétude. J'ai eu envie de vous faire suivre, et la crainte de vous déplaire ou peut-être de me trop éclairer m'a retenue. Mais je n'ai pu éviter absolument ce que je craignais : on vient de me parler de vous pendant une heure, et de m'assurer que vous aviez renoué avec quelqu'un que vous convenez d'avoir aimé, et que

je ne disconviens pas qui ne puisse l'être. On dit que vous avez soupé plusieurs fois avec elle, et que l'on lui a parlé de moi. Je n'ai pas voulu en savoir davantage; j'ai toujours dit que j'en étais bien aise et que je la trouvais très aimable; j'ai parlé d'autre chose et j'ai été très raisonnable en apparence, mais je ne le suis guère en effet. Il est tard, vous ne venez point, je n'ai nulle espérance de vous voir demain, j'ai le cœur et la tète dans un état insupportable.

Je connais l'inutilité des reproches, et je ne suis faite ni pour la jalousie, ni pour les états violents. Je ne puis vous croire ni absolument coupable ni absolument innocent. Cette incertitude est horrible; cependant je tremble de la voir finir. Eh! pourquoi me tromperiez-vous? Si vous ne m'aimez pas, est-ce la peine de vous contraindre? Si vous m'aimez, pourquoi me laisser aucun doute, et pourquoi me tourmenter? Encore une fois, je ne suis point propre à cette horrible situation. Je suis douce, je suis sincère et simple, je ne cherche ni à vous éloigner des compagnies qu'il convient que vous voyiez, ni à vous arracher aux exercices qui peuvent vous plaire. Mais on me force à vous soupçonner malgré moi-même : tout semble être en l'air pour nous désunir. C'est à vous-même que j'ai recours. Je ne veux m'assurer de votre conduite et de la vérité que par vous. Parlez, et dites-moi ce qu'il faut que je croie. Où êtes-vous, que faites-vous? Qu'avez-vous fait, que ferez-vous demain? Quand vous verrai-je? Écrivez-moi et remerciez-moi de ma sagesse, car je sens tout ce qui peut faire faire des folies à quelqu'un.

Par exemple, si je m'en croyais, j'irais moi-même m'informer où vous êtes. J'ai pensé réellement vous aller attendre à votre passage à votre retour de Versailles. Je meurs d'envie d'aller à votre porte vous voir rentrer ce soir. Enfin, que vous dirai-je? Je suis folle, et malheureusement je le sens. Adieu, je suis bien fâchée de vous écrire une si grande et si malheureuse lettre; vous la jugerez peut-être digne du malheureux d'Argental qui sait enfin mes sentiments pour vous, et qui m'en a parlé tantôt avec une douceur et une sagesse qui m'a touchée. O mon Dieu, qu'est-ce que de nous? Mais ce mal est de tous pays, et dans toutes les âmes, et ne diffère que du plus ou du moins. Encore une fois, où êtes-vous? Je pétille d'impatience. Je suis seule parce que je l'ai voulu, et je voudrais bien l'avoir été tout le jour. Si vous rentrez chez vous à une heure raisonnable,

venez me voir ou faites-moi chercher. Désabusez-moi, tranquillisez-moi, s'il est vrai que vous ayez quelque sentiment pour moi.

Mais l'artiste n'a pas le droit de céder à sa douleur, la reine du théâtre doit mourir debout. Depuis 1726, Adrienne avait créé ou repris le *Talisman* de La Mothe-Houdard, le rôle d'Éricie dans le *Pyrrhus* de Crébillon... En 1727-1728, ce sont deux créations comiques , la seconde *Surprise de l'Amour*, de Marivaux, et *les Amants déguisés*, de l'abbé Aunillon. Les quelques mois que la faiblesse et la maladie lui accordent encore seront consacrés aux *Fils ingrats* de Piron, et à l'*Ino et Méticerte* de Lagrange- Chancel. Peu de semaines avant sa mort, Mlle Lecouvreur aura le chagrin de voir Piron lui retirer le rôle principal de sa *Callisthène*, et l'auteur infidèle à sa promesse recevra d'elle une lettre datée du 10 janvier 1730, où elle sait se plaindre avec dignité.

Cependant le fugitif de l'*île des proscrits*, trahi par un petit peuple ingrat, avait retrouvé la faveur moins précaire du roi de France. Et les Français l'avaient applaudi. « Il trouva, dit Rulhière, des ressources dans son génie ; il se retira avec honneur, quand il ne lui resta plus aucune ressource que la retraite et ayant commencé d'acquérir par cette entreprise illustre, quoique malheureuse, le nom qui le rend immortel. » La destinée injuste ne permettra pas à l'amie de le voir maréchal, ceint des lauriers de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld. Peut-être, quand elle pouvait détacher ses regards du « petit portrait d'enfant » qu'elle baignait de ses larmes, prévoyait-elle les effigies futures de son héros, dues au culte unanime d'une patrie adoptive. « Il garde du héros de roman, a dit Sainte-Beuve, jusque dans le personnage de l'histoire. » George Sand a décrit le pastel de La Tour qu'il avait donné à Mlle Verrières, la « douceur » de ses yeux bleus et la « franchise de son sourire ». Tableaux et gravures célébreront sa gloire, et, au bas de l'estampe, la dédicace ne mentira pas :

Le Bâton dont Louis honore mon courage
N'est pas un vain appui pour reposer mon bras...

Ces qualités éclatantes, admirées déjà, ces triomphes pré-

dits n'ont-ils pas, plus que l'amour même, fait surgir des rivales sans pitié dont Adrienne sera l'innocente victime? Aux beautés du théâtre se joindront, pour la perdre, ce que la Cour a de plus grand. La duchesse de Bouillon vint à aimer le comte de Saxe. L'aima-t-elle jusqu'au crime? On ne saurait, sans injustice, ni l'absoudre, ni la condamner.

Louise-Henriette-Françoise d'Harcourt-Lorraine avait épousé, en mars 1725, le duc de Bouillon; elle était la quatrième femme d'un mari plus âgé qu'elle de quarante ans. L'abbé Bouret, qui a fait son portrait et fut peut-être son complice, la décrivait ainsi : « Très belle, plus grande que petite; ni grasse, ni maigre; le visage ovale, rond par le bas; le front grand; de grands yeux noirs, ainsi que les sourcils; les cheveux bruns, la bouche fort relevée et les lèvres très vermeilles, une grande mouche près de l'œil droit. » Mlle Aïssé écrit, au lendemain de la mort d'Adrienne : « Mme de Bouillon est capricieuse, violente, emportée, excessivement galante; ses goûts s'étendent depuis le prince jusqu'aux comédiens. » Elle inspirait au comte de Clermont, suivant le mot de Sainte-Beuve, « une passion orageuse et triste, traversée d'affreux soupçons ». La vie qu'on mènera dans l'étrange petite cour de ce prince, « abbé, militaire, libertin, amateur de lettres ou du moins académicien », qui « se jeta dans les plaisirs faciles et n'en sortit plus », — car il finit par épouser une danseuse, Mlle Leduc, — n'eût pas suffi à Mme de Bouillon. On la croyait, dit à son tour Barbier, « folle de Tribou, acteur de l'Opéra, quoiqu'elle ait pour amant M. le comte de C..., mais il faut qu'il souffre cela. On dit que Tribou aimait beaucoup la Lecouvreur, et que voilà la querelle. Cela fait une fort jolie scène. »

Peut-être bientôt une scène de drame.

« Dans le mois dernier, d'après Mlle Aïssé, Mme de Bouillon se prit de fantaisie pour le comte de Saxe, qui n'en eut aucune pour elle. Ce n'est pas qu'il se piquât de fidélité pour la Lecouvreur, qui est depuis longtemps sa véritable inclination, car il avait, avec cette passion, mille goûts passagers; mais il n'était ni flatté ni curieux de répondre aux emportements de Mme de Bouillon, qui fut outrée de voir ses charmes méprisés, et qui ne mit pas en doute que la Lecouvreur ne fût l'obstacle qui s'opposait à la passion que le comte devait avoir naturellement pour elle. Pour détruire cet obstacle, elle résolut

de se défaire de la comédienne. » Cependant, d'après les *Mémoires de la vie galante, politique et littéraire* de l'abbé Aunillon, cités par G. Monval, le comte ne manqua pas, envers la duchesse, d'attentions empressées : « Il avait une maison de chasse à huit lieues de Paris; il l'y invita aux fêtes de Pâques en 1729, pendant la clôture du théâtre; Adrienne fut du voyage, avec deux de ses camarades. La duchesse invita la tragédienne à sa maison de Pontoise, où elle la traita « en reine », embrassant sa rivale avant de l'étouffer. » Quel mystère se cache au fond de ces retraites joyeuses, ou plutôt quelle secrète intention de Maurice mit les deux femmes en présence?

Adrienne connaissait l'ennemie : quand naîtra le soupçon du crime, elle pensa d'abord « qu'elle pouvait avoir quelque chose à craindre du côté de l'hôtel de Bouillon ou du côté de l'Opéra ». Ses dernières lettres font-elles allusion au goût nouveau de son amant qui la torture, au malheureux hasard qui peut causer sa perte? On ne saurait l'affirmer.

Qu'est-ce que ceci, mon cher comte? Vous persistez dans votre bouderie. Quel est votre but? Voulez-vous me tourmenter? Je ne puis croire que ce soit une querelle que vous cherchiez pour rompre. Au nom de Dieu, ne poussez pas plus loin cette fantaisie. Les autres peuvent me donner de l'humeur, mais vous me réduiriez au désespoir. Mon bonheur, ma tranquillité, ma vie même dépend de vous, en avez-vous pu douter? Encore une fois, ne jouissez pas plus longtemps de mon trouble. Il y va du bonheur le plus précieux que je connaisse. Ne vous faites point un plaisir cruel de juger de mon attachement par la peine que vous comptez me faire. Revenez. Si j'ai tort, querellez-moi, dites-moi tout ce qu'il vous plaira, mais ne vous éloignez point de moi dans les dispositions où vous êtes. Qu'ai-je fait au bout du compte que ce que vous avez voulu? Ne fallait-il pas me plaindre au lieu de me blâmer? Mais je veux avoir tort, et je l'ai sans doute, puisque j'ai pu fâcher mon cher comte. Mais je lui demande grâce et je suis prête à expier mon crime, pourvu que ce soit par une autre pénitence. Parlez donc, que faites-vous? Où allez-vous, que pensez-vous enfin réellement pour moi? Venez sur-le-champ me le dire, ou me mandez si vous voulez que j'aille chez vous. Si vous m'aimez, j'atteste ce que vous pouvez ressentir de tendresse, et je vous

avertis que vous vous reprocherez vous-même le mal que vous me faites. Soyez content de ce que j'ai souffert depuis hier. Adieu, je crains, en vous écrivant davantage, que vous ne vous échappiez, et qu'il ne soit trop tard. Jugez-moi selon votre cœur. Si vous m'aimez, venez. J'ai encore cent mille choses à vous dire.

Hélas! Je ne savais guère ce que je disais au comte de Rochemore, quand je lui vantais mon bonheur et votre goût pour moi : je ne m'attendais pas à une bourrasque si prochaine.

Samedi matin.

Il faut avouer que vous me rendez la vie bien dure depuis quelque temps, et qu'un instant de satisfaction est suivi de bien des heures de trouble et d'inquiétude. Vous êtes parti dimanche avec promesse de revenir mercredi et de m'écrire auparavant. Je n'ai reçu aucune de vos nouvelles, il est aujourd'hui samedi, et l'on vient de me dire que l'on ne vous attend que dans huit jours dans la maison que vous devez habiter. Vous m'avouerez que cette conduite est singulière. Je ne vous écrivis pas mardi, parce que j'avais pris le matin une médecine qui me tourmenta beaucoup, et que l'après-dînée n'ayant point de vos nouvelles, je ne doutai point de votre retour pour le lendemain. Le mercredi à plus forte raison vous attendais-je depuis le matin jusqu'au soir, il n'y eut point de minute où je n'espérasse vous voir arriver. Le jeudi, j'en aurais répondu sur ma vie, mais je pense à présent bien différemment. Non seulement je ne vous attends point du tout aujourd'hui, mais quand on me dirait que vous vous divertissez beaucoup à Paris et que vous y avez quelque nouvelle affaire, je n'en serais point du tout étonnée. Voilà les hommes. Voilà l'amour, et à quoi l'on doit toujours s'attendre avec bien plus de mérite encore que je n'en ai.

Ou vous voulez rompre, ou vous comptez infiniment sur ma douceur et sur mon goût pour vous. J'ai le temps de réfléchir et de me préparer aux événements les plus tristes. Mais ne vous contraignez point. Je ne puis souffrir d'être trompée, et si vous avez à me quitter... quelle idée et quelle parole! mais enfin si vous voulez absolument rompre... Je ne puis continuer, mon cœur dément et ma main et ma plume. Mandez-moi ce

que vous faites, pourquoi vous ne venez point, ce qui vous arrête et ce qui vous empêche de m'écrire, et surtout combien vous resterez encore à Paris.

Ma santé est un peu meilleure, et quoique je vienne en ce moment de prendre encore de la poudre des Chartreux qui est un remède assez violent, je serais en état d'aller à Paris, et j'irais dès lundi, si vous êtes réellement déterminé à y rester encore huit jours. Mais il faudrait que j'en eusse promptement la réponse, et je vous la demande avec empressement. Tout m'oblige à désirer de m'éloigner d'un lieu où je n'ai respiré que la tristesse ou la douleur pour tâcher de me faire une situation plus douce et plus tranquille. »

***

Les historiens d'Adrienne ont fait en détail le récit de l'attentat. Ils ont exposé tout l'étrange roman emprunté aux interrogatoires de Bouret, le petit abbé bossu, conservés dans les archives de la Bastille, à la bibliothèque de l'Arsenal. On sait la rencontre du jeune abbé et du page, l'entrée du peintre à l'hôtel de Bouillon, le billet anonyme dicté par la duchesse et qu'il faut remettre en secret à l'actrice, billet remplacé bientôt par un philtre amoureux. Puis, ce sont les hommes déguisés des Tuileries, « au masque de bal, moitié bleu, moitié noir »; c'est Mme de Bouillon en larmes, « assise sur des pierres sur le bord du parapet »; la lettre de Bouret pris de remords, son entrevue avec Adrienne dans une allée du Luxembourg. L'abbé se rassure à la pensée qu'il ne s'agit que de donner à la comédienne « des pastilles qui lui fassent avoir de l'indifférence pour le comte de Saxe, et de l'amour pour une autre personne ». C'est le paquet de pastilles déposé aux Tuileries, à l'entrée d'un petit chemin « garni d'ifs taillés en ronds et en carrés, dans le second if carré, taillé en pyramide ». Le 29 juillet 1729, l'abbé Bouret portait le paquet à Mlle Lecouvreur, « qui l'ouvrait en présence du comte de Saxe ». On connaît l'analyse des pastilles, l'arrestation de Bouret, la bonté d'Adrienne pour le prisonnier, sa mise en liberté le 23 octobre 1729.

Devant la rumeur du crime, devant l'accusation précise, Mme de Bouillon, innocente peut-être, voulut se justifier. Le 23 janvier 1730, une lettre de cachet faisait enfermer l'abbé Bouret à Saint-Lazare. « Depuis cela, raconte Mlle Aïssé, la

Lecouvreur a été sur ses gardes. Un jour, à la Comédie, Mme de Bouillon lui envoya dire de venir dans sa loge. La Lecouvreur fut extrêmement surprise et répondit qu'elle était dans un déshabillé qui ne lui permettait pas de paraître devant elle. La duchesse envoya une seconde fois. A cette seconde semonce, elle lui répondit que si elle lui pardonnait de paraître, le public ne lui pardonnerait pas; mais qu'elle se tiendrait sur son passage, quand elle partirait, pour lui obéir. Mme de Bouillon lui fit dire de n'y point manquer, et, en sortant, elle la trouva, lui fit toutes sortes de caresses, lui donna beaucoup de louanges sur son jeu, et l'assura qu'elle avait eu un plaisir infini à lui voir exécuter le rôle qu'elle avait joué. Quelque temps après, la Lecouvreur se trouva mal au milieu d'une pièce que l'on ne put achever. Quand le comédien vint en faire compliment, tout le parterre demanda de ses nouvelles avec empressement. Depuis ce temps, elle a dépéri et maigri horriblement. »

Adrienne ne se trompait pas, quand elle écrivait à d'Argental : « Que ma vie soit le terme de votre constance, mon cher ami! Vous n'aurez peut-être plus guère de temps à me la consacrer. » Elle se plaignait encore d'une « toux effroyable, d'inflammation de poitrine », et toujours d' « une langueur triste », qui lui fait faire « des réflexions plus attendrissantes que noires ».

A trois heures et demie du matin.

Je vous écris du milieu de la nuit, car, Dieu merci, depuis que vous êtes parti, je ne mange ni ne dors. Aussi me trouverez-vous bien maigrie et vraisemblablement bien malade, si vous continuez à garder le silence, ou plutôt si vous ne revenez. Quel plaisir trouvez-vous à me rendre malheureuse quand vous pouvez faire mon bonheur? Je ne veux point vous accabler de plaintes, et j'aimerais bien mieux ranimer votre tendresse que d'exciter votre pitié. Mais peut-être en est-ce fait, et que votre âme n'est plus susceptible d'aucun sentiment tendre pour moi. Achevez donc de me désespérer, j'aime autant mourir que de vivre dans l'état où je suis.

Je ne comprends ni votre résolution, ni le motif qui la peut produire. Je ne vous dirai plus rien pour la combattre. Si vous avez résolu de rompre avec moi, et que vous ayez pour

cela des raisons personnelles, tous mes efforts seraient vains. Votre conduite n'est pas naturelle, et mes torts ne sont pas assez grands pour mériter le traitement que vous me faites. Je n'y sais que de pleurer et de me taire. Après tout ce que je vous ai écrit depuis hier, je ne risquerai plus de prières inutiles. Je juge par votre billet que vous avez des raisons particulières pour exercer sur moi cette cruauté. Adieu, jouissez-en bien à votre aise, elle fait sur moi tout l'effet que vous paraissez souhaiter, et je ne vous dirai plus rien pour vous en convaincre, puisque vous en voulez douter.

Ce vendredi.

Je voudrais de tout mon cœur être à l'agonie, pour avoir le plaisir de vous l'apprendre. Je ne puis encore vous annoncer qu'un peu de fièvre, car je ne saurais vous mentir. Comme je ne mange ni ne dors, et que je me chagrine tant que je puis, il faut espérer que j'y parviendrai. Je n'ai, Dieu merci, ni consolation, ni médecin, et à la façon dont nous pensons tous deux présentement, il est vraisemblable que nous serions bien contents si nous étions débarrassés, vous de moi, et moi de la vie. Je trouve seulement, comme vous, que c'est une chose trop difficile et que les femmes ont trop de peine à mourir. Mais ce que je puis vous promettre au moins, c'est que j'y vais travailler de mon mieux et de tout mon cœur. Vous ferez bien de n'en pas perdre, comme vous disiez, un coup de dent.

Ce que j'ai souffert depuis hier me prouve bien que mon corps est trop faible et mon esprit trop sensible pour soutenir vos torts et votre façon d'aimer. De loin, les grandes qualités s'accroissent et les défauts diminuent; mais, dans le courant de la vie, la douceur et l'humanité sont plus nécessaires que la valeur la plus illustre et l'héroïsme le plus accompli. Pendant votre absence, vous m'avez accablée des attentions les plus touchantes, et vous m'avez honorée de la confiance la plus intéressante et la plus flatteuse. Mais depuis votre retour, je vous trouve toute l'impétuosité et l'imprudence de la jeunesse, et la défiance la plus outrageante et la plus injuste des vieillards. Ma fidélité, ma confiance, ma joie sur votre retour, le témoignage de mes amis, du public, et celui de mes plus grands ennemis même, n'ont pu empêcher vos soupçons. La crainte

d'altérer ma santé naturellement faible et chancelante, ni celle de rebuter une âme que l'injustice doit révolter après une si longue et si pénible épreuve, rien n'a pu vous arrêter. Ce que vous avez fait il y a quelques jours était inhumain, mais pardonnable : ce que vous avez fait hier tout le soir n'a point d'excuse.

Ne vous attendez point que j'éclate en jalousie, quoi que vous ayez fait pour m'en inspirer. Je sens toute la déraison de votre conduite; si vous m'aimez encore, il y a de la folie ; si vous êtes tenté de changer, ce n'est point là du tout comme il faut s'y prendre. Je vous prie très sérieusement d'y réfléchir. Pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il m'est impossible de vivre de cette façon. Je n'ai pu cacher au public mes frayeurs ou ma joie sur les événements qui sont parvenus à sa connaissance et qui m'ont paru l'intéresser. J'ai oublié que j'aimais le mystère. Une vanité bien entendue, ou plutôt l'amour lui-même, m'a fait vous prouver ma fidélité aux dépens de ma discrétion et de ma retenue. Qu'ai-je gagné? Vous en paraissez flatté dans des moments, et jamais convaincu vingt-quatre heures de suite : je n'ai point envie de rendre ces brouilleries ni ces travers publics. Le second tome de notre histoire ne serait pas si touchant que le premier, on nous tournerait en ridicule, et nous finirions par nous haïr. Il vaut bien mieux s'arrêter du coup, et se dire une bonne fois des vérités.

Il me faut de la paix, de l'onction, des ménagements, et tout ce qui peut contribuer au repos d'une âme sensible et douce. Si mes défauts, car je conviens bien d'en avoir beaucoup, si mes défauts ou la vue de quelque autre ont altéré votre tendresse, parlez-moi de bonne foi comme à une amie. J'aimerais cent fois mieux faire un grand effort dont vous me sauriez sans doute gré, que de souffrir sans cesse d'une façon qui vous irrite et nous avilit l'un et l'autre. Je n'aime que pour le plaisir d'aimer. Vous m'avez déjà exposée aux dernières extrémités, j'ai pensé mourir de vos bizarreries, j'ai tout sacrifié pour les détruire, j'ai tout fait pour acquérir votre confiance. Je suis révoltée de n'y avoir pas réussi, et de voir que près de trois ans d'absence n'ont pu me procurer à votre retour quatre ou cinq jours de tranquillité et de bonheur. Vous retrouverez vingt maîtresses qui vous conviendront mieux que moi, votre réputation est bien établie, je ne l'ai point altérée du côté de la

gloire, et je l'ai bien assurée sur la tendresse. Beaucoup en seront tentées, et peu s'effaroucheront de votre humeur; ou elles seront assez fortes pour la combattre, ou assez peu délicates pour la justifier.

Adieu, je suis accablée de la nuit que je viens de passer. Je m'imagine que vous avez été au bal; je m'imagine encore d'autres choses, et je pense moins à vous en faire des reproches qu'à prendre une bonne et solide résolution de renoncer à l'amour et à vous, mon très cher comte, qui ne m'avez jamais aimée pour moi, et qui me feriez mourir sans m'en savoir gré, même quand vous en seriez fâché.

C'est ainsi qu'avant de disparaître, Adrienne pleurera son amour. Mais son courage ne l'avait pas quittée. L'actrice, qui avait reparu sur la scène le 4 février 1730, « resta tout un mois sans jouer, jusqu'au dimanche 5 mars ». Le 14, elle jouait *la Surprise de l'Amour* à Versailles, et, le mercredi 15, les rôles de Jocaste dans *Œdipe* et d'Hortense dans *le Florentin*. Ce jour-là, « elle faisait pitié de l'abattement et de la faiblesse dont elle était, écrit Mlle Aïssé, et quoique j'ignorasse son incommodité, je dis deux ou trois fois à Mme de Parabère qu'elle me faisait grand'pitié. Entre les deux pièces, on nous dit son mal. Ce qui nous surprit, c'est qu'elle reparut dans la petite pièce, et joua un rôle très long et très difficile et dont elle s'acquitta à merveille, où elle paraissait se divertir elle-même. On lui sut un gré infini d'avoir continué pour que l'on ne dît pas, comme on l'avait fait autrefois, qu'elle avait été empoisonnée... Les médecins crurent qu'elle succombait à une hémorragie d'entrailles. » Les rumeurs de poison, d'erreur dans les remèdes, avaient repris naissance. Elle s'éteignit « comme une chandelle », le lundi 20 mars, vers onze heures du matin. Du moins, elle expirait entre les bras du comte de Saxe, preuve suprême d'amour qui ne lui fut pas refusée.

Voltaire, lui aussi, était présent aux derniers moments. Dans une note écrite et signée par lui, il s'exprime ainsi : « Ce fut moi qui la fis ouvrir. Tout ce que dit Mlle Aïssé sont des bruits populaires qui n'ont aucun fondement. » Son témoignage, rapporte Sainte-Beuve, serait décisif, « si l'on ne savait qu'il est systématiquement opposé à toute idée de poison ». Sept ans plus tard, à son lit de mort, la duchesse de Bouillon, sui-

vant le récit de l'abbé Aunillon, « fit à haute voix, devant ses amis et toute sa maison, une confession générale de ses fautes, de ses égarements (et il y en avait beaucoup), et toujours elle protesta de son innocence ».

Celle à qui la terre sainte fut refusée a-t-elle rejeté les secours spirituels? A-t-elle mérité, aux yeux de l'Église, si sévère alors pour le théâtre, la privation des honneurs funèbres? D'après le *Tableau du siècle* (1759), « elle n'eut pas le temps de faire sa renonciation, étant morte presque subitement ». On ajoute qu'elle mourut « dans le temps qu'elle avait envoyé chercher un prêtre », et témoigné « un extrême désir de recevoir les derniers sacrements ». L'auteur des *Lettres sur les spectacles* affirme que M. Languet, curé de Saint-Sulpice, sa paroisse, « lui refusa constamment la sépulture chrétienne, parce qu'elle ne voulut donner aucun signe de repentir sur sa profession ». Il apprit trop tard qu' « elle avait une volonté déterminée de se soumettre à la discipline de l'Église ». Peut-être eût-elle abjuré le théâtre plus facilement que son amour, s'il est vrai que, le jour de sa mort, assurant « à un vicaire qui venait la visiter qu'elle n'avait pas négligé les pauvres dans son testament », elle s'était retournée vers un buste du comte de Saxe, en s'écriant :

Voilà mon univers, mon espoir et mes dieux!

Et pourtant, voici les premières paroles de ce testament, « fait du 7 avril 1729 », et qu'elle a signé « en très bonne santé » : « Je recommande mon âme à Dieu, et je le supplie de me faire miséricorde. » Sans doute elle n'eût jamais arraché de son cœur cet amour dont les longues épreuves avaient été la rançon.

***

Mais dès qu'elle a rendu le dernier soupir, le mystère et l'horreur poursuivent la pauvre victime. Tandis que M. Languet lui ferme l'église, M. de Maurepas, d'accord avec le cardinal de Fleury, écrit au lieutenant de police « qu'il faudra la faire enlever la nuit et enterrer avec le moins de scandale que faire se pourra ». Le corps, dit Sainte-Beuve, « fut donc enlevé la nuit dans un fiacre; deux portefaix, guidés par un seul ami, M. de Laubinière, allèrent l'enterrer dans un chantier désert du fau-

bourg Saint-Germain... » Était-ce même un ami? Un inconnu plutôt, un témoin, ou l'exempt des gardes chargé de commander l'escouade du guet. Le comte de Saxe était là, peut-être; une tradition, plus touchante que fondée, prétend qu'il suivit le corps jusqu'au bout. Ainsi l'on ignora dès lors le coin de terre où se cache la dépouille profanée. A l'angle de deux rues, disait-on, dans un terrain vague, « vers le bord de notre rivière ». Ou bien l'abbé d'Anfreville lui aurait « donné un tombeau sous les ombrages de son jardin ». On ne sait que cela, un cortège honteux l'a conduite vers les champs, au hasard, en secret; ses restes étaient recouverts de chaux vive...

Les poètes de son siècle ont célébré sa gloire, et cette gloire n'est pas éclipsée. Notre temps peut s'associer à la louange de Voltaire, à cette invocation aux

Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,

plaindre avec lui celle qui fut punie d'avoir « charmé le monde », et déplorer cet antagonisme des mœurs et des lois. L'élégie rappela qu'à cette persécutée la Grèce « eût élevé des autels ». Piron, La Mothe-Houdard, Rochemore, d'Argental aux derniers jours de sa vie, les amis, les adversaires même, ont dédié, durant soixante ans, des *Épitaphes* à celle qui, sur la terre qui la recouvre, ne possède pas une dalle, pas une pierre. Lemontey prononçait son éloge devant l'Académie française, dans la séance du 1er avril 1823. « A sa douce école, dira-t-il, l'Achille d'Homère devint l'Achille de Racine. » La fiction ne s'est pas lassée de la faire revivre; bien des drames et des comédies lui furent consacrés. Mais parmi tous les hommages rendus à sa mémoire, parmi les couronnes offertes, nulle relique sans doute n'est comparable à ses lettres elles-mêmes.

Ce qui fait le mérite de la femme qui les écrivit, c'est le sens de la douleur, d'une douleur que les succès du théâtre et les suffrages du monde ne lui ont pas épargnée. L'amour malheureux, quand il domine toute une vie, lui confère un privilège qui rend immortel. Cette vie intérieure surgit d'entre les lignes raturées, d'entre les feuillets jaunis, pour retrouver, à travers les âges, son merveilleux pouvoir. Les âmes endurcies de nos jours peuvent-elles éprouver l'enthousiasme de Mme de

Staël, lorsqu'elle signalait, en 1811, à ses compagnons de route, attentifs et charmés, les *Lettres* nouvellement parues de Mlle de Lespinasse? Le marquis de Ségur pensait qu'« à leur égal notre cœur bat à l'unisson de ce cœur tumultueux ». Nous devons dire, d'Adrienne Lecouvreur, elle aussi : « Les accents de cette voix d'outre tombe ne sont pas encore refroidis. »

On a soutenu que ce siècle frivole écartait sans trêve l'idée de la mort; que « le tourbillon du monde, le bruit des fêtes... l'enchantement du moment, la distraction du jour, la jouissance absolue et presque unique du présent, en effacent l'image et presque la conscience dans l'âme de la femme ». Pour celle-ci, du moins, la mort ne fut pas « un hôte imprévu ». Chaque jour, chaque pensée, l'avait rapprochée d'un coup bien plus funeste. Préparée à sa venue, au contact familier des grandes infortunes, elle était restée, pour l'attendre, la Monime idéale qui ne veut pas survivre à son amour. Le soin d'une passion si rare l'occupait plus que les honneurs dus à sa cendre. Elle la préférait à sa gloire, ne l'eût-elle pas rêvée plus durable que sa tombe? Ce vœu, qu'on peut lui prêter sans crainte, la destinée l'exauce : quel amour, intact, a mieux survécu?

ARGENSON.

NOS GRANDES ÉCOLES

IX (1)

L'ÉCOLE DES CHARTES

Si, après l'effondrement de l'ancien régime, il se rencontrait encore parmi les historiens des hommes qui voulussent chercher la connaissance du passé de notre pays dans l'étude directe des documents plutôt que dans les livres où tant et des plus illustres écrivains du XVIIIe siècle s'étaient efforcés de déterminer les lois qui régissent les sociétés ou de justifier des théories politiques, ceux-là durent se trouver dans un cruel désarroi. La grande erreur en effet des hommes de la Révolution a été de croire qu'on peut préparer l'avenir en ignorant le passé, alors qu'eux-mêmes n'ont fait œuvre durable qu'en continuant l'œuvre nationale poursuivie à travers les siècles par tous nos grands gouvernants, souverains ou ministres. Par la suppression des congrégations religieuses, et particulièrement de celle des Bénédictins de Saint-Maur voués aux études et aux publications historiques, les révolutionnaires avaient ruiné ces études; ils en avaient détruit le centre en même temps qu'ils tarissaient la source d'enseignement des sciences dites communément auxiliaires de l'histoire, mais qui mériteraient plutôt d'être qualifiées fondamentales puisqu'elles procurent la connaissance et l'intelligence des documents. Les religieux se formaient les uns les autres. Sans doute, à côté d'eux, surtout

(1) Voyez la *Revue* des 1er février, 1er mars, 1er mai, 1er juin, 1er juillet, 15 novembre, 1er décembre 1926 et 1er janvier 1927.

parmi les magistrats, et particulièrement parmi ceux de la Chambre des comptes forcément mis en contact avec des documents anciens, il y avait des laïques experts en science historique ; mais c'étaient là plus ou moins des autodidactes, tandis que les Bénédictins avaient établi des méthodes et reconnu des lois qu'ils se transmettaient les uns aux autres. Ce fut d'ailleurs à ces laïques que le gouvernement royal confia au milieu du XVIIIe siècle la direction du Cabinet des Chartes, créé pour établir l'inventaire de tous les actes dispersés entre les diverses archives publiques, religieuses et privées, et en rassembler des copies ; œuvre immense à laquelle les Bénédictins prêtèrent encore le plus utile concours, et qui fut elle aussi emportée dans la tourmente.

Tant que celle-ci dura, au milieu des convulsions qui accompagnent toujours la naissance d'un ordre nouveau de choses, qui eût pu d'ailleurs se livrer à des travaux spéculatifs, les uns entraînés vers la politique, les autres inquiétés dans leur vie privée, préoccupés de sauver leur fortune ou même leur tête ? Puis, si les ouvriers manquaient, les matériaux, quand ils avaient échappé à la destruction à laquelle avaient été condamnés les monuments de la féodalité, étaient devenus inaccessibles. Les archives ecclésiastiques, par exemple, réunies aux chefs-lieux des districts, gisaient entassées sans ordre dans des bâtiments d'où l'on avait tiré, un peu au hasard, les titres de propriété qui devaient être remis aux acquéreurs de biens nationaux. Et cependant, au milieu même de ces bouleversements, la nécessité de ne pas perdre le contact avec le passé, celle de remonter aux sources pour écrire l'histoire et de former des savants s'imposait encore à quelques esprits moins prévenus ou plus clairvoyants. Un modeste feudiste, Antoine Maugard, présenta en octobre 1793 au comité d'instruction publique de la Convention un projet instituant l'enseignement des connaissances sur lesquelles repose l'histoire. En proposant de grouper des jeunes gens à qui l'on ferait des leçons sur la paléographie, la diplomatique et l'ancienne langue française, il traçait le cadre de la future École des Chartes. Le projet fut classé et resta enseveli dans les archives, d'où après un siècle M. Gustave Servois l'exhuma.

L'Institut, s'il ne chercha pas à perpétuer la tradition d'enseignement des Bénédictins, tenta du moins de continuer

quelques-unes de leurs entreprises ou de celles du Cabinet des Chartes. Il recueillit certains survivants du grand ordre savant. Dom Poirier étant mort au bout de deux années, Dom Brial demeura le seul bénédictin qui eût la charge de restaurer l'œuvre interrompue de la congrégation de Saint-Maur et de reprendre, entre autres publications, le *Recueil des historiens de la France*. Avec lui Daunou et La Porte du Theil représentaient l'ancienne érudition française. Eux disparus, on ne voyait pas qui recueillerait leur héritage scientifique.

L' « HISTOIRE DE LA PATRIE »

Il était réservé à un philosophe, le baron de Gérando, secrétaire général du ministère de l'Intérieur, de parer à ce danger en provoquant en France la renaissance de l'érudition historique. Dès 1806, il proposa à son ministre Champagny, duc de Cadore, la fondation de ce qu'il appelait assez singulièrement une espèce de nouveau Port-Royal, asile du sénat et du noviciat de l'érudition, où des savants âgés, « assurés d'une honorable aisance réunie à tous les moyens d'étude », formeraient des jeunes gens aux travaux historiques. L'Empereur, à qui le projet fut présenté l'année suivante à Finckenstein, sut se distraire des préoccupations qui eussent alors absorbé un génie moins universel, mais, accoutumé au grand, il trouva le plan trop étroit. Le parti pris politique a fait qu'il a été trop longtemps de mode d'accuser l'auteur du 18 brumaire de n'avoir guère montré « que de l'aversion pour la haute culture, les préoccupations du maître et de ses ministres étant ailleurs ». Le savant loyal qui écrivait ces lignes n'avait assurément pas lu les admirables observations qu'entre les victoires d'Eylau et de Friedland, Napoléon trouva le temps de dicter. Ce qu'il voulait, c'était une école ne comprenant pas moins de trente chaires où les professeurs développeraient l'histoire de la civilisation depuis l'origine des Empires jusqu'à l'époque contemporaine. Il est remarquable qu'à la base de cet enseignement historique il entendait mettre une chaire de bibliographie critique, et le programme qu'il en a tracé montre que, malgré quelques impropriétés de termes, il entendait par là cette critique des sources narratives dont l'École des Chartes n'a vu créer l'enseignement qu'en 1882. Les événements détournèrent sans doute la pensée

de l'Empereur vers des objets plus graves et d'un intérêt plus immédiat.

Cependant le baron de Gérando continua de mûrir ses desseins et, en 1820, il présenta à son ami le comte Siméon, ministre de l'Intérieur, le plan d'une école consacrée à « toutes les branches des études diplomatiques ». Louis XVIII devait être porté à l'accueillir favorablement, aussi bien par l'esprit de rattachement au passé qui l'avait mis sur le trône que par ses goûts de lettré auxquels le ministre faisait habilement appel dans le rapport par lequel il sollicitait, le 22 février 1821, l'ordonnance portant création de l'École des Chartes : « Une branche de la littérature française à laquelle Votre Majesté prend un intérêt particulier (celle relative à l'histoire de la patrie) va, si on ne se presse d'y porter remède, être privée d'une classe de collaborateurs qui lui est indispensable : je veux parler de ces hommes qui, par de longs efforts d'application et de patience, ont acquis la connaissance de nos manuscrits, se sont rendu familières les écritures si diverses de nos archives, de nos chartes, des documents de tout genre que nous ont laissés nos ancêtres et savent traduire tous les dialectes du moyen âge. »

L'appel fut entendu et le danger conjuré : par une ordonnance datée du même jour que le rapport du ministre, le Roi, « voulant ranimer un genre d'études indispensables à la gloire de la France et fournir à notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres tous les moyens nécessaires pour l'avancement des travaux confiés à ses soins », créa à Paris une « École des Chartes ».

Pourquoi donna-t-on au nouvel établissement un titre indiquant un objet aussi restreint? Les chartes, c'est-à-dire les actes publics ou privés, ne sont pas les seuls documents de notre histoire. L'ordonnance de 1821 le reconnaissait implicitement, puisqu'elle portait qu'on devait apprendre aux élèves à lire les « divers manuscrits » et que l'un des cours devait avoir lieu à la Bibliothèque royale, sous l'autorité du conservateur des manuscrits. Mais il paraissait que la publication des principales œuvres littéraires d'un caractère historique, des annales, des chroniques, était plus avancée que celle des documents d'archives, de ces chartes qui depuis Mabillon tenaient une place de plus en plus considérable parmi les matériaux de l'histoire du moyen âge, et aussi que le recours aux annales anciennes ne demande

pas les connaissances spéciales, techniques, nécessaires à l'emploi des actes comme monuments de l'histoire.

Enfin, parmi les œuvres d'érudition commencées sous l'ancien régime, il en était deux dont les historiens souhaitaient le plus vivement la reprise, savoir la *Table chronologique des diplômes, chartes, etc.*, commencée en 1765, et la collection des *Diplomata, Chartæ, etc*: dont le premier volume dû à Bréquigny et à La Porte Du Theil, paru en 1791, ne comprenait que les documents de l'époque mérovingienne. Or, si l'ordonnance de 1821 ne fait pas expressément mention de ces deux recueils, il est impossible de ne pas reconnaître avec Pardessus « que l'intention du Roi », en créant la nouvelle École, « était de faire continuer les grands travaux relatifs aux chartes commencés par les ordres et sous la protection de ses deux augustes prédécesseurs, Louis XV et Louis XVI. »

PLUS QUE CENTENAIRE

L'École des Chartes est aujourd'hui une école scientifique et technique. Elle se propose d'enseigner la méthode historique, appliquée particulièrement à l'histoire de France, et en même temps de former des archivistes et des bibliothécaires. Pour faire comprendre comment elle a pris ce double caractère, il est nécessaire d'en retracer l'histoire à grands traits (1), de marquer les étapes principales de son développement. On verra comment, tout d'abord enfermée dans un cadre restreint, tant par rapport au personnel que par rapport au programme, elle s'est développée jusqu'à devenir une pépinière d'historiens.

Bien modeste école à l'origine, quoiqu'elle fût placée sous le haut patronage et la direction de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, elle ne comptait que deux professeurs et douze élèves. Les deux professeurs étaient l'abbé Lespine, employé depuis vingt ans au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, et Pavillet, chef de la section historique aux Archives du royaume; l'un faisait ses cours à la Bibliothèque, l'autre aux Archives. Elle était ainsi divisée en deux sections ne s'entendant pas sur l'ordre des études. Aucun examen ne

(1) Pour plus de détails voir le *Livre du Centenaire* de l'École nationale des Chartes, dont le premier volume contient l'histoire de l'École et un tableau de son œuvre; Paris, 1921, 2 vol. in-12.

constatait les progrès des élèves, à qui, d'ailleurs, on avait négligé d'ouvrir une carrière.

Dans de pareilles conditions, cet établissement ne pouvait tarder à disparaître; il disparut en effet au bout de deux ans, mais non sans avoir formé quelques savants distingués, même des historiens tels que Benjamin Guérard et Jules de Pétigny.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'émut de la disparition de l'École des Chartes, car elle perdait l'espoir de trouver des collaborateurs pour la continuation des grands recueils dont le Gouvernement lui avait confié la charge. D'autre part, le Gouvernement lui aussi avait besoin d'hommes versés dans la lecture des manuscrits. Ce devait être le souci du ministre de l'Intérieur de préparer des fonctionnaires capables de lire, de comprendre, de classer la masse de parchemins et de papiers que la suppression des administrations de l'ancien régime et celle des établissements ecclésiastiques avaient entassés aux sièges des préfectures. Comment le pouvoir central ne se fût-il pas préoccupé d'assurer l'avenir des études historiques, quand le préfet de la Côte d'Or prenait, le 8 septembre 1829, un arrêté créant à Dijon une école des Chartes, qui subsista jusqu'en 1836?

Un courant d'opinion publique entraînait d'ailleurs les esprits vers le moyen âge. Et la littérature, par le roman historique, alors même qu'elle donnait une vue fausse du passé, par son goût de la « couleur locale », devait éveiller chez les hommes cultivés le désir de rechercher les documents, soit pour y puiser les éléments de tableaux pittoresques et vivants du passé, soit que, d'esprit critique, ils voulussent vérifier l'exactitude des récits des littérateurs.

D'autre part, les études d'Augustin Thierry sur les libertés municipales et les leçons de Guizot à la Sorbonne, avaient appelé l'attention sur l'histoire des institutions de droit public et de droit privé. Et puisque, depuis la Révolution, ce champ d'études était abandonné, que jusqu'alors aucune histoire générale de la France, même sous l'ancien régime, n'avait cru devoir suivre le développement de ces institutions, c'était une voie nouvelle ouverte aux historiens. Mais on ne pouvait s'y avancer qu'en s'appuyant sur les chartes; l'histoire du droit était toute dans les archives.

La restauration de l'École des Chartes était donc nécessaire.

Un jurisconsulte distingué, M. Rives, chef du personnel au ministère de l'Intérieur, d'accord avec le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, le baron Dacier, arrêta un projet qui, présenté à Charles X par le comte de La Bourdonnaye, ministre de l'Intérieur, aboutit à l'ordonnance du 11 novembre 1829, par quoi l'École des Chartes fut remise en activité.

On avait su remédier aux défauts de l'organisation de 1821. Sans doute l'École restait divisée entre les Archives et la Bibliothèque, mais cette division fut éphémère, car, dès octobre 1830, le cours des Archives fut transféré à la Bibliothèque royale. Après trois ans d'études, les élèves qui en étaient jugés dignes recevaient un brevet d'archiviste-paléographe qui leur assurait par préférence à tous autres candidats la moitié des emplois vacants dans les bibliothèques publiques, la Bibliothèque royale exceptée, et dans les Archives du royaume. Bientôt après, en 1834, Guizot instituait auprès du ministère de l'Instruction publique le Comité des travaux historiques, destiné tout d'abord à la publication des documents inédits de l'histoire de France, et qui trouva dans les anciens élèves de l'École des Chartes ses meilleurs auxiliaires. En même temps, Guizot organisait les archives départementales et faisait appel pour leur classement à des archivistes-paléographes.

L'École puisa en elle-même les principes de sa vitalité. L'État n'ayant pu réaliser le projet qu'il avait formé en 1829 de doter l'École d'un organe propre, quelques anciens élèves se groupèrent en une Société à l'effet de publier leurs travaux dans une revue, la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, qui leur permit de faire éclater aux yeux de tous les historiens la valeur de leur méthode et qui, accueillie avec faveur dès ses origines, et alors qu'elle était la seule revue d'érudition, a vu son succès croître de jour en jour, même après la création dans le même ordre de connaissances d'un grand nombre de publications périodiques en France et à l'étranger, et est tenue encore l'un des organes les plus importants des sciences historiques.

L'opinion publique s'intéressa à la jeune École; la discussion du budget appela sur elle l'attention des législateurs, et les débats dont elle fut l'objet devant les Chambres tournèrent à son avantage, si bien qu'en 1846, le ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, fit signer par le roi Louis-Philippe, le 31 décembre, une ordonnance réformant l'École et qui en

est restée jusqu'ici le statut. La réforme essentielle était la coordination des cours. A l'étude de la paléographie et de la diplomatique, on ajoutait l'histoire du droit public, du droit privé et du droit canonique, le classement des archives et des bibliothèques, l'archéologie ; à des notions sommaires de l'ancienne langue française, on substituait un cours doctrinal de philologie romane. Ce programme n'a reçu qu'une addition, importante il est vrai, quand en 1882 fut créée une chaire des sources de l'histoire de France.

Enfin, l'École allait descendre des combles de la Bibliothèque royale où elle était restée reléguée depuis 1830, pour s'installer aux Archives royales, dans le salon ovale des Soubise et les pièces adjacentes. Elle y resta jusqu'en 1866, époque où on lui assigna, dans une autre partie des Archives de l'Empire, un local étroit et obscur. Enfin, en 1897, son siège fut fixé à la Sorbonne dans un bâtiment construit tout exprès pour elle, assez large et clair.

L'INDISPENSABLE VOCATION

Le recrutement de l'École se fait par le moyen d'un concours. Pendant de longues années, il suffisait pour être admis comme élève d'être bachelier ès lettres ; les examens de fin d'année permettaient d'éliminer les élèves qui n'y avaient pas satisfait. Mais la loi militaire du 27 juillet 1872, en dispensant les élèves de l'École des Chartes du service militaire sous certaines conditions, obligea à rétablir l'examen d'entrée supprimé en 1849. Il est aujourd'hui tout à fait indispensable par suite de l'affaiblissement des études latines dans l'enseignement secondaire. Il importe, avant d'admettre des jeunes gens à l'École des Chartes, de s'assurer qu'ils savent assez de latin pour suivre utilement les cours.

On ne saurait en effet aborder l'histoire de France, nous disons non seulement celle du moyen âge, mais aussi celle des temps modernes, sans une solide connaissance de la langue latine ; le plus grand nombre des chartes sont en latin ; et en ce qui concerne les ouvrages littéraires, le français, si l'on excepte les mémoires et les chroniques, était réservé à la littérature frivole. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, tous les penseurs, théologiens, philosophes et la plupart des juristes, même

quelques pamphlétaires, tous ceux qui provoquent et dirigent l'action ont usé du latin pour exprimer leur pensée. Au siècle dernier même, les érudits ont écrit en latin des ouvrages d'un intérêt général, tels que les préfaces du *Recueil des historiens de la France* ou les notices des *Monumenta Germaniæ historica*.

L'étude de la philologie romane, qui tient une si grande place à l'École, a pour fondement la connaissance du latin. Un enseignement empirique de l'ancien français ne donnerait pas de résultats fructueux pour l'intelligence des textes, aussi bien des chartes que des textes littéraires; car, comme il est impossible à des jeunes gens d'avoir appris par la lecture le vocabulaire de tous les dialectes romans de la France, ce n'est que grâce à des rapprochements avec le latin appuyés sur les règles de la phonétique qu'ils peuvent comprendre, sans être spécialisés dans la philologie, les documents du moyen âge écrits en langue vulgaire. L'École des Chartes ne saurait se passer de la culture latine.

Les candidats doivent avoir une curiosité passionnée du passé. Quelques jeunes gens se tournent vers l'École des Chartes parce qu'ils ont eu au collège des succès en histoire. Qu'ils aient appris avec plaisir les leçons du professeur et retenu les lectures qu'ils ont faites, c'est souvent la preuve moins d'un goût particulier de l'histoire que d'une bonne mémoire. Ce n'est pas assez pour révéler une vocation, un appel vers l'École des Chartes; car là il ne s'agit plus de recueillir les résultats acquis par d'autres sur les temps disparus; il faut apprendre à pénétrer le sens des documents déjà publiés, en chercher de nouveaux au moyen de quoi on contrôlera, rectifiera et complétera les assertions des devanciers. Il faut apprendre à écrire l'histoire; et à cela la mémoire, si utile soit-elle, le sera moins que l'esprit d'observation et la logique. A la base même de tous les travaux d'érudition qui doivent précéder l'élaboration de l'histoire, se trouve une inquiétude de connaître les origines et le développement de tous les monuments et phénomènes que nous voyons autour de nous. Et celui qui, à manier les documents anciens, à les tenir en main, à les déchiffrer et à entrer ainsi en contact avec les hommes de qui ils émanent, éprouve un frémissement intérieur de joie, ce que Léon Gautier appelait le « frisson paléographique », celui-là est né pour devenir « chartiste ». Il lui faut toutefois avoir assez de maîtrise de soi

pour ne pas s'abandonner à cette satisfaction intime et se reprendre; autrement, il ne pousserait pas plus loin que la publication des documents, sans les analyser ni en tirer la substance historique.

La passion du travail auquel ils veulent se donner peut seule soutenir dans leurs efforts les jeunes gens qui savent que les fonctions auxquelles ils pourront aspirer leur fourniront à peine les ressources matérielles nécessaires à la vie. Beaucoup même, sans fortune, ont peine, dans les difficultés actuelles de l'existence, à poursuivre leurs études. Ils n'y renoncent pas et, pour se procurer des ressources, se livrent à des travaux pénibles, ingrats et qui trop souvent compromettent leur santé. Et si le désintéressement est une vertu dont l'École des Chartes a toujours donné l'exemple, jamais plus qu'aujourd'hui. Les professeurs admirent le zèle de tous ces jeunes gens provoqué par le seul amour de la science, par le désir ardent d'atteindre la vérité dans le cercle des connaissances où ils agissent.

Le régime de l'École est l'externat, et l'État ne donne parcimonieusement, à ceux qui sont classés les premiers dans les examens, qu'un très petit nombre de bourses, qui sont loin de leur assurer le pain quotidien. Heureusement une Société des amis de l'École des Chartes s'est récemment fondée, qui se propose, entre autres choses, de venir en aide aux étudiants que leurs parents ne peuvent entretenir à Paris, et qui, à peine créée, a commencé son œuvre.

Depuis 1906, les femmes sont admises à l'École et elles font ici, comme ailleurs, une active concurrence aux hommes. Quelque opinion qu'on ait sur le rôle de la femme dans la société, et même en regrettant qu'elle ne garde pas la place que la nature lui assigne, on ne peut nier que les femmes ne soient aptes aux études scientifiques. On ne s'étonnera pas non plus qu'elles se tournent vers l'École des Chartes; car si les choses sont telles qu'elles soient obligées de travailler et de gagner leur vie, les fonctions d'archiviste ou de bibliothécaire sont de celles qui, en les mêlant moins à la vie extérieure, leur conviennent le mieux et même, dans une certaine mesure, sont conciliables avec le rôle de mère de famille et de ménagère. Les jeunes filles à l'École se classent dans les premiers rangs. On leur accorde généralement plus de mémoire qu'aux hommes et moins d'initiative, ce qui expliquerait leurs succès

dans les examens. Cette facilité à répéter ce qu'on leur a enseigné tient peut-être moins à la nature de leur esprit qu'à leur application au travail; et une des épreuves de l'École, celle de la thèse, témoigne en faveur de leur originalité et de leur initiative. Elles ne sont pas, de ce côté, inférieures aux jeunes gens. Elles savent, comme eux, choisir un sujet de thèse, le traiter avec méthode, et en soutenir les positions avec fermeté. Déjà, deux élèves femmes sont sorties de l'École les premières de leur promotion.

Les étrangers constituent une classe importante d'élèves. Ils sont admis sans concours, sur la seule production de leurs diplômes universitaires; mais, nommés élèves, ils sont soumis au même régime que les Français et, comme eux, peuvent obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe. La nation qui a fourni le plus grand nombre d'élèves à l'École, et depuis de longues années, est la Suisse. Théophile Dufour, directeur de la bibliothèque et des archives de Genève, était archiviste-paléographe. Et c'est un archiviste-paléographe qui dirige actuellement la bibliothèque de Neuchâtel.

Un des caractères qui distinguent l'École des Chartes des autres écoles spéciales, est que les cours en sont largement ouverts à tous les étudiants, français et étrangers. Toute personne honorable qui en fait la demande obtient facilement l'autorisation d'assister aux leçons qui y sont professées : ce sont des auditeurs libres; mais il leur est loisible de ne pas rester des auditeurs passifs, et de prendre part aux exercices pratiques indiqués par les professeurs, qui se font un devoir de corriger les travaux qu'ils leur remettent. Ceux qui sont assidus aux cours et montrent le désir de s'associer le plus complètement possible à la vie de l'École, sont autorisés à travailler dans la bibliothèque. Plus de cent personnes ont été inscrites aux cours pendant l'année 1925-1926. Les étudiants des facultés et des autres écoles, et aussi nombre de personnes qui occupent leurs loisirs à l'étude de nos antiquités sont ainsi mis à même, ou bien de s'initier à des disciplines non comprises dans les programmes des autres écoles, ou de se former à la méthode historique. Certains auditeurs, que leur âge ou d'autres raisons empêchent de concourir pour le titre d'élèves, suivent même le cycle entier des études. La plupart ne choisissent que les cours qui leur sont utiles et dont ils ne trouvent pas ailleurs l'équivalent.

Cette publicité des cours est particulièrement appréciée des étrangers, dont beaucoup ne sauraient demeurer à Paris pendant trois ans. Et ceci est notable que des archivistes et des bibliothécaires de l'étranger soient envoyés par leur gouvernement pour suivre les cours de classement des archives et de bibliographie : c'est une réponse à cette critique souvent renouvelée que l'enseignement technique n'est pas assez étendu. Rien n'a plus contribué à la diffusion de la bonne méthode historique que cette institution des auditeurs libres.

Au point de vue pédagogique, le rapprochement entre des étudiants de milieux très différents donne d'excellents résultats. Il préserve les élèves des dangers de l'isolement, de cet esprit de corps trop exclusif qui porte à dédaigner tous ceux qui, se destinant à des études ou à des fonctions de même ordre, se sont formés par d'autres moyens ou en d'autres établissements.

LES TÉMOINS DU PASSÉ

L'enseignement donné à l'École des Chartes est celui des sciences auxiliaires de l'histoire.

Avant tout, il faut savoir lire et comprendre les témoignages écrits que nous ont livrés les siècles passés. Aussi les cours de paléographie et de philologie romane ont-ils été placés en première année. C'est aussi dès le début des études qu'on doit faire connaître à de futurs érudits tous ces grands recueils de documents qu'ils auront chaque jour à consulter, comme aussi les répertoires de bibliographie.

Les documents trouvés et réunis, il reste à les critiquer. En ce qui concerne les chartes, c'est l'objet de la diplomatique; on désigne sous ce nom un ensemble de règles permettant de reconnaître l'authenticité des documents, et aussi de distinguer dans le texte ce qui est de formule et ce qui est particulier à chacun d'eux. Les cours d'institutions de droit public et de droit privé mettent les élèves en état de comprendre les chartes au fond et, instruits des résultats acquis en ce domaine, de recueillir dans les actes de quoi les rectifier et les accroître.

Mais les chartes ne fournissent pas toute la matière de l'histoire. Longtemps les historiens n'en ont fait qu'un usage restreint. Ce n'est que dans les temps modernes, et surtout au XIXe siècle, précisément vers le temps de la fondation de l'École

des Chartes, qu'elles sont devenues l'une des sources les plus importantes de l'histoire, du jour où, au lieu de ne considérer que l'objet même des actes, l'on y a puisé des renseignements que leur rédacteur n'avait pas eu l'intention de donner; ce que Brunetière a exprimé ici même en 1883, dans une de ces formules énergiques dont il avait le secret : « Un document d'archives est un document qui, de quelque nature qu'il soit, n'a pas été rédigé pour servir à l'histoire. Ce qui le caractérise essentiellement, on pourrait presque dire que c'est son insignifiance intrinsèque; ce qui en fait le prix, c'est ce que ceux qui le rédigeaient n'ont pas su qu'ils y mettaient; ce qui en fonde l'autorité, c'est ce que l'on y trouve de renseignements étrangers à l'objet de la rédaction. » Des chartes, les historiens et les philologues ont tiré de quoi renouveler l'histoire du droit, la chronologie, la philologie romane, la toponomastique, la géographie ancienne, etc.

Il n'en reste pas moins que les annales, les chroniques, les mémoires, forment la trame de l'histoire. On s'étonnerait donc qu'on eût attendu jusqu'en 1882 pour instituer à l'École un cours d'historiographie, si l'on ne songeait que c'est par un développement continu de son programme qu'elle est devenue une école de méthode historique. D'ailleurs, dès le commencement, les chartistes avaient porté leurs efforts du côté des sources narratives. En 1833, Guizot avait provoqué la fondation de la Société de l'histoire de France dans le dessein de donner des éditions critiques des chroniques et mémoires concernant notre histoire, et parmi les membres fondateurs on relève, à la suite de Guizot et de Thiers, les noms de Champollion-Figeac et de Benjamin Guérard, professeurs à l'École des Chartes, et celui de Teulet, archiviste-paléographe de 1832. Le premier volume publié par la Société est signé Champollion-Figeac; et aujourd'hui, si l'on fait le compte des volumes formant la collection des éditions de la Société, l'on trouve que plus de la moitié sont dus à des chartistes. Lacabane, Jules Quicherat, Vallet de Viriville, Siméon Luce, Paul Meyer et, plus que tous les autres, Léopold Delisle, ont, par leurs éditions et leurs dissertations, fait faire des progrès considérables à la critique de notre littérature historique du moyen-âge, et plus récemment d'autres, dont beaucoup travaillent encore, ont étudié et publié suivant la même méthode les Mémoires des temps modernes.

Mais il était nécessaire de présenter aux élèves de l'École une synthèse de tant d'études dispersées. Le besoin s'en faisait si bien sentir que deux professeurs de l'École des Hautes Études, Gabriel Monod et Jules Roy, ce dernier professeur aussi à l'École des Chartes, avaient cru utile de consacrer leurs leçons, l'un aux chroniques du haut moyen-âge, l'autre à celles du XIIIe au XVe siècle. Encore ne parcouraient-ils ce cycle qu'en plusieurs années. C'est à un professeur de la nouvelle chaire de l'École des Chartes, Auguste Molinier, que revient le mérite d'avoir écrit un résumé et un répertoire critique de l'historiographie française.

Les documents écrits ne sont pas les seuls témoins du passé. L'historien ne se ferait qu'une idée vague de la vie matérielle des générations disparues et du milieu où elles ont évolué, s'il ne tenait compte des monuments, édifices, meubles, sculptures et peintures. Ce ne sont pas là d'ailleurs de simples vestiges matériels : la nature et le style des constructions, les sujets des sculptures et des peintures, et la manière dont les artistes les ont traités, nous éclairent sur la vie morale et intellectuelle de nos ancêtres. Mais, tout autant que les chartes et les chroniques, les monuments appellent la critique, et il faut avant tout en fixer la date. C'est une chose bien connue que l'influence de Jules Quicherat, de Robert de Lasteyrie et d'Eugène Lefèvre-Pontalis sur le développement de l'archéologie en France, et particulièrement sur l'unification de la méthode.

Le classement des bibliothèques et des archives est la part de la technique dans l'enseignement.

Le cours où l'on traite de l'histoire des archives et de leur classement, n'est pas utile aux seuls archivistes. Il doit figurer dans tout enseignement de la méthode historique. Car la recherche des documents qui est au début de tout ouvrage d'histoire exige la connaissance de la formation des archives, de leur constitution et de leur mode de classement. Faute de connaître la répartition des documents suivant leur nature et leur origine entre les divers dépôts, les auteurs perdent beaucoup de temps à rechercher ceux qui se rapportent au sujet qu'ils se proposent de traiter et risquent d'en oublier une partie.

L'École des Chartes a été, jusque vers le dernier quart du XIXe siècle, le seul établissement d'enseignement supérieur au

programme duquel aient été inscrites la plupart de ces sciences auxiliaires, paléographie, diplomatique, bibliographie, philologie romane, archéologie. Maintenant, et certainement sous l'influence de l'École des Chartes, tout d'abord et souvent par le moyen de ses anciens élèves, on leur a fait une place plus ou moins grande dans les Facultés des lettres. Mais si l'on excepte la philologie romane, dont l'enseignement dans les Facultés est très développé, et aussi depuis quelques années l'archéologie du moyen-âge, les autres sciences auxiliaires ne donnent lieu qu'à un nombre restreint de leçons. Ce qui fait, pour la formation des historiens à la méthode, la supériorité de l'École des Chartes, c'est que chacun des cours présente tout le développement d'un ordre de connaissances, et non pas l'étude d'une partie, et, en outre, que les cours sont, comme l'a dit M. Ch.-V. Langlois, « combinés et gradués ». L'élève parcourt un véritable cycle.

LES MAITRES ET LEUR ŒUVRE

En 1921, lors de la célébration du centenaire de l'École des Chartes, quatre-vingt-huit universités, académies, corps savants, archives et bibliothèques de l'Ancien et du Nouveau Monde, s'y firent représenter par des délégués ou envoyèrent des adresses, entendant par là reconnaître les services rendus par l'École des Chartes, et, comme l'écrivait l'un de ces corps savants, « l'action des plus fécondes qu'elle a exercée et exerce encore dans le domaine des sciences historiques ». « Elle a renoué, disait un historien belge illustre entre tous, la tradition des grands historiens de l'ancien régime; mais elle a en même temps élargi le champ de leurs études et perfectionné leurs méthodes. »

D'ailleurs, à peine l'École était-elle créée, que sa renommée avait franchi nos frontières. Il ne semblait pas que l'enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire pût être mieux organisé. Dès 1842, Warnkönig, rendant compte des deux premiers volumes de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, souhaitait qu'on créât en Allemagne un établissement analogue. C'est sur le modèle de l'École des Chartes que fut fondé à Vienne en 1854 l'*Institut für œsterreichische Geschichtsforschung*, où Sickel, qui connaissait bien l'École pour en avoir suivi les

cours, professa pendant treize ans, et qu'il dirigea vingt-deux ans. Et cet Institut est encore aujourd'hui le centre des études historiques en Autriche. D'autres établissements furent fondés pour la formation d'érudits et d'archivistes à l'imitation du nôtre : à Venise, en 1855; à Madrid, en 1857, par une ordonnance royale reproduisant dans ses traits essentiels l'ordonnance française de 1846; à Saint-Pétersbourg, en 1877; à Florence, en 1880; à Rome, en 1884; et enfin en 1909, l'Université de Liverpool ayant décidé de développer l'École d'histoire locale, la réorganisa sur le plan de l'École des Chartes, « un exemple et un modèle, déclarait le pro-chancelier, que l'Angleterre a été malheureusement trop lente à imiter complètement ». Dans les pays où l'on a institué des écoles à la seule fin de former des archivistes, on s'est inspiré du programme de l'École des Chartes, par exemple en Belgique et dans les Pays-Bas.

Voyons de plus près les résultats obtenus par l'École des Chartes et qui lui ont valu tant de témoignages favorables.

Quarante-huit anciens élèves sont devenus membres de l'Institut : deux à l'Académie française, dont l'un était en même temps membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, trente-huit à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, trois à celle des Beaux-Arts et six à celle des Sciences morales et politiques. Et nous ne parlons pas des correspondants dont le compte serait trop long à faire.

Il n'est pas possible d'énumérer ici tous les archivistes-paléographes dont les travaux ont contribué au progrès des sciences historiques. Contentons-nous de rappeler quelques noms parmi les morts, en première ligne ceux de Jules Quicherat et de Léopold Delisle, qui furent au XIXe siècle les plus hauts et les plus complets représentants de l'École des Chartes : Jules Quicherat, à la fois diplomatiste, philologue, archéologue, historien, maître en tous les domaines de l'histoire de France, écrivain vigoureux, original et qui, comme professeur et directeur, donna aux études une impulsion dont les effets ne sont pas encore épuisés; Léopold Delisle, savant de la race des grands érudits du XVIIe siècle, rénovateur de la paléographie et de la diplomatique, versé dans la connaissance de la littérature du moyen-âge en toutes ses manifestations, bibliographe et bibliophile, historien dans ses études sur les classes agricoles de Normandie, et de qui l'œuvre, par sa variété et son ampleur,

peut être mise en parallèle avec celle de Mabillon; sachant concilier avec ses travaux scientifiques les devoirs de ses hautes fonctions de directeur de la Bibliothèque nationale, et par la netteté de ses vues, son esprit prévoyant et pratique, faisant prévaloir son opinion dans tous les conseils qu'il présidait, et tout d'abord dans celui de l'École des Chartes.

Quand on veut rappeler les savants de qui les ouvrages ont donné du lustre à cette École, il faut mettre à part Paul Meyer et Gaston Paris, qui, étroitement unis dans une même admiration de notre littérature nationale, souffrant de voir la France tributaire de l'étranger dans un domaine qui nous appartient comme un patrimoine, restaurèrent les études de philologie romane et

Pur remembrer des ancesseurs
Les diz et les faiz et les mœurs

fondèrent la *Romania*. Si tous deux avaient une égale soif de la vérité, un même esprit scientifique, si l'un et l'autre n'entendaient rien affirmer qui ne fût fondé sur une exacte observation des faits, le premier refrénait sa tendance aux idées générales, tandis que l'autre s'y abandonnait et se lançait dans le champ des hypothèses fécondes.

L'École revendique d'autres philologues tels que Guessard, Gaston Raynaud, Édouard Philipon, Ernest Langlois, et des historiens de la littérature, G. Servois, A. de Montaiglon, Léon Gautier, Marius Sépet, Alfred Morel-Fatio; des bibliothécaires érudits, Ludovic Lalanne, Hippolyte Cocheris; des éditeurs de textes diplomatiques et littéraires, Marty-Laveaux, Marchegay et Mabille, Alexandre Teulet, Bernard de Mandrot, Joseph de Laborde, Tuetey, Auguste Molinier. La diplomatique doit à Julien Havet des dissertations remarquables par la rigueur du raisonnement, et où des prémisses l'auteur sait déduire toutes les conséquences en des formules si pressées, si étroitement enchaînées qu'on chercherait vainement entre elles le moindre interstice.

C'étaient encore des archivistes-paléographes que les historiens du droit public tels que Benjamin Guérard, Martial Dellpit, Jules Tardif, Bourquelot, Boutaric, Jules Roy, Guihiermoz et Arthur Giry, et des historiens du droit privé, Rodolphe Dareste, Eugène de Rozière, Demante, Adolphe Tardif et Paul Viollet.

L'archéologie a eu pour représentants, outre les maîtres que nous avons nommés plus haut, Louis Courajod, Berthelé, Brutails; et quelques-uns, dépassant les limites de l'archéologie proprement dite, ont écrit d'importants chapitres de l'histoire de l'art : Jules Guiffrey, Henri Bouchot, Émile Molinier, Paul Durrieu, Victor Mortet. Duchalais et Anatole de Barthélemy ont engagé la numismatique dans des voies nouvelles par le rapprochement des monnaies avec les documents d'archives, et l'ont entraînée vers l'histoire monétaire dont Louis Blancard a écrit un chapitre important.

L'École se fût-elle contentée de préparer les matériaux de l'histoire nationale, son rôle eût été assez utile et fructueux. Mais, comme l'a proclamé ici même un éminent historien, M. Gabriel Hanotaux, que l'École des Chartes s'honore de compter parmi ses anciens élèves, « elle a fait craquer ses cadres ». Elle a voulu écrire l'histoire. Et « pourquoi ces hommes qui ont appris et qui ont réfléchi ne sauraient-ils pas s'exprimer ? Qui donc a établi ces catégories, la science d'une part et la forme de l'autre ? Comparer, approfondir, pénétrer, juger, c'est l'érudition, mais c'est aussi l'histoire. » Et ce sont des historiens dans toute la largeur du terme que Jules de Pétigny, Dareste de la Chavanne, Henri Bordier, Himly, Vallet de Viriville, Siméon Luce, Jules Lair, Rocquain, Flammermont, Élie Berger, Roland Delachenal et Augustin Cochin. L'œuvre de ce dernier, dont M. Goyau a si bien fait ressortir la haute valeur, les livres de quelques autres que nous venons de nommer, et ceux de chartistes encore vivants témoignent assez que les élèves de l'École des Chartes, loin de s'en tenir au moyen-âge, ont poussé jusqu'aux temps modernes et même à la Révolution, et qu'ils ont franchi les frontières de la France.

Même, appliquant la méthode à des sujets étrangers, quant au fond, à ceux que traite plus spécialement l'École des Chartes, quelques-uns n'ont pas craint de porter leurs investigations dans le champ de l'antiquité et de l'Orient. Il semble que les principes d'observation et de raisonnement auxquels ils s'étaient formés n'aient pas été sans influence sur les résultats qu'ils ont obtenus dans des études en apparence si différentes. Eugène Burnouf, que la découverte de la clé de la langue zend a rendu célèbre, appartenait à la première promotion de l'École des Chartes. Un archiviste-paléographe de la promotion de 1888,

M. Louis Finot, a dirigé dans ses commencements l'École française d'Extrême-Orient. L'un des plus éminents représentants de l'archéologie et de l'épigraphie antiques a été Héron de Villefosse. Pendant plus de trente ans, Ernest Babelon a été le maître de la numismatique grecque et romaine. N'y a-t-il pas même dans les sonnets si finement ciselés d'un Heredia comme un écho des habitudes de précision de l'École des Chartes ?

Voilà pour l'œuvre scientifique. La part prise par l'École à la vie pratique, à l'organisation matérielle, si l'on peut dire, d'un des domaines de la vie intellectuelle, en d'autres termes à l'organisation des archives, n'est pas moindre.

Au moment de sa création, les archives départementales ne présentaient qu'un amas confus de parchemins et de papiers provenant des administrations disparues et des anciens établissements religieux : des locaux non aménagés, pas d'inventaires, pas de conservateurs capables de guider ceux qui auraient eu le désir d'y faire des recherches. Aujourd'hui, la collection des inventaires et répertoires d'archives départementales, communales et hospitalières comprend 811 volumes, dont les cinq sixièmes sont dus à des archivistes paléographes. C'est là une œuvre considérable, tant par la somme de travail qu'elle a exigée que par les résultats, imposante par l'uniformité, et telle qu'aucun autre pays n'en peut présenter de semblable. Elle est la réfutation de l'opinion courante que l'érudition française est incapable d'instituer et de poursuivre des œuvres collectives.

Les archivistes ont été les premiers à mettre en valeur les archives notariales. Ils se sont préoccupés et se préoccupent encore d'en mieux garantir la conservation et de les rendre plus accessibles aux historiens. Les ministères, à mesure qu'ils ont reconnu la nécessité de faire entrer leurs archives dans le matériel historique, ont fait de plus en plus appel à la compétence des anciens élèves de l'École des Chartes.

L'École des Chartes a participé et participe chaque jour davantage à l'administration des bibliothèques. Les bibliothécaires qui en sont sortis ont toujours eu le sentiment très net que les bibliothèques étant une organisation vivante, il importe d'abord d'en assurer le fonctionnement de la façon la plus avantageuse au public. Il nous paraît que le plus grand nombre, loin de considérer les postes de conservateurs comme des sinécures leur permettant de se donner à leurs propres travaux

littéraires, se sont mis au service des lecteurs, ont veillé au classement des livres, à l'accroissement des collections confiées à leurs soins, à la facilité et à la rapidité des communications, à la rédaction de catalogues établis sur des plans divers. Ceux-là qui ont connu Léopold Delisle savent quel rôle prépondérant il a tenu dans la réforme des bibliothèques; les instructions techniques qu'il a rédigées ne rendent pas entièrement compte de l'activité qu'il a déployée en ce sens. A la tête de la Bibliothèque nationale, tout en donnant des directions générales, il pénétrait dans les détails de l'administration, mettait lui-même la main à la pâte, rédigeait des catalogues et ne dédaignait pas les besognes infimes et matérielles. On doit à son initiative l'entreprise et le plan du *Catalogue général des livres imprimés*, et au moment où l'on vient de coordonner les bibliothèques de Paris et où l'on cherche à les réunir sous une seule direction, il ne faut pas oublier qu'il n'a pas tenu à lui que ce catalogue de la Bibliothèque nationale ne le fût en même temps des autres bibliothèques parisiennes.

C'est encore Delisle qui, en 1873, proposa au ministre de l'Instruction publique de reprendre sur un nouveau plan le *Catalogue général des manuscrits* des bibliothèques publiques de toute la France commencé en 1841, puis abandonné. Ce plan fut adopté, l'œuvre reprise en 1886 sous la direction d'Ulysse Robert, à qui succéda M. Henri Omont.

L'un et l'autre ont trouvé parmi leurs confrères de l'École des Chartes, les plus nombreux et les meilleurs de leurs collaborateurs, soit que ceux-ci fussent conservateurs de bibliothèques municipales, soit qu'ils eussent reçu des missions à cet effet. C'est là une œuvre sur le mérite et l'utilité de laquelle il serait puéril d'insister. Elle est achevée, car il ne reste qu'à y ajouter le catalogue des manuscrits possédés par les Sociétés savantes et à la tenir au courant des nouvelles acquisitions : œuvre dont l'École des Chartes a le droit d'être fière et qui, comme la collection des inventaires des archives départementales, n'existe nulle part ailleurs qu'en France.

Comme il arrive aux élèves de toutes les écoles spéciales, ceux de l'École des chartes ne se confinent pas toujours dans les études et les fonctions pour lesquelles ils ont été formés. Dans le domaine spéculatif, il leur arrive souvent de sortir de l'histoire nationale; pareillement dans la vie pratique, ils choisissent

des carrières qui les éloignent des voies où ils avaient eu l'intention de s'engager. Je ne parle pas des professeurs de l'enseignement supérieur et du secondaire; bon nombre d'élèves des Facultés des lettres visant à des chaires d'histoire ou de philologie, entrent à l'École des Chartes de propos délibéré. L'on ne s'étonnera pas non plus que des archivistes-paléographes soient devenus journalistes, et que même ils aient ajouté aux qualités ordinaires de cette classe de littérateurs une érudition qui les a fait distinguer. Mais on trouve d'anciens élèves de l'École des Chartes parmi les hommes politiques, ministres, sénateurs, députés, ambassadeurs, parmi les magistrats, les membres du barreau, les notaires et les avoués, les administrateurs de tout ordre. Nous relevons sur la liste des archivistes-paléographes des commerçants et des industriels. De quelque sorte d'affaires qu'ils s'occupent, quelque fonction ou profession qu'ils exercent, ils y apportent des habitudes de précision, l'esprit de méthode et l'esprit critique, toutes qualités qui, si elles ne sont pas propres à l'École des Chartes, y sont du moins cultivées avec intensité chez les élèves pendant trois ans.

Ce ne sont pas des transfuges de l'École des Chartes ces grands administrateurs, ces hommes politiques, ces diplomates, ces magistrats, ces hommes d'affaires qui occupent leurs loisirs à des études historiques, philologiques, archéologiques, et dont quelques-uns élaborent et publient des ouvrages excellents. Qu'il nous suffise de rappeler le nom de Jules Lair qui, dirigeant une grande compagnie, chargé d'affaires nombreuses et compliquées, et d'immenses responsabilités, sut cependant écrire des livres d'érudition et devenir l'historien de *Louise de La Vallière* et de *Nicolas Foucquet*. Sous nos yeux, un notaire archiviste-paléographe compte parmi les archéologues les plus distingués, ayant étudié et fait connaître de la façon la plus pénétrante les monuments de sa province. Récemment mourait un chartiste conseiller de Cour d'appel, Édouard Philipon, dont les remarquables travaux de philologie romane ont contribué à la connaissance des caractères distinctifs des anciens parlers de l'est de la France.

Appelés à faire connaître l'histoire de la patrie dans tout son développement, les élèves de l'École des Chartes n'ont pas hésité à interrompre leur œuvre de paix pour défendre le pays les armes à la main, héroïquement, et cela par deux fois,

en 1870 et en 1914. La première fois, non seulement tous ceux qui étaient appelés à défendre le pays acceptèrent vaillamment cette tâche glorieuse, mais, comme l'écrivait le directeur d'alors, ceux que la loi en dispensait la réclamèrent avec énergie.

En 1914, le même enthousiasme emporta les élèves aux armées. Sans doute, c'était un devoir ; mais il y a diverses manières de remplir un devoir. Car autre chose est de le faire par obligation, sous l'empire de la loi, autre chose de le faire spontanément.

C'est de cette façon que tous les Français répondirent au premier appel de la patrie. Si l'histoire est un des éléments dont se compose le patriotisme, si la connaissance du passé est la base la plus solide de l'idée de patrie, les élèves et anciens élèves de l'École des Chartes, quand même la loi ne les y eût pas obligés, devaient s'élancer à la défense du patrimoine national. Beaucoup d'entre eux, classés dans les services auxiliaires, demandèrent instamment à être versés dans le service armé. « Enfin me voici pris dans le service armé ! » s'écriait l'un d'eux traduisant ainsi les sentiments de tous ses camarades, cri auquel le sort tragique réservé à ce vaillant jeune homme allait donner toute sa valeur : il tomba les armes à la main dans un corps-à-corps terrible.

Sur trois cent sept archivistes-paléographes et élèves mobilisés, cinquante et un sont morts à l'ennemi, auxquels il faut ajouter ceux qui sont morts des suites de blessures, de fatigue ou d'intoxication. Cent quatre-vingt-cinq citations, vingt-trois croix de la Légion d'honneur, dix-neuf médailles militaires n'attestent pas moins la belle conduite de ces érudits pendant la guerre.

Les noms des cinquante et un glorieux morts ont été gravés sur une plaque de marbre posée dans la salle de cours à côté du tableau noir, face aux élèves, de façon à ajouter, comme l'a dit le président de la Société des élèves de l'École des Chartes, M. Abel Lefranc, « à côté de la leçon scientifique donnée par les maîtres... une leçon morale, la plus haute et la plus grave... donnée par ceux qui ont scellé de leur sang leur foi dans les destinées de la France immortelle ».

A LA SORBONNE OU AUPRÈS D'ELLE

Le Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes s'est sans cesse préoccupé de mettre les programmes en accord avec les progrès de la méthode historique, et avec les besoins des archives et des bibliothèques. Comme il est naturel, l'École n'a pas échappé aux critiques; on a tenu compte de celles qui étaient justes; et pour les autres, non seulement les directeurs, et particulièrement Paul Meyer, mais des historiens étrangers à l'École, au premier rang Gabriel Monod, des archivistes, tel M. J. Cuvelier, de Bruxelles, y ont répondu et ont montré qu'elles étaient mal fondées.

S'il y a des défauts dans le programme, ils ne portent que sur des détails, et l'on s'efforce d'y remédier. Une fondation particulière et des dons permettent de faire quelques cours extraordinaires qui complètent les cours normaux.

En 1906, on reprocha à l'École de laisser de côté l'histoire moderne; ce jugement reposait sur l'ignorance du programme des cours, puisque, par exemple, celui des institutions de droit public s'étend jusqu'à la Révolution incluse, et aussi sur un examen superficiel des travaux des élèves. M. Ferdinand Lot a établi une statistique d'où il résulte que sur deux cent treize thèses soutenues de 1892 à 1906, cinquante et une portèrent sur l'époque moderne, et quarante-cinq s'étendirent à la fois sur le moyen âge et l'époque moderne. Beaucoup d'élèves qui choisissent un sujet de thèse dans l'histoire du moyen âge, se tournent ensuite vers des époques plus récentes. Par exemple, Émile Campardon, dont la thèse soutenue en 1857 portait sur les notaires de la chancellerie royale au moyen âge, fut le premier à recourir aux documents d'archives pour traiter en 1861 du tribunal révolutionnaire de Paris. Ne sont-ce pas des archivistes-paléographes qui, dans les départements, ont entrepris le classement des archives de la période révolutionnaire et qui ont contribué à tracer le cadre de classement des papiers de cette période. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que la Commission de l'histoire économique de la Révolution et la section d'histoire moderne, dans le Comité des travaux historiques, mettent les archivistes départementaux, tous anciens élèves de l'École des Chartes, au nombre de leurs meilleurs

collaborateurs. Naguère, lors de la création des Bibliothèque et Musée de la guerre, le directeur M. Camille Bloch, chargé de l'organisation de ce grand dépôt, a fait appel à plusieurs archivistes-paléographes. Il est inutile d'insister. Tous ceux qui sont au courant de la bibliographie historique savent qu'on rencontre des élèves de l'École des Chartes partout où l'on s'occupe d'histoire de France, de quelque époque qu'il s'agisse.

Actuellement, toutefois, quelques archivistes regrettent que l'on ne fasse pas dans l'enseignement une part plus grande au classement des archives et des bibliothèques. On aura beau faire : un étudiant à la sortie d'une école ne saura jamais appliquer parfaitement et du premier coup les règles qu'on lui a apprises ; il y aura des tâtonnements. Un stage dans un dépôt d'archives ou dans une bibliothèque est le seul moyen d'achever la préparation d'un élève aux fonctions d'archiviste ou de bibliothécaire. Là seulement il acquerra la pratique, pourvu qu'on lui ait donné et qu'il ait retenu les principes qui sont à la base de cette pratique.

Un crédit a été ouvert à cet effet, mais il est devenu insuffisant. C'est aussi une question de budget que le développement de l'enseignement théorique de la « bibliothéconomie ».

Même pour des jeunes gens qui ne voudraient pas regarder au delà des archives ou des bibliothèques, ni se hausser jusqu'à écrire l'histoire, il importe qu'ils aient une éducation scientifique les mettant en état de classer avec intelligence et compétence les documents et les livres confiés à leur garde, et, si eux-mêmes n'en tirent pas parti, de guider au moins tous ceux qui font des recherches historiques ou autres.

L'École des Chartes est et doit rester une école scientifique. Si donc les circonstances l'obligeaient quelque jour à céder à un autre service le siège qui lui a été attribué dans les bâtiments de la Sorbonne, il importerait de ne pas l'éloigner des autres établissements d'enseignement supérieur. Il conviendrait qu'elle restât dans le voisinage des Facultés des Lettres et de Droit et de la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études. La plupart de ses élèves, soucieux d'acquérir une culture générale, suivent des cours dans ces établissements, soit qu'ils veuillent prendre leurs grades universitaires, soit qu'ils se proposent de compléter leur instruction en des matières spéciales afin de traiter tel ou tel point

d'histoire, par exemple des sujets d'histoire littéraire ou d'histoire du droit. Réciproquement, des étudiants des Facultés viennent entendre à l'École des Chartes des leçons dont ils ne trouvent pas l'équivalent dans les établissements où ils font leurs études. C'est ainsi que les élèves de la Faculté de Droit qui veulent se consacrer à l'histoire du droit, l'approfondir et la renouveler, ne sauraient le faire sans la connaissance de la paléographie, de la diplomatique et sans une initiation aux recherches dans les archives.

Il semble même que si l'École des Chartes n'était plus dans le quartier latin, la fréquentation par les auditeurs libres, qui contribue à la diffusion de la méthode historique en France et à l'étranger, subirait une atteinte. Depuis que l'École a quitté le palais des Archives nationales, au quartier du Marais, pour s'installer à la Sorbonne, les auditeurs libres y sont venus de plus en plus nombreux. On souhaiterait que pour clore l'ère des déménagements le gouvernement reprît le projet arrêté en 1885 et édifiât, sur un terrain appartenant à l'État et sis à proximité de la Sorbonne et de l'École de Droit, un bâtiment indépendant et spécialement aménagé pour l'École des Chartes.

Cette École, pendant un siècle, a plus qu'aucune autre contribué aux progrès de notre histoire nationale; elle en a recueilli, rassemblé, classé, publié les documents; même elle l'a écrite, soit sous forme de monographies, soit en des ouvrages généraux. Les résultats de son enseignement ont été tels que, si l'on peut penser à y introduire quelques réformes de détail, l'on ne doit le faire qu'avec la plus grande prudence.

Mais nous appartient-il de proclamer ses mérites? Les liens qui nous unissent à elle ne risquent-ils pas de rendre notre jugement suspect? Aussi, en terminant ce rapide exposé de son histoire et de son organisation, voulons-nous laisser la parole à un historien, un maître qui, formé à une autre école, a eu sur les études historiques une influence qui dure encore : « L'École des Chartes, écrivait Gabriel Monod, est une des parties les plus vivantes, les plus originales et les mieux organisées de notre haut enseignement. »

MAURICE PROU.

SUR LA TOMBE DE LOTI[1]

> « Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain. »
>
> LABRUYÈRE.

J'ai pensé : puisque l'Oubli,
Dont la Fable a fait un fleuve,
Confond au creux de son lit
Vieux sépulcre et dalle neuve ;

Puisque si tôt l'on doit voir
Le jardin devenir brousse,
Et si tôt ne plus savoir
Le nom rongé par la mousse ;

Puisque la Frivolité,
La Mode et l'Ingratitude,
Au tombeau de la Beauté
Délèguent la Solitude ;

De mes souvenirs nanti
Je veux au lointain village
Sur la tombe de Loti
Faire mon pèlerinage.

Pour que le long du chemin
L'enthousiasme renaisse,
J'emmènerai par la main
Le spectre de ma jeunesse.

(1) Ce poème, auquel l'Académie française a décerné son grand prix de poésie, a été lu, dans la séance publique du 23 décembre, par M. Robert de Flers.

Ayant tâché d'être seul
Avec lui dans ce voyage,
J'écarterai le linceul
Refermé sur son visage;

Je retrouverai ses traits
Dans leur fraîcheur illusoire,
Grâce aux milliers de portraits
Accrochés dans ma mémoire.

De ces portraits je ferai
Un unique personnage,
Qui sera moi, libéré
Des étapes de mon âge;

Il sera mon vis-à-vis
Dans le wagon solitaire;
Des souvenirs indivis
Nous referons l'inventaire;

Et je verrai sans témoin
Mon ancienne ressemblance
Ensoleiller l'autre coin
Avec mon adolescence!

Ce spectre silencieux
En qui je me vois revivre,
Penche mon cœur et mes yeux
Sur la page d'un beau livre,

Dont le titre prononcé
Fait avec des mots magiques
Surgir le rêve insensé
De mes vingt ans nostalgiques!

Ce seul titre révélé
Ressuscite en moi des fièvres,
Et me rend le goût salé
Que j'ai connu sur mes lèvres.

Il me rend l'ardent désir
Du grand essor romanesque,
Du laborieux loisir
Sur un vaisseau gigantesque ;

Le chagrin de n'être pas
De la course au bout du monde,
Que la rigueur du compas
Laisse pourtant vagabonde ;

De n'être pas, tout tremblant
Du prochain appareillage,
Un enseigne en coutil blanc
Qui commence un long voyage ;

De n'être pas, au milieu
De l'abîme et de la voûte,
L'officier maître après Dieu
De son rêve et de sa route !

***

Il pleut... Oléron, longue et basse,
Somnole au bord de l'Océan,
Et semble en face de l'espace
Le premier jalon du néant...
Je pense à l'ultime voyage
Enfin sans heurts et sans écueil,
Et je pense au dernier sillage
D'une chaloupe et d'un cercueil.

Il pleut... Voici la maisonnette
Où les aïeules ont vécu,
D'un chemineau de la planète
Aujourd'hui l'asile exigu...
Il pleut... Le ciel est bas et triste,
Et je songe au poignant récit
Du retour au toit calviniste
Un jour pareil à celui-ci.

C'est sur ce seuil qu'en robes noires
Des spectres tendres ont souri,
Malgré ses mots blasphématoires,
Au revenant endolori :
« Entre, petit, puisque ta route
Te ramène au vieux jardinet,
Et que la terre, as-tu dit, toute
Ne vaut pas le coin qu'on connaît.

Puisque nulle course aux merveilles
Ne valut, un soir de retour,
La quiétude entre deux vieilles
Tout indulgence et tout amour;
Puisque nulle magnificence
D'un paradis d'or et d'azur,
Ne valut un rêve d'enfance
Emprisonné dans un vieux mur.

Près de la durée éternelle
Il n'est pas de retour tardif,
Et toute angoisse maternelle
A son repos définitif.
La mort est l'aurore des ombres
Qui vécurent dans l'abandon;
Elle est la fin de leurs jours sombres
Puisqu'on leur revient... Entre donc...

Sachant tout vain, tout éphémère,
Tu choisis ton bout de terreau
Contre le logis où ta mère
Laissa son nom sur un carreau.
Entre... Une brillante parade
A beau nous ramener Loti,
Pour nous, sans titres et sans grade,
Tu n'es que Julien, mon petit!

Tu n'es, à l'escale dernière,
Que l'enfant aux désirs ardents,
De qui l'école buissonnière
S'est prolongée un peu longtemps;

Mais pour avoir aux mausolées
Préféré ce coin d'Oléron,
Les pauvres vieilles consolées
Comme autrefois te berceront!

Laissons s'éloigner les fanfares,
S'éteindre les derniers discours,
Tomber les dernières amarres
Entre l'Hier et le Toujours,
Et, payé le tribut au Maître,
Assoupi le bruit glorieux,
Que seul dans notre enclos pénètre
Le pèlerin dévotieux! »

***

Je suis ce pèlerin... Qu'aucun ne s'effarouche
Des amis que je dois aux livres préférés;
Je viens à pas feutrés, et le doigt sur la bouche,
Comme un croyant aux lieux sacrés!

Ne bougez pas, Grand mère, et vous non plus, Nadine,
Tante Berthe, Sylvestre, et toi, petit Roger;
Que l'une brode encore et que l'autre jardine,
Je ne viens pas vous déranger.

Je vous ai tous connus... A Rochefort, naguère,
Je vous ai vus sourire à l'éternel passant,
Et puis j'ai sangloté de ta mort, tante Claire,
Et de la mort d'un innocent.

Je ne viens pas à vous en touriste profane,
Je viens remettre à jour les livres que j'ai lus,
Puisque depuis, hélas! la maison paysanne
Abrite un fantôme de plus...

Laissez-moi préciser mes souvenirs tenaces,
Revoir l'ancien perron des ébats amusants,
Qu'en riant pilonnaient du bout de leurs échasses
Quelques fillettes de dix ans.

La maison du pasteur plusieurs fois séculaire :
Cour, grenier, chais, pressoir, moussus et délaissés;
Les détails familiers du logis insulaire
Que trente pages ont fixés.

Et je marcherai droit vers l'abri solitaire
Des temps intolérants, où, masqués les fanaux,
Nuitamment, en silence, on rendait à la terre
Les vieux ancêtres huguenots.

Vingt pas dans le jardin envahi de broussailles,
Et voici l'ombre où tant de clarté s'engloutit,
L'humble aboutissement des grandes funérailles :
Voici la tombe de Loti!

Près d'un mur deviné sous sa toison de lierre,
Un rectangle de buis et, tout juste équarri,
A même sur le sol un bloc fruste de pierre
Gravé d'un trait déjà flétri.

C'est ici le butoir de l'innombrable route;
C'est dans cet angle obscur, étroit et délabré,
Que gît après l'essor qu'empoisonna le doute
Un incroyant désespéré.

Qu'il y dorme allégé de l'effroyable transe
Dans le néant total ou la sérénité,
La mort a délivré de la grande ignorance
Ce quémandeur de vérité.

Oublions tous les mots de révolte et de blâme;
Le blasphème est caduc et le doute prescrit;
La tombe a pris le corps, le mystère a pris l'âme,
Nous n'avons gardé que l'esprit!

Il est notre héritage immense, et pathétique!
Si demain l'univers était anéanti,
Un Dieu le referait comme au son d'un Cantique
Rien qu'en feuilletant du Loti!

Il referait avec un seul de ses ouvrages
L'Islande et l'Atlantique en leur brumeux décor,
Et l'Orient de feu rien qu'en tournant les pages
Où rêve un pèlerin d'Angkor.

Au bruit du verbe simple et des sursauts épiques
Il referait les ciels terribles, ou rosés;
Avec le rythme doux la houle des tropiques
Où soufflent les vents alisés.

Et lorsque la matière il l'aurait fait revivre,
Son œuvre n'existant sans âme qu'à moitié,
Pour en façonner une il ouvrirait le livre
De la Mort et de la Pitié!

***

Aïeules, cœurs naïfs complétant l'harmonie
D'un caprice charmant et tendre du Destin,
J'apporte ma ferveur à l'enfant de génie
Qui vous sourit dans ce jardin.

Au gré de mon esprit tout se métamorphose :
Voyez, il ne pleut plus... Un rêve magicien
Transforme le brouillard en ciel d'apothéose
Teinté d'azur polynésien!

Je ne vois plus dans une morne solitude
Moisir et s'effriter un tombeau monacal,
J'aperçois dans sa joie et dans sa plénitude
Un beau mirage tropical!

Le myrte, l'arbousier, le palmier rachitique,
Symboles attristés d'un passé finissant,
Ont dressé tout à coup leur rameau frénétique
Vers le grand ciel incandescent.

Des fleurs ont submergé le vieux buis en bordure,
Car des fantômes clairs, de tous les cieux venus,
Ont déposé chacun sur l'humble sépulture
Des bouquets que j'ai reconnus...

Ces lotus, fleurs d'étangs et millénaire emblème,
Qui les a déposés d'un petit geste, qui?
Si ce n'est, trottinant, Madame Chrysanthème,
La mousmé de Nagasaki!

Ce gros bouquet d'ajoncs des landes de Bretagne,
C'est le timide apport d'un gabier au grand col:
Frère Yves l'a cueilli, pleurant, dans la campagne
Autour du hameau de Saint-Pol.

Ces jonquilles en tas, en monceaux ces narcisses,
D'Azyadé, jadis, avaient séché les pleurs,
Et c'est en souvenir des anciennes délices
Qu'elle a jeté toutes ces fleurs.

Ces mimosas d'or pur, ces euphorbes bleuâtres,
Vous les reconnaissez? Le spahi Jean Peyral
Les a cueillis au temps des amours opiniâtres
Dans les plaines du Sénégal.

La gerbe d'hortensias par Ramuntcho fut prise
Au jardin que soignait sa mère Franchita;
Et ces yuccas glanés aux vases de l'église
Par la nonne d'Amezqueta.

Cette éclatante fleur d'hibiscus est pareille
Aux fleurs que Rarahu cueillait à Tahiti:
C'est celle qu'elle avait au bord de son oreille
Qui saigne au tombeau de Loti.

Saxifrage, silène, à profusion jetées
Par tous les pèlerins montant à Roncevaux;
Roses à pleines mains des trois Désenchantées,
Spectres au seuil des temps nouveaux.

Toutes y sont! Iris, digitale, asphodèles;
Les souvenirs légers des rapides séjours,
Les gages émouvants des amitiés fidèles,
Et des passagères amours!

***

Et maintenant coulez, les saisons, les années...
Et vous, saccagez tout, forces désordonnées,
Civilisation, esprit nouveau, progrès,
Qui fauchez sans remords et broyez sans regrets!
Triomphez, sens pratique, effort utilitaire,
Traqueurs du pittoresque attardé, du mystère,
De la tradition, de ces attraits charmants
Qui valaient d'âge en âge au monde des amants,
Et fécondaient d'un germe encore idéaliste
Quelque songe latent derrière un front d'artiste!
Achevez votre ouvrage : un miracle s'est fait
Qui de ce sacrilège atténuera l'effet,
Car un poète, ému de la grande hérésie,
A glané les derniers ferments de poésie
Des confins de la terre aux limites du flot;
Quand il a refermé le cuivre du hublot,
— Sans doute ayant vécu la dernière aventure, —
Il avait à jamais pour la race future
Sauvé de l'ignorance et sauvé de l'oubli
Le reflet séduisant du vieux temps aboli.
Et si quelqu'un, plus tard, veut évoquer la grâce
D'une geisha qui danse ou d'un voilier qui passe,
La beauté d'un désert où dort un Pharaon,
D'un batelier nubien qui chante à l'aviron,
Il devra, pour donner à son âme assoiffée
Sa part de romanesque et de conte de fée,
Prendre un soir, à l'écart du bruyant tourbillon,
Un livre de Loti dormant sur un rayon.

MIGUEL ZAMACOÏS.

STENDHAL ET L'ITALIE

III (1)

ITALIAM, ITALIAM...

I

Aussitôt installé dans la diligence qui, en dix jours et pour cent soixante-huit francs, doit le transporter de Paris à la Scala, Henri Beyle procède à l'inventaire de ses compagnons de route. Pourvu, se dit-il, que nous n'ayons pas à voisiner avec des militaires français garnis de leurs croix et rejoignant leur corps en Italie, bêtes, insolents, hâbleurs et criards!... Rien de tel : la diligence contient une petite marchande de coton, sentimentale le premier jour, et qui se révèle peu farouche le second; une bourgeoise cossue voyageant avec son fils, grossière, gourmande, énorme; un M. Scotti, Génois qui vient de s'évader des prisons d'Angleterre, et qui n'a point d'esprit; enfin et grâce au ciel, un homme admirable. Trente-six ans, ou à peu près; un peu gras, et pour cause : il hante la cuisine des auberges, aux relais; il soulève les couvercles des casseroles, pour voir ce que l'hôte servira. Mais quelle aisance! quel naturel parfait! Les Français, race orgueilleuse, race insupportable, toujours prêts à parler d'eux, toujours prêts à faire étalage de leur vanité sèche, ridicules et dégoûtants, n'ont pas la moindre idée de cette grâce-là. Pour posséder cette grâce gracieuse, simple et pure, il n'est que les Italiens. Cet Italien de la diligence parle avec naturel, se baigne avec naturel,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre.

mange avec naturel ; il est naturellement épicurien, naturellement voluptueux ; aucun désir de jouer un rôle ou de briller ; il est ce qu'il est : il est naturel. On cause, dans la diligence ; on fait connaissance. O surprenante rencontre ! harmonie voulue par les dieux ! C'est M. Lechi, le propre frère des deux généraux Lechi, qui servent brillamment sous l'Empereur ; le frère de M[me] Gherardi, qui a inspiré les passions les plus vives aux officiers de l'armée d'Italie, jusques et y compris Murat, et qu'Henri Beyle avait admirée pour son compte, lorsqu'il était aide de camp en Lombardie : M[me] Gherardi, célèbre par sa douce gaîté, par sa grâce, par ses beaux yeux. M. Lechi connaît-il par hasard ce Milanais, et celui-là, et cet autre encore ? Il les connaît ; il donne de leurs nouvelles ; il raconte comment M[lle] Marini a tourné à la dévotion ; il rapporte les anecdotes les plus savoureuses ; et sans se faire prier, il abonde en renseignements sur le caractère et sur les mœurs des Italiens. Henri Beyle boit ses paroles : il voudrait pouvoir sténographier ses phrases : il voudrait les retenir par cœur. Mais leur sens seul demeurerait : elle serait perdue de toutes façons, la grâce charmante qui les anime...

Tout ce que dit M. Lechi est parole d'évangile. Nous admirions franchement, jusqu'ici, l'œuvre de la Révolution française : nous nous demandons à présent si elle n'a pas banni la joie de l'Europe en général, et de l'Italie en particulier : car tel est l'avis de M. Lechi. Heureusement, M. Lechi estime que même dans l'Italie d'après la Révolution, on peut trouver le bonheur ; et nous poussons un soupir de soulagement. M. Lechi passe des réflexions les plus graves au comique le plus spontané ; nous le suivons dans ses humeurs diverses. Que M. Lechi a de grâce ! « Je suis trop bilieux pour avoir cette grâce-là... »

Mais quoi ? Faut-il que Beyle oublie ses énergiques résolutions ? Ne se rend-il pas en Italie pour étudier l'âme humaine, pour travailler, pour faire œuvre d'idéologue savant, pour achever son apprentissage de grand homme ? « J'ai un but où je marche ferme », se répète-t-il. Hélas ! l'exemple de M. Lechi, avouant sans aucune fausse honte qu'il aime la douce mollesse par-dessus toutes choses, ébranle ce ferme propos, et engage le voyageur à ne chercher que son plaisir. Voici que M. Scotti, le Génois, l'homme sans esprit, se met de la partie pour le détendre et l'alanguir. M. Scotti, voulant charmer l'ennui de

la longue route, s'avise de chanter : de chanter parfaitement, à l'italienne. Et Beyle : « J'ai aussitôt senti la férocité *del mio maschio pensare* s'évanouir, et l'attendrissement arriver à mon cœur... » L'Italie est encore lointaine, qu'elle lui offre déjà l'image et le symbole du plaisir. Mais l'exemple de ses nouveaux amis prendrait-il si vite tant de force, s'il ne favorisait son désir secret ? Il faut bien peu de chose à une imagination tendre pour prendre le pas sur une incertaine volonté. Une rencontre, quelques phrases échangées, un chant qui émeut, c'en est assez ; un prétexte au changement, une excuse à la défaite : les jeux de l'âme ne demandent rien de plus.

Montbard, où la compagnie ne manque pas de visiter les jardins de Buffon, sous la conduite d'un jardinier qui a vécu dix-sept ans avec lui, et qui a vu Jean-Jacques Rousseau s'agenouiller devant sa porte (La patience de Buffon, son assiduité au travail : leçon à retenir pour qui veut devenir grand homme). Dijon, Auxonne, Dôle : toutes les villes se ressemblent ; les mœurs des hommes sont dignes d'intérêt, non pas les maisons ou les rues ; un petit décrotteur qui raconte son histoire, voilà qui vaut mieux que la vue insipide des bâtisses. Les montagnes, qui ne laissent pas d'être émouvantes. Genève, âpre et hautaine : l'air d'une prison tenue proprement ; silence et tristesse. Enfin, Milan.

« Le dimanche 8 septembre 1811. — J'ai éprouvé hier soir et aujourd'hui des sentiments pleins de délices. Je suis sur le point de pleurer... Dirai-je ce qui m'a le plus ému en arrivant à Milan ? On va bien voir que ceci n'est écrit que pour moi. C'est une certaine odeur de fumier particulière à ses rues Cela, plus que tout le reste, me prouvait apparemment que j'étais à Milan. » Il arrive vers cinq heures ; les détails de la douane et de l'auberge lui prennent une heure, le dîner autant ; il court au *Corso di Porta orientale*, et ensuite à la Scala. « Ce théâtre a eu une grande influence sur mon caractère. Si jamais je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre de la Scala serait au premier rang. Quand j'y entrai, un peu d'émotion de plus m'aurait fait trouver mal et fondre en larmes. »

Après de tels aveux, fidèlement enregistrés, plus de doute La cristallisation s'est opérée pendant les années d'absence : maintenant, ce sont bien les signes de l'amour.

II

Onze ans; onze ans de sa vie se sont écoulés, depuis qu'il a vu pour la première fois le Dôme, les rues bruyantes, les palais qui se plaisent à enserrer un jardin dans leurs colonnades, et la promenade rituelle des voitures sur les bastions. Onze ans. Il cherche à se ressaisir, à travers toutes ces années, à se voir tel qu'il était, malgré tant de brume accumulée entre ses jours présents et ses jours évanouis. Il voulait aimer : c'était là sa folie, c'était là son malheur. Il n'avait pas osé se déclarer, à peine avait-il osé choisir. Il s'était nourri de rêves puérils, qui lui reviennent maintenant à la mémoire : des actions d'éclat lui auraient valu de hauts grades, colonel, général; tout couvert de gloire, il se serait présenté aux yeux de sa déesse; il l'aurait embrassée, s'il eût osé; et il aurait fondu en larmes... Puis il était parti. Et l'image d'Angela Pietragrua, promue au rang de demoiselle élue, avait subi d'étranges vicissitudes : elle s'était effacée pour faire place à une autre, à plusieurs autres; elle avait surgi rapidement, à la dérobée, pour retomber dans l'ombre et dans l'oubli; puis, elle était revenue avec plus de force; impérieuse, dominatrice, elle l'avait irrésistiblement attiré vers Milan. A présent, il était auprès d'elle, dans sa ville, n'ayant que quelques rues à franchir pour la retrouver; plein de trouble et d'angoisse, comme l'homme qui va courir l'épreuve de sa vie; décidé à comparer, coûte que coûte, son rêve à la réalité.

Il s'accorde un jour de répit, pour dominer son émotion trop vive; c'en est fait, le moment est venu d'aller revoir Angela Pietragrua. Mais d'abord, où demeure-t-elle? Son père, l'honnête Borrone, qu'il est facile d'aborder, puisqu'il tient boutique et qu'il vend des étoffes, le lui dira. En effet, Borrone pousse la complaisance jusqu'à le faire accompagner chez sa fille par un domestique; impossible de reculer, il faut entrer. Étrange impression, que de retrouver ainsi, bien vivante, la femme qu'on a aimée dans l'idéal; étrange impression, et risque grand, car l'image est toujours plus belle. Laissons à notre amoureux le temps d'hésiter un peu : l'Angela qu'il adorait n'était pas aussi majestueuse que l'Angela qui lui parle; ses traits n'étaient pas aussi accentués; en revanche, sa grâce était

plus délicate et plus voluptueuse. L'Angela qu'il adorait lui disait mille tendresses, et répondait trait pour trait à ses déclarations : celle-ci ne le reconnaît même pas ; il doit lui expliquer, non sans quelque confusion, qu'il est Beyle, l'ami de Joinville, vous savez bien? Entre tout d'un coup le cavalier servant de la dame : dans l'idéale rencontre, c'était un personnage non prévu.

Mais telle était la force d'illusion d'Henri Beyle, et si vivace son espoir qu'il ne se fût pas découragé. Bien vivante, presque trop vivante, et quelque peu matérielle, Angela ne perdait pas tout à fait les privilèges des divinités, et rentrait cependant dans la catégorie des mortelles ; elle quittait l'empyrée pour circuler sur la terre, et les humains pouvaient lui adresser leurs vœux. Peut-être ne mépriserait-elle pas tout à fait son soupirant indigne, mais obstiné. Au moins se prit-il à le souhaiter tant et tant, que l'idée d'une conquête, qui serait à la fois le bonheur lui-même et l'indiscutable preuve du bonheur, apparut d'abord à son esprit sous une forme timide et comme apeurée, puis l'obséda. Alors il s'étonna de son audace, et tomba dans le plus affreux désespoir.

Dès qu'il conçut la possibilité d'être aimé en retour, il vit apparaître tous les symptômes de son habituelle timidité, et enragea de se trouver lui-même si ridicule. Il assista, spectateur irrité, à la comédie qu'il se donnait ; car sa clairvoyance ne l'abandonnait pas, et sa raison vigilante ne se mettait qu'avec répugnance au service de son cœur abusé. « La timidité naquit, écrit-il ; dès cet instant, un noir affreux remplit mon âme. » Ce bizarre personnage, qui achetait une canne pour n'avoir plus les mains derrière le dos, « à la papa », et qui se trouvait « avoir dans la main une douzaine de tours de canne qui prouvent, à n'en pas douter, un homme du grand monde et un homme à femmes », — c'était lui. Et cet autre, qui aurait « trouvé du plaisir à déchirer des chairs sanglantes », s'il avait été lion, — c'était encore lui. Il se mit à parler comme les héros des romans noirs, qu'il méprisait : « Je maudis bien sincèrement mon orgueil. Si elle ne m'eût pas aimé, j'aurais eu des moments affreux, l'idée de n'être pas aimé de cette femme rare m'eût poursuivi au sein de tous les plaisirs. Elle m'aime, et l'ennui me saisit. C'est avoir en soi un principe de malheur. Que je voudrais avoir un ami qui portât sans cesse le fer rouge

dans cette partie de mon âme ! » Et ce disant, il savait mieux que personne combien il était puéril et absurde : tel était le pire de ses maux.

Les deux semaines qu'il passa de la sorte furent parmi les plus agitées de toute sa vie. Il ne lui manqua même pas le petit ridicule du voyageur qui annonce à tous ses amis qu'il n'est dans la ville que pour vingt-quatre heures, qui frète une voiture et son *vetturino*, qui lie partie avec un compagnon de voyage pour diviser la dépense, — et qu'on retrouve tous les matins à son restaurant, tous les soirs à la Scala. Comment ! M. Beyle, le conseiller d'État, est encore à Milan ! Qu'y fait-il donc ? — M. Beyle est de fort méchante humeur ; il déteste le monde entier, et même l'Italie.

Oui, la belle Italie s'enlaidit à ses yeux, et Milan perdit pour un temps le pouvoir de ses charmes. Certes, il avait retrouvé non seulement avec délices, mais avec émotion, la ville où il lui semblait rencontrer sa jeunesse à chaque coin de rue ; les amertumes et les douleurs d'autrefois, par l'effet du temps, étaient devenues des souvenirs moins cruels qu'attendris ; notre passé nous est si cher que, même lorsqu'il se mêle de la mélancolie au plaisir de relever nos propres traces, cette tristesse est douce à nos cœurs. Et puis, Beyle aimait la ville pour elle-même : pour ses rues propres, aussi commodes et aussi nettes que les rues de Paris sont dégoûtantes et mal pavées, les Parisiens en entendront de belles à ce sujet dès qu'il sera de retour ; pour sa vie sociale, si libre, si simple ; pour son café à la crème et pour ses glaces ; pour la bonhomie de ses habitants ; pour la beauté et l'élégance de ses femmes ; pour la variété de ses spectacles, multiples et diversement exquis : pour tant de raisons inégales, qui se tissent capricieusement autour du voyageur, et le tiennent attaché. Et il chérissait encore la vie milanaise, pour des motifs plus profonds et plus compliqués : parce qu'elle était le décor qui avait occupé et distrait son cœur avide ; parce qu'au milieu de tant d'illusions, de tant de fantômes, elle représentait à tout le moins un élément solide et vrai : si son amour n'était que rêve, il y avait pourtant, de par le monde, des rues, des places, des maisons, une ville qui avaient abrité le rêve de son amour. Mais depuis qu'Angela Pietragrua est devenue réalité, Milan n'importe plus. Un seul être existe, et tout est dépeuplé.

C'est ainsi qu'il raisonne, subtilement ingrat : que les pauvres se contentent de peu, c'est leur affaire ! Le voilà riche d'espoir : il n'a plus besoin d'être diverti. Mais il était écrit sans doute que Milan triompherait de cette épreuve passagère, et deviendrait le théâtre de sa gloire : d'où une estime que rien n'ébranlerait plus. Déjà nous avons vu que Mélanie Louason, la belle âme, avait pris une peine infinie pour le persuader qu'elle était toute prête à se rendre : Angelina Pietragrua ne déploya pas moins de bonne volonté. Elle en déploya même davantage, et plus vite : ce qui rendait Beyle toujours plus timide, et par surcroît furieux. « Ce qu'il y a de comique dans ma rage, observe-t-il, c'est que je vois en écrivant que je n'ai qu'à me louer de Mme P. Au théâtre, elle m'a plusieurs fois regardé avec attention ; j'ai été accablé de marques d'attention et de prévenance ; enfin, en prenant une tabatière, lui ayant légèrement serré la main, elle a cherché et trouvé sur-le-champ l'occasion de me la serrer de la manière la plus marquée. » Elle avait d'abord été fort surprise : bien qu'elle ne fût pas sans une large expérience, elle n'avait pas encore eu l'occasion de voir apparaître devant elle un homme qui disait l'adorer depuis dix ans, et qui ne lui avait jamais donné signe de vie. A la réflexion, elle se souvenait bien du Chinois : mais non pas du tout comme un amoureux transi ; comme un être très gai, au contraire. Tout cela était bien étrange ; elle dut appeler à son secours les souvenirs de quelques romans, où l'on voit arriver ces sortes d'aventures, à la gaîté près. Puis elle fut piquée au jeu : ces prétentions à l'élégance, cette parure, ce jaillissement d'esprit, cette ironie, l'étonnèrent, donc la séduisirent. Et puisque ces soupirs, ces pleurs, cette sombre humeur, ces jalousies, ces colères, ces rages, ces folies enfin ne pouvaient venir que d'un homme sincèrement épris, pourquoi le laisser souffrir ? Fallait-il faire tant de façons ?

Elle se mit à pleurer avec lui, pour l'encourager ; toute pleurante, elle le tutoya. Peine perdue. Elle lui disait : « Pars, pars ; je sens qu'il faut que tu partes pour ma tranquillité ; demain, peut-être, je n'aurai plus le courage de te le dire » ; et il comprenait bien le sens de ces aveux, puisqu'il avait longtemps étudié la tragédie classique ; mais il faisait semblant de ne pas comprendre ; et pour un peu, il serait parti. Bientôt la charité d'Angela ne connut plus de bornes : et puisqu'il n'avait

pas la hardiesse de dérober des baisers, il en reçut. Ce fut dans ces conditions qu'il conquit sa déesse. Alors seulement, il se rappela que sa voiture l'attendait toujours ; qu'il était venu pour explorer l'Italie ; et il se mit en route, le 22 septembre 1811.

III

Il y a des voyageurs qu'on voit courir de ville en ville, essoufflés, haletants : pour gagner un pari, peut-être ; ou pour obéir aux lois d'une impétueuse fatalité. Aux fonctionnaires français qu'il rencontra sur son chemin, Beyle sembla, j'imagine, piqué de la tarentule. Il brûla Modène, propre et gaie. Bologne, son théâtre, ses églises, ses musées, ses galeries, son Université, tout cela fut expédié entre le 23 septembre, à six heures et demie du soir, et le 25, à onze heures et demie du matin. Vite, en route pour Florence : il y arrive harassé jusqu'à la détresse, et n'en voltige pas moins de curiosité en curiosité, finissant sa journée à la Comédie italienne, où l'on donne l'*Oreste* d'Alfieri. Il traversa le Musée d'histoire naturelle, et Santa Maria Novella, et les Offices, et le palais Pitti, et les jardins Boboli ; mais ce qui le frappa, ce fut le tombeau d'Alfieri, et tous ces tombeaux de grands hommes, réunis à Santa Croce : malgré sa hâte, il les vit et les revit. Saint Pierre, une visite à Martial Daru qui loge au Quirinal, un concert de musique italienne, l'atelier de Canova, le Colisée : voilà Rome. Six jours à Naples, comme dans les guides, y compris une excursion à Pompei, et l'ascension du Vésuve : c'est la grimpée la plus pénible qu'il ait faite de sa vie ; la plus belle vue du monde, probablement, est celle dont on jouit de la maison de l'ermite ; et quand on feuillette le registre des visiteurs, on trouve le nom de Mme de Staël, et celui de Schlegel.

Tous les rites étant accomplis ; le Pausilippe, les bains de la Sibylle, le temple d'Apollon, le lac Lucrin, les bains de Néron, Portici, Pouzzoles, dûment visités ; le San Carlo suffisamment connu, il fut quitte. « Je partis de Naples le 11 octobre 1811, faisant au devoir le sacrifice de l'éruption qu'on prévoyait pour le lendemain ; c'est le plus grand sacrifice que je pusse faire, et je fus un sot de le faire. Dans le zèle, il entre toujours les trois quarts de bêtise, dit M. de Talleyrand. » Sans doute. Le devoir était de regagner Paris avant l'expiration d'un congé parcimo-

nieux ; mais il consistait aussi à passer par Ancône, où l'on voulait revoir une belle du nom de Livia, qui parut fade et qui fut dédaignée, par comparaison avec Angela, femme divine. Et le devoir consistait encore à regagner la Lombardie le plus vite possible, pour s'y arrêter le plus longtemps possible. Car enfin, « Rome est un tombeau sublime ; il faut vivre à Naples, — et aimer à Milan ».

Le merveilleux, c'est qu'en si peu de jours, et poussé par une telle fièvre, il ait tant et tant vu. Il a mis moins d'un mois à parcourir toute l'Italie ; mais ce serait le trahir, que de juger les opérations de son esprit à la mesure ordinaire du temps. Faut-il le confondre avec ces niais, qui ont besoin de s'y mettre à deux fois pour observer et à trois fois pour comprendre ? Il se livre avec délices à la joie de penser vite, et de tout il fait trésor. Comme son *Journal d'Italie* est amusant ! comme il est sincère ! Plus tard, Beyle ornera ses souvenirs ; il les dramatisera, pour le public. Mais à présent, il n'écrit que pour lui-même, et en lisant par-dessus son épaule, nous avons l'impression de recevoir ses premières confidences, dans leur fraîcheur. Écoutez le récit de son arrivée à Florence :

« *Florence, 22 janvier.* — Avant-hier, en descendant l'Apennin pour arriver à Florence, mon cœur battait avec force. Quel enfantillage ! Enfin, à un détour de la route, mon œil a plongé dans la plaine, et j'ai aperçu de loin, comme une masse sombre, *Santa Maria del Fiore* et sa fameuse coupole, chef-d'œuvre de Brunelleschi. « C'est là qu'ont vécu Dante, Michel Ange, Léonard de Vinci ! me disais-je ; voilà cette noble ville, la reine du moyen-âge ! C'est dans ses murs que la civilisation a recommencé ; là, Laurent de Médicis a si bien fait le rôle de roi, et tenu une cour où, pour la première fois depuis Auguste, ne primait pas le mérite militaire. » Enfin, les souvenirs se pressaient dans mon cœur, je me sentais hors d'état de raisonner, et me livrais à ma folie comme auprès d'une femme qu'on aime. En approchant de la porte San Gallo et de son mauvais arc de triomphe, j'aurais volontiers embrassé le premier habitant de Florence que j'ai rencontré. »

Cela, dans *Rome, Naples et Florence*, en 1817. Or, écoutez maintenant son impression vraie, telle qu'il la note dans son *Journal*, le lendemain de son arrivée :

« *Le 27 septembre 1811.* — Je suis arrivé à cinq heures du

matin, le 26, à la poste de Florence, et de là à l'auberge d'Angleterre, tenue par Schneider, excédé de fatigue, mouillé, cahoté, obligé de retenir le devant de la voiture de poste et dormant assis dans une position gênée. D'effroyables cahots causés par une route dure, mais non entretenue et pleine de petits trous, m'avaient mis dans un état de détresse parfait. Je n'en pouvais plus, dans toute l'étendue du mot, en arrivant dans la cité de Flore. »

S'il avait voyagé avec un ami, et bavardé, ayant besoin « d'une certaine dose de conversation et d'épanchement », il aurait moins observé sans doute, et moins fidèlement noté les résultats de ses observations. Mais voyageant seul, il s'intéressa davantage aux Italiens, les étudia mieux ; et d'autre part, il se confia plus volontiers à son journal, qui devint son compagnon fidèle. Si fatigué qu'il fût, après ses journées trop remplies, il eut à cœur de fixer le souvenir de ses découvertes et de ses surprises. Et telle est aussi notre bonne fortune : dans ce *Journal* sans apprêt, où l'auteur n'apparaît encore que dans la pénombre, et où l'homme s'analyse en toute sincérité ; dans ces pages très véridiques, que le voyageur ne donne pas pour les impressions d'un demi-dieu, racontant qu'il a mal dormi, que les moustiques l'ont indignement piqué, et qu'il a souffert des pieds devant les plus beaux tableaux du monde, parce qu'il avait mis des bottes trop neuves ; dans ce récit impudent et vif, nous saisissons Henri Beyle en train de se forger de nouvelles raisons de préférer la France à l'Italie ; en train d'enchaîner logiquement le présent à l'avenir : ce qui est plus difficile qu'on ne croit.

IV

L'Italie, telle que notre voyageur la construit en 1811, élargissant et enrichissant sa première vision, s'étend plus loin que la Lombardie. Des noms sont appliqués à des terres inconnues ; sur la carte se dessinent des provinces aux couleurs diverses ; l'ensemble du pays n'est plus une masse ensoleillée, mais une succession de grandes villes dont chacune a sa physionomie très distincte. Autre chose est Milan, autre chose Rome ; les Florentins sont des gens qui prononcent le *c* comme s'il s'agissait d'un *h* aspiré, tandis que les Napolitains prennent

leur plaisir à s'enivrer de cris et de feux d'artifice : retenons cela. Ces grandes villes, ces villes classiques, qui font régulièrement partie d'un tour obligatoire, sont généralement séparées par des étapes de quarante à cinquante lieues, qu'on fait bien de brûler. Inutile de s'arrêter en route : les auberges sont détestables; et les petites villes ne comptent pas. « Je ne passai qu'un quart d'heure à Sienne, dont les rues sont étroites à cause de la chaleur, et dont les maisons ont du grandiose. » Un quart d'heure suffit; on ne s'arrêterait pas davantage, même si on n'était pas si pressé.

L'Italie est une juxtaposition de paysages dont quelques-uns seulement sont dignes d'intérêt. Sans doute, « l'homme qui voyage pour jouir du son que produisent sur son âme les montagnes » regarde la nature; mais il ne la regarde pas avec des yeux nouveaux; et il obéit aux exigences de son esprit. Il demande une nature bien dessinée, qui se compose d'elle-même en tableau, dont la plus grande gloire soit de ressembler à un décor d'opéra; une nature qui remplisse le cœur d'une douce sensibilité : c'est son rôle, et elle néglige quelquefois de le remplir. Que sont, après tout, ces Apennins tant vantés, tels qu'ils se présentent du côté de Bologne? « Un tas de petits mamelons, séparés par une infinité de petites gorges régulières... » Parlez-moi des douces collines qui environnent Florence; ou, mieux encore, d'une belle plaine, comme la Lombardie, qui ressemble à l'étendue de la mer et qui fait rêver.

Mais, par-dessus toutes choses, l'Italie est une province du cœur humain, passionnante à explorer. Le peuple qui se découvre à l'observateur se distingue entre tous, parce qu'il possède la sensibilité, don divin. Il laisse jaillir librement cette flamme, en dépit des conventions sociales qui l'étouffent partout ailleurs. Triste, l'Italien ne se cache pas pour pleurer; joyeux, il éclate de rire, il prodigue les manifestations de sa verve comique, sans craindre le ridicule et le qu'en dira-on. Le naturel : tel est décidément le privilège qui complète cette sensibilité admirable. Le défaut qui gâte tous les plaisirs de la vie, qui la transforme en une représentation perpétuelle dont chaque acteur, sans cesse sur la scène, tremble à tout instant d'être critiqué, — la vanité, — n'existe pas en Italie. On ne tire pas vanité de sa fortune, de son rang, de son état, de son talent : on vit sans se soucier du voisin; et le voisin ne

demande rien d'autre que de vivre heureux, sans cérémonie. Pas d'esprit : et tant pis, car l'esprit est un piment quelquefois agréable; mais tant mieux, si l'esprit n'est qu'une forme déguisée de la vanité, s'exerçant aux dépens d'autrui.

Que tout soit parfait en Italie, non pas. Les gens y sont fort ignorants; le petit peuple y est fort sale. Entre l'extérieur des maisons, souvent grandioses, et l'intérieur, souvent sordide, le contraste est pénible. Prenez tel palais de Bologne, admirable par sa façade, par ses salons, ses galeries, les tableaux de prix qui le remplissent depuis le haut jusques en bas : les chambres à coucher sont dégoûtantes, mesquins les lavabos, affreux les lits. Nous concéderons encore que « les peuples d'Italie sont bilieux, point aimables du tout; » que « la canaille italienne est la plus impatientante de l'univers, et malheureusement un voyageur est sans cesse en contact avec la canaille ». Mais que sont ces défauts? A peine une ombre légère. Puisqu'il est entendu que le plus grand bien du monde, celui d'où naissent les désespoirs, mais aussi les plus vifs plaisirs, c'est la sensibilité, source des passions vigoureuses, source de l'amour qui exalte l'âme jusqu'au sublime : reconnaissons que le peuple qui possède ce don quasi surhumain est sans égal. Que la France est mesquine, par comparaison! En France, pas de sensibilité; ni passion, ni sublime. Politesse affectée, et froideur. Vanité. Crainte du ridicule, qui arrête tous les mouvements de l'âme. Supposons que des Français de bonne condition assistent à un concert où des amateurs du plus haut rang, exécutant de la musique gaie, se livrent à des lazzis, à des bouffonneries de toute espèce : si admirable que soit cette musique, et si parfaite l'exécution, ces pauvres Français n'en croiront pas moins que leur dignité est offensée; ils se guinderont; ils bouderont. Supposons des Italiens dans la même circonstance : ils se laisseront bonnement aller à leur plaisir; et quelle joie! quel goût de vivre! — Heureux pays, dont chaque habitant pourrait prendre pour devise le mot que Beyle a recueilli plus d'une fois, dans son rapide voyage : « Pourquoi me gêner? »

Observations personnelles, hâtives et aiguës; souvenirs des lectures anciennes, souvenirs de Sismondi, souvenirs de Mme de Staël, se mêlaient et se confondaient dans la théorie psychologique qui s'élaborait de la sorte. Mais le modèle premier dont Beyle était parti, n'était-ce pas, à vrai dire, le

caractère de la Pietragrua? Et n'étendait-il pas à toutes les Italiennes, puis à toute l'Italie, le bénéfice de son amour? Sensible, passionnée, naturelle, insoucieuse du qu'en dira-t-on, Angela l'était, certes, puisqu'elle s'était jetée à la tête d'Henri Beyle, malgré le cavalier servant et le mari. Pour conduire ce jeu, elle ne manquait pas de sagacité : en conséquence, les Italiens sont sagaces. Ni elle, ni les amis qui l'entouraient n'étaient précisément spirituels : les Italiens manquent de trait. Elle riait volontiers, et bruyamment : les Italiens se livrent sans retenue à leur verve comique. Elle ne partageait pas toute l'exaltation de son adorateur : l'Italien, qui sait à quelles passions violentes il va ouvrir la porte, dès qu'il se prend à aimer, est plein d'attention, et par conséquent paraît froid, dans les moments où le Français, qui est sûr de ne pas devenir fou, se livre pleinement à son émotion, laquelle est plus faible, et paraît cependant plus forte.

Plus profondément encore : ce caractère italien que Beyle construit à grande joie, qu'est-il en somme, sinon l'incarnation de son propre désir? La sensibilité, la passion toute pure, le naturel poussé jusqu'au sans-gêne, — il y avait si longtemps qu'il cherchait une terre où placer ces aspirations de son âme! Il était temps qu'il la trouvât. Aussi modelait-il, amoureusement, un pays suivant son cœur; un pays d'où il excluait ce qui choquait son être intime; un pays conforme à sa nature, fait à son image et à sa ressemblance; un pays où il pût enfin rencontrer le bonheur.

Car il « chassait au bonheur », comme il dit; de tels chasseurs ont toujours besoin de régions nouvelles. Ils connaissent trop leur patrie : impossible d'essayer sur elle l'effet de leurs rêves. Sur l'étranger, au contraire, ils projettent plus aisément leur moi. Que de laideurs ils laissent dans l'ombre! que de couleurs ils avivent! comme ils changent les éclairages! comme ils procèdent à des embellissements subtils! Après quoi ils adoptent, qui les Amériques lointaines, où les hommes vivent heureux, comme chacun sait, conformément à la nature et sans les lois barbares de la civilisation; qui les Otaïtis où la vie n'est qu'une longue suite de délices; ou plus modestement, qui l'Espagne et qui l'Italie. Ainsi fait Henri Beyle, qui s'apprête à s'évader de son pays pour mieux se retrouver lui-même.

Autre raison de chérir l'Italie : le goût des arts. Pour la

musique, c'était déjà fait : il n'est de bonnes représentations qu'à la Scala ; partout ailleurs, on bâille, on souffre. Or voici qu'à la musique la peinture vient s'ajouter. Il l'appréciait déjà, mais avec un petit effort, mais avec une pointe d'artifice qui le gênait. Quand il admettait que tel chef-d'œuvre universellement admiré méritait sa réputation, l'autorité des connaisseurs, le consentement général, la crainte de passer pour béotien, et une certaine pudeur, le forçaient à la louange : et il n'aimait pas être forcé. Sa Majesté l'Empereur, prenant de droite et de gauche, avait constitué au Louvre un musée sans égal, qu'il ne manquait pas de fréquenter ; et il se récriait, comme tout le monde, devant les Madones de Raphaël, ou devant la *Léda* du Corrège : mais justement, il faisait comme tout le monde : et il détestait ce personnage-là. Ce qu'il découvre pendant son voyage d'Italie, c'est autre chose ; c'est le jaillissement spontané de sa sensibilité en présence de certains tableaux. Le voilà devant les quatre *Sibylles* du Volterrano, dans la chapelle des Niccolini, à Florence : il tombe en extase ; il reconnaît « cette grâce qui, jointe au grandiose, le rend sur-le-champ amoureux ». Son domestique de place l'arrête presque par force pour lui faire voir un tableau qui représente les Limbes : cette fois, c'en est trop : « Je fus touché presque jusqu'aux larmes ; elles me viennent aux yeux en écrivant ceci. Je n'ai jamais rien vu de si beau. Il me faut de l'expression, ou de belles figures de femmes. Toutes les figures sont charmantes et nettes, rien ne se confond. La peinture ne m'a jamais donné ce plaisir-là. »

Aussitôt son esprit travaille : il ne serait plus lui-même, s'il ne tenait à se rendre un compte exact de cette nouvelle disposition. Est beau tout ce qui l'émeut, tout ce qui donne l'essor à sa rêverie. D'autres jugeront des couleurs autrement que lui : peu importe ; le beau est relatif ; il varie suivant les organes mêmes de ceux qui l'admirent. « J'ai la vue tendre, nerveuse, susceptible de se monter, sentant les moindres nuances, mais choquée des tons noirs et durs des Carrache, par exemple. La manière faible de Guido est presque d'accord, non pas avec ma manière de juger les arts, mais avec ma vue. Toute mon admiration peut venir du physique de mes yeux. » D'autres jugeront suivant les préceptes, ou d'après les réputations établies : à leur aise ; Henri Beyle ne jugera plus que d'après son plaisir. Dès qu'il arrive à la claire conscience de ce prin-

cipe anarchique, tous les soutiens de son goût s'écroulent, et disparaissent : tant pis. Tout au plus compte-t-il sur une aristocratie d'esprits délicats, qui, tombant d'accord sur quelques préférences, donneront une valeur objective à leurs impressions. « Je sens que mes réflexions critiques ne tendent qu'à mettre mon goût à la place de celui des autres. On me dira : « Quelle preuve avez-vous que votre goût vaille mieux que celui du président Dupaty ? » Aucune. Je ne puis certifier qu'une chose, c'est que j'écris ce que je pense. Il se trouve peut-être en Europe huit ou dix personnes qui pensent comme moi. J'aime ces personnes sans les connaître. Je sens qu'elles pourraient me donner des plaisirs vifs. Quant aux autres, sous le rapport des arts, j'ai pour elles le mépris le plus senti, je ne désire que de les oublier. Si je leur étais connu, je leur inspirerais les mêmes sentiments, avec peut-être un peu de haine. Ainsi nous ne pouvons que gagner à être inconnus les uns aux autres. » La peinture lui apparaît donc comme un moyen nouveau de charmer son moi. L'Italie étant le pays des arts, et offrant aux amateurs la foule innombrable de ses tableaux excellents, Henri Beyle se sent conquis. Bref, il aime davantage l'Italie, parce qu'il aime la peinture ; et il aime la peinture, parce qu'il s'aime lui-même. C'est la raison profonde à laquelle il faut toujours revenir.

V

Seule une épopée burlesque, à la mode d'autrefois, pourrait conter ses aventures, lorsqu'il réapparut à Milan, plein de hâte et d'émoi. Elle dirait comment cet amoureux sublime, apprenant qu'Angela se trouvait à la Madonna del Monte, entreprit l'ascension de ce village escarpé, et pensa s'évanouir en revoyant enfin l'objet de sa flamme ; comment il combina un rendez-vous pour minuit ; comment il fut décommandé, et dut se rabattre sur la lecture d'Ossian, pour charmer sa veille. Elle dirait encore comment il dépista la jalousie du cavalier servant et du mari, en revenant incognito dans le village, à ceci près qu'ayant mal pris ses mesures, on le lui fit traverser tout entier dans une portantine, et précédé de trois flambeaux : aussi tous les habitants se mirent-ils sur leurs portes, et se demandèrent-ils longtemps ce que ce noble étran-

ger pouvait bien venir faire, dans un tel équipage et sous une pluie qui tombait à torrents. Et l'épopée dirait de quelle façon tout le monde descendit à Milan, Angela, le fils d'Angela, le cavalier servant, le mari, et Henri Beyle ; avec quelle habileté machiavélique ce dernier dut évoluer entre des susceptibilités diverses; pour quelles raisons il soupçonna, non pas Angela, certes, mais son entourage, de n'être pas entièrement désintéressé, et d'attacher quelque importance à l'argent, d'où qu'il vînt.

Il eut pourtant des moments heureux : comme le jour où il apprit que son congé était prolongé d'un mois, ce qui lui permettait de s'attarder à Milan, — ville autrement commode, pour les rendez-vous, que les villages de montagne; comme le jour où, assis sur un banc dans la boutique de M. Borrone, et obligé de parler par sous-entendus à cause des commis, il fut si spirituel, si plaisant, si brillant devant Angela, qu'il vit « dans ses yeux et dans la rougeur qui couvrait ses joues, l'effet assuré d'une grande âme sur un autre cœur du même genre ». Que dis-je, des moments heureux? Il fut heureux tout le temps, malgré les craintes, les déceptions, les duperies avérées, les rendez-vous manqués, les billets annonçant à la dernière minute que la jalousie du mari s'est réveillée, et qu'il faut renoncer à se voir, par prudence; il fut heureux tout le temps, puisqu'il aimait. Il aimait la plus belle des femmes, si belle qu'elle faisait peur, presque terrible de beauté surnaturelle, supérieure au reste des humains. Telle était Angela Pietragrua, puisqu'il la voyait ainsi.

Lorsqu'on attend une belle qui tarde, est-il divertissement plus agréable que la lecture? Pour occuper ses loisirs, et pour contrôler ses découvertes récentes, il se mit à lire l'*Histoire de la peinture en Italie*, de Lanzi : ouvrage capable de lui tenir compagnie pendant de longues heures, puisqu'il ne comprenait pas moins de six volumes. Presque inconsciemment, tout en lisant, il saisit sa plume, la trempa dans l'encrier, prit des notes, et traduisit. Cela faisait si bel effet sur le papier, qu'il fut charmé. L'imagination aidant, il se vit non pas traducteur, mais auteur. Encore un coup de baguette, le livre est fait : on peut même l'annoncer au public. Et dans sa chambre milanaise, dans sa chambre où il voit bien qu'Angela ne viendra point ce jour-là, il écrit :

Bologne, 25 octobre 1811.

« Messieurs, j'ai composé en deux volumes l'*Histoire de la peinture en Italie*, depuis la renaissance de l'art vers la fin du XIIIe siècle jusqu'à nos jours. Cet ouvrage est le fruit de trois années de voyages et de recherches. L'histoire de M. Lanzi m'a été fort utile. J'envoie mon ouvrage à Paris pour l'y faire imprimer. On me conseille de vous prier de l'annoncer. Il paraîtra en deux volumes in-8° à la fin de 1812. Si l'article suivant ne convenait pas, je vous supplie, messieurs, de le corriger.

Il paraîtra à la fin de 1812 une *Histoire de la peinture en Italie*, depuis la renaissance de l'art à la fin du XIIIe siècle jusqu'à nos jours. L'auteur de cet ouvrage, qui voyage en Italie depuis trois ans, s'est aidé des histoires publiées par MM. Fiorillo et Lanzi. Celle qu'on annonce sera composée de deux volumes in-8°.

« Agréez, messieurs, l'assurance de ma haute considération.

« CHARLIER. »

Homme admirable, et qui brûle les étapes le plus galamment du monde ! Étrange aventure, aussi : sans la Pietragrua, point de Lanzi, point d'*Histoire de la peinture* ; sans Lanzi, peut-être se serait-il obstiné à s'attribuer le génie comique, qu'il n'avait pas, et à peiner sur son *Letellier*, comédie en cinq actes, et en vers, qui ressemblait fort à la toile de Pénélope. Lanzi porte un coup mortel à *Letellier*, qui ne réapparaîtra plus désormais que par intervalles, jusqu'à ce qu'il soit délaissé pour toujours. Lanzi, fidèle et discret compagnon des heures d'infortune, montre à Beyle sa véritable voie, et l'engage décidément dans la carrière d'auteur. Vous ne savez pas combien il est difficile de se mettre à écrire pour le public, si vous n'avez devant vous qu'une page blanche. Prenez Lanzi, au contraire ; renforcez-le de quelques ouvrages du même genre, peu connus en France ; ne craignez pas de les pilloter dextrement ; sur leur trame terne et grise brodez vos fleurs : bientôt vous aurez un livre tout fait. De même que Carpani lui fournira, un peu plus tard, la matière de sa *Lettre sur Haydn*, de même Lanzi lui fournit la matière de son *Histoire de la peinture en Italie*, qu'il élaborera au cours des années suivantes. Les auteurs italiens ont du bon. Sans compter qu'ils calment son dernier scrupule. En se livrant

tout entier à sa passion italienne, Beyle regrettait quelquefois de sacrifier ses ambitions littéraires; pour se donner le plaisir de vivre dans le présent, il renonçait, lui semblait-il, à ses beaux rêves de gloire. Mais voici que par la vertu des auteurs italiens, l'amour et l'ambition s'accordent : il peut aimer en Italie, et, grâce à l'Italie, arriver à la renommée des écrivains illustres dont le nom vole sur les lèvres des hommes : de sorte que tout est pour le mieux dans le meilleur des pays.

Aussi fut-il dégoûté, lorsqu'il regagna Paris, le 27 novembre 1811. « Figure-toi, écrit-il à Pauline, un homme dans un bal charmant, où toutes les femmes sont mises avec grâce ; le feu du plaisir brille dans leurs yeux, on distingue les regards qu'elles laissent tomber sur leurs amants. Ce beau lieu est orné avec un goût plein de volupté et de grandeur; mille bougies y répandent une clarté céleste; une odeur suave achève de mettre hors de soi l'âme sensible qui se trouve dans ce lieu de délices. L'homme nerveux est obligé de sortir de la salle de bal ; il trouve un brouillard épais, une nuit pluvieuse et de la boue; il trébuche trois ou quatre fois et enfin tombe dans un trou à fumier. Voilà l'histoire abrégée de mon retour d'Italie... » Il n'aura plus de joie, désormais, que s'il réussit à se fixer définitivement dans cette terre promise dont les attraits ne laissent pas de ressembler quelque peu à ceux du paradis de Mahomet ; le dessein de s'expatrier pour y vivre va se former dans son esprit, se préciser, aboutir à une volonté invincible, à travers les dernières vicissitudes que voici.

VI

D'abord, sept mois à Paris, pendant lesquels il n'arrive pas à se réacclimater. Sa consolation est de relire et de compléter les notes qu'il a prises au cours de son voyage ; ou de travailler à l'*Histoire de la peinture*, mise indolemment sur le chantier. Quand il doit s'occuper de quelque affaire officielle qui a trait à l'Italie, il éprouve un vif plaisir : son imagination est excitée comme par la lecture d'un roman. Ses chefs lui font grise mine : pour être allé baguenauder, en cette année critique, en cette année 1811 où l'Empereur a besoin de tous ses serviteurs; pour avoir profité d'un premier congé pour en demander un second, il a encouru une fois de plus la disgrâce

de Pierre Daru, qui s'est décidément lassé de protéger ce parent trop fantasque. Les disgraciés éprouvent, d'ordinaire, une mélancolie. Il n'était pas mélancolique, mais il vivait ailleurs.

Ensuite : ordre de rejoindre la Grande Armée, en Russie. Il est le courrier qui passe dans les bureaux du ministère, va prendre les ordres de Sa Majesté l'Impératrice, à Saint-Cloud, et contemple le roi de Rome, afin de porter au Maître la vision toute fraîche de son enfant qui s'éveille, et qui sourit dans son berceau. Puis il part à toute vitesse. A toute vitesse, aussi loin qu'il y a des routes et des étapes marquées. Mais après Königsberg, il faut bien qu'il ralentisse, parce que les effets du pillage commencent à se faire sentir. Après Kovno, c'est le désert. Dans la région de Vilna, il abandonne sa calèche et continue à cheval. Il rejoint enfin ; et son sort se confond avec celui de l'armée.

Moscou brûle. Ici un canonnier ivre donne des coups de plat de sabre à un officier de la garde, tandis qu'un autre soldat, ivre également, s'enfonce dans une rue en flammes, et y rôtit. Plus loin on pille une maison. Un détachement s'occupe à vider un magasin de farine. Les convois encombrent les rues. Même les officiers ne se rendent pas un compte exact des choses : si un quartier brûle, on déménagera dans un autre, et voilà tout : des incendies, ils en ont tant vus ! On s'en va donc vers des régions plus tranquilles, en cherchant des maisons cossues pour y loger. L'ordre vient d'abandonner la ville : par où ? Les colonnes et les convois s'enfoncent dans la fumée, dans les flammes : il faut faire demi-tour, et chercher une autre issue. Confusion, disputes, jurons; qui perd sa voiture et qui ses hommes. Enfin l'on sort : de la ville s'élève une pyramide de feu, et la lune paraît au-dessus de cette atmosphère de flamme et de fumée. Parmi les personnages de ce tableau, qu'on imagine Beyle, détaché, dédaigneux, mais gardant tout son sang-froid, mais prompt à décider et à commander, mais ne laissant à personne sa part de besogne, mais fidèle à son devoir. Il tient à la main la seule chose qu'il ait pillée : un volume de Voltaire. Il arrive au bivouac, soupe avec du poisson cru et des figues, puis s'assied dans sa calèche pour dormir. Ce qui le désoblige seulement, c'est qu'il est un peu gris, par l'effet du mauvais vin blanc que ses hommes ont trouvé dans les caves d'un club, et qu'ils se sont gardés de laisser là.

Il met cinquante jours à faire la retraite, de Moscou à Vilna :

sans une plainte; sans une vanterie. On aime à voir en lui cette belle vaillance. Car tous les hommes devenant ridicules aussitôt qu'ils sont amoureux, à force de le suivre dans ses affres d'amoureux transi, on finirait par ne le connaître que dans ses faiblesses, et par se méprendre sur son caractère, qui est la complexité même. Ironique, sceptique, volontiers offensant pour ceux qu'il n'aime pas, et qui sont le plus grand nombre, il est tout autre chose qu'un jeune premier languissant. Si même, connaissant ses timidités, ses gaucheries, ses souffrances, nous étions tentés de le plaindre, gardons-nous-en : il nous repousserait avec hauteur. Inutile de venir à son secours : il a bec et ongles pour se défendre lui-même. Nous constatons ici, sous une forme nouvelle, un des traits permanents de son caractère, c'est-à-dire la part de stoïcisme qui subsiste toujours chez cet épicurien. Certes, il continue à entretenir son rêve, et à penser à sa chère Italie; mais c'est là son secret ; aucun de ceux avec lesquels il vit n'est son confident. Dans l'officier de la Grande Armée qui rentre à Paris, amaigri par la souffrance, vieilli, ne tirant de sa conduite aucune vanité, se refusant à prendre au tragique même cette tragique retraite, brave avec simplicité, brave avec élégance, — qui reconnaîtrait l'amoureux éperdu de la Pietragrua?

Février, mars, avril 1813 : mauvais mois ; marqués d'une pierre noire. Il a repris sa vie parisienne, mais comme un homme qui sort de maladie, et n'a pas de goût pour l'existence ; sans force et sans plaisir. Il ne tente même pas de s'attacher au char d'une nouvelle déesse, ou de retourner à d'anciennes amours. Les distractions l'ennuient. La tragédie française le « scie » : il n'admire plus Talma, qui fait de grands ronds avec ses bras ; il n'admire même plus le personnage d'Hamlet, qui n'est qu'un imbécile. Décidément il est en disgrâce : ses camarades sont nommés préfets, maîtres des requêtes, barons, chevaliers de la Légion d'honneur ; et rien pour lui. Il se donne des consolations : quel bonheur de ne pas être envoyé comme préfet à Lons-le-Saunier, par exemple ! Comme il était utile de faire l'expérience psychologique de la disgrâce, qui lui manquait encore ! Comme d'autres, qui sont ambitieux, seraient déçus à sa place ! — Il souffre ; il est désemparé.

Or ce printemps-là, on se remit en campagne, comme d'habitude. Pour l'Allemagne, prise d'une fureur sacrée, ce fut la

croisade ; pour l'Empereur, la partie suprême ; pour les villages de France, grande peine et grand deuil ; pour Beyle, l'occasion de se secouer, de remettre le nez dehors, de voir les choses comme elles étaient et les gens au naturel. Une bataille n'est pas du tout ce que l'on croit, d'après les livres d'histoire, mais simplement un grand désordre, tel que les spectateurs et même les acteurs n'y comprennent rien. De la cavalerie qui passe, des tirailleurs devinés plutôt que vus, quelques mouvements de troupes, confus et contradictoires ; des bois et des villages d'où partent des fusillades ; des coups de canon qui viennent on ne sait d'où : voilà ce que c'est qu'une bataille. On n'en fera plus accroire à Beyle, qui a vu, de ses yeux vu, la bataille de Bautzen : laquelle n'a pas coûté moins de deux mille cinq cents morts, et de quatre mille cinq cents blessés. « Nous voyons fort bien, de midi à trois heures, tout ce qu'on peut voir d'une bataille, c'est-à-dire rien. » Il a beau se prétendre blasé sur la psychologie des soldats, dire que les « intérieurs d'âme » qu'il a vus pendant la retraite de Moscou l'ont dégoûté à jamais de ce genre d'observation : il n'en prend pas moins de plaisir à regarder la comédie humaine, telle que la jouent ses amis, ses collègues, ses compagnons d'un jour ou d'une heure. Voire, il éprouve une certaine volupté à constater son calme olympien « au milieu de tous les mouvements compliqués de cent quarante mille hommes poussant une autre armée de cent soixante mille hommes, avec accompagnement de Cosaques sur les derrières ». Heureux celui qui ne demande rien aux dieux ni aux hommes, et prend le temps comme il vient ! Celui-là pratique le beylisme ; celui-là est un sage ; celui-là est un roi. Sans illusions, jugeant à leur valeur les individus et les faits, sachant s'accommoder à chaque circonstance pour en tirer la plus grande jouissance possible, celui-là est maître de soi-même et maître de l'univers... Mais à peine finit-il de proférer ces belles maximes, qu'il soupire. Où est l'Italie ?

Ce grand connaisseur d'hommes, qui sait bien que « dans deux ans, ce sera un titre suranné que d'avoir fait la campagne de Moscou », profite de l'armistice qui suit la victoire française pour demander un poste à Florence ou à Rome. On reconnaîtra l'administration à ce signe, qu'elle le nomma aussitôt à Sagan, en Silésie. Il s'en fallut de peu que le cimetière de Sagan n'eût l'honneur d'abriter la tombe de M. l'inten-

dant, devenu tyran du lieu. Une fièvre pernicieuse régnait là-bas, et avait enlevé quatre cents personnes en quelques mois : en fait de guerre et de fièvre, nous avons vu mieux depuis lors; mais pour l'époque, ce n'était pas mal. La fièvre, eu égard à sa dignité, s'abattit sur lui avec une ardeur particulière, et lui prodigua toutes ses attentions : cette affreuse appréhension de l'accès, pire que l'accès lui-même, les frissons, le délire, l'hébétude, et tout le cycle qui recommence. Débarrassé, il courut à Dresde, pour y trouver « les arts et la solitude », pour achever de se guérir en écoutant le *Matrimonio segreto*, et pour penser un peu, à l'abri des fâcheux dont il était entouré. Mais il avait compté sans son hôtesse, qui ne le tenait pas quitte pour si peu. « La fièvre, dont je me croyais débarrassé, m'a repris de plus belle par un accès de quinze heures, avec des douleurs de tête insupportables. J'ai trop serré la mesure; je suis parti de Sagan encore trop faible; je pensais qu'à Dresde je trouverais les arts et la solitude. Je suis presque incapable de lire par l'extrême faiblesse, la plus grande que j'aie éprouvée de ma vie. Je trouve qu'elle m'égaye en ce que, ne pensant plus à rien, je m'occupe de tout, du combat de deux mouches, par exemple... » — « Quelle année que celle qui s'est écoulée depuis un an! Pour que rien n'y manquât, il fallait une intendance et une maladie. » La maladie eut au moins ceci de bon qu'il obtint un congé, revint à Paris, et courut tout d'une traite jusqu'à Milan.

Il la revit, sa ville très aimée; il la revit, le 7 septembre 1813 : si ému le premier jour, qu'il laissa tomber une tasse de café à la crème sur un beau pantalon de casimir gris tout neuf. Il la revit, faible et dolent encore; et cette langueur même n'était pas sans charme. Il la revit juste assez pour la désirer davantage. Il se remit à ne vivre, à ne respirer que pour la comtesse Simonetta (c'est ainsi qu'il appelait sa capricieuse conquête, la mettant au rang de comtesse et la baptisant Simonetta); il se remit à ne vivre que pour elle, qui ne vivait pas tout à fait pour lui.

Comme elle séjournait à Monza, il déplaça quelque peu le centre de son univers, non sans gêne : Monza était plus commode que la Madonna del Monte, certes, mais moins commode que Milan; et il n'aimait ni les complications, ni les changements. Les jours où elle le laissait libre (où était-elle? que

faisait-elle, ces jours-là ? pourquoi ne l'appelait-elle pas? c'est une désagréable compagne que la jalousie; mieux vaut Lanzi), il occupa son temps à visiter les musées, à rédiger une page de l'*Histoire de la peinture*, à réfléchir sur les arts. Pendant ses soirées solitaires, il reprit sa place à la Scala, admirant de tous ses yeux Vigano le danseur, et les sœurs Monbelli, diversement sublimes. Il pensa, plus que jamais, que l'Italie était la patrie de la sensibilité ; de sorte qu'un homme sensible et supérieur, comme lui-même, ne pouvait donner toute sa mesure et développer toute son originalité qu'en Italie ; en Italie, et dans le voisinage immédiat de la comtesse Simonetta.

Mais quelle insupportable époque ! Doit-elle être si constamment troublée, que les trêves même deviennent impossibles? Et les humains seront-ils, moins que jamais, les maîtres de leur propre vie? Il paraît qu'on a continué à lutter, tandis qu'il s'occupait à comparer les mérites respectifs de Fioravanti et de Cimarosa; qu'une immense bataille, auprès de laquelle tous les combats de l'antiquité n'étaient que jeux d'enfant, s'est livrée à Leipzig ; que les Saxons ont abandonné l'Empereur au moment décisif ; que les armées françaises ont dû faire retraite, et que c'est la France, maintenant, qui est envahie. De leur côté, les Autrichiens s'avancent pour reprendre leurs anciennes possessions, la Vénétie, la Lombardie. Ils ont franchi l'Isonzo; ils bloquent Venise. Partons, si nous ne voulons pas nous trouver prisonnier, un beau matin, dans notre lit...

Sous les ordres du sénateur Saint-Vallier, Beyle est envoyé à Grenoble, pour organiser la défense du territoire. Fort bien. Ce n'est pas qu'il tînt à jouer un rôle : mais puisqu'on lui assignait une place dans la tragédie, il voulait la bien remplir. Et donc, laissant à son sénateur aimable, mais épuisé, l'apparence du pouvoir, il se démena, décida, trancha, et, en bon Français qui improvise, fit des miracles. Pour obliger les communes rebelles à rentrer dans le devoir, lever des contributions, trouver des munitions et des vivres pour l'armée, il fallait un chef : M. l'intendant montra qu'il avait en lui l'étoffe d'un chef ; au moins pour quelque temps.

Demandez-lui, en effet, un brusque déploiement d'énergie : il sera votre homme. Ne lui demandez pas la persévérance, sa provision est vite épuisée. Surtout, craignez qu'il ne s'ennuie, et qu'au bout de peu de semaines, il n'ait épuisé les distrac-

tions d'un métier dont la nouveauté l'avait d'abord séduit. Un beau jour, l'ambition de devenir préfet lui remonte à la cervelle : cinquante-deux jours passés au « quartier général de la petitesse », c'en est assez, c'en est trop. Il demande à son chef la permission d'aller solliciter à Paris, l'obtient, s'en va, et arrive juste à temps pour voir les Alliés s'emparer de la capitale. « Je me porte fort bien ; il y a eu avant-hier une fort belle bataille à Pantin et à Montmartre : j'ai vu prendre cette montagne... » (1er avril 1814.)

Quel désarroi, après la chute du grand Napoléon ! Que faire ? Que devenir ? C'est la fin de l'ordre sous lequel on était habitué à vivre ; c'est le commencement d'un régime dont personne ne sait ce qu'il sera. Si les adolescents sont troublés, parce que leur préparation à l'existence se trouve vaine, que dire des hommes qui ont dépassé trente ans, et qui ont fait la retraite de Moscou ? Cette génération, trop profondément engagée dans la vie pour se reprendre, est sacrifiée : elle donnera les demi-soldes, les conspirateurs, les aigris de toute espèce, ou les renégats.

Beyle suit d'abord son élan. Il s'empresse de se rallier à « l'auguste maison des Bourbons », et fait valoir son titre de plus ancien adjoint aux commissaires des guerres : fonctionnaire, il demande une fonction. Mais l'auguste maison des Bourbons n'entend pas la prière de son très humble et très obéissant serviteur. Alors, secouant la poussière de ses souliers sur la terre de France, reprenant la direction de sa vie, obéissant enfin aux sollicitations qui depuis des années le tourmentent, il gagne Milan, d'où Waterloo même ne le rappellera plus. Il prend toutes mesures pour s'y établir à titre définitif ; il s'expatrie. Rare exemple d'un homme qui obéit à sa volonté profonde, et réalise son rêve intérieur, alors que tant et tant d'autres portent jusqu'à leur dernier jour la nostalgie de ce qu'ils auraient pu être ; mais ils n'ont jamais eu le courage de rompre leurs liens pour tenter la grande aventure de la liberté. Beyle profite de ce que la vieille maison s'est écroulée, de ce qu'on n'a pas voulu de lui au moment où il s'agissait de la rebâtir, pour aller construire son nid sous les cieux qu'il préfère. C'en est fait ; il a signé le pacte qui l'unit à l'Italie. *Incipit vita nova :* Henri Beyle est mort ; maintenant va commencer la vie de Stendhal, Milanais.

PAUL HAZARD.

APRÈS

LA GRÈVE DES MINEURS ANGLAIS

La grève des mineurs anglais ayant cessé, le moment est venu de montrer ses résultats et d'en tirer quelques enseignements. Mais d'abord il nous faut rappeler comment est née cette lutte déplorable et comment elle a évolué.

La crise dont souffre la Grande-Bretagne a des causes profondes qui en font la gravité et des causes plus momentanées qui ont contribué à accélérer une évolution fatale. Les causes profondes peuvent s'énoncer crûment en quelques mots. L'industrie minière anglaise est paralysée par son régime légal, ligotée par son passé et souvent par son archaïsme. Elle aurait besoin de se rajeunir largement et elle n'a pu y réussir assez parce qu'elle est aux prises avec une tyrannie ouvrière de tendance politique. Les ouvriers gagnent trop en travaillant trop peu et, dans les jeux de bascule alternatifs du parlementarisme anglais, ils ont trop souvent trouvé un point d'appui pour leurs revendications les moins fondées. En Angleterre comme ailleurs, il existe un jacobinisme qui prétend défier les nécessités économiques et parer au déficit industriel par la nationalisation, ou tout au moins par les subventions d'État. A ce jeu, on prolonge quelque temps une situation factice, mais en consommant peu à peu ses réserves, et l'on arrive sans s'en douter au moment où une grande machine aux apparences de prospérité solide s'ébranle avec des craquements.

Depuis un siècle et demi, l'édifice économique, politique et social de la Grande-Bretagne repose, on le sait, tout entier sur une richesse en houille exceptionnelle. D'où le développement

industriel au détriment de l'agriculture, la supériorité maritime et, en fin de compte, un tribut prélevé sur les pays moins favorisés. L'Angleterre s'est habituée, comme un fils de famille, à vivre des rentes que lui assurait la houille. Elle s'est attribué orgueilleusement des mérites qui tenaient d'abord à un incident géologique des temps primaires. Mais un monde nouveau est apparu, où beaucoup des pays importateurs, autrefois ses tributaires, se sont eux-mêmes industrialisés et où surtout ont surgi deux redoutables concurrents mondiaux, les États-Unis et l'Allemagne.

Le développement industriel de l'Allemagne, fondé lui aussi sur sa richesse en houille, a été un événement capital du dernier demi-siècle. Avant la guerre, on constatait déjà le fléchissement de l'Angleterre devant ces charbonniers nouveaux et une telle rivalité commerciale, entraînant une lutte maritime et bientôt coloniale, n'a pas été sans influence sur l'origine et la marche des hostilités. Cependant, en 1913, la Grande-Bretagne détenait encore : pour sa flotte, les deux cinquièmes du tonnage mondial, avec 13 pour 100 de toutes les exportations; pour sa métallurgie, 13 pour 100 de la production de fonte; et ses exportations de houille atteignaient, y compris les charbons de soute, presque 100 millions de tonnes annuelles.

Puis est venue la période de guerre et d'après-guerre immédiate, pendant laquelle, les mines de France et de Belgique étant presque annihilées, l'Angleterre a profité de son monopole effectif pour s'enrichir plus que jamais à nos dépens. Par exemple, en 1920, dernière année où cette situation a duré, elle a pu, sur les 190 millions de tonnes de houille vendues par elle à l'intérieur, se permettre un déficit de 1 650 millions de francs à l'avantage de ses industriels, parce qu'elle prélevait d'autre part 2,3 milliards de bénéfice net sur les 39 millions de tonnes exportées dont la France prenait à peu près la moitié. Grâce à cette subvention française prolongée pendant six ans, les mineurs anglais avaient pris une vie de grands seigneurs. Leurs salaires avaient été triplés, tandis que le coût de la vie augmentait seulement des deux tiers. Ils s'étaient fait accorder en 1919 la journée de sept heures : soit cinq heures et demie effectives, avec semaine anglaise, vacances, etc., et, naïvement, ils s'imaginaient que cela pourrait durer ainsi. Mais, à la fin de 1921, il a fallu se réveiller de cette prospérité factice et l'on

est entré dans la période des vaches maigres, quelques mois seulement interrompue à l'avantage des mines anglaises par notre occupation de la Ruhr.

Un fait caractéristique s'est alors manifesté, que j'ai essayé de montrer autrefois (1) : c'est le désaxement du marché charbonnier produit par la guerre. Quelle qu'en soit la cause, l'Europe consomme actuellement moins de charbon, alors que les courbes de production s'élevaient autrefois d'année en année avec une rapidité croissante. On a appris pendant la guerre à économiser la houille et à la remplacer : notamment par les lignites, les pétroles et les forces hydrauliques. Puis la guerre a produit, dans les capitaux de l'Europe continentale comme dans les vies humaines, une saignée qui ne peut manquer d'avoir sa répercussion. Cet état de choses, peu sensible jusqu'ici dans les pays importateurs de houille, s'accuse, au contraire, avec intensité dans les pays, tels que l'Angleterre et l'Allemagne, pour lesquels l'exportation de la houille est devenue une nécessité vitale et il y a entraîné une crise de chômage généralisée, la fermeture des puits, l'accumulation des stocks. C'est là ce que, depuis cinq ans, les milieux ouvriers anglais se sont refusés à voir. Il aurait fallu travailler davantage pour travailler à meilleur compte. On a préféré multiplier les grèves, les subventions gouvernementales et les menaces de nationalisation qui ont pour conséquence d'empêcher les grosses immobilisations de capitaux nécessaires au renouvellement de l'outillage et au progrès.

Les deux derniers épisodes à retenir ont été l'accord du 18 juin 1924, créant un salaire « national » minimum, dit salaire de base, et réservant aux ouvriers 87 pour 100 des bénéfices; puis l'accord Baldwin du 1er août 1925, instituant un armistice de neuf mois, pendant lequel les mines ont continué à vivre aux frais du contribuable sous prétexte de laisser travailler une commission d'enquête. Le jour où l'on a enfin renoncé à cette solution anti-économique, les résultats de l'enquête ont été méprisés et la grève a éclaté, d'abord générale, puis vite limitée aux mineurs, mais, pour les 1 100 000 mineurs, prolongée ensuite pendant plus de sept mois.

La situation était, dès le début, des plus nettes et, puisque

(1) Voir la *Revue* du 15 octobre 1925.

le gouvernement ne voulait pas entrer dans la voie folle de la nationalisation, le résultat de la grève ne pouvait être que la capitulation des mineurs. Sans quoi, toutes les mines exportatrices, une fois privées de leur subvention, auraient travaillé à perte et fermé l'une après l'autre. Dans ces conditions, il était matériellement impossible aux patrons de céder. Quelles que soient la richesse exceptionnelle et la facilité de travail des charbonnages anglais, les mineurs de Grande-Bretagne ne pouvaient continuer à toucher 12 francs-or par jour contre 7 en 1914 pour une durée de travail tombée au-dessous de cinq heures et demie, soit 230 tonnes d'extraction annuelle, tandis que le concurrent allemand avait retrouvé en 1925 son extraction d'avant la guerre, environ 260 tonnes, en touchant un salaire légèrement plus faible qu'auparavant par rapport à l'indice de la vie.

De telles anomalies peuvent, à la rigueur, se produire sur le marché intérieur, où le producteur a, jusqu'à un certain point, la ressource de pressurer le consommateur, et c'est pour cela que, dans les charbonnages anglais vivant du marché national, l'accord a été plus vite et plus aisément réalisé. Mais, pour les charbonnages exportateurs, aucune transaction n'étant possible, la grève n'a pu finir que lorsque les mineurs épuisés se sont résignés à sacrifier leur fétiche des sept heures.

Malgré l'obstination entêtée du caractère anglais, on ne s'expliquerait même pas la prolongation singulière de la lutte sans plusieurs raisons qui ne sont pas toutes en faveur de la politique gouvernementale : les encouragements maintes fois donnés précédemment aux mineurs sous la forme de subventions officielles (600 millions de Coal Subsidy pendant le dernier armistice); les manifestations nombreuses de faiblesse à l'égard des turbulents; les préoccupations électorales des travaillistes plus ou moins avancés; le système déplorable d'indemniser largement les grévistes à titre de chômeurs et de faire pour eux des listes de souscription en tête desquelles s'inscrivaient les hauts personnages les plus imprévus; enfin, les secours financiers et les appuis moraux qu'on a laissés arriver de Russie pour l'avantage de la propagande bolchéviste. Malgré le retard qui en est résulté, les étapes conduisant au résultat prévu ont été celles qui ne pouvaient manquer de se produire et qu'il eût été si facile d'économiser : premiers mois de calme, pendant lesquels l'Angleterre a vécu sur ses réserves, les indus-

triels mangeant leurs stocks de charbon et les mineurs consommant leurs économies; puis, malaise progressivement accru amenant des défections qui ont commencé en octobre dans les bassins à clientèle intérieure et qui se sont rapidement accentués ensuite; alors, malgré la belle sagesse attribuée aux ouvriers anglais, mouvements de désordre et rixes entre les grévistes et les « renards »; exaspération des discours; votes énergiques en faveur de la grève n'empêchant pas les mineurs de rentrer; en dernier lieu, retour au travail si généralisé que la grève a dû s'éteindre.

Dès le 24 novembre, il y avait 390 000 mineurs au travail. A la fin du mois, le nombre montait à 455 000, et l'on produisait par semaine 2 324 000 tonnes contre 5 000 000 dans la dernière semaine avant la guerre. Enfin, le 3 décembre, les mineurs gallois, les plus réfractaires, acceptaient de négocier district par district, en cédant sur le principe fondamental de la durée du travail et s'efforçant seulement pour le reste de sauver la face. Le 7 décembre, les restrictions de consommation étaient levées et l'interdiction de l'exportation supprimée, sauf pour l'anthracite, où elle a été maintenue huit jours de plus. Immédiatement, les exportations ont repris pour satisfaire aux anciens contrats, et cette reprise a même été beaucoup plus prompte qu'on ne l'aurait pensé, le marché intérieur n'adressant pas de suite les grosses commandes que l'on prévoyait : soit qu'il fût gorgé de charbons étrangers, soit que la crise industrielle n'ait pas pris fin du jour au lendemain. Les mineurs, partout où ils l'ont pu, se sont remis au travail avec ardeur pour payer leurs dettes de grève; et leur production journalière, contrastant peut-être avec un certain « sabotage perlé » d'avant-grève, s'est fortement accrue. Par un de ces paradoxes apparents qu'amènent souvent les brusques sursauts économiques, on a vu des charbons américains commandés pour l'Angleterre, refusés à l'arrivée, se refouler sur les ports du continent et venir s'offrir en France à moins de 25 francs-or la tonne.

* * *

Voyons maintenant le bilan de la grève et ses conséquences plus ou moins immédiates : d'abord pour la Grande-Bretagne, puis pour ses voisins intéressés à des titres divers dans son industrie minière, l'Allemagne et la France.

Et d'abord les frais directs de cette expérience coûteuse. D'après une déclaration du gouvernement anglais, les salaires perdus par le fait de la grève pendant trente semaines montent à 2,2 milliards de francs-or que compensent mal environ 30 millions de secours bolchévistes. Mais ne nous contentons pas de cette estimation sommaire et prenons, les uns après les autres, les principaux articles du bilan.

Le plus gros déficit porte naturellement sur la houille qui était la première en cause et pour laquelle on a vu ce phénomène paradoxal d'une Grande-Bretagne importatrice. L'extraction annuelle étant d'environ 250 000 000 tonnes, les sept mois d'arrêt ont fait perdre 130 000000 tonnes dont au moins 30 à 35 auraient pu être exportées. Et sans doute ces tonnes se retrouveront un jour dans le gisement; mais l'avenir des houillères anglaises est assez long pour que ce soit une consolation bien mince. Supposons les 30 millions de tonnes exportées produisant leur gain antérieur de 30 francs-or, on obtient 900 millions. Le défaut de charbon a fait importer 19 500 000 tonnes (dont 2 500 000 tonnes achetées par le gouvernement lui-même) qu'il a fallu payer à des prix croissants de 50 francs-or jusqu'à près de 100 francs-or la tonne : soit peut-être 1 500 millions. Ajoutons les succédanés, notamment le pétrole dont on a importé en supplément 250 millions de gallons ayant coûté 150 millions. Finalement, pour les sommes perdues directement sur le combustible, nous retrouvons au moins 2,5 milliards de francs-or. Mais le passif présente encore beaucoup d'autres chapitres tenant au chômage que la grève a provoqué dans une série d'industries.

La métallurgie anglaise est depuis longtemps touchée. On remarquait déjà avant la guerre, que la production de fonte avait légèrement décru dans une période de dix ans où celle de l'Allemagne avait doublé. Depuis 1921, elle reste inférieure à celle de l'Allemagne et de la France. Dans ces conditions, la grève l'a profondément atteinte et cela se comprend aisément, puisqu'il faut une tonne de charbon par tonne de fonte et 3,5 tonnes de charbon par tonne d'acier. Le désastre a été complet. Les hauts-fourneaux en activité, déjà tombés de 338 en 1913, à 209 en 1925 et 148 en avril 1926, ont été réduits à un chiffre infime. Pour les dix premiers mois de 1926 comprenant quatre mois antérieurs à la grève, on a produit 2,3 millions de

tonnes de fonte contre 5,2 l'année précédente. La perte immédiate est d'au moins 200 millions. Pour les filatures de coton et de laine, on a estimé le déficit à 700 millions ; pour les compagnies de chemins de fer, à un milliard et demi ; pour les chantiers maritimes, à 250 millions. Tous ces chiffres, qui diffèrent fortement suivant la source où on les puise, sont sujets à discussion ; mais on n'en voit pas moins que la perte doit représenter facilement 5 à 6 milliards de francs-or (25 à 30 milliards de francs-papier au change de 125) et certaines estimations sont même très supérieures. Cette perte ne peut encore être arrêtée ; car il faudra longtemps, plusieurs mois, pour remettre partout les choses en état. Un grand nombre de mines sont dans un état lamentable par suite du manque d'entretien et de l'envahissement des eaux. Quelques-unes devront être abandonnées. Les transports sont désorganisés, etc.

Comme conséquence financière, au 15 décembre, les dépenses, pour l'exercice financier commencé le 1er avril, dépassaient déjà les recettes de 2,9 milliards-or et l'on estimait que le déficit de la balance commerciale atteindrait, à la fin de 1926, au moins 2 milliards. (Au 1er novembre, la balance avait déjà fléchi de 1 750 millions.) Les impôts ont dû être notablement augmentés dans les régions minières. La caisse d'assurances contre le chômage s'est endettée de 500 millions. La diminution d'affaires des *clearing-banks* a été de 7 pour 100. Et l'on peut même admirer que le cours de la livre ait supporté une telle bourrasque sans broncher : ce qui prouve la puissance accumulée de la richesse anglaise. Enfin, le nombre des chômeurs, qui avoisinait déjà le million en 1926, sera augmenté de 2 ou 300 000 mineurs. Il y a en Angleterre une surabondance de population ouvrière, à laquelle on remédiera difficilement sans l'émigration.

Mais ce n'est pas tout et il faut ajouter encore, chose grave, les marchés perdus, le détournement durable de la clientèle. Pendant sept mois, on s'est habitué dans le monde à se passer de charbon anglais. Certains consommateurs auront trouvé qu'ils y perdaient peu ou pas comme qualité et, si on continue à leur offrir ailleurs des conditions de prix plus avantageuses, ils ne reviendront pas en arrière. Toute la question d'avenir est donc de savoir comment, à la faveur des derniers accords ouvriers, l'Angleterre va désormais pouvoir soutenir la concur-

rence. Elle garde, malgré tout, les gros avantages du charbon excellent et économique, de la puissance navale et des courants d'échange établis à travers le monde. Elle a commis par ailleurs une grave erreur de direction. Mais, si le passé reste le passé, elle est bien de taille à opérer le redressement nécessaire pour son salut. Souhaitons-le et voyons, pour le préciser, quels chapitres nouveaux la solution de la grève apporte à l'actif du bilan !

***

Un premier point essentiel, c'est la réorganisation de la main-d'œuvre. Il n'y a guère, quoi qu'on en dise, dans aucun conflit, de paix éternelle. Mais une lutte sanglante et prolongée comme celle-ci entraîne une lassitude qui conduit à un calme probable de quelques années. De fait, la plupart des accords miniers viennent d'être conclus pour trois ans, et vont permettre de compter un peu mieux sur l'avenir. On peut espérer également que l'influence des meneurs révolutionnaires aura été diminuée par leur défaite, et que la tendance à transporter les luttes économiques sur le terrain politique se trouvera battue en brèche. Le gouvernement profitera peut-être de l'occasion pour brider légalement les pouvoirs qui avaient été imprudemment concédés aux Trade-Unions. Le jour où les discussions reprendront dans les centres miniers, on verra mieux l'avantage que les chefs ouvriers aient dû renoncer à un accord « national » qui prenait forcément une couleur politique. On s'entendra alors plus aisément en restant sur le terrain économique par des accords locaux directement discutés entre les patrons et les ouvriers intéressés. On pourra tenir compte ainsi des circonstances particulières à tel ou tel groupe de mines.

Un second point essentiel est d'avoir brisé la résistance sur le point de principe qui, en tout pays, intéresse d'abord les fauteurs de troubles parce qu'il leur sert de drapeau : la limitation arbitraire et rigide du travail. En Angleterre, on était tombé par paliers à la loi de sept heures. On remonte, suivant les districts, à sept et demie ou huit : ce qui, étant donné la différence entre les modes de calcul usités en Angleterre et en France, correspondrait pour la France à environ trois quarts d'heure de plus. Si l'on envisage la population minière telle qu'elle existait avant la grève, d'après les accords conclus, sur

1 100 000 mineurs, 700 000 feraient désormais huit heures, et 400 000 sept heures et demie. Travailleront à huit heures, le South Wales, l'Écosse, le Lancashire et le Cheshire; à sept heures et demie, le Northumberland et le Yorkshire. Dans le Durham et le Derby, les piqueurs, qui abattent la houille, feront sept heures et demie; et le reste des ouvriers du fond, huit heures. C'est un progrès sérieux. L'avenir apprendra s'il doit suffire. Mais l'essentiel est qu'on ne reste plus désormais buté stupidement devant un mur et que, suivant les circonstances, des négociations puissent s'entamer pour modifier les conditions du travail de manière à sauver en même temps les ouvriers et les patrons.

Pour les salaires, on s'en est tenu d'une façon générale à la proportion antérieurement admise et reproduite dans le plan de règlement gouvernemental : 85 à 87 pour 100 des produits nets allant aux salaires ouvriers, et 13 ou 15 pour 100 au capital En moyenne, les salaires ont été réduits de 5 à 10 pour 100. Les variantes qui ont été publiées par les journaux spéciaux n'offrent qu'un intérêt local.

Mais la question de la main-d'œuvre n'est pas la seule qui se posait, et les ouvriers insistaient de préférence sur un autre côté de la question, la mauvaise organisation de l'outillage. A cet égard, il va y avoir un progrès réalisé par la disparition forcée de nombreuses petites mines qui faisaient la honte de l'Angleterre. On compte de ce chef que 250 000 ouvriers resteront sur le pavé, s'ils n'ont pas changé d'état. Cela n'est pas sans intérêt pour les répercussions mondiales. En fait, si la production doit logiquement augmenter dans les mines modernes de la Grande-Bretagne pour y diminuer le prix de revient, la fermeture des mines archaïques empêchera l'extraction totale de s'accroître trop, et facilitera ainsi le placement du charbon.

Dans cette question de l'organisation, les Anglais n'ont pas su ou pas pu s'attaquer à la racine du mal. Le vice fondamental du régime anglais est l'attribution de la propriété minière au propriétaire du sol : ce qui entraîne l'éparpillement des petites mines, la difficulté de les grouper et de les agencer rationnellement. La Commission royale Herbert Samuel avait fait un pas hardi dans ce sens en proposant le rachat des *royalties*, ou redevances aux propriétaires. Le gouverne-

ment ne l'a pas suivie, peut-être ému par l'idée de toucher au principe de la propriété, qu'il est, en effet, toujours dangereux à notre époque de laisser remettre en cause, même sur un point accessoire. Malgré un léger perfectionnement apporté par la loi du 18 juillet 1923, on restera donc à cet égard dans des conditions fâcheuses, auxquelles on essayera de remédier, comme par le passé, au moyen de conventions, d'achats ou d'échanges.

***

En regard de l'Angleterre, voyons les conséquences de la grève pour son grand concurrent européen, l'Allemagne. Le moins qu'on puisse dire est que cette grève a fortement contribué à accélérer la résurrection de nos voisins. Leurs 10 millions de tonnes de stocks sont écoulées. Leurs exportations de houille ont plus que triplé par rapport à 1925 (5 millions de tonnes contre 1,7 en septembre). Leurs mines, leurs chemins de fer ont pu travailler à plein rendement. La Ruhr a dépassé le tonnage d'avant la guerre et toute son extraction du premier trimestre 1927 est, dit-on, vendue d'avance. Dans les dix premiers mois de 1926, l'Allemagne sans la Sarre a poussé son extraction sur le pied de 280 millions de tonnes annuelles (moitié houille, moitié lignite), atteignant ainsi le plus haut chiffre antérieur de l'Angleterre. Les Allemands se préparent (comme les Anglais du reste) à engager une lutte très vive. Pour triompher, ils comptent que les charbons anglais ont perdu de ce qu'ils appellent leur « Absatz-Energie ». Ils font remarquer que, si les conditions du travail anglais vont devenir plus favorables, en revanche les Anglais ne bénéficieront plus de subventions gouvernementales comme cela se produisait jusqu'à la grève. Ils observent aussi que leurs efforts pendant la grève ont d'abord visé la conquête de la clientèle en sacrifiant au besoin un bénéfice immédiat et que ces efforts vont maintenant porter fruit. Ils espèrent ainsi garder la Suède, le Danemark, une partie de l'Espagne, de la France et du Nord de l'Italie, tandis que les Polonais conserveront l'Italie nord-orientale. Les seules régions que les Anglais reprendront aisément sont celles vers lesquelles les conduit un très vieux courant commercial, comme les rivages méditerranéens et les pays lointains.

Dans le seul mois d'octobre 1926, les Américains, de leur

côté, ont exporté 4,7 millions de tonnes de houille (dont 2,2 en Grande Bretagne) contre 1,3 en octobre 1925.

A notre point de vue français, les effets de la grève anglaise se sont manifestés par une certaine gêne, et plus encore par la crainte d'une gêne dans nos régions littorales, depuis longtemps constituées en fiefs anglais par leur position géographique. La hausse du charbon en est résultée dans toute la France au détriment de nos industries. En contribuant à la hausse de la vie (indépendamment du change), elle a entraîné des revendications ouvrières qui, sous la pression gouvernementale, ont été largement satisfaites et qui ont par suite provoqué un nouvel échelon de hausse pour le charbon; puis, pour l'ensemble des prix. Nous nous trouvons ainsi, au moment où la grève anglaise finit, ramenant une concurrence étrangère très âpre et où la hausse du franc supprime en même temps la prime factice de nos industries exportatrices, dans une situation assez délicate.

La France, sans la Sarre, extrait cette année la houille sur le taux de 51, 5 millions de tonnes annuelles. La Sarre en produit 12 millions, dont 6 millions viennent en France; soit 57 à 58 millions. Mais il faut encore en importer 17, la consommation étant de 75; et on ne doit pas espérer que notre pays s'affranchisse jamais de cette sujétion, maintenant qu'a été faite et consommée l'erreur déplorable de la Sarre. La concurrence qui en résulte entre les charbons anglais, allemands, belges et français semble au premier abord uniquement favorable à nos industries, puisqu'elle tend à abaisser le prix d'une matière indispensable, en partie achetée au dehors. Nous pourrons, en effet, prévoir, si la courbe du change ne se modifie pas, que, dans le second trimestre 1927, les prix du charbon fléchiront assez sensiblement. Mais alors se présenteront les difficultés pour le réajustement des salaires. Ces salaires, il a été très facile depuis quelques années de les élever à tout propos. Les abaisser sera chose plus ardue. Pourtant cette nécessité pénible s'imposera si nous ne voulons pas être envahis par les charbons et par les produits manufacturés étrangers au détriment de notre balance commerciale.

Assurément la crise n'est pas appelée à prendre en France les mêmes proportions tragiques qu'en Angleterre. Les conditions ne sont pas semblables dans un pays tourné tout entier vers l'exportation et dans un pays où l'exportation reste encore

accessoire, dans une nation à population surabondante et dans un pays obligé de recourir à la main-d'œuvre étrangère. Néanmoins ces industries exportatrices, nous ne pouvons nous en passer, puisqu'elles constituent notre seul moyen durable d'acquitter nos dettes à l'étranger. Ces ouvriers étrangers, lorsqu'il s'agit précisément des mines, nous ne pouvons les congédier, indépendamment même de tout contrat; car ce ne sont pas les chômeurs des textiles ou de la soierie qui iront à leur place extraire la houille. On peut donc être amené à voir en France, sur une échelle moindre, le chômage des industries métallurgiques et autres amené par la disproportion entre le prix de revient et le prix de vente et des grèves de mineurs provoquées par des diminutions de salaires.

A ce moment, se posera sans doute chez nous, comme dans tous les pays voisins, la question vitale des huit heures, au sujet de laquelle a été réalisé un « progrès » légal si intempestif. Les ouvriers sont malheureusement opposés à la liberté du travail par la plus aveugle des théories. Mais l'expérience finit quelquefois par éclairer ceux qui s'obstinent à ne pas voir et il ne sera pas mauvais pour nous que la conclusion de la grève anglaise ait mis en pleine lumière l'impuissance d'un jacobinisme orgueilleux quand il prétend lutter contre les lois physiques et économiques : son impuissance à prétendre fixer la durée et le prix du travail conformément à un certain idéal sans examiner un instant les possibilités de réalisations actuelles.

L. De Launay.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN ROMAN DE M. GEORGE MOORE[1]

« Ma chère maman, je viens d'envoyer cinq cents vers intitulés *Irène* à la *Gazette de Londres et de Dublin*. J'ai un nouveau poème en train, de plus de mille vers, la *Légende de Lough Carra*. J'espère que cela fera un volume passable. Je me suis toujours dit que Lough Carra a dû être le théâtre de plus d'une aventure, tant il y a de châteaux, de forts et de chapelles sur ses bords et ses îles : l'île de l'Église, Castle Carra, Castle Island, Castle Burke. Voilà le décor de mon poème : l'époque, l'invasion de Cromwell. Là-dessus, je bâtis des rêves magnifiques. Songez donc, si un éditeur me donnait mille livres, quel bonheur : une paire de chevaux pour la voiture !... Je divague. C'est égal, préparez-vous à lire de mes vers. »

J'emprunte cette jolie lettre d'enfant (mai 1827) au livre que le colonel Moore, frère du romancier George Moore, a écrit sur son père. L'auteur continue par cette description de Lough Carra : « Le lac natal était bien fait pour éveiller une jeune imagination. Son croissant brille comme une faucille jetée entre les riantes campagnes méridionales de Mayo et les bruyères sauvages des montagnes de Partry. La maison massive et carrée, de stature imposante, regarde par-dessus la nappe calme des eaux l'horizon des montagnes bleues. A l'est, les bois qui se pressent de toutes parts jusqu'au rivage drapent les anses, les promontoires et l'escadre d'îlots à l'ancre sur le lac, et lui

(1) George Moore, *Ulick and Soracha*, 1 vol. in-8, Boni and Liveright édit., New-York, 1926.

prêtent un air de tiédeur et de luxe qui contraste avec les formes âpres et les aridités de l'ouest. Quel pouvait être l'aspect de ce lac, quand les châteaux intacts gardaient derrière leurs murs des chefs de bande et des brigands, les Burke, les Staunton, les Barrett, les Jorden? On voit encore de nos fenêtres une demi-douzaine de ces repaires et les restes de deux abbayes : leurs histoires s'effacent dans la légende, leurs héros ne sont plus que fables, et cependant, le long de ces rivages aujourd'hui si paisibles, il s'est passé mainte tragédie, maint siège sanglant, soutenu par une résistance farouche... »

Une gravure accompagne le texte : une agréable demeure à deux étages, du temps des Georges, avec un avant-corps surmonté d'un fronton, au sommet d'une pelouse en pente vers le lac; au fond, sous le dôme des hêtres, les trois arches d'un pont. On sent que tout cela est plein de biches, que la truite foisonne dans les rivières. On devine les communs, les remises, les chevaux de selle et d'attelage, tout ce qu'il faut pour galoper à la queue d'un renard ou se rendre chez des voisins dans un autre manoir. La vie s'y continuait, voilà quelques années, presque la même qu'au xviiie siècle, lorsque la maison fut construite par l'aïeul de M. George Moore : une figure élégante, cravatée de soie blanche, que je vois encore dans l'escalier de la maison d'Ebury Street où loge le romancier :

— L'unique épave de chez moi, dit-il avec détachement; tout le reste a brûlé pendant la Révolution.

Il en coûte cher d'être un sage en temps de guerres civiles : voilà pourquoi, sur les « rivages paisibles » du Lough Carra, il y a maintenant une ruine de plus, et les décombres de Moore-Hall ont rejoint, parmi les fantômes du passé, les carcasses des vieilles tanières à brigands et des abbayes écroulées.

On n'a pas retrouvé la *Légende* sur laquelle le novice poète de 1827 fondait ses châteaux en Espagne : elle n'aura pourtant pas été rêvée inutilement. Beaucoup de M. George Moore s'explique par son père. Peut-être n'eût-il jamais écrit *Esther Waters*, si le vieux gentleman n'avait eu la passion des courses. Le père avait été, au temps de Lamartine, un pèlerin de Damas et de Jérusalem, et on s'étonne moins du *Torrent du Kerith*. Après la lettre de tout à l'heure, on comprend que le romancier se soit laissé tenter, lui aussi, par ce que les vieilles tours racontent aux rochers et aux nuages de Lough Carra. Dans

cette existence ondoyante, il y a une unité secrète : le père a donné les thèmes, le fils a écrit la musique.

J'ai conté ailleurs le roman de cet esprit si divers (1). Voilà que ses aventures le ramènent enfin dans son petit bout du monde, là-bas, au bord du lac pareil à une coupe oubliée, où jadis son enfance a bu la poésie. Surtout depuis que ce lieu n'est plus qu'un souvenir, c'est alors que la nostalgie redouble de puissance. Il est dans la nature de l'Irlande de n'aimer vraiment que l'impossible.

Une vieille tour sur le rivage d'une eau mélancolique ; des rêveries flottantes autour de ce donjon ; des souvenirs d'enfance, des bribes de vieux contes pourrissant dans la mémoire, comme ces lits de feuilles mortes d'où montent les aromes confus de générations d'automnes ; toutes ces choses devenues des éléments de l'âme, un amalgame dont les données prennent une valeur intime, une ballade, une légende, un monde d'adolescence ressuscité dans le vieillard ; un conte d'amour, naturellement, un triste conte du cœur et du cloître, une religieuse qui se languit dans un couvent, une flamme qui espère chaque soir à la fenêtre de la captive, un appel, une attente, un désir dans la nuit; des histoires de guerre et de rapt, des cantiques d'Église et des aventures de trouvères ; alentour, la mer qui baigne l'île, l'enveloppe d'inconnu, de surprises et de mystère... Mais écoutons plutôt le poète.

Au gué du moulin, il rencontre son compère Alec, le conteur du village :

Quelles nouvelles aujourd'hui, Alec ? Quel conte me fais-tu ce matin ? — Ma foi, monsieur, c'est bien mon tour de vous en demander un. Je serais bien aise d'entendre une de vos histoires, tout justement comme elle vous vient, toute fraîche sortie de la cervelle... — Il faut en avoir une, Alec. — Bon ! est-ce qu'un conteur n'a pas toujours la tête pleine de contes qui ne demandent qu'à s'échapper, et qui lui bruissent dans le cerveau comme mouches sur une vitre ? — Une histoire du Connaught, alors ? — Et pourquoi pas ? Nous sommes du pays, vous et moi, et du cœur du pays, du comté de Mayo. — C'est que, vois-tu, Alec, en fait d'histoire, je n'aurais à ton service qu'un vieux souvenir. — A la bonne heure ! C'est avec les vieux souvenirs que se font les bons contes. Comme dit le proverbe : un vieux chien pour la route et, pour conter, une vieille histoire.

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 192?.

— Je le veux bien, Alec. La mienne est une histoire que je tiens par fragments d'un vieux de Kiltamagh que je rencontrais toujours, de mon temps, sur l'avenue, se disant je ne sais quoi à lui-même entre les dents. Jamais je n'ai eu le temps de l'entendre jusqu'au bout, et le dénouement me manque. Ma bonne ou mes parents m'appelaient toujours avant la fin, si bien que je n'ai jamais su ce qu'est devenu Tadgh... C'est une longue histoire, Alec. — Une bonne histoire n'est jamais longue, et nous avons toute la journée.

Dès les premières mesures, on a le ton de l'ouvrage. Depuis Anatole France, nul n'a plus réfléchi que M. George Moore aux questions de style. Mais à mesure qu'il avance en âge et en expérience, le beau style, à ses yeux, est de se rapprocher de la phrase parlée. C'est la prose d'or de Goldsmith et de Charles Lamb, ou celle de La Fontaine, la prose des *Amours de Psyché*. Mais ce ne sont pas ces écrivains que l'auteur, cette fois, se propose pour modèles. Il est bien de ce pays où se sont inventées quelques-unes des plus belles histoires du monde, et où ces histoires se racontent le soir à la porte des cabanes. Il a écouté tout enfant les récits des vieux *shanachies*, les derniers des conteurs rustiques, extrêmes descendants des rhapsodes et des trouvères, et c'est leur art de dire dont il reproduit dans sa prose le mouvement naturel.

C'était un grand conteur, ce Timothée Moran du bourg de Kiltamagh, et je ne crains pas de dire qu'il n'y en avait pas un dans tout Galway qui n'eût à prendre des leçons de lui soit pour l'art de dire des histoires ou pour l'art de les faire. Je le revois encore, si je regarde dans le passé, un grand vieux sec, bien connu sur la route de Westport à Castlebar et au delà de Cong, silhouette familière rencontrée bien souvent dans nos promenades quotidiennes; quelquefois il nous abordait, plein d'entrain et de courtoisie, et nous faisait un bout de conduite, son vieux bâton d'épine au poing, et du vent dans sa crinière grise; d'autres fois, il passait sans nous voir, un peu courbé sur les genoux et secouant sa vieille tête. « Il compose, disait ma bonne, laisse-le tranquille, tu vas lui couper le fil de son histoire... »

C'était un grand conteur, et il m'a dit plus d'une légende dans la cour des communs, qui était un endroit défendu, ou en cachette, dans les bois. Légendes depuis longtemps effacées de ma mémoire et dont personne au monde à présent ne se souvient plus. Jamais il ne se servait deux fois des mêmes mots; il conservait le canevas, mais sans cesse il y introduisait de nouvelles trouvailles, et on ne savait jamais quelle était la meilleure, de l'histoire d'aujourd'hui ou de celle de la

dernière fois. Sais-tu, Alec, ce que veut dire le mot charme? — Ma foi, monsieur, pas trop. — Eh bien! moi non plus, je ne saurais te le définir aussi bien que je le voudrais. Ce que je trouve de plus approchant, c'est le mot de *blarney*, et tel était, Alec, le charme de Timothée, il y avait dans son *blarney* quelque chose de si aimable et de si irrésistible, que son auditoire, au son de ses paroles, avait l'air d'un champ de fleurs quand souffle le vent du sud.

Le château de Blarney est une vieille ruine aux environs de Cork; une des pierres du château est fée; qui la baise reçoit une vertu, la vertu des louanges et des paroles flatteuses : les choses se dorent sur ses lèvres et prennent la douceur du miel. M. George Moore est l'héritier des *shanachies* de son pays : il a baisé la pierre magique, la pierre qui inspire la grâce des paroles et prête aux discours l'enchantement des souffles du midi.

L'histoire qu'il nous conte, ou feint de nous conter d'après le récit de Timothée, est une vieille histoire, une histoire des temps passés; pourtant je serais fâché de dire un roman historique, car rien ne ressemble moins à *Waverley* ou à *Quentin Durward*. Dans l'Irlande de George Moore et du vieux de Kiltamagh, le passé n'est pas une connaissance livresque. Il n'a jamais quitté complètement la vie. Les monuments sont là, le pays est toujours le même; comme il arrive chez les peuples longtemps repliés sur eux-mêmes, la vie nationale refoulée se réfugie dans le souvenir. Le conteur, chez ces hommes sans livres, est la mémoire populaire. Tout cela a un caractère naïf, qui ne peut être celui de l'histoire savante : ce n'est plus de l'histoire, c'est de la poésie. Et puis, l'histoire d'un couple d'amants n'est-elle pas éternellement neuve? Les guerres, les invasions, les figures des héros sont des faits qui ne se sont rencontrés qu'une fois; l'amour est de toujours, et un conte de ce genre ressemble à ces rivières dont le nom, aussi vieux que le monde, désigne des eaux toujours fraîches et toujours rajeunies.

L'histoire tient en deux mots : ce n'est pas celle du vieux Burke, que l'auteur appelle le Comte rouge ou Richard de Burgo, mais celle de son fils Ulick, bâtard qu'il avait eu d'une comédienne française qui s'en était venue en Irlande avec une troupe de baladins. Dans ce temps-là, la noblesse normande, récemment établie dans l'île, conservait des liens de famille avec le continent. Les relations étaient fréquentes entre les

différentes parties de l'archipel normand. Il n'avait fallu qu'une bataille et un après-midi à Guillaume le Conquérant pour s'emparer du royaume d'Harold. Cinq petits mots et un sourire suffirent à Louise Chastel pour faire la conquête de Richard de Burgo et lui faire oublier sa famille. Il n'eut plus de pensées que pour le fils de la comédienne.

Quand ce fils eut vingt ans, son père l'envoya en France avec son harpeur favori, Tadgh O Dorachy, le meilleur disciple de Finn Lorcan, pour vivre en chantant de château en château à la mode des trouvères et faire connaître la harpe d'Érin. Au bout de quelques années, un messager rappelle Ulick de la part de son père. Les Écossais viennent de tenter une descente en Irlande; leur roi Édouard Bruce s'apprête à marcher sur Dublin. Mais ce ne sont pas ces nouvelles qui agitent le voyageur. Le messager était un peintre qui revenait en France après une campagne de portraits : il apporte à Ulick celui de la princesse Soracha.

Le prince O Melaghlin avait trois filles, appelées les trois Grâces celtes : la cadette était la plus belle. Elle avait pris le voile, et son père en demeurait inconsolable. Il fit venir le peintre pour avoir le portrait de son enfant.

— Que venez-vous faire ici? dit au peintre cette fille étrange. Vous autres Français, vous êtes toujours pour nos maîtres les Normands : ce ne sont pourtant que des brigands qui nous ont pris notre pays; ils nous oppriment et nous écrasent, et jamais plus il n'y aura de paix pour cette malheureuse Irlande.

L'artiste calme toutefois cette créature tourmentée. Il lui parle d'Ulick, qui menait en France la vie errante des trouvères, et lui chante de ses chansons. Ces vers furent comme une étincelle tombée sur de l'amadou. « Les trouvères n'ont pas dégénéré », dit-elle. Elle ajouta : « J'étais jadis plus près de Dieu, il me semble parfois que je ne l'aime plus... L'enfant n'est pas la femme, poursuit-elle avec véhémence, la femme est-elle tenue par les vœux de l'enfant? Qu'elle tarde du moins à mourir dans la religieuse!... Elle sait que sa robe doit lui servir de suaire, et pourtant elle allume chaque soir une torche à sa fenêtre, sachant que c'est un péché de le faire, quand la flamme brûlerait inutile. Elle s'endort les yeux fixés sur la lumière, pour ne plus trouver au matin qu'un charbon consumé. »

Ulick considère le portrait, et le voilà amoureux de cette image : la tête petite et fière, le front mangé par les cheveux, mince diadème d'ivoire au-dessus du regard inquiet et lointain, dans le visage pâle et absolument incolore. Ce récit, cette figure de beauté prisonnière, ce signal dans la nuit, la menace obscure qui s'annonce avec les hasards de la guerre, fixent les rêves du jeune homme. Enfant de l'amour et de l'aventure, il ne lui en faut pas davantage pour reconnaître son destin : il part à la poursuite d'un songe.

J'ai peur que cette donnée ne scandalise quelques personnes : il s'agit d'une chose que la religion tient pour un sacrilège. Mais la grandeur de l'obstacle et son caractère sacré ne font que rendre plus évidente la force de la passion et cette espèce de fatalité qui réunit deux cœurs par des lois aussi inéluctables que la rencontre de deux étoiles. Ces prédestinations font les couples tragiques et les amours de légende : plus d'une antique complainte n'a pas d'autre sujet, et il est clair que nous sommes ici dans le monde de la poésie.

Voilà donc notre héros à la poursuite du songe qu'il aime. Il court, suivi du fidèle Tadgh, au couvent de sœur Soracha. On reconnaît le vieux thème de la poésie irlandaise, le thème de la Quête, de l'âme vagabonde, toujours insatisfaite, cet esprit de désir qui pousse les héros de la légende celtique à la recherche d'on ne sait quel objet inconnu, l'infini dans l'amour ou dans le dévouement. « Il y a dans tes yeux, lui dit la devineresse, une soif insatiable, une soif que tu n'éteindras pas, quand tu parcourrais le pays de la Chaussée des Géants jusqu'à la grotte de Cork. » Il règne toujours, dans toute histoire proprement irlandaise, un souffle d'aventure, une idée d'*Odyssée*, depuis le vieux saint Brandan jusqu'à l'*Ulysse* de M. Joyce : il faut avouer que rien ne convient mieux au récit, et c'est le charme du roman d'*Ulick et Soracha.*

L'auteur me contait un jour comment il avait réussi à écrire le *Torrent du Kerith.* L'idée était en lui depuis longtemps, et il en avait écrit et récrit le début sans parvenir à se contenter; en désespoir de cause, il prit le parti d'y aller voir et se décida à faire le voyage de Syrie. Une fois sur les lieux, les choses s'ordonnèrent d'elles-mêmes. Le sujet se développe dans l'ordre du voyage et se construit par la vertu de la topographie. C'est la même méthode que le poète a suivie dans son nouveau récit.

Sa Muse, c'est la route : elle raconte, elle devient le lien de tous les épisodes, les incidents surgissent aux détours du chemin. Les voyageurs traversent une lande, un village; on rencontre un gué, on arrive dans quelque bourg, et chaque site suggère une scène appropriée : il y a l'ermite de la forêt, la bûcheronne de la chaumière, les pêcheurs de saumon; le luthier de Ballinrobe. Jamais une description, aucun de ces paysages accrochés comme des tableaux dans un appartement. Le paysage vous accompagne, comme il a l'air de suivre un voyageur qui se déplace, et tient dans un regard. « Ils traversaient tantôt un vallon, tantôt une forêt, et après Ballinrobe, la route ne cessait plus de côtoyer un lac... Le lac déployait sa douceur entre des rives basses qui se perdaient là-bas dans des brumes délicates... Le château érigeait sa masse dans la paix majestueuse et grise du crépuscule. » Comment rendre la cadence des syllabes anglaises? Il n'y a aujourd'hui que M. George Moore pour donner à une ligne de prose le frémissement et les ailes entr'ouvertes d'un vers.

Ainsi vont les deux voyageurs, causant et devisant en route, échangeant leurs impressions, différents par l'humeur et par le caractère, Ulick l'aventureux et le scrupuleux Tadgh, un peu comme le chevalier de la Manche et le fidèle Sancho. Ils parcourent le pays et reconnaissent dans ses cicatrices « la trace des grandes guerres »; ils traversent les solitudes, les landes, les espaces incultes où les loups donnent la chasse aux biches fugitives. Et peu à peu se dessine l'image de l'éternelle Irlande, l'abandon de cette campagne toujours un peu sauvage, la terre en friche, *the untilled field*, comme M. George Moore l'appelle dans un de ses plus beaux livres. « Une proie qui a toujours tenté l'envahisseur... Pays de fols, pays charmant, si seulement on pouvait en finir de s'y battre... » Et, sous chacune de ces phrases légères, on devine l'accent personnel, la longue expérience, le regret du foyer, l'antique tendresse de l'exilé, le charme de la patrie.

Ici, le roman tourne un peu à la féerie. Pendant la scène de l'enlèvement, que l'auteur élude avec tact et se garde de raconter, le pauvre écuyer Tadgh est demeuré au pied de la tour, suppliant le Seigneur d'épargner les coupables et de les amener au repentir. Comme il se dispose à les suivre et à remonter à cheval, voilà qu'un cerf furieux sort soudain d'un

buisson et charge le pauvre diable : gracieuse fantaisie, sortie d'une forêt de songe, de cette tenture à la Licorne, où l'on voit dans une clairière une vierge gardée par deux chimères, par les chèvres blanches et cornues. Peut-être n'y a-t-il pas de vrai conteur sans quelque chose d'enfantin, sans cette faculté charmante de croire au merveilleux. C'est la grâce des simples. L'enfant anime tout ce qui l'entoure, lui prête une intention hostile ou bienveillante ; il se forme un petit monde, où tous les objets sont doués de vie. Quelque chose de ce pouvoir subsiste longtemps dans le poète.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises : arrêté par le cerf, séparé de son maître, l'infortuné harpeur, pour comble de misère, tombe entre les mains d'un parti de fuyards écossais (car cette grande bataille qui menaçait, se livre tandis qu'Ulick est occupé de ses amours) ; les drôles le font prisonnier et l'emmènent dans leur pays. Sept ans, il y demeure esclave, au service d'un maître brutal, d'un barbare insensible à la suave musique et aux mélodieux accords, gardant les troupeaux sur les falaises sauvages, songeant à la patrie, en face de la mer écumeuse, sans autres amies que les bêtes, plus humaines que les hommes, qui s'attachent à lui à cause de sa douceur et de son innocence. Il s'échappe enfin, il traverse cette mer inhospitalière, il retourne en grande hâte là-bas, au château de Carra, pressé de revoir son maître chéri, pressé d'apprendre de ses nouvelles et de savoir ce qui s'est passé depuis la nuit de l'enlèvement, pressé aussi de décharger son âme du gros péché qu'il avait fait en se rendant complice du rapt d'une religieuse : car il conçoit que les amants sont absous par l'amour, mais quelle excuse pour le vieillard qui, sans partager leur passion, n'a pas su les en détourner et les a suivis par faiblesse ?

C'est par un récit de l'abbé qui reçoit sa confession, que nous apprenons la suite de l'histoire, la fin touchante de la nonne évadée. Et il est beau que ce roman de l'amour coupable et malheureux passe par une bouche consacrée au pardon. Les amants jouirent peu de leur scandaleux bonheur. Quand des murmures s'élevèrent, qu'une armée, conduite par le prince O Melaghlin, s'apprêta à mettre le siège devant Carra, la princesse fut saisie d'horreur. « Quoi ! gémit-elle, je serai la cause d'une nouvelle guerre ; pour moi, ma patrie se déchirera de ses mains ! » « Fuyez, répond l'abbé, courez supplier le Saint-Père

qu'il vous relève de vos vœux. » Mais un lien invisible enchaîne la princesse au séjour de Carra. Déjà elle était possédée par une pensée funeste : « A-t-on le droit, dit-elle, de se donner la mort? Est-ce un crime de périr pour le salut des siens? » Et elle avait sur le visage la passion du martyre. « Arrêtez! » dit l'abbé à la malheureuse enfant et, montant à cheval, il court à la rencontre du prince, afin de prévenir un malheur. L'expression de sombre extase qu'il avait vue sur les traits de la jeune fille le hantait. Il eut beau se hâter, il arriva trop tard; elle s'était précipitée du haut des remparts, victime volontaire, jeune vie sacrifiée pour épargner la guerre à sa patrie. Son ami, au désespoir, s'était retiré dans une île auprès de son tombeau.

C'est là que le fidèle harpeur retrouve son déplorable maître, au milieu de la forêt, vivant avec une ombre. Il ne pouvait se détacher de l'amour de Soracha. Tant qu'il était vivant, elle n'était pas tout à fait morte. Chaque soir, le gracieux fantôme le visite dans sa solitude, et il avait avec sa mystérieuse amie des entretiens que nul n'entendait. Dans la journée, le maître et le serviteur répètent ensemble les chansons qui charmaient l'absente. Au tomber du soleil, le chanteur suspendait ses chants et se retirait à l'écart pour jouir des caresses de sa sylphide. Le vieillard le suivit un jour, mais il n'aperçut rien qu'un lambeau de brouillard qui se glissait entre les branches, peut-être le vol muet de quelque oiseau nocturne. Un soir, l'apparition s'éloigna du rivage, l'amant se jeta à sa suite et personne ne le revit plus.

Le vieux harpeur demeure seul dans l'île, gardien du souvenir et de ces deux tendres ombres : et il raconte leur histoire aux pèlerins qui de tout le pays viennent s'émouvoir au récit d'une passion si touchante. Et peu à peu, à l'ombre de l'abbaye, au son des cloches et des cantiques, la mémoire des deux amants prend place dans la légende : on oublie leur désordre pour ne plus se rappeler que leur amour et leur malheur. Trait de sensibilité bien irlandaise : voilà donc une défroquée, qui a fini par le suicide, et qui se trouve promue par la grâce populaire au rang des bienheureux, sanctifiée par sa tendresse et par son sacrifice, un peu comme cette comtesse Cathleen du beau drame de W.-B. Yeats, la sainte qui avait vendu son âme au diable pour sauver celle des malheureux. Encore une sainte étrange ajoutée par la poésie au catalogue

d'âmes singulières, au bizarre Paradis celtique! Exemple du profond illogisme, du caractère sentimental, anarchique, si l'on veut, mais tendre, antipharisaïque qui est le fond de la religion irlandaise. M. George Moore passe volontiers pour un auteur un peu impie, et il a la faiblesse de se croire mécréant; jadis, dans une lettre célèbre à l'archevêque de Westminster, il abjurait le papisme et faisait profession de se rallier à l'Église anglicane. Il mettait lui-même l'allumette pour faire flamber sa maison : et pourtant, qui est moins fait que lui pour être un anglican? L'Irlande le prend pour un transfuge et passe la charrue sur les cendres de sa demeure; et lui, pour toute vengeance, donne une sainte à son pays et ajoute au ciel d'Erin l'ange inquiet de la patrie.

Oui, il respire dans cette histoire le je ne sais quoi qui fait le charme de l'Irlande, ce génie de caprice, ennemi de tout automatisme, génie charmant, pour lequel nul acte n'entraîne avec nécessité une suite de conséquences, qui échappe au rigoureux enchaînement des faits, admet jusqu'au bout un recours, un hasard, un espoir, et ne croit à nulle vérité que dans l'ordre du cœur. Jamais d'arrêts irrévocables et de sentences sans appel; l'âme peut toujours se sauver par un dernier mouvement, un suprême battement d'amour. Nul génie ne répugne davantage à l'Enfer : sa plus profonde légende a séduit le moyen-âge, le Purgatoire de saint Patrick. Jusqu'au dernier moment, l'âme pécheresse peut recevoir sa grâce ; la justice toujours cède à la miséricorde. Même dans le monde matériel, nulles géhennes, nulles cloisons fermées; l'univers n'est pas une prison, conserve quelque chose de flottant, un espace à travers lequel les âmes communiquent et qui permet toujours de s'attendre à quelque métamorphose. Dans ce monde fraternel, l'animal n'est pas loin de l'homme; il n'en est séparé que par des frontières indécises; il agit comme une personne : un cerf terrasse Tadgh dans le parc du couvent; une oie le console dans son exil sur les bruyères de l'Écosse. Ces fables composent au roman son atmosphère celtique : c'est le monde enchanté des *Mabinogion*.

Puisqu'il est question de Tadgh, il est temps de nous occuper du sort du vieux harpeur : en somme, il tient presque dans le livre autant de place que les deux amants. Ce musicien est le personnage favori de l'auteur. C'est à lui que M. George Moore

confie ses opinions de derrière la tête, sa conciliante philosophie. Il fallait lui faire une fin digne de lui, et c'est peut-être cet épilogue qui est la trouvaille du roman.

Le harpeur est donc resté dans l'île, pour faire aux pèlerins les honneurs du double tombeau ; tous les jours, une fille du pays porte la pitance au solitaire. Un frère du couvent, plus casuiste que les autres, prend ombrage de cette habitude : il craint, pour l'honneur de la maison, les commérages des mauvaises langues. Bref, il n'a de cesse qu'il n'ait fait taire les médisances en mariant l'ermite à la jeunesse de Biddy Lorne. Le piquant de l'affaire est que le vieux musicien n'a jamais connu de femme : après avoir accompagné sur la harpe tant d'amoureuses paroles, il ignore encore à son âge ce que c'est que l'amour. Et voilà qu'il lui prend maintenant une grande passion de ne pas mourir sans savoir ce qui met dans le cœur des hommes tant de tourments et de désir : après de longs combats et de longues hésitations, il décide la bonne Biddy à consentir à son caprice et à se montrer telle que Dieu l'a faite et telle que notre mère Ève dans le jardin du Paradis. « A présent, dit le vieillard, je puis mourir : j'ai admiré l'ouvrage du Créateur. » Il expire dans ce dernier regard, les yeux fixés sur la beauté : la beauté lui ferme les yeux.

Telle est la fin du vieux harpeur, et je pense qu'en l'écrivant le grand artiste nous livre son secret. Dans une lettre qu'il me fait l'honneur de m'adresser, je trouve ces vers :

> Je suis O'Dorachy, harpiste (prénom Teague) :
> Ma harpe sur le dos, je marche sans fatigue.

« Il n'a plus beaucoup de voix, disent dans le roman des enfants qui viennent de l'entendre, mais c'est encore un bon maître. » Le lecteur ne conviendra pas que le don ait faibli, mais jamais le talent et l'art n'ont paru plus consommés. Le vieux maître n'a pas cessé de nous faire de beaux contes : puisse-t-il bien longtemps encore faire sonner la harpe d'Erin et nous dire, étranger aux vaines querelles des hommes, « ce que le jet d'eau solitaire murmure au clair de lune ».

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Non, décidément, ce n'était pas une « sœur de grand homme », Maurice de Guérin n'ayant été qu'un de ces demi-génies incomplets qui, même quand ils vivent longtemps, ne semblent pas prédestinés aux vrais chefs-d'œuvre. Mais elle est aussi intéressante, aussi attachante que les sœurs de grands hommes les plus incontestés. On a tout profit, littéraire et moral, à la mieux connaître. Et Sainte-Beuve, qui a plus d'une fois parlé d'elle, n'a pas eu tort de déclarer, dès son premier article sur elle, qu'elle était « en tout digne de son frère par l'imagination comme par le cœur ».

Quand Sainte-Beuve s'exprimait ainsi, en 1856, Eugénie de Guérin n'était encore connue que d'un très petit cercle d'amis intimes. Le grand public ne connaissait que Maurice, qui lui avait été révélé, quinze ans auparavant, on sait avec quel éclat, par la publication du *Centaure* dans la *Revue* et l'enthousiaste article de George Sand. Ce fut un délicat article de Sainte-Beuve au *Moniteur* qui lui apprit tout à la fois l'existence, la mort, l'âme et le talent d'Eugénie : l'avisé critique avait eu entre les mains un petit volume de *Reliquiæ*, préparé par les soins de Barbey d'Aurevilly et de Trébutien, mais tiré à un petit nombre d'exemplaires et non mis dans le commerce ; il s'empressa de « sonner le coup de cloche », comme il aimait à dire.

Mis en goût par cet article, le public, quelques années plus tard, en 1862, accueillit avec une extrême faveur le volume plus complet où Trébutien, après avoir publié les œuvres de Maurice, se décidait enfin à nous donner les *Journal, Lettres et fragments* d'Eugénie de

Guérin. Ce fut l'un des plus vifs succès de librairie du siècle dernier. Huit éditions furent épuisées en seize mois; et des articles de Sainte-Beuve, d'Émile Montégut, de Lamartine vinrent consacrer cette gloire posthume.

De nouveaux documents affluèrent : il fallut dédoubler le volume primitif, séparer les *Lettres* du *Journal et fragments*. Sous cette forme nouvelle, les œuvres de celle qu'un Anglais a appelée « l'Antigone de la France » ont connu un succès qui ne s'est jamais démenti, et qui même semble avoir singulièrement dépassé celui des reliques fraternelles, — cinquante-huit éditions du *Journal* et quarante-trois des *Lettres*, contre vingt-sept éditions des œuvres de Maurice. — Sainte-Beuve encore et Matthew Arnold, Camille Selden, Villemain, Scherer ont, à propos de ces publications, écrit sur « la vierge du Cayla » des pages émues et pénétrantes. Plus près de nous, Mme Lucie Félix-Faure Goyau, Anatole Le Braz, André Beaunier, M. Edmond Pilon, M. Armand Praviel, M. Géniaux lui ont rendu finement et respectueusement hommage. Elle est devenue, la sainte fille, l'un des types les plus touchants de l'amour fraternel et comme un symbole, infiniment vénérable, de la Française d'autrefois. Et quand, en 1912, lors de l'inauguration d'un double médaillon au petit cimetière d'Andillac, une fête intime réunit sous les ombrages du Cayla quatre cents « guériniens », on put se rendre compte que le culte et le souvenir d'Eugénie de Guérin étaient restés très vivants dans un grand nombre d'âmes.

Depuis une quinzaine d'années d'ailleurs, diverses publications se sont produites qui complètent et précisent l'image que nous nous formions jusqu'alors de cette sœur admirable et douloureuse. D'abord, la collection de ses œuvres s'est enrichie de précieux apports. M. de Colleville a retrouvé et publié un cahier inédit du *Journal* qui avait été confié par Eugénie à Mme de Maistre « avec prière instante de ne jamais s'en dessaisir ». Un peu plus tard, François Laurentie publiait dans *le Correspondant* les lettres à Philibert de Roquefeuil. Enfin, tout récemment, M. l'abbé Barthès a édité et excellemment commenté, en deux gros volumes, les lettres à Louise de Bayne, dont Trébutien n'avait donné que des extraits : près de deux cents lettres inédites nous sont ainsi léguées, qui enrichissent de quelques nuances nouvelles la biographie morale de notre héroïne. Il est à croire qu'on en retrouvera d'autres encore. Souhaitons-le à ses futurs biographes : certaines figures du passé ne sauraient être trop largement éclairées.

En attendant, on peut également mettre à profit un certain nombre de documents et d'études qui, à des titres divers, intéressent Eugénie de Guérin. Les *Memoranda* de Barbey d'Aurevilly, ses *Lettres à Trébutien*, ses *Lettres intimes*, sont un témoignage que l'on peut assurément discuter, mais que l'on ne saurait négliger. Il y a aussi beaucoup à puiser dans le livre, parfois un peu excessif, mais très documenté, que M. Abel Lefranc a consacré à *Maurice de Guérin*. Sur Maurice et sur sa sœur, M. Ernest Zyromski a écrit deux volumes chaleureux, pénétrants, et que l'on goûterait peut-être davantage, si la forme n'en était pas un peu bien abstraite et même nébuleuse. Enfin, dans une intéressante collection de *Cahiers féminins*, une romancière, à qui l'on vient de décerner le prix de Littérature spiritualiste, Mlle Geneviève Duhamelet, a publié récemment, sur *la Vie et la mort d'Eugénie de Guérin*, un livre charmant et vivant, très bien informé d'ailleurs, et qui n'a peut-être d'autre défaut que de trahir trop souvent dans la forme l'art et les habitudes du romancier (1).

En utilisant toutes ces publications, on voudrait tenter ici un rapide crayon de celle dont un critique anglais a pu dire qu'elle était « l'une des âmes les plus pures et les plus saintes qui aient jamais existé sur la terre ».

*
* *

A quelques kilomètres de Gaillac, dans le Tarn, au sommet d'un aimable coteau, s'élève le vieux manoir du Cayla. Simple gentilhommière un peu rustique, « grande bâtisse carrée, au toit de tuiles rouges, aux larges fenêtres anciennes dont certaines ont conservé leur croi-

(1) Eugénie de Guérin, *Lettres à Louise de Bayne* (1830-1847), textes inédits publiés par M. l'abbé Émile Barthès, 2 vol. in-8, 1924-1925, Gabalda; — Geneviève Duhamelet, *la Vie et la Mort d'Eugénie de Guérin*, 1 vol. in-16, Bloud, 1925. — Cf *Lettres d'Eugénie de Guérin*, publiées avec l'assentiment de sa famille, par G. Trébutien, 43e édition, 1 vol. in-16, Gabalda, 1923; — Eugénie de Guérin, *Journal et fragments*, 58e édition, 1 vol. in-16, Gabalda, 1925; — François Laurentie, *Lettres inédites d'Eugénie de Guérin à M. Philibert de Roquefeuil* (*Correspondant*, 25 juillet 1912); — Comte de Colleville, *Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin*, 1 vol. pet. in-16, Mercure de France, 1911; — Maurice de Guérin, *Journal, Lettres et Poèmes*, 1 vol. in-12, 27e édition, Gabalda, 1922; — *Lettres à Barbey d'Aurevilly*, Paris, 1908; — Barbey d'Aurevilly, *Memoranda* (1836-1839), 2 vol., Paris, 1900; — *Lettres à Trébutien*, 2 vol. in-8, Blaizot, 1908; — Abel Lefranc, *Maurice de Guérin*, d'après des documents inédits, 1 vol. in-8, Champion, 1910; — Ernest Zyromski, *Maurice de Guérin; Eugénie de Guérin*, 2 vol. in-16; Armand Colin, 1921.

sillon de pierre de jadis », et qui rappelle beaucoup plus la paisible demeure de Milly que l'âpre donjon de Combourg. C'est là que naquit, le 29 janvier 1805, Eugénie-Henriette-Augustine de Guérin. Elle était la seconde de quatre enfants. D'une ancienne et noble famille que la Révolution avait fort éprouvée, M. de Guérin vivait assez pauvrement sur ses terres. Instruits et distingués, les parents se firent les premiers éducateurs de leurs enfants : l'aîné, Erembert, était un fils ; à Eugénie avait succédé une fille, Marie ; Maurice, de cinq ans plus jeune qu'Eugénie, était le dernier. Atteinte du terrible mal qu'elle devait transmettre à deux de ses enfants, Mme de Guérin mourait de consomption en 1819 : Eugénie n'avait que quatorze ans ; elle allait remplacer dans la maison désolée, auprès de son père et de son jeune frère, la pieuse et tendre mère disparue.

Très pieuse elle aussi, d'une piété ardente et un peu exaltée, ainsi qu'en témoignent les mystiques « résolutions » qu'elle rédigeait au moment de sa première communion, elle s'était très vite attachée au petit Maurice, enfant fragile, précoce et rêveur, qu'elle avait si souvent bercé sur ses genoux. La mère avait vu les commencements de cette commune tendresse fraternelle et en avait manifesté une grande joie. Les deux enfants étaient tout l'un pour l'autre : ils se ressemblaient par l'imagination et par le cœur, et leurs âmes rendaient pour ainsi dire le même son. Tous deux poètes, — Eugénie faisait des vers, — tous deux sensibles aux spectacles et aux « bruits de la nature » que Maurice s'exerçait à rendre, ils étaient tous deux d'une insigne piété : Maurice songeait à se faire prêtre et il improvisait en plein air, devant ses sœurs prises comme auditrices, d'éloquents discours religieux. A seize ans, Eugénie découvrait Lamartine, « le cher poète » qu'elle mettait au-dessus de tous les autres. Ce furent « des ravissements, des extases », une impression ineffaçable, et qui sans doute fut partagée par Maurice. En vertu de toute sorte de « correspondances » secrètes, la poésie lamartinienne ne pouvait manquer d'éveiller au Cayla de vibrants échos.

A onze ans, on mit Maurice au petit séminaire de Toulouse, et alors commence entre le frère et la sœur aînée une tendre et intime correspondance qui ne devait cesser qu'avec la mort du premier. Deux ans plus tard, on l'envoya achever ses études au collège Stanislas : les voyages alors étaient longs, difficiles, coûteux : il resta cinq ans sans revenir au Cayla. De cette époque date la très profonde amitié qui allait l'unir à Barbey d'Aurevilly, son condisciple. Entre temps, ses idées s'étaient modifiées : sans s'affranchir

des croyances et des habitudes religieuses, il avait renoncé à l'état ecclésiastique. La littérature, la poésie l'attiraient; une mélancolie profonde, en partie native, en partie inspirée par les lectures romantiques, perçait dans ses propos et dans ses attitudes; il continuait à aimer passionnément la nature. Eugénie était la confidente préférée de ces dispositions d'âme et elle les comprenait à merveille.

Quand, au mois d'août 1829, Maurice revint passer ses premières vacances au Cayla, elle avait vingt-quatre ans. Elle n'avait pas la beauté en partage : le portrait qu'on a d'elle laisse tout au plus pressentir, dans l'expression des yeux, dans le pli de la lèvre, la grâce rêveuse, la bonté, la finesse avenante qui étaient comme le discret parfum de son âme; dans cette figure anguleuse, dans ces bandeaux plats, dans cette toute simple robe provinciale, — celle peut-être qu'elle vient de laver au ruisseau, — on ne devinerait guère l'auteur de tant de pages délicates et charmantes. « Moi qui ne suis pas jolie, disait-elle, je ne puis pas vouloir être laide. » « Quand j'étais enfant, avouait-elle encore, j'aurais voulu être belle; je ne rêvais que beauté, parce que, me disais-je, maman m'aurait aimée davantage. Grâce à Dieu, cet enfantillage a passé, et je n'envie d'autre beauté que celle de l'âme. » Et elle en vint à pouvoir dire avec sincérité : « J'aime toutes les amies plus jolies que moi. »

Cette « pâle et frêle fille, peu faite au monde, plus réfléchie que causeuse, toute retirée en son cœur », comme elle se dépeint elle-même, n'a-t-elle jamais formé le rêve, si naturel, d'avoir un foyer à elle, un mari, des enfants? Et ce rêve ne s'est-il jamais précisé? Le *Journal* et les *Lettres* sont muets là-dessus; mais pourtant, à certains mots qu'elle laisse échapper, il semble bien qu'on puisse se poser la question. Ce qui est plus certain encore, c'est que, à plus d'une reprise, le cloître l'a très sérieusement tentée (1). Mais elle avait « la rage de vouloir être utile, de se dévouer à quelqu'un ou à quelque chose », et elle n'avait pu se résoudre à abandonner « son saint papa » qui l'adorait, et surtout son frère qui « lui disait de ne pas le quitter ». Cette double vocation refoulée n'a laissé dans son âme aucune trace d'amertume ou d'aigreur; elle a consommé en souriant son sacrifice; elle a accepté avec une sérénité joyeuse la destinée que lui impo-

(1) Il semble qu'en particulier l'ordre fondé par une compatriote, Émilie de Vialar, les religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition, aurait eu toutes ses préférences; elle en parle souvent dans ses lettres à Louise de Bayne. « Qui sait si un jour je n'en ferai pas partie? » écrivait-elle. Voyez là-dessus *Une vierge française : Emilie de Vialar, fondatrice des religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition*, par l'abbé Louis Picard; éditions de la Bonne Presse, 1925.

saient les circonstances et sa haute conception du devoir. Ses aspirations maternelles et religieuses se sont fondues, transposées dans sa tendresse fraternelle. Elle a vécu presque uniquement pour Maurice et pour sauver l'âme de Maurice. « J'avais tout mis en toi, écrivait-elle après sa mort, comme une mère à son fils ; *j'étais moins sœur que mère.* » Une mère assurément n'aurait pas veillé sur son enfant avec une sollicitude plus attentive.

***

En octobre 1829, Maurice repartait pour Paris, afin d'y commencer sa vie d'étudiant en droit et d'apprenti écrivain : il donne des répétitions pour vivre, assiste aux journées de juillet, qui effrayèrent beaucoup les paisibles et très légitimistes habitants du Cayla, prend fait et cause pour Lamennais et pour le mouvement de *l'Avenir*, et s'ouvre même une petite revue. L'avenir semble lui sourire un peu, et il se laisse aller à caresser un rêve qui sera l'origine de sa première déception sentimentale.

Eugénie avait une amie très intime, de sept ans plus jeune qu'elle, Louise de Bayne, dont le père, sous-préfet de Gaillac, avait donné sa démission en 1830 et était venu, avec les siens, s'enfermer dans son château de Rayssac, à l'extrémité d'un petit village montagneux du Castrais. « Une tête vive, un visage ovale, un air malin », voilà comme Eugénie nous peint cette amie de jeunesse qui, n'ayant pas de mère, se confie à elle et se laisse même un peu diriger par elle à la manière d'une sœur cadette et aimablement espiègle. « Tout est chez vous de la trempe du feu », lui disait Eugénie. Maurice avait remarqué cette « âme ardente, passionnée, capricieuse, sévignéenne » : une idylle s'ébaucha, qu'Eugénie favorisa discrètement, mais de tout son pouvoir. Finalement, on fit entendre au jeune homme que sa demande ne serait pas agréée : on donna pour prétexte que Louise de Bayne « aimait le monde », « qu'elle ne s'établirait jamais à la campagne » : les vraies raisons furent probablement la santé, déjà chancelante, et la situation très incertaine du prétendant. Ce refus, auquel Maurice fut très sensible, n'altéra du reste en rien les rapports des deux amies : la correspondance entre elles reprit de plus belle, et les lettres d'Eugénie, parfois un peu longues pour notre goût, — mais elles ne nous étaient pas destinées, — sont parmi les plus vives et les plus charmantes qu'elle ait écrites.

Dans sa terre de La Chênaie, Lamennais avait formé autour de lui une sorte de congrégation mi-ecclésiastique, mi-laïque, qu'il dressait

sous sa direction à la prière et au travail. Sollicité depuis plusieurs mois par des amis de se joindre à ce petit groupe, Maurice de Guérin, fort approuvé par tous les siens, se décida, en décembre 1832, à se rendre à cet appel. Ce fut là une période pleinement heureuse de sa vie. Mais quand, en septembre 1833, Lamennais, pour obéir à ses supérieurs, dut licencier ses disciples, Maurice se trouva fort désemparé. La publication des *Paroles d'un croyant* et les événements qui suivirent ont sans doute beaucoup contribué à « ébranler sa foi à l'avenir du catholicisme ». Il était de ceux dont Sainte-Beuve, s'adressant à Lamennais, a pu dire : « Combien j'ai su d'âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés ! » La vie parisienne, d'autre part, l'avait repris dans son engrenage d'occupations et de difficultés : il court le cachet, place de loin en loin quelques articles, fait à la rencontre un peu d'enseignement, songe à l'agrégation, retrouve son ami Barbey d'Aurevilly et voit un peu le monde. En 1835, il séjourne quelque temps au château des Coques, près de Nevers, chez la sœur d'un de ses amis, Adrien de Sainte-Marie, devenue baronne de Maistre, et dont il deviendra bientôt éperdûment amoureux ; il y retourne en 1837, et c'est alors qu'il adresse à la jeune femme des lettres toutes pleines de la plus brûlante passion. Mais il est tombé à deux reprises assez gravement malade : on a, au Cayla, « des alarmes pour sa poitrine », et, au mois de juin 1837, il revient achever sa guérison au foyer.

Quelle fut sur l'âme vigilante et inquiète d'Eugénie la répercussion de ces divers événements ? Ses lettres et son journal nous le font pressentir. Maurice, qui appréciait à leur vrai prix « les talents » de sa sœur, son « génie heureux et facile », l'avait engagée, prêchant d'ailleurs d'exemple, à tenir, pour lui, un journal régulier de ses impressions, de ses pensées, des menus faits de sa vie quotidienne ; elle s'était prêtée avec complaisance à ce désir qui correspondait, chez elle, à un certain besoin d'expansion et d'extériorisation littéraire, et qui, surtout, lui suggérait un moyen de prolonger et d'étendre l'action de sa correspondance et de rester en étroite communion d'idées et de sentiments avec ce frère si tendrement aimé. Commencé, semble-t-il, en 1833 ou 1834, ce *Memorandum* a été rédigé, avec quelques interruptions, jusqu'en 1841. « C'est l'imprimerie cachée de mon âme qui se fait sur ce cahier », disait-elle joliment, et l'on y peut suivre, en effet, mieux que dans ses lettres, trop éparses, tous les remous de sa vie intérieure.

Elle est tout d'abord très éprise de Lamennais, qu'on lit en famille « trois soirs de la semaine ». « Qu'il est admirable, ce Lamennais! s'écrie-t-elle. Son génie, ses doctrines éblouissent trop d'abord pour qu'on les puisse bien voir. » Et elle donnerait Walter Scott « tout entier », qu'elle aime bien pourtant, « pour une page » de lui. Puis, dans sa scrupuleuse et sévère orthodoxie, elle s'inquiète : elle craint que Maurice ne « soit sous l'influence de ce génie dévoyé », ne le suive dans sa défection. « Mon ami, dit-elle, je voudrais bien te voir prier comme un bon enfant de Dieu. Que t'en coûterait-il, ton âme est naturellement aimante, et la prière, qu'est-ce autre chose que l'amour, un amour qui se répand de l'âme au dehors, comme l'eau sort de la fontaine? » Au fond, bien différente en cela d'Henriette Renan, elle regrette que son frère ne se fasse pas prêtre. En tout cas, le salut de l'âme fraternelle reste sa grande préoccupation. Elle sent, par des réticences ou des aveux de Maurice, par une lettre d'un ami de Bretagne, Hippolyte de la Morvonnais, que le pieux enfant de jadis s'éloigne de sa propre foi; elle souffre, et elle se désole; et, discrètement, avec un admirable tact féminin, rien qu'en le prenant comme confident de sa vie spirituelle, elle s'efforce d'entretenir autour de lui une sorte d'atmosphère religieuse. Elle comprend d'instinct que la meilleure et la plus efficace des apologétiques, c'est le spectacle et le contact d'une âme chrétienne. Ce spectacle, chaque page de son *Journal* le donnera à son frère : et de son innocente stratégie elle recueillera un jour le bénéfice.

A-t-elle également connu, ou tout au moins soupçonné la grande passion qui a traversé la vie de Maurice et peut-être ébranlé son fragile organisme? A lire le *Journal* et les lettres, — qui du reste ont probablement des lacunes, — on pourrait croire qu'elle n'a rien su de ce drame intime. Pourtant, si elle l'avait complètement ignoré, il semble qu'on ne s'expliquerait guère certaines de ses attitudes ultérieures. D'autre part, n'y a-t-il pas comme un aveu discret dans ces quelques lignes du *Journal* relatives à Maurice : « Ses erreurs étaient passées, *ses illusions de cœur* évanouies; par besoin, par goût primitif, il se ralliait à des sentiments de bon ordre. *Je savais tout*, je suivais ses pas : *Du cercle de feu des passions* (*bien court pour lui*), je l'ai vu passer dans celui de la vie chrétienne. » Oui, décidément, je crois qu'elle « savait tout ». Et telle que nous la connaissons, la pure et pieuse fille, elle a dû profondément souffrir de cette passion partagée, probablement platonique, mais condamnable et sans issue.

Tout d'ailleurs semblait se conjurer pour augmenter les angoisses de la pauvre Eugénie. A peine arrivé au Cayla, après cinq ans d'absence, Maurice retombait malade : « La fièvre et la toux allaient leur train et faisaient un ravage affreux sur cette pauvre figure. » « Mille idées désolantes » assiégeaient la sœur éplorée. Enfin, un mieux sensible s'étant produit, on put croire la guérison assurée et édifier des rêves d'avenir. Un projet avait été ébauché qui, tout de suite, avait eu l'enthousiaste approbation d'Eugénie : sans doute elle y voyait, ainsi que Maurice et Mme de Maistre elle-même, une diversion salutaire au grand amour à demi coupable qui s'était allumé dans l'âme maladive et ardente du poète du *Centaure*. A Paris, Maurice avait connu la sœur d'un de ses jeunes élèves, Caroline de Gervain, qui, née à Batavia, vivait en France avec son frère et une tante. Celle-ci songeait à marier sa nièce : Maurice parut un excellent parti, et des pourparlers s'engagèrent; il fut convenu que les deux « Indiennes » viendraient passer quelques semaines d'été au Cayla. La réunion put avoir lieu, et Eugénie fit ainsi la connaissance de sa future belle-sœur, qui lui parut charmante, « si jolie, si svelte, si gracieuse, si pleine de talents et de qualités ».

A la fin de janvier 1838, Maurice, rétabli, retournait à Paris, et son mariage était fixé pour le mois de novembre. Eugénie devait y assister. Mais en mars, il retombe malade, et, de nouveau, elle s'alarme : « Mon pauvre Maurice, écrit-elle dans son *Journal*, faut-il être aussi loin de toi, ne pouvoir plus ni te voir, ni t'entendre, ni te donner des soins! C'est à présent que je voudrais être à Paris, avoir une chambre à côté de la tienne comme ici, pour t'entendre respirer, dormir, tousser. Oh! tout cela, je l'entends à travers deux cents lieues ! Oh ! distances ! distances ! Je souffre bien, mais Dieu le veut et me fait ainsi payer mon affection fraternelle. Nul bonheur sans amertume, ni même sans sacrifice. » Mais la santé de l'âme l'inquiète plus encore que celle du corps : « *Je te crois malheureux dans ton bonheur apparent*, et que c'est la cause de ta maladie. La plupart des maux viennent de l'âme ; la tienne, pauvre ami, est si malade, si malade! Je sais bien ce qui pourrait la soulager, tu me comprends : c'est de la faire redevenir chrétienne, de la mettre en rapport avec Dieu par l'accomplissement des devoirs religieux, de la faire vivre de la foi, de l'établir enfin dans un état conforme à sa nature. » Se doutait-elle, la pieuse Eugénie, que la folle passion n'était pas éteinte, et que le pauvre Maurice allait au mariage avec un autre amour au cœur?

Quelques semaines se passent et la chère santé ébranlée semble

encore une fois se rétablir; on renaît à l'espoir. Eugénie est entrée en relations avec Mme de Maistre, une malade elle aussi de corps et d'âme, pour laquelle elle se prend tout de suite d'une vive et quasi fraternelle affection. De ce côté aussi, il y a une guérison morale à opérer, une âme, que son frère lui a peut-être confiée, à pacifier, à faire rentrer dans l'ordre et dans la vraie vie chrétienne; et, comme « son cœur va tout naturellement vers ceux qui pleurent », elle se dévoue à cette œuvre avec sa ferveur habituelle; elle écrit à sa nouvelle amie de charmantes lettres de direction; et l'on admire combien cette « fille des champs », qui n'a guère vu le monde, et dont l'expérience semble si limitée, mais qui a tant prié, tant médité, et si profondément vécu par le cœur, sait mettre de sagesse souriante et parfois profonde, et l'on serait tenté de dire de maternelle délicatesse dans les conseils qui lui sont demandés et qu'elle donne libéralement. Eugénie est née directrice de conscience. Là est sa pente invincible, son génie secret. Et cette directrice de conscience, qui a, comme il est naturel, pour saint François de Sales une prédilection particulière, se révélait à ses « dirigées » tout à la fois si modeste, si indulgente et si experte, qu'elle leur inspirait une infinie confiance. « Vous m'avez été plus douce que vous-même », lui écrivait un jour Mme de Maistre. Mot exquis, et qui peint tout entière la délicieuse châtelaine du Cayla.

Enfin, au mois d'octobre 1838, la voici à Paris. Grand voyage pour une provinciale qui, à trente-trois ans, n'a jamais dépassé Albi, et qui, hier encore, filait sa quenouille, — une quenouille qu'elle emporte dans ses bagages. Mais elle n'est point trop dépaysée. « On admire, dit-elle, mais rien n'étonne. » Elle voit Barbey d'Aurevilly, qui a tracé d'elle, à ce propos, un portrait un peu bien romantique, et qu'elle définit : « un beau palais dans lequel il y a un labyrinthe. » Elle visite musées, palais et églises, observe choses et gens, et les juge avec finesse. « Le bien et le mal, écrit-elle, s'y trouvent dans leur suprême expression; c'est Babylone et Jérusalem tout à la fois. » Mais, à la veille du mariage, Maurice est repris de son mal, et Eugénie est ressaisie de ses sombres appréhensions. « Mon Dieu, écrit-elle à son amie Louise de Bayne, que je vois de deuil dans cette noce ! Je ne m'ouvre de cela qu'à vous; mais des craintes, des pressentiments bien noirs me désolent. » L'alerte passée, on oublie ces impressions funèbres, et comme, sous son influence évidemment, Maurice revient aux pratiques religieuses, la sœur aînée est toute à la joie : « Penser que tu vas te confesser, écrit-elle, remettre

ton âme dans l'ordre, dans la vie chrétienne et dans le chemin du ciel, c'est la suprême félicité, une impression de foi sur le cœur qui en fait jaillir des cantiques, des *Magnificats* intérieurs. »

Hélas! la joie devait peu durer. Eugénie avait fait le rêve imprudent de « finir sa vie » auprès de son frère. Le mariage accompli, elle reconnut que ce rêve était irréalisable, et pour calmer la jalousie trop naturelle de sa jeune belle-sœur, elle crut devoir reparler de sa vocation religieuse. Douloureux malentendus des cœurs! Non sans larmes, la pauvre fille accepta ce nouveau sacrifice, la perspective d'aller vieillir dans un couvent et, comme elle le disait, « de voir *décharmer* tout son avenir ». En attendant, elle juge plus sage de s'éloigner et d'aller passer quelques semaines aux Coques, auprès de son amie Mme de Maistre, qui la réclame depuis si longtemps. Journées d'ardente intimité, de découverte mutuelle, d'inoubliables confidences. Puis Eugénie repart pour Paris avec la baronne. La situation morale ne s'est pas modifiée ; on observe, on épie jalousement les paroles et les gestes du frère et de la sœur; la tante, qui semble avoir été une personne assez vulgaire, au lieu d'apaiser la jeune femme, l'excite contre sa belle-sœur : « Je ne sais, soupire celle-ci, quand, un jour, Caro finira par me permettre de t'aimer. » Pour comble de misère, Maurice, que ces scènes exaspèrent, et qu'on accuse de « froideur », — une froideur trop réelle, car il n'a pour sa femme qu'une « affection raisonnée », « fraternelle », sans « un atome d'amour », — Maurice subit un nouvel assaut de son mal inexorable. « Nuit sans sommeil, note la pauvre Eugénie, inquiétude sur toi, pauvre poitrine qui s'est rouverte. Du sang, encore du sang vomi! Martyre de voir cela... Quelles transes sous mes rideaux, quels rêves noirs! la moindre alarme me mène à la mort, et toute la nuit, j'ai vu un cercueil... Jeté mon drap sur la tête et me suis mise à prier Dieu! »

L'âme pleine des plus tristes pressentiments, désolée de se sentir « une pomme de discorde », Eugénie se laisse emmener aux Coques par la famille de Maistre, « y trouvant le plaisir de lui faire plaisir », sans être trop éloignée de son frère. « Les médecins ont déclaré qu'il était dans un état fort grave », et ont prescrit le retour dans le Midi. Dès que l'état du malade le permet, on se met en route; le frère et la sœur se rejoignent à Tours, et le 8 juillet 1839, après un long et pénible voyage, on arrive au Cayla. Le 19, entouré des siens, « collant ses lèvres à une croix que lui présentait sa femme », Maurice expirait.

* * *

Je ne sais rien de plus touchant, — non, pas même les admirables vers de Victor Hugo sur la mort de sa fille, — que les pages du *Journal* où Eugénie de Guérin a enseveli sa douleur. Ici, aucune rhétorique. Dans ces mots entrecoupés, dans ces rappels de tendres souvenirs, dans ces détails familiers, dans cette détresse qui peu à peu s'apaise et se convertit en chrétienne résignation, dans cette sorte de conversation posthume avec le cher disparu, c'est l'âme toute nue qui se livre et qui s'épanche, une âme profonde et sainte, et qui, parfois, trouve pour s'exprimer des accents dignes de Pascal :

O mon ami, Maurice, Maurice, es-tu loin de moi, m'entends-tu? Qu'est-ce que les lieux où tu es maintenant ?... Quelquefois larmes à torrents, puis l'âme sèche. Est-ce que je ne le regretterais pas ? Toute ma vie sera de deuil, le *cœur veuf*, sans intime union... Toujours larmes et regrets. Cela ne passe pas, au contraire : *les douleurs profondes sont comme la mer*, avancent, creusent toujours davantage. Huit soirs ce soir que tu reposes là-bas, à Andillac, dans ton lit de terre. O Dieu, mon Dieu! consolez-moi ! Faites-moi voir et espérer au delà de la tombe, plus haut que n'est tombé ce corps. Le ciel, le ciel! oh ! que mon âme monte au ciel!

... Ta berceuse est venue, la pauvre femme, toute larmes, et portant gâteaux et figues que tu aurais mangés. Quel chagrin m'ont donné ces figues!... Et le ciel si beau, et les cigales, le bruit des champs, la cadence des fléaux sur l'aire, *tout cela qui te charmerait* me désole. Dans tout je vois la mort. Cette femme, cette berceuse qui t'a veillé et tenu un an malade sur ses genoux, m'a porté plus de douleur que n'eût fait un drap mortuaire.

... Mon âme vit dans un cercueil. Oh! oui, enterrée, ensevelie en toi, mon ami; de même que je vivais en ta vie, je suis morte en ta mort. Morte à tout bonheur, à toute espérance ici-bas... je suis triste à la mort. *Je voudrais te voir.* Je prie Dieu à tout moment de me faire cette grâce... Mon Dieu, que le silence m'effraye à présent! pardonnez-moi tout ce qui me fait peur. L'âme qui vous est unie, qu'a-t-elle à craindre?... Divin repos qui me manque ! Que vais-je chercher dans les créatures?... *Me faire un oreiller d'une poitrine humaine, hélas! j'ai vu comme la mort nous l'ôte. Plutôt m'appuyer, Jésus, sur votre couronne d'épines.*

Elle a bien raison d'aimer ces pages, « comme on aime une boîte funèbre, un reliquaire où se trouve un cœur mort, tout embaumé de sainteté et d'amour »; et voilà que, sans y songer, elle a donné, de son *Journal*, la meilleure et la plus juste définition.

Mais, comme elle l'a si bien dit elle-même, « les chagrins ne dispensent pas des devoirs ». « Sans son père », sous le premier coup de la douleur, elle se serait volontiers faite sœur de charité en Algérie. Mais elle se sentait utile au foyer paternel. Sans doute sa sœur Marie, « notre Marthe », disait-elle, toujours dévouée et oublieuse d'elle-même, « s'occupait de beaucoup de choses dans la maison, lui laissant la part du repos ». Il arrivait pourtant assez souvent à Eugénie de vaquer aux soins domestiques, et son *Journal* et ses lettres nous donnent à ce sujet de fort savoureux détails. « Naturellement, avouait-elle, je ne me plais pas en choses de maison et gouvernement de femmes. Volontiers je le laisse à d'autres; mais si la charge m'en vient, je m'en acquitte de bon cœur, sans y trouver de répugnance. » Et puis, la mort prématurée de Maurice ne l'a-t-elle pas comme investie d'une sorte de mission sacrée? D'abord, elle a des inquiétudes touchant sa destinée spirituelle : « Oh! il y a trois ans qui m'affligent; je voudrais les effacer de mes larmes. » Elle qui « souffrirait le martyre pour mériter le ciel » à une âme aimée, il faut qu'elle souffre, et qu'elle prie, et qu'elle mérite, pour « racheter », pour « soulager » et pour « sauver » l'âme de ce « fils de son cœur ». D'autre part, cet être « jeune, intelligent, aimable, sensibilisant tout ce qui l'approchait », il faut que son nom survive dans la mémoire des hommes : à sa sœur il appartiendra de recueillir ses nobles reliques et de les produire au dehors. Hélas! elle mourra sans avoir vu le monument qu'elle avait rêvé de voir édifier. Du moins la publication du *Centaure*, même avec les commentaires un peu tendancieux de George Sand, lui sera un avant-goût de cette gloire posthume.

Enfin, Maurice lui a laissé des amis à aimer, à éclairer, à diriger : au premier rang, Barbey d'Aurevilly et Mme de Maistre. « Mon cher Maurice, dit-elle, tout ce que tu as aimé m'est cher, me semble une portion de toi-même. Frère et sœur nous serons avec M. d'Aurevilly; il se dit mon frère. » Et c'est surtout pour lui qu'elle tiendra son *Journal*; elle lui écrit de longues lettres que nous n'avons pas; elle essaie en un mot de jouer auprès de lui le rôle qu'elle jouait auprès de Maurice. Après s'être prêté à ce jeu, il ne semble pas que le héros du dandysme se soit montré entièrement digne de cette candide confiance.

Quant à Mme de Maistre, si Eugénie avait pu avoir quelques illusions sur les sentiments qu'elle éprouvait à l'égard de Maurice, elle les aurait perdues en recevant la lettre farouchement exaltée que lui écrivait son amie au lendemain de la mort : « *Cet amour que je croyais*

éteint, et que la mort qui brise et détruit tout a ranimé *plus violent que jamais*, ce cœur si souffrant depuis deux ans, dont les palpitations semblent à tout moment devoir le briser, tout cet ensemble si douloureux, comment le supporterai-je sans vous?... Il me prend par moments des rages! Je cours m'enfermer dans ma chambre et là, comme une insensée, je crie : Je veux le voir! je veux le voir! » Ce qu'Eugénie répondit à cette lettre, nous ne le savons pas. Mais elle dut se promettre de tout mettre en œuvre pour tâcher d'apaiser et de guérir la malheureuse. Et, un peu plus d'un an après la mort de Maurice, elle partait pour Nevers : « Une âme m'attend, disait-elle, une âme que Dieu m'a donnée, un trésor à lui conserver. »

A Nevers, dans le vieil hôtel de ses parents, Mme de Maistre, en pleine crise de maladie, accueille sa compatissante amie avec une joie sans mélange. Les bons soins d'Eugénie, surtout peut-être sa bonté, le charme délicat et réconfortant de son contact opèrent peu à peu une demi-résurrection, et vers le milieu de janvier 1841, Mme de Maistre se sent assez forte pour retourner à Paris. Là Eugénie reverra sa belle-sœur Caroline et, d'accord avec Barbey d'Aurevilly, s'occupera des publications de son frère. Elle y verra aussi Lacordaire à qui elle « trouve le front inspiré et resplendissant de saint Dominique », et beaucoup d'autres personnes. La santé revenant avec les beaux jours, la vie chez les de Maistre redevient plus agitée et plus bruyante. Pour la première fois, Eugénie va faire connaissance avec le vrai monde.

Parmi ceux qui fréquentent le salon de Mme de Maistre, toutes ses préférences vont, en souvenir de Maurice, à Barbey d'Aurevilly. Dans sa virginale candeur, commit-elle quelque imprudence? Ou bien, ce qui semble le plus probable, Barbey, qui était la fatuité même et qui se croyait un bourreau des cœurs, s'est-il indiscrètement vanté dans sa *Correspondance*, et a-t-il pris pour un sentiment plus tendre la simple et confiante expression d'une affection toute fraternelle? Le fait est que l'on jasa. Une belle-sœur de Mme de Maistre, qui avait été la maîtresse de Barbey, se fit l'écho envenimé de ces bruits. De son côté, la fantasque baronne, oubliant Maurice, s'éprenait à son tour de Barbey. Et tout cet imbroglio d'intrigues, de jalousies et de rancunes aboutit à une scène violente où l' « amie martyre, dont la vie n'était qu'une longue douleur », reprochant à la pauvre Eugénie son « ingratitude » et jusqu'aux menus cadeaux qu'elle avait reçus de ses hôtes, l'accusa d'être venue pêcher un mari en eau trouble. En vain la famille essaya de réparer ces criantes injustices. Blessée au cœur,

froissée dans toutes ses générosités et toutes ses fiertés, Eugénie repartait immédiatement pour le Cayla. Là du moins, elle ne serait pas méconnue. « Que les cendres de notre cheminée ont couvert d'entretiens depuis mon retour de Paris! écrivait-elle à son amie Louise de Bayne peu après son retour. Mon père surtout n'a jamais fini de m'entendre et de me questionner, et du moment que nous sommes seuls, nous en venons à des épanchements. Ce bon père, je lui parle avec autant d'ouverture qu'à un confesseur, et il sait toute ma vie. » C'est, à ce qu'il semble, la seule allusion qu'elle ait jamais faite au drame intime dont elle avait été l'innocente et douloureuse héroïne.

Elle essayait cependant, mais, visiblement, pour les siens plus que pour elle-même, de se reprendre à la vie. « Une petite toux et une grande fatigue, ses compagnes d'habitude depuis longtemps », la minaient. Elle ne tenait plus son *Journal*. Elle avait renoncé aux vers, elle qui avait eu quelques velléités d'écrire des *Enfantines*. « J'ai renoncé à la poésie, disait-elle, parce que j'ai connu que Dieu ne demandait pas cela de moi, mais le sacrifice m'a d'autant plus coûté qu'en abandonnant la poésie, la poésie ne m'a pas abandonnée, au contraire, je n'eus jamais tant d'inspirations qu'à présent qu'il me faut les étouffer. » Et les déceptions et les chagrins se multiplient. Elle aurait voulu qu'on publiât les *Reliquiæ* de son frère : « cette œuvre achevée, disait-elle, il ne me restera plus guère rien d'attachant à faire sur la terre. » Or, Barbey, qui a tous les manuscrits de Maurice, s'enfonce dans un inexplicable silence. Caroline est repartie aux Indes, où elle se remarie. Louise de Bayne, l'amie de la première heure, se marie enfin, mais elle suit son mari en Algérie, où elle meurt au bout de quatre ans. Erembert, le frère aîné, se marie lui aussi ; mais son premier-né meurt au bout de sept mois. M. de Guérin est malade. « Voici trois ans que ses nuits se passent sans se coucher, que quelques heures, tout vêtu. De sorte que, soupire la pauvre Eugénie, de tous côtés, je ne vois que souffrances : qu'il y a longtemps qu'il en est ainsi ! »

En 1846, on l'envoie aux eaux de Cauterets. Toujours sensible aux grandes beautés naturelles, comme son bien-aimé Maurice, elle retrouve, pour distraire les siens, peut-être pour leur donner le change, un peu de sa gaieté, de sa vivacité de plume d'autrefois. « Les toilettes sont éblouissantes, note-t-elle. Les miennes, comme tu dis, sont des plus humbles, mais pas ridicules. C'est tout ce que je veux. » Et nous lui savons gré de ce dernier souci féminin.

Elle avait encore deux années à vivre. Deux années d'épuration progressive, de détachement complet, de sanctification intérieure. Elle ne quittait plus guère sa « chambrette », cette « chambrette » aimée où elle avait mis tant de son âme, où étaient éclos tant de mots charmants et profonds qu'elle avait consignés dans ses lettres et dans son *Journal*. Une belle journée du mois de mai 1848, la veille de l'Ascension, cette fête qu'elle aimait entre toutes, « la fête des âmes détachées, libres, célestes, qui se plaisent, au delà du visible où Dieu les attire », Eugénie de Guérin allait rejoindre le « grand ami perdu » qui, neuf ans auparavant, lui avait montré le chemin.

Un mot résume toute cette noble vie : c'est celui de sacrifice. S'oublier, ne jamais songer à soi, se mettre tout entier au service d'autrui, contribuer de tout son pouvoir au perfectionnement spirituel des êtres chers qui nous entourent, tel fut bien, transfiguré par le christianisme, le constant idéal de l'humble héroïne du Cayla. Ce sont là les vertus qui ont fait la grandeur de l'ancienne France. Elles n'ont point disparu de la France nouvelle; elles ont assuré d'âge en âge « la continuité de la famille et de la patrie »; on les retrouve à l'origine de toutes les grandes œuvres, individuelles ou collectives. A tous les degrés de l'échelle sociale, on rencontre de ces âmes qui, comme Eugénie de Guérin, n'ont vécu que d'amour, d'abnégation et de dévouement. Vestales obscures et saintes, elles ont entretenu la flamme sacrée du sacrifice. Si, durant cinq années d'une guerre inexpiable, la France a fait preuve d'un héroïsme et d'une endurance dont ses ennemis ne l'auraient pas crue capable, c'est que, dans nombre de foyers français, cette flamme brûlait, inextinguible.

VICTOR GIRAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En donnant aujourd'hui la première place aux événements de Chine et à l'étrange volte-face de la politique britannique, nous ne craignons ni d'en exagérer l'importance, ni d'en fausser les proportions. La lutte pour le Pacifique, qui, à la bien prendre, n'est pas autre chose que la rivalité des grandes puissances autour des formidables richesses latentes de la Chine, est un des soucis dominants de l'Amérique et de l'Europe, sans parler de l'Asie.

Les intérêts britanniques en Chine, et particulièrement dans cette vallée du Yang-Tse, féconde comme dix Égyptes, qui s'ouvre largement par son fleuve majestueux aux influences de la mer, sont énormes. Que la Chine se ferme aux exportations d'Angleterre, qu'elle cesse d'envoyer au Lancashire ses matières premières, et c'est, en Angleterre, après la crise du charbon, la crise des filatures et la recrudescence du chômage. Or, le nationalisme chinois qui étend sa domination sur toute la vallée moyenne du Yang-Tse, mène contre le commerce britannique une âpre campagne; il dispose d'une arme terrible, celle des peuples désarmés et des grandes collectivités rurales ou ouvrières, le boycottage (1). Organisé par les Chinois sous la direction et avec les subsides des bolchévistes russes, il met en grand péril les intérêts britanniques. D'après les chiffres publiés le 21 décembre par la Chambre de commerce de Changhaï (2), 70 pour 100 du commerce du coton est maintenant aux mains des Japonais et 25 pour 100 seulement aux mains des Anglais, alors que la proportion était, il y a deux ans, inverse. Sur 150 millions de taëls, le commerce du coton chinois,

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er mai 1909 notre article : *Une Forme nouvelle des luttes internationales : le Boycottage.*

(2) Nous les empruntons au *Bulletin de la Société d'études et d'informations économiques* du 29 décembre.

pour 1925, n'est allé à l'Angleterre que pour 36 millions. Manchester s'est émue. « L'Empire, c'est le commerce »; si le commerce périclite, c'est que la politique de l'Empire est mal conduite. C'est la Chambre de commerce de Manchester et son grand organe radical, le *Manchester Guardian*, qui ont mené la campagne d'où est sorti le mémorandum du 18 décembre. Le gouvernement conservateur a donc cédé à des influences d'opposition. L'Amirauté, de son côté, s'inquiète des unités navales qu'elle est obligée d'envoyer, en remontant le fleuve, jusqu'à Hankéou ; si large que soit le Yang-Tse, il est dangereux de risquer des vaisseaux trop avant dans les terres. Le cabinet britannique n'ignore pas que le gouvernement de Canton, transféré à Outchang, en face de Hankéou, est sous l'influence des agents russes, mais sans doute a-t-il espéré, par un coup de partie, retourner la situation et supplanter ses adversaires.

A la Conférence de Washington (fin 1921), les Anglais, pour se cramponner à la solidarité anglo-saxonne, ont dénoncé leur alliance avec le Japon. Mais les Américains, en Chine, travaillent pour leur compte ; ils dépensent beaucoup d'argent pour de maigres résultats, car ils ne possèdent pas le maniement de l'homme jaune. Les Japonais, au contraire, savent, sans imposer leurs services, les insinuer au bon moment ; ils sont toujours présents, prêts à toutes les besognes et à tous les rôles, disposés à épuiser les moyens diplomatiques mais aussi prêts, si leur influence en Mandchourie était menacée, à employer la manière forte. Ils ne pardonnent pas aux Anglais d'avoir méprisé leur alliance et préféré celle des Yankees; ils s'offusquent des travaux qui font de Singapour une base navale puissante. Si bien que les Anglais, en Chine, se sentent isolés, en face de la dangereuse conjonction du nationalisme chinois et du bolchévisme russe. Ils ont espéré, en jetant sur le marché une énorme surenchère, voir leurs rivaux distancés et leurs adversaires déconfits. Le coup de théâtre diplomatique du 18 décembre est donc un compromis entre la politique du cabinet conservateur qui poursuit, par le monde, la lutte contre le bolchévisme et, d'autre part, les inquiétudes commerciales de Manchester en peine de ses clients. Tranchons le mot plus simplement. Les renseignements venus d'Extrême-Orient ont fait croire aux Anglais que la victoire du nationalisme cantonais était certaine à plus ou moins brève échéance, et délibérément, le gouvernement a changé cap pour cap sa politique et cherché à mettre ses intérêts du côté où il augure que sera la victoire. Il n'a, naturellement, prévenu personne, afin de se réserver, en cas de

succès, tous les bénéfices de l'opération; les autres gouvernements se sont trouvés en présence du fait accompli. La manœuvre est bien britannique. Il est moins certain qu'elle soit très heureuse.

En Chine, la politique britannique nous a habitués à de tels revirements. Lors de la Guerre sino-japonaise de 1894-95, les Anglais, mal renseignés, étaient convaincus que la Chine aurait facilement raison de son adversaire et, avec une sereine partialité, s'ingénièrent à aider les Chinois. Mais, une fois le résultat acquis, les Japonais vainqueurs n'eurent pas d'amis plus empressés, le Foreign Office refusa de se joindre à la démarche collective de la Russie, de l'Allemagne et de la France qui apportaient au Japon « le conseil amical » de renoncer à toute conquête qui porterait atteinte au principe de l'intégrité de l'Empire chinois. Les années qui suivirent furent employées par l'Angleterre à conclure une alliance avec le Japon et à se tailler, dans l'intérieur de l'Empire, une énorme sphère d'influence qui n'engloberait rien moins que le bassin tout entier du Yang-Tse. C'est l'époque où l'amiral lord Charles Beresford publiait son livre *the Break-up of China* dont le titre suffit à révéler les tendances. Au contraire, le Japon, la France, la Russie, s'attachaient à maintenir l'unité et l'intégrité de l'Empire chinois. Ainsi la politique britannique en Extrême-Orient s'est toujours inspirée d'un empirisme exempt de scrupules dont les inspirations, à l'usage, ne se sont pas toujours révélées très heureuses.

C'est le 25 décembre que le Foreign Office a publié les deux documents, datés du 18, qui opèrent une sorte de retournement de la politique britannique à l'égard de la Chine ; l'un est le mémorandum communiqué par le chargé d'affaires d'Angleterre à Pékin aux représentants diplomatiques des puissances signataires du traité de Washington ; l'autre est un mémorandum adressé à l'ambassade des États-Unis en réponse à une communication officielle de Washington. Ces documents sont longs, assez diffus et non exempts de contradictions. Essayons d'en saisir le sens et la portée. Le point de départ, ce sont les principes définis ou confirmés à la conférence de Washington, à savoir l'intégrité et l'indépendance de la Chine. Pour aider le gouvernement de Pékin à les maintenir, il fut décidé de lui accorder certaines majorations de ses tarifs douaniers ; on convint, en outre, de nommer une commission pour examiner la question des privilèges d'extra-territorialité dont bénéficient les étrangers et aboutir à la suppression des limitations inutiles de la souveraineté chinoise. Mais, depuis cette époque, la guerre civile n'a pas

cessé de désoler la Chine; le pouvoir central n'est plus qu'une ombre; les travaux des commissions ne purent donc aboutir. Les puissances se sont abstenues d'intervenir entre les factions dont l'opposition prolonge la guerre civile; mais, de plus en plus, il apparaît que le mouvement nationaliste fait des progrès et que la masse du peuple réclame l'égalité des droits parmi les autres nations. Le gouvernement britannique invite donc les puissances signataires des accords de Washington à s'unir à lui pour publier une déclaration faisant connaître leurs intentions, c'est-à-dire s'engageant à accorder la revision des traités dès que sera constitué un gouvernement investi d'une autorité suffisante pour négocier. On pourrait accorder dès maintenant à un tel gouvernement l'autonomie douanière. En attendant, on renoncerait en pratique à l'exécution des traités et on accorderait dès maintenant aux autorités chinoises la perception des surtaxes prévues à Washington, sans imposer les conditions qui en étaient la contrepartie. Une telle attitude généreuse « pourra offrir une base en vue de régulariser la situation de Canton ».

Tel est le sens général du mémorandum. Le Foreign Office ne s'est pas fait illusion sur la possibilité d'aboutir, de concert avec les signataires du traité de Washington, à une déclaration commune; s'il avait cherché ce résultat, il aurait négocié avec chacune des puissances au lieu de rendre publiques ses propositions avant même de les avoir communiquées aux gouvernements intéressés. Le cabinet britannique a usé là d'un singulier procédé. Ce qu'il a voulu, c'est faire, le premier, c'est faire, tout seul, une manifestation qui d'un coup lui concilierait les bonnes grâces des Sudistes, c'est, en un mot, faire des avances aux Cantonais. Il oubliait que les Cantonais sont sous l'emprise directe des agents russes, dont ils ne peuvent pas encore se passer, et que tout ce mouvement est spécialement dirigé contre les intérêts et l'influence britanniques en Chine et aussi aux Indes. Il est possible que la manœuvre britannique éveille, pour l'avenir, quelques sympathies parmi les nationalistes modérés qui finiront par l'emporter, mais il était à prévoir qu'elle recevrait le plus glacial accueil parmi les dirigeants actuels et que de telles avances seraient considérées comme un aveu de faiblesse. Le 20 décembre, quelques jours après le départ du ministre d'Angleterre venu conférer avec les autorités du Sud, un meeting se tenait à Hankéou pour organiser l'agitation antibritannique et le boycottage. Le camarade Borodin, — de son vrai nom Gruzenberg, juif de Lettonie, — y parla et définit les objectifs

de la révolution nationaliste : détruire la puissance anglaise et réduire son allié Chang-tso-lin. Le bureau politique de Moscou avoue avoir déjà avancé 12 millions de dollars pour l'organisation du boycottage. Le fils de Sun-yat-sen, Sun-fo, maire de Canton, adjura ses concitoyens de ne pas croire à l'amitié de la Grande-Bretagne qui a toujours été hostile à la révolution chinoise : « Il faut qu'aucun Chinois, depuis le simple *coolie* jusqu'au *comprador*, ne lui prête assistance. L'Angleterre est entrée en Chine par la force, elle a continué son action par la force; c'est contre elle que la Chine se soulève maintenant d'accord avec l'Inde, la Malaisie, Batavia. Les mesures sont prises avec ces divers pays pour un soulèvement général qui doit se terminer par la chute du roi George, lequel, avec tous les rois encore debout, ira rejoindre les empereurs de Chine emportés par la colère des travailleurs. »

Voilà des gaillards qu'il ne paraît pas très politique d'essayer d'amadouer! Quant à les séparer de la masse des Chinois patriotes, c'est une opération qui se fera d'elle-même, lorsqu'elle sera mûre; toute initiative britannique ne peut que la retarder. Les concessions offertes par l'Angleterre ne peuvent que paraître ridicules à des gens qui se croient appelés à libérer le monde de l'impérialisme britannique. Comment d'ailleurs feraient-ils confiance à un si brusque revirement? Ne savent-ils pas que les Anglais ont soutenu Ou-pei-fou? Et n'ont-ils pas vu le ministre d'Angleterre, M. Miles W. Lampson, après avoir conféré à Hankéou avec les Sudistes, se rencontrer, en revenant à Pékin, avec Chang-tso-lin? Si le gouvernement de Londres a pu se flatter d'obtenir un succès auprès des Cantonais, la réponse de M. Eugène Chen, qui dirige les relations extérieures des Sudistes, n'a pu lui laisser aucune illusion. Parmi les puissances signataires du traité de Washington, sir Austen Chamberlain a recueilli l'adhésion de M. Vandervelde, qui paraît regretter son premier mouvement, et celle, très enveloppée de réserves, des États-Unis. M. Briand, dans sa réponse, tout en reconnaissant l'importance du mouvement nationaliste et la valeur des intérêts européens engagés en Chine, ne voit pas de raison pour se départir de l'attitude d'observation vigilante et impartiale qui a été jusqu'ici adoptée par le gouvernement français; il se refuse à toute intervention dans les affaires intérieures de la Chine, il ne lui paraît pas possible de négocier pour le moment avec l'un ou l'autre des partis en présence. Tous les partis et tous les chefs qui se combattent affirment à l'envi que leur but est de rétablir l'unité nationale de

la Chine; négocier avec l'un serait s'aliéner les autres. Une lutte peut-être décisive paraît devoir s'engager au printemps et il est impossible de préjuger de quel côté penchera la victoire. Ce qu'il faudrait, pour le moment, c'est l'entente de toutes les puissances intéressées et il ne semble pas que la manifestation britannique soit de nature à en hâter la formation. La politique française n'a jamais varié : intégrité, indépendance de la Chine. La presse, à l'unanimité, a approuvé, dans cette affaire délicate, l'attitude et le langage du gouvernement français. Le Japon, dont les intérêts sont surtout au nord, s'est bien gardé d'adhérer aux déclarations britanniques; il a une expérience trop ancienne du caractère chinois pour croire que la crise actuelle soit sur le point de prendre fin et pour ne pas se garder de tout ce qui pourrait ressembler à une intervention dans les affaires intérieures de la grande république anarchique.

S'il est vrai, d'ailleurs, que le nationalisme se répande dans toute la Chine, il l'est aussi que la défiance envers les Russes et les procédés bolchévistes se développe. Les éléments de la partie militaire qui s'engagera au printemps, — si elle s'engage, car il est possible que chaque parti et chaque chef préfère rester sur ses positions et ne pas risquer le tout pour le tout, — sont complexes et incertains. Si les chefs militaires se jalousent entre eux, le Kouo-min-tang est, lui aussi, divisé. Tant que les Sudistes n'auront pas battu Sun-chuan-fang, occupé Changhaï et dominé par là tout le bassin du Yang-Tse, leurs succès resteront précaires; et même, après cela, il y aura encore Chang-tso-lin et l'armée du nord. Si le nationalisme est devenu l'opinion unanime de toute la Chine cultivée, il s'agit, non pas du nationalo-bolchévisme des Cantonais, mais d'un nationalisme raisonné, modéré, et qui ne s'imagine pas que la haine de l'étranger suffise à faire prospérer un État. Il se formera peu à peu, comme en France au temps de Henri III, un parti des « politiques », qui groupera autour de lui la partie saine et laborieuse du pays; des hommes comme M. Wellington Koo peuvent en devenir les chefs. C'est un pareil mouvement qu'il serait opportun d'aider discrètement; quelques millions de livres sterling y seraient plus utiles que des manifestations mal préparées et intempestives comme celle par laquelle le Foreign Office a cru faire un coup de maître. Nous avons connu un temps où la politique britannique avait plus de nerf et plus d'accent.

Plus nettement encore que M. Cheng, les événements ont riposté à l'offensive diplomatique de la Grande-Bretagne. A Hankéou, que l'armée cantonaise occupe, des fusiliers marins furent débarqués

pour garder la concession britannique, puis, sur la promesse des autorités sudistes que l'ordre serait assuré par leurs troupes, les marins furent retirés; mais les chefs cantonais, débordés ou complices, ne purent empêcher l'invasion de la concession. Le drapeau britannique a été amené. L'émotion est très vive à Londres et plusieurs unités navales ont quitté Changhaï pour remonter le Yang-Tse. Le moment est mal choisi, en face de la marée montante du nationalisme bolchévisant, pour esquisser un cavalier seul. L'union de toutes les puissances s'indique, non pas pour imposer aux Chinois un régime politique, quel qu'il soit, mais pour sauver, en face d'une faction destructrice qui obéit à des agitateurs étrangers, des existences précieuses et des intérêts respectables. Nous vivons un épisode critique de la grande lutte, prédite par Lenine, des forces de ruine contre les éléments d'ordre; on s'étonne que l'Angleterre, plus directement visée et exposée, ne l'ait pas compris. Il ne peut être question d'une intervention militaire en Chine; mais il est nécessaire que les grandes puissances concertent entre elles les principes et les modalités de leur action diplomatique.

En Europe, tandis que se prolonge la crise ministérielle allemande et que se développent les effets pernicieux du traité italo-albanais, la presse française discute à perte d'haleine la question de l'occupation des pays rhénans. La faute en est à M. Briand. Ému des critiques dirigées non contre le principe de sa politique, mais contre les défectuosités de sa méthode, il a confié ses espérances et aussi ses aigreurs à M. Sauerwein du *Matin* et à M. Hauser du *Journal*; il demande qu'un débat soit institué devant le Parlement et, par avance, il répond aux interpellateurs. Chaque fois que M. Briand s'explique, il inquiète les esprits qui aiment la précision et qui, si idéalistes qu'ils puissent être, ne bâtissent pas sur les nuées; et, d'autre part, il blesse de nombreux amis de la paix, car il n'est pas un Français qui ne soit ami de la paix, en paraissant se présenter comme le seul ouvrier qualifié de cette paix et en dénonçant vaguement ceux qu'il en considère comme les adversaires.

Il est beau et il est utile que la France, d'accord avec ses alliés, travaille à établir en Europe, avec le concours de la Société des nations, une paix durable fondée sur la sécurité et la justice. Le Nonce apostolique, apportant, en qualité de doyen, les vœux du corps diplomatique au Président de la République le 1er janvier, a dit avec « quelle satisfaction nous suivons les efforts accomplis par la France pour la pacification des peuples »; puis il a fait allusion au discours

que M. Briand a prononcé à Genève à la session de septembre dernier; « ses paroles, a t-il dit, si éloquentes et si profondément senties, exprimaient l'aspiration des peuples vers ce rapprochement et cette fraternité spirituelle qui les mettront en mesure de panser leurs blessures et qui les achemineront par une émulation toute pacifique vers des progrès moraux, économiques et sociaux toujours plus grands. » Pour la réalisation d'un tel idéal, pour « le désarmement des esprits », Mgr Maglione promet au gouvernement de la République le concours de tous les peuples et particulièrement celui du Saint-Siège. Sur ce terrain d'une haute justice et d'une large charité, l'accord des esprits est aisé. Le Président de la République, avec beaucoup de finesse, en adressant au Nonce et au corps diplomatique ses remerciements, a souligné que « la collaboration pacifique » qui s'est heureusement établie entre les peuples « sera pour le monde un gage certain de sécurité si chacun y apporte une bonne volonté sincère et un esprit de généreuse humanité, sans se départir d'une observation loyale des engagements internationaux ».

En effet, tout le problème est là. Il s'agit de savoir si la paix durable, que tous les peuples souhaitent passionnément, s'établira par la destruction ou par l'exécution loyale des traités. Il s'agit de savoir non pas si l'objectif que poursuit M. Briand est digne d'approbation, mais s'il choisit les meilleurs moyens de l'atteindre. M. Briand déclare que « la politique de Locarno, c'est la mise en œuvre du traité de Versailles »; mais déjà un jeune journaliste du cartel des gauches jette par dessus bord les clauses de Versailles; pour établir la paix, il veut s'en débarrasser. Voilà justement la pente où nous redoutons que M. Briand se laisse entraîner. Il met au défi qui que ce soit de faire une autre politique que la sienne; s'il s'agit des grandes lignes, c'est évident; mais dans la pratique quotidienne et dans les modalités, c'est une autre affaire; or la politique est moins affaire de principes, que de nuances. M. Briand aurait tout avantage à s'abstenir de ces conversations sans témoins après lesquelles on lui fait dire ce qu'il affirme n'avoir pas dit et dont l'opinion allemande tire des espérances qui ne sauraient être réalisées ou qui ne le seraient que par la ruine des traités. La presse, tant en France qu'en Allemagne, discute passionnément de l'occupation et, des deux côtés, les esprits s'échauffent : déplorable méthode qui crée des difficultés, pour ainsi dire, à blanc, car la question ne se pose pas actuellement.

Le traité fixe des termes à l'occupation des deux zones; si les Allemands attachent un grand prix à obtenir une évacuation anticipée,

c'est à eux qu'il appartient de nous offrir des avantages équivalents ou supérieurs ; nous sommes défendeurs et il faut espérer que, cette fois, nous saurons garder les avantages d'une telle position. Nous avons déjà indiqué ici quelques-uns des avantages compensateurs qui pourraient être envisagés : garanties de sécurité pour nous et nos alliés, garanties financières pour le paiement des intérêts des obligations Dawes. Quand on parle de sécurité, il s'agit bien moins de sécurité actuelle, — nous savons bien que l'Allemagne ne peut pas faire la guerre demain, — que de sécurité pour un long avenir, c'est-à-dire de ce que le Nonce appelait « le désarmement des esprits ». Ils sont bien désarmés chez nous ; ils le sont peut-être trop ; mais en Allemagne ? Tant que l'école, à tous les degrés, enseignera la haine et prêchera la revanche, il y aura un danger de guerre et ce danger ira grandissant. Quelle Société des nations veillera à désarmer l'enseignement et neutralisera le venin d'une philosophie et d'une histoire dont l'objet essentiel reste « l'Allemagne au-dessus de tout » ? La question de l'évacuation ne peut-être sérieusement examinée tant que la presse et les hommes politiques allemands s'acharnent à la réclamer, à l'exiger, comme une conséquence de Locarno, ou comme incompatible avec l'égalité assurée aux membres de la Société des nations. La grâce des condamnés allemands de Landau est un acte d'apaisement qui s'imposait, mais il est déplorable que la presse allemande l'ait réclamée sur un ton indécent et qu'on ait paru l'accorder à ses menaces.

Chaque concession accroît l'audace des réclamations allemandes. La presse a repris ce ton hautain et cet esprit de tranchante infaillibilité qui ont conduit l'Allemagne à la guerre et à la défaite. Voyez le cas de M. Thyssen. C'est, chacun le sait, est un des magnats de l'industrie de la Ruhr ; il était membre du comité franco-allemand qui a son siège à Luxembourg et qui a pour mission d'étudier les collaborations économiques possibles entre les industries des deux pays : objet à la fois sérieux et limité. Voilà M. Thyssen qui donne sa démission avec éclat « après le scandaleux jugement de Landau ». Et voici les aménités qu'il vomit : « En France, on se croit tout permis à l'égard de l'Allemagne trompée par les conditions d'armistice, et désarmée grâce au concours de vingt-quatre nations ». Ainsi, l'Allemagne n'a jamais été vaincue ; elle s'est naïvement laissé prendre au piège du président Wilson, et vingt-quatre nations en ont profité pour la désarmer et la livrer pieds et poings liés au militarisme français. C'est absurde ! Il n'y a pas

d'autre mot. Mais comme c'est caractéristique ! Quel genre de rapprochement peut-on concevoir avec un tel Thyssen ? Quelle garantie avons-nous que l'Allemagne de M. Stresemann ne soit plus l'Allemagne prussianisée de Bismarck ? Tout prouve au contraire qu'elle l'est et que, dans sa majorité, elle veut le rester. Nous ne savons pas encore, à l'heure où nous écrivons, quel sera le chancelier de demain ; mais si, comme on le dit, c'est un populiste, M. Curtius, qui succède à M. Marx qui est un homme du Centre, ce ne sera certes pas là une preuve que l'Allemagne s'oriente vers les idées démocratiques et pacifiques. M. Stresemann sera plus que jamais le maître.

L'essentiel, pour le moment, est d'ajourner toute discussion brûlante : il n'y a pas péril en la demeure. La question de l'évacuation se lie étroitement à la sécurité d'abord : nous allons voir quelles satisfactions apporte le général von Pawels et quelles justes exigences auront les gouvernements alliés. Elle se lie ensuite aux réparations : et nous touchons à la question délicate, mais très importante, des obligations Dawes. Elles sont, comme on le sait, déposées, jusqu'à concurrence de 16 milliards de marks-or (11 pour les obligations de chemins de fer, 5 pour les obligations industrielles) dans la caisse du *trustee*. Pour qu'elles puissent être mobilisées, par tranches successives, au profit de la caisse des réparations, c'est-à-dire, jusqu'à 52 pour 100 à notre profit, il suffirait que les acheteurs éventuels fussent assurés que l'Allemagne ne cessera jamais d'en payer les intérêts comme elle les paye depuis deux ans. Or, le paiement des intérêts est subordonné, comme tous les paiements dus par l'Allemagne, au maintien de la stabilité du mark-or, et par conséquent à l'autorisation du Comité des transferts. M. Parker Gilbert, agent général des paiements, écrit, dans un rapport sur le fonctionnement du plan Dawes durant la deuxième année : « En vertu du plan, le Comité a pour tâche d'assurer le montant maximum possible de transfert aux puissances créancières et, d'autre part, de protéger la stabilité de la monnaie allemande. Le Comité... doit réserver son entière liberté d'action, afin de déterminer la mesure dans laquelle les transferts de réparations peuvent être effectués sans danger. Il est tenu de s'acquitter de cette même tâche en ce qui concerne les transferts des fonds de l'annuité qui représente le service des obligations de chemins de fer et des obligations industrielles, et il aurait la même compétence que ces obligations fussent ou non encore détenues par la Commission des réparations pour le compte des puissances créancières, ou eussent été vendues au public. »

Voilà qui est très grave. Ces obligations, en fait, ne peuvent être vendues, puisque les acheteurs ne seraient pas, en tout état de cause, assurés de toucher leurs coupons. Mais si le Comité des transferts a pour mission de veiller à la santé du mark, on ne peut que s'étonner qu'il reste inactif et impuissant devant le flot d'émissions allemandes qui s'opèrent sur les marchés étrangers, et notamment à New-York, créant ainsi une dette extérieure beaucoup plus dangereuse, pour la stabilité du mark, que le placement d'une tranche de deux milliards de marks-or des obligations de réparations. Depuis la mise en vigueur du plan Dawes, l'Allemagne a emprunté, sur les marchés extérieurs, 3 200 000 000 de marks-or. Ce mouvement continue, sous l'œil paternel du Comité des transferts, car les statistiques américaines signalent, pour le mois de novembre, plusieurs émissions se montant à un total de 46 millions et demi de dollars. Et déjà l'on signale pour décembre une émission de 20 millions de dollars de la Berlin City Electric Company.

Il est donc établi que l'Allemagne peut trouver, sous toutes les formes et pour tous ses besoins, des capitaux aux États-Unis, sans que la question de la stabilité de la monnaie allemande soit soulevée ; mais cette question se dresse devant la France quand, pour la stabilisation de sa propre monnaie, elle demande à placer, sur les marchés étrangers, une tranche des obligations allemandes de réparations dont l'émission a été prévue pour cet objet. Il y a là, en vérité, une singulière comédie dont nous sommes les dupes. Le Comité des transferts et l'agent général des paiements ont-ils été institués afin de favoriser la mainmise de la banque américaine sur l'industrie allemande ou pour faciliter dans toute la mesure possible le paiement des réparations ? La question est pour nous d'une importance vitale et appelle toute l'attention du gouvernement. Quand, dans chaque pays, on étudiera des problèmes de cette nature, posément et sans passion, avec le désir d'aboutir à une solution conforme à la justice et au bien de tous, au lieu de discuter indéfiniment sur des incidents tels que le jugement de Landau, « la pacification des esprits » aura fait un progrès décisif.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

